U d'/of OTTAWA
39003002440252

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/enfanceetjeuness00deje

27-7-68

ENFANCE ET JEUNESSE

DE

LAMARTINE

ARMES DE BELLEY

PORTRAIT DE LAMARTINE
à vingt ans

D'après un original de la collection J. Protat, de Mâcon.

ENFANCE ET JEUNESSE

DE

LAMARTINE

SOUVENIRS DE SON ÉDUCATION CLASSIQUE
D'APRÈS SES OUVRAGES ET DES DOCUMENTS INÉDITS.
NOTES DIVERSES.
MANIFESTATIONS EN SON HONNEUR.
STATUE DE LAMARTINE ADOLESCENT.

Par Marius DÉJEY

> Croyez... à mes vœux bien affectueux pour des condisciples dont aucun nom ne s'est effacé de mon cœur, et *pour une ville qui fut ma patrie classique.*
>
> (LAMARTINE.)

TROISIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON
3, place Bellecour, 3.

PARIS
14, rue de l'Abbaye, (VIe).

BIBLIOTHECA

PR
2321
.D7
1901

NOTRE TROISIÈME ÉDITION

Cette édition est la conséquence du résultat produit par les deux autres et du monument dont elles ont provoqué l'entreprise. Les fêtes d'inauguration de la statue de Lamartine adolescent ont été racontées dans la presse nationale et étrangère. Présidées par un délégué de l'Académie française, M. André Theuriet, elles ont eu un retentissement universel. Elles doivent avoir une place dans le volume où nous avons recueilli les souvenirs d'ordre social, philosophique et littéraire, que d'éminents hommes de lettres y ont célébrés. Elles en seront le complément logique et naturel.

Nous avons profité de la circonstance pour revoir et pointer minutieusement toutes nos citations. Nous indiquerons pour chacune, au lieu de le mentionner en bloc comme nous l'avons fait précédemment, l'ouvrage d'où nous l'avons tirée. Notre travail — nous tenons à ce qu'on le sache bien — n'est pas celui d'un admirateur passionnément et aveuglément épris de son sujet ; c'est aussi celui d'un chercheur et d'un critique consciencieux.

Si le chercheur est heureux d'avoir fait quelques découvertes intéressantes au point de vue de l'histoire des premières années de Lamartine et de la formation de son génie, ce plaisir lui aurait paru insuffisant pour l'indemniser de la peine que lui eût causée un sacrifice quelconque à la vérité. Nous n'affirmons et nous ne transcrivons au

cours de notre récit, que ce qui nous a paru clairement ressortir de l'ensemble des textes.

Un auteur, très sérieux et des plus distingués, M. Charles de Pomairols, a donné dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (1) un important article sur les sources auxquelles on peut recourir pour se livrer à une étude approfondie sur Lamartine. Il reconnaît qu'il n'a été possible de commencer cette étude que vingt années après sa mort, parce que les ouvrages parus de son vivant manquent de la précision nécessaire. Ni ses *Confidences*, ni les souvenirs recueillis dans ses Préfaces, dans les Commentaires de ses poésies, dans son *Cours familier de littérature* et dans ses *Mémoires politiques*, ne peuvent être acceptés tels qu'ils sont. L'histoire de sa vie privée s'y présente comme un roman où les sentiments exprimés sont vrais, mais où les faits et les dates sont le plus souvent dénaturés. Lamartine agit ainsi parfois à dessein pour jeter un voile sur les personnes encore existantes et dire la vérité sans permettre au lecteur indiscret de retrouver leurs noms.

Il fallait à ces autobiographies le contrôle de documents moins littéraires peut-être, mais plus sûrs. Ce contrôle on l'a trouvé, depuis la mort du poète, dans les *Mémoires inédits* (1870), qui embrassent ses vingt-cinq premières années, dans la *Correspondance* (publiée de 1873 à 1875, la deuxième édition en 1882), qui commence à l'année 1807 pour s'arrêter à 1853. Ce sont, déclare M. de Pomairols « des publications précieuses qui sont venues corriger ce que les précédentes effusions, à côté de leur beauté émouvante, avaient d'inconsistant » (2). C'est à ces sources premières, de la plus haute valeur, qu'il faut, dit-il, rame-

---

(1) Numéro du 27 novembre 1883. M. Charles de Pomairols est l'auteur d'un remarquabls ouvrage couronné par l'Académie française, *Etude de morale et d'esthétique*.

(2) *Revue critique d'histoire et de littérature*, numéro du 27 septembre 1893.

ner les écrits postérieurs du grand homme, si l'on veut les coordonner avec exactitude, les comprendre et les juger.

Telle a été aussi notre méthode. Des grands ouvrages de Lamartine, nous avons rapproché les *Mémoires inédits*, la *Correspondance* et le *Manuscrit de ma mère*. Les *Mémoires inédits* présentent « un caractère nouveau de réalité, un ton de vie quotidienne, où l'on prend confiance dans les détails qui y sont retracés (1) ». Nous complétons avec eux les renseignements fournis par le *Cours familier de littérature* ou les *Souvenirs et Portraits* qui en sont issus, par la Préface des *Méditations* et les *Confidences*. Mais c'est à la *Correspondance* (lettres de Lamartine retrouvées chez ses camarades et amis), c'est au *Manuscrit de ma mère* (journal de Mme de Lamartine, écrit de sa main même et conservé au château de Saint-Point), c'est à des ouvrages publiés par des amis du poète et à nos informations particulières que nous avons fait appel pour élucider les points obscurs et fixer les dates.

Par suite du minutieux pointage que nous nous sommes imposé en revoyant notre volume, de nos nouvelles et nombreuses notes, de nouveaux extraits et renseignements, notre troisième édition, si bien terminée par le récit des fêtes d'inauguration de la statue de Lamartine adolescent, est aussi plus complète au point de vue critique.

Nous pouvons donner enfin cette fois une analyse des cahiers de philosophie suivis par Lamartine et ses camarades. Ces cahiers, qu'il nous avait été impossible d'exhumer de la bibliothèque où ils étaient enfouis, ont, à force de recherches, été mis au jour. Grâce à eux et à la découverte concomitante des palmarès du collège de Belley pour les années 1806 et 1808, il est permis de se rendre plus exac-

---

(1) *Revue critique d'histoire et de littérature*, numéro du 27 septembre 1893.

tement compte de ce que fut l'enseignement des Pères de la Foi, l'enseignement philosophique surtout. A notre analyse sont jointes les réflexions que l'examen de ces cahiers entraîne. Il est naturel d'y retrouver, pour une part du moins, la source des vues politiques et sociales du grand homme d'Etat, de ses hautes et généreuses conceptions de la souveraineté, de la loi, de la liberté.

En ce qui concerne la forme de notre ouvrage, elle a été notablement améliorée dans son ensemble. Nos nouveaux éditeurs y ont apporté tous leurs soins. Le nombre des gravures en est aussi considérablement accru.

Pour tous ces motifs, nous avons lieu de croire que le public d'élite qui voulut bien nous gratifier de ses encouragements au début, nous fera, pour ce nouveau travail, le même accueil favorable dont il a honoré nos éditions précédentes.

M. D.

Belley, 30 avril 1901.

NOS SOURCES ET OUVRAGES CITÉS

Méditations politiques et religieuses. — Hachette et Cie. — Furne, Jouve et Cie. — Pagnerre. — Préface et discours sur les destinées de la poésie.

Nouvelles Méditations.

Harmonies.

Recueillements.

Confidences.

Cours familier de littérature, paru en livraisons, chez l'auteur, rue de la Ville-Lévêque, Paris, de 1856 à 1869. 28 volumes.

Souvenirs et Portraits. — Hachette et Cie, etc.

Mémoires inédits.

Manuscrit de ma mère.

Raphaël, pages de la vingtième année.

Poésies inédites.

Correspondance de Lamartine, publiée par Mme Valentine DE LAMARTINE. — 4 volumes, 2e édition, 1882.

Lettres à Lamartine, publiées par Mme Valentine DE LAMARTINE (1818-1865). — Calman-Lévy, 1893.

La Jeunesse de Lamartine, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites, par Félix REYSSIÉ. — Hachette et Cie, 1892.

Lamartine, par Émile DESCHANEL, du collège de France, sénateur. — 2 volumes, Calman-Lévy, 1893.

A propos de nos écoles, par Ernest LAVISSE, de l'Académie française. — Armand Colin, 1895.

Souvenirs sur Lamartine, par Charles ALEXANDRE. — Charpentier, 1884, et *Correspondant*.

Lamartine inconnu, par le baron de CHAMBORENT DE PERISSAT. — Plon et Nourrit, 1891.

Lamartine, étude de morale et d'esthétique, par Charles de POMAIROLS.

Revue critique d'histoire et de littérature, 27e année, n° 48, 27 novembre 1893, article de Charles de Pomairols, Ernest Roux, éditeur.

Discours de réception à l'Académie française, par Emile Olivier.

Discours de Jules Claretie, de l'Académie française, à l'inauguration de la statue de Lamartine. à Passy, 8 juillet 1886.

Compte rendu des fêtes du centenaire de Lamartine. — Poésie de François Coppée, discours du cardinal Perraud, de MM. Jules Simon, Bourgeois. Tony Révillon, Bertrand, Deton, etc. — Mâcon. Protat frères, 1890.

Compte rendu des fêtes d'inauguration de la statue de Lamartine adolescent, à Belley (22 mai 1899), par Alfred Villefranche. Discours de Mgr Luçon, évêque de Belley, de MM. Theuriet, de l'Académie française, Félix Reyssié, François Descôtes, César Caire, Léon Malo, etc., 1899. — Bourg, Villefranche.

Heures d'histoire, ch. « Poèmes et vérité », par E.-M. de Vogüé, de l Académie française, et *Revue des Deux-Mondes*, du 15 janvier 1892.

Les vallées du Bugey, par le baron Raverat. — Lyon, 1867.

Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley, avec une introduction sur l'histoire de cette ville et de la province du Bugey, avant 1789, par l'abbé Rochet. — Lyon, Emmanuel Vitte, 1898.

Lettres et journal de la Montagne, par Claude-Charles Charraux, professeur de philosphie à l Université de Grenoble. — Grenoble, 1898.

Lettres inédites de Napoléon Ier, publiées par Léon Lecestre. — Paris, Plon, 1897.

Poèmes et Maximes, Joubert.

Vie du R. P. Varin, supérieur des Pères de la Foi, par le P. Achille Guidée. — Charles Douniol, 1860.

Lamartine et les Alpes, par Victor Nicolet. — Académie Delphinale. — Alliès, père et fils. Grenoble, 1894.

Jésuites, par le R. P. du Lac, 3e édition. — Paris, Plon et Nourrit, 1901.

Les Études classiques et la Démocratie, par Alfred Fouillée, membre de l'Institut. — Paris. Colin et Cie, 1893.

L'Enseignement au point de vue national, par le même. — Paris. Hachette, 1891.

Enquête sur l'enseignement secondaire. — Paris. imprimerie des Journaux officiels, 1899.

Feuilleton du *Temps*, du 21 août 1899. « Chronique théâtrale », par M. Gustave Larroumet.

Lamartine, poète-philosophe, étude par M. Ferraz, professeur de Faculté, correspondant de l'Institut, *à la fin du présent volume.*

Correspondant du 10 novembre 1892, article de M. le comte Edouard Frémy.

Portraits parlementaires, par M. de Cormenin (Timon).

Journal de la Société d'émulation de l'Ain, numéro du 6 décembre 1839.

M. Alphonse de Lamartine, poème par Joseph Marion. — Paris. Imprimerie Kugelmann, 1869.

L'enseignement classique et l'enseignement moderne, par M. A. Davaine, juge d'instruction, vice-président de la Société Dunkerquoise. — Dunkerque, 1899.

Gazette de Lyon, numéro du 26 juillet 1856.

Revue du siècle, numéro d'octobre 1900, « Première crise religieuse de Lamartine », par Philippe Gonnard. — Lyon.

Figaro, du 1er avril 1893, article de M. Paul Bourget.

Journal des Débats, article sur les fêtes du centenaire de Mâcon, 1890.

Lamartine à Lyon, lecture à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, par M. Henry Morin-Pons. — Lyon, 1891.

Article de M. Théophile Gauthier, paru dans le *Journal Officiel*. Cité par le *Journal des Elèves de lettres*, numéro du 1er novembre 1890. — Paris.

Archives départementales de l'Ain, Bourg.

Statistique de Bossi, Bourg.

Archives municipales de Belley, Belley.

Le Roman d'un royaliste sous la Révolution, souvenirs du comte de Virieu, par le marquis Costa de Beauregard. — Plon, 1892.

Histoire et Littérature, par Ferdinand Brunetière. — Calman-Lévy, 1886.

Souvenirs d'enfance et de jeunesse, par Ernest Renan.

Discours de M. Jules Simon, à l'Académie des sciences morales et politiques, sur M. Charles Lucas.

Bossuet, sermon pour le saint jour de Pâques.

Notes d'inspection, par M. Félix Pécaut, adressées à M. Spuller, ministre de l'instruction publique. — *Revue pédagogique*, 1894.

Figures de bronze ou statues de neige, par Edouard Drumont, 1901.

Discours du cardinal Mermillod, au collège de Belley.

Lettre et poésies de M. Gabriel La Bâtie.

Poésie de M. Philibert Delastre.

Lettre de M. Gustave d'Orgeval, ancien magistrat.

Les Grecs, épître à M. Alphonse de Lamartine, par M. Charles-Louis GRANDPERRET. — Lyon. Perrin, 1826.

Nobiliaire du département de l'Ain, par J. BAUD.

Cahiers de philosophie de M. Jules Jenin, camarade de Lamartine au collège de Belley, retrouvés dans sa famille à Virieu-le-Grand.

Palmarès du collège de Belley, des années 1806 et 1808, retrouvés au même endroit.

Tableau de la thèse publique de philosophie, soutenue par Lamartine en septembre 1807, au collège de Belley.

Lettre-autographe de Lamartine, aux organisateurs du banquet des anciens élèves du collège de Belley (20 juillet 1856), archives du collège.

Lettre-autographe de Lamartine à M. Jules Jenin, à Virieu-le-Grand, conservée et communiquée par Mme Louis Définod, née Jenin.

Galeries civiles et militaires de l'Ain, par C.-J. DUFAY. — Bourg. Martin-Bottier, 1882.

Note fournie par M. le docteur Saint-Léger, conservateur de la bibliothèque de l'Académie et du palais des Arts de Lyon.

Lettre de M. Ferraz à M. Claudius Bouvier.

Lettres de MM. Gaston Boissier, Sully-Prud'homme, Ernest Lavisse, Anatole France et Frédéric Mistral à l'auteur.

Lettre de M. l'abbé de Ligonès, neveu de Lamartine, au même.

Lettre de M. Jules Simon à M. Francisque Rive.

Lettre de M. François Coppée à M. Gustave d'Orgeval.

Etc., etc.

QUELQUES MOTS D'AVERTISSEMENT

LAMARTINE disait du peuple : « Il est plus poète par l'âme que nous, car il est plus près de la nature » (1). Et il rêvait de donner au peuple une poésie spéciale, exprimant, « dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété dans son cœur » (2).

De cruelles nécessités ne lui permirent pas de réaliser son désir de poésie populaire. Mais il n'en est que plus utile de populariser ses pensées et de faire connaître le genre d'éducation qui les lui inspira.

C'est pour le peuple, auquel songeait Lamartine, qu'a été composé ce volume. C'est pour la ville qui réchauffa dans son sein l'enfant prédestiné, c'est pour les élèves et anciens élèves de son collège, qu'un habitant de Belley a fait appel aux souvenirs de tous et notamment à ceux du poète. C'est, enfin, pour rendre honneur à Lamartine lui-même et le montrer

(1) *Premières Méditations*, « Discours sur les destinées de la poésie. »
(2) *Ibidem*.

tel qu'il fut à la solennelle époque de son apparition sur le monde, qu'ont été recueillies, dans les pages qui suivent, ses premières pensées poétiques et littéraires.

Lamartine se souvenait, avec autant de constance que de prédilection, des contrées qui soulevèrent ses premiers enthousiasmes. Il est juste que nous lui gardions la même fidélité. Puissent, ce petit volume en main, nos jeunes compatriotes être tous en état de dire : « Voici sa place, dans le haut dortoir, où il composa une ode au rossignol!... Voici le pilier de l'église à l'ombre duquel il allait se recueillir dans la solitude et le silence!... Voici les bosquets de charmilles qu'il aimait tant!... le torrent, la cascade, le lac, qu'il a chantés!... Ces sentiers sont ceux qu'il a parcourus, et nos pieds touchent la terre sur les vestiges mêmes des siens!... Ce sont ces forêts, ces montagnes, ces horizons, qui ravissaient son âme!... »

Il serait désirable, en outre, que l'éducation classique de Lamartine servît d'exemple et fît naître, dans l'esprit de tous ceux qui raisonnent, de salutaires réflexions. C'est pourquoi nous avons laissé Lamartine en décrire lui-même les différents caractères. Toute autre plume n'aurait pu que décolorer et amoindrir le récit de ces délicieuses impressions d'enfant. Tel qu'il est présenté, ce récit conservera tout au moins le mérite d'un document lumineux, bien propre à mettre en relief les principes nécessaires à la formation morale et intellectuelle des hommes.

Où donc Lamartine avait-il pris cette vue supérieure, qui lui permettait de tout illuminer d'un mot,

au grand étonnement des sceptiques, de prévoir, avec une exactitude merveilleuse, les grands faits de l'avenir? Où donc avait-il puisé ce dévouement inaltérable à la chose publique, cette générosité d'âme qui le faisait aimer de tous et nous contraint à l'admirer encore? Où donc avait-il trouvé cette force d'expansion et de cohésion, avec laquelle il pouvait s'étendre à tout, pour tout rapprocher, cette puissance magique à réaliser, dans une trêve sublime, l'union de tout un peuple, et, après cela, l'union de tous les peuples?

« Nous étions tous suspendus à ses lèvres, s'écriait M. Jules Simon, dans son éloquent panégyrique (1). Chacun disait, d'un bout de la France à l'autre : « Il « nous reste Lamartine! » On disait, comme autrefois : « C'est un poète. » Mais la poésie apparaissait à tous dans son rôle pacifique et sauveur...

« On apprit, le 4 mars, qu'il venait, comme ministre des affaires étrangères, de parler à la diplomatie européenne un langage qu'elle n'avait jamais entendu... Une coalition se préparait contre nous. On reconnut la nation française dans les paroles de Lamartine. On nous tint compte de l'ascendant qu'il exerçait. Nous lui dûmes la paix du monde, comme nous lui devions la sécurité de la rue et de nos demeures. »

Quelle était la cause de cette influence inouïe ? Les lecteurs répondront. Peut-être penseront-ils que, si l'on avait fait le vide dans son âme et fermé pour elle

---

(1) Mâcon, fêtes du Centenaire, 10 octobre 1900. (Compte-rendu des fêtes, Académie de Mâcon.)

les vastes horizons, Lamartine n'eût été ni le grand poète des *Méditations* et des *Harmonies*, ni le citoyen à l'esprit large et au cœur vaillant qu'on a connu? Peut-être se demanderont-ils s'il ne serait pas sage de laisser s'épandre en toute liberté, sur le peuple, les bienfaits d'un enseignement capable de lui donner de tels hommes, de tels tribuns? Peut-être quelques braves gens, qui l'ignoraient, comprendront-ils que l'idée spiritualiste et chrétienne, source de poésie, de civilisation durable, de progrès social, est la sauvegarde d'une grande nation comme la nôtre, son centre de ralliement, sa vie?

Ce serait une douce récompense pour l'humble artisan de cette mosaïque, faite, pour la plus grande part, avec les souvenirs et les notes de Lamartine : la seule qu'il ambitionne, avec celle de montrer que cet admirable poète appartient à Belley, à la fois par son cœur et par son éducation.

M. D.

Notre deuxième édition contenait le post-scriptum suivant :

L'écoulement rapide du volume annoncé par les lignes qui précèdent et paru sous la signature d'*un Belleysan*, la salutaire impression produite par les pensées de Lamartine dont il est empreint, la beauté du projet de monument qu'il a contribué à faire naître et qui doit faire revivre le poète dans tout l'éclat de son adolescence, le besoin d'idéal et de foi qui se

manifeste de toutes parts à l'heure présente, nous imposent le devoir de publier cette deuxième édition. Nous l'offrons aux nombreux amis, aux hommes éminents qui nous ont félicité de notre travail, à toutes les âmes généreuses pour lesquelles le nom de Lamartine est resté, malgré tout, comme une synthèse du beau et du bien, comme un symbole d'apaisement et d'union.

On y trouvera — non sans plaisir, espérons-le — une introduction tirée de ses grandes œuvres, quelques nouveaux documents inédits, quelques notes complémentaires sur les professeurs du collège de Belley de 1803 à 1808 et sur l'histoire des Pères de la Foi, quelques réflexions et remarques destinées à relier d'une manière plus intime les récits ou fragments de récits que nous citons. Des élogieux articles de la presse, des lettres si bienveillantes que nous avons reçues, nous ne pouvons ni ne voulons user à cette place. Nous n'en donnerons qu'une : celle d'un illustre professeur, M. Ferraz.

M. Ferraz a grandi dans le même collège, dans le même pays que Lamartine. Sa lettre a d'autant plus de valeur pour nous qu'il représente, en philosophie, la grande idée spiritualiste et chrétienne dont Lamartine fut le chantre inspiré.

M. D.

LETTRE DE M. FERRAZ

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DE LYON,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

MONSIEUR,

J'AI lu votre précieux volume avec un vif intérêt, en ma qualité de Bugiste, d'ancien élève du Collège de Belley et de ferrent admirateur de Lamartine. Il se recommande, d'ailleurs, aux esprits cultivés de toute provenance, par l'exactitude des recherches, par le choix des citations et par l'excellence des réflexions dont elles sont accompagnées.

C'est une œuvre sérieuse que la vôtre : on voit que vous êtes au courant et que vous connaissez, non seulement les documents relatifs à la vie du grand poète, mais encore les travaux de haute critique dont il a été l'objet dans ces derniers temps. C'est aussi une œuvre pure et distinguée, où le sentiment esthétique et le sentiment moral s'unissent mutuellement et qui devrait être le livre de chevet de tous les jeunes gens de notre pays. En leur faisant aimer de bonne heure la noble poésie de Lamartine, il les dégoûte-

rait pour toujours des productions communes et grossières qui nous inondent à l'heure qu'il est. Vous savez le mot de Joseph de Maistre : quand on s'est longtemps nourri d'ambroisie, on a de la peine à se faire au régime des vins frelatés et de la piquette.

Recevez, cher Monsieur, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

FERRAZ.

Cette lettre, qui nous parvint au moment du tirage de notre deuxième édition, nous a été adressée d'Annecy, où notre éminent compatriote et ami, passa pendant plusieurs années ses quartiers d'hiver. Il aimait cette résidence, même dans la mauvaise saison, à cause des refuges délicieux et baignés de soleil qu'il est permis d'y trouver sur les flancs de pittoresques montagnes au-dessus d'un beau lac.

Sa retraite ordinaire était le village de Ceyzerieu (Ain), son pays natal.

INTRODUCTION

Cette étude est celle d'une âme de poète, de son éclosion dans un temps où la poésie semblait morte. A l'entrée de Lamartine dans le monde, il n'y avait qu'une voix sur l'irrémédiable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit humain... C'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du XVIIIe siècle dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques, qui seuls avaient alors la parole, croyaient avoir desséché pour toujours ce qu'ils étaient parvenus en effet à flétrir et à tuer en eux : toute la partie morale, divine, mélodieuse, de la pensée humaine. (1) »

L'orgueilleuse stérilité de la fin du dernier siècle et des premières années du XIXe apparaissait comme le sourire « d'un génie infernal » (2), planant sur des ruines. Calcul et force, chiffre et sabre, tout était là.

(1) *Premières Méditations*, « Discours sur les destinées de la poésie ».
(2) *Ibidem.*

Dans les écoles, comme ailleurs, « le chiffre seul était permis, honoré, protégé, payé » (1). On n'avait rien à craindre du chiffre, car « le chiffre ne raisonne pas » (2), et « c'est un merveilleux instrument de tyrannie, qui ne demande jamais à quoi on l'emploie, qui n'examine nullement si on le fait servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation. » (3) Rien n'est morne, silencieux, brutal comme le chiffre. On n'y trouve de la poésie qu'en s'élevant au delà. Le chef militaire de cette époque s'en servait comme d'un moyen, il y voyait la source de son omnipotence et, dans une perspective plus ou moins lointaine, la couronne d'Occident.

Après le despotisme révolutionnaire aux têtes sans nombre, le despotisme couronné ou d'un homme. Le premier avait poussé Chénier sur l'échafaud, livrant la place publique aux seuls bruits des discordes civiles et du couperet qui tombe. Le second, étourdi par le retentissement des batailles, poursuivait de ses vexations Mme de Staël et Chateaubriand, Mme Récamier elle-même (4), qui, remarquable par son esprit et sa

---

(1) *Premières Méditations*, « Discours sur les destinées de la poésie ».

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.*

(4) Elle fut, tout aussi bien que Mme de Staël, exilée à quarante lieues de Paris.

Mme Récamier, née Julie-Adélaïde Bernard, était fille d'un riche bourgeois lyonnais, appelé à Paris, en 1784, par M. de Calonne, qui lui confia un emploi de receveur général des finances. Elle avait épousé, en 1793, M. Récamier, grand banquier et hardi spéculateur parisien, originaire d'une ancienne famille de Rochefort en Bugey.

Ce M. Récamier était de la même famille que le célèbre professeur et ingénieux chirurgien Joseph Récamier (né à Cressin près Belley en 1774, mort en 1852). Cressin et Rochefort forment la même commune.

beauté, n'avait qu'un tort, celui de tenir le célèbre salon où se donnaient rendez-vous toutes les illustrations de l'Europe. Sous de pareils régimes, toute floraison poétique était étouffée par avance. Pendant quelques années, on put croire qu'il en était fait des nobles conceptions de l'esprit et que l'aridité du désert allait se perpétuer sur notre sol généreux.

Mais il est au fond des âmes quelque chose de divin qui ne meurt pas, quelque chose qui tient à la nature essentielle de l'homme et fait sa force. Principe de vie, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, on ne peut l'éteindre tout à fait. L'homme se vautre dans la matière et s'avilit sans le détruire. L'orgie s'achève sans avoir satisfait celui qui s'y livre, car rien n'est plus vivant que la partie invisible et supérieure de notre nature, celle qui ne trouve son repos que dans l'Etre Infini d'où nous venons. Il suffit d'une voix inspirée de Dieu — celle d'une sainte, comme Jeanne d'Arc, ou d'un poète, comme Lamartine — pour réveiller cette faculté divine dans l'âme des individus et des peuples.

Lamartine a reçu, dans son pays natal, les premières étincelles du feu qui l'embrasera. Le voici sur la route de Belley en compagnie de sa pieuse mère. Dieu s'entretient avec lui par les sites grandioses du Bugey, par ces merveilleux tableaux que ferment, dans le lointain, les pics étincelants des Alpes. Dieu lui parle lorsque à l'entrée de la chapelle du collège, il s'agenouille auprès de sa mère, si tendre, si chrétienne, lorsqu'il parcourt les longs corridors de l'établissement ou s'avance sous les ombrages de ses jardins, lorsqu'on le présente aux graves et bons religieux.

Dieu se communique à son âme pendant les leçons de ces maîtres vénérés, dans la pompe des cérémonies et les extases du lieu saint, durant ses solitaires promenades à travers les rocs escarpés et les forêts sombres.

Comme Jeanne d'Arc, il entend ses voix. Déjà il s'essaye à chanter. Pendant qu'au dehors les esprits languissent dans le marasme et la prostration, pendant qu'il manque à tous des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, il admire, il écoute. Il chante le rossignol qui gazouille dans les bois. Il chante la cascade qui mugit son hymne inconscient au créateur. Il chante l'asile vertueux qui forma son enfance

A l'amour des humains, à la crainte des dieux (1).

L'âme du poète amasse ses trésors. Mille pensées l'assiègent, mille éclairs l'illuminent, mille formes, empruntées à la Bible, aux Pères de l'Eglise, à Bossuet, à Racine, s'y gravent et s'y retrouveront plus tard. Grâce à l'existence recueillie menée au collège de Belley, la nature et Dieu ont accompli leur œuvre.

Lamartine atteint sa vingtième année. Il s'avance, le front tantôt rayonnant d'inspiration, tantôt assombri par ses rêves mélancoliques. Il n'est plus au collége de Belley, mais il y revient par ses souvenirs. Les grandes pensées morales et chrétiennes, causes des extases et des enthousiasmes de l'adolescent, le possèdent encore. Ce sont ces mêmes pensées qui, de son âme, vont tomber en immortelles Méditations et

(1) *Premières Méditations*, « Adieux au collège de Belley ».

en flots d'harmonie. « Amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie » (1) : on ne connait plus ces choses. Mais tout est si sincère, si conforme à la nature, que chacun se sentira remué d'une émotion inattendue. L'âme humaine, altérée d'idéal et, comme l'a dit un Père de l'Eglise, si naturellement chrétienne, a retrouvé ses aliments et le langage qui lui est propre.

Le jeune poète complète son éducation par des voyages à Paris, à Rome, à Naples. Privé des sublimes horizons alpestres, il trouve, à leur place, les non moins grandioses spectacles de la mer. Son âme subit toutes les impressions qui peuvent naître de la nature « parlant par ses mille voix au cœur encore vierge de l'homme. » (2). Il regorge de sentiments comprimés. Il en souffre. Mais l'ère des convulsions politiques et des batailles est terminée. Semblables au fer de la charrue, qui creuse et retourne le sol pour le faire produire, elles n'ont servi qu'à préparer une merveilleuse éclosion de littérature et de poésie (3). Avec des idées nouvelles, les lettres vont renaitre et prendre un essor nouveau. Lamartine est, avec Châteaubriand, l'agent principal de cette rénovation.

Date mémorable pour la littérature et pour lui-même ! Il a réuni dans un petit volume quelques-unes des poésies crayonnées depuis sa sortie du collège. Il le présente à de nombreux éditeurs, mais tous accueillent par d'impitoyables refus poète et poésie. Un libraire, du nom de Nicolle, se décide enfin, et le

(1) *Premières Méditations*, « Discours sur les destinées de la poésie ».
(2) *Ibidem*.
(3) V. *Lamartine*, par Emile Deschanel, t. I, ch. v.

livre — tout petit in-18, sorti de l'imprimerie Didot — paraît en mars 1820, sans nom d'auteur, sans autre garantie que l'âme du poète qu'il y a mise tout entière, sans autre recommandation que les nobles pensées qui bouillonnaient déjà en lui lorsqu'il essayait sa lyre sous les charmilles de Belley. Mais la découverte, dans ces phrases musicales et ces délicieux accords, d'une âme qui vibre et qui sent, la révélation de ce quelque chose de divin dont nous parlions plus haut est précisément la cause de l'immense émotion produite. L'amour s'ennoblit, se purifie, s'idéalise ! Le ciel s'ouvre, l'éternelle beauté se montre aux regards avides, ses reflets retombent sur la terre avec l'espérance et se mêlent aux miroitements azurés des lacs ou des golfes ! Tous les cœurs éprouvent les palpitations de cette âme, tour à tour baignée de lumière ou plongée dans les ténèbres, transportée de joie ou brisée par les larmes ! Tous s'unissent à ces mélodies captivantes, à cette profusion de radieuses images et de vérités éternellement vraies ! Le jeune Victor Hugo — il avait dix-huit ans en 1820 — pousse cette exclamation enthousiaste : « Voici donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! » (1). Il n'est pas jusqu'à Talleyrand qui ne soit fasciné par le nouveau livre, et toute une nuit il le savoure, comprenant « qu'il y avait là un homme » (2).

Chacun veut lire ces pages où l'humanité se reconnaît, avec ses infirmités et ses misères, comme avec

---

(1) Jules Claretie, Discours à l'inauguration de la statue de Lamartine à Passy, 8 juillet 1886.

(2) Lettre de M. de Talleyrand à la princesse de Talmont, citée par M. Deschanel, t. I, ch. IV.

ses célestes aspirations. Chacun veut respirer la fraîche poésie qui « monte comme un lys du milieu des décombres et du fond de la stérilité » (1). Chacun veut avoir sa part du concert divin dont les accents viennent de retentir et, comme la mystérieuse cantilène du *Lac*, rendent attentif le flot lui-même. Les éditions se succèdent et ne suffisent pas à la curiosité publique. On se passe le petit volume. On se répète les strophes les mieux frappées et les plus émues. On est tout entier suspendu à la voix du jeune barde qui vient de se révéler au monde. Et l'intérêt suscité par les *Méditations* se continuera, bien qu'un peu affaibli, pour les autres ouvrages, parce que tous contiennent, avec un retour à la nature et à son auteur, l'âme du Lamartine de Milly et l'âme du Lamartine de Belley — cette âme, imprégnée de tendresse par le cœur si compatissant et si chrétien de sa mère, fortifiée dans sa foi par la foi de ses maîtres et le spectacle des œuvres de Dieu.

Dans tous les ouvrages de Lamartine. même dans les œuvres le moins à l'abri de quelques critiques, domine la même élévation d'idées, le même souffle divin. Dans ses livres de poésie, il n'est pas ou presque pas de pièce qui n'ait son élan vers l'Infini, sa prière, son espérance céleste ou son acte de foi. Lorsqu'il ne va pas jusqu'à la précision du dogme, difficile à rendre dans les vers, il en revêt du moins les formes et celles de l'Ecriture. Sa religieuse poésie reste toujours, quoi qu'il en soit, dans les grandes données du spiritualisme, sur Dieu, la Providence, l'immortalité, la

---

(1) *Lamartine*, par Emile DESCHANEL, t. I, ch. v.

vie future, le devoir. Il vit, il se meut dans le rayonnement de ces vérités, issues de la révélation primitive et des révélations intimes de l'homme, confirmées, éclairées, complétées par la révélation de Jésus-Christ, aussi chrétiennes que la théologie elle-même, et que le théologien étudie avant la théologie, leur couronnement. Le cardinal Perraud, de l'Académie française, l'a dit du haut de la chaire sacrée : « Glorifier, dans son essence et dans ses attributs, l'être qui est le principe de la vie universelle, et se prosterner humblement devant le Dieu fait homme pour l'adorer n'implique aucune contradiction » (1).

L'élévation constante vers le Dieu créateur, vers l'Infini, de son âme ravie par le spectacle du monde, éprouvée par la douleur, ou avide de lumière, c'est la note dominante des œuvres de Lamartine. Et, sans trouver non plus une contradiction quelconque, entre cette aptitude naturelle à rechercher Dieu en toutes choses et la religion positive, un autre prélat, Mgr Luçon, évêque de Belley, y voit, au contraire, le principe de sa supériorité, de sa puissance. « Appliquée, dit-il, à des sujets futiles, la poésie peut être frivole et nuisible ; ou plutôt, c'est le poète qui se rend coupable, lorsqu'il abuse de la magie de son art pour exciter les passions mauvaises, profaner les choses saintes ou corrompre les mœurs. Mais quand la poésie consacre ses ressources à éveiller dans les âmes les pensées élevées et les nobles sentiments ; quand elle nous prend sur ses ailes et nous transporte en face de « Celui qui, seul, mérite d'être éternellement con-

(1) Fêtes du centenaire, compte-rendu, Académie de Mâcon, 1890.

« templé et chanté » (1); quand elle emploie ses couleurs à faire admirer à l homme les merveilles de la création; quand elle lui prête ses accents pour chanter les bienfaits de la Providence, pour prier, pour adorer; quand elle célèbre les gloires de la patrie, les triomphes et les épreuves de ses armées, les douceurs de la paix, les bienfaits de la concorde, ou encore les saintes et pures joies du foyer domestique; quand elle applique ses énergies à flétrir le vice, et ses charmes à faire aimer la vertu; quand elle s'exerce à endormir les douleurs du cœur humain, à verser le baume sur ses blessures, à soupirer ses tristesses, à faire couler les saintes larmes du repentir ou de la résignation, elle est un art précieux, admirable, aussi bienfaisant que charmant, un art divin.

« Ce qui par dessus tout, à mes yeux, donne à la poésie de Lamartine son caractère moral, élevé, bienfaisant, c'est le sentiment de profonde religion qui l'inspire et le pénètre, et ce sentiment, en faisant du poète l'interprète convaincu et expressif des affections les plus profondes, les plus respectables, les plus sacrées, les plus divines de l'âme humaine, donne à sa poésie une portée qui dépasse les horizons de la terre et lui assure l immortalité parmi les hommes » (2).

Si le chantre inspiré de la nature et de Dieu s'arrête parfois sur l'idée du néant, si son regard se laisse assombrir par le désespoir, ce n'est qu'une impression fugitive, bien conforme, hélas! à la réalité de l'être humain, faible et inquiet, ou parfois peut-être dans

(1) *Méditations poétiques*, « Discours sur les destinées de la poésie ».
(2) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent à Belley (22 mai 1899), *Compte rendu des fêtes*.

une certaine mesure un procédé littéraire. Qu'il soupire une plainte, qu'il exhale sa joie, qu'il s'interroge sur la destinée humaine et les graves problèmes de la vie, c'est vers Dieu, vers le ciel qu'il dirige sa pensée. Son état d'âme est la nostalgie du ciel, l'amour des régions supérieures, où les idées s'éclairent, où s'ennoblit le langage.

Nous voudrions pouvoir le suivre dans ses célestes envolées, rapprocher les pensées du poète parvenu à l'âge d'homme des pensées de l'adolescent. Que de perles étincelantes et de charme surhumain dans l' « Isolement » (1), dans les beaux vers à lord Byron, sur l'homme :

> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux...

dans l' « Immortalité », dans l' « Incarnation », rêve d'amour que la piété divinise et termine au ciel :

> ... Si tu prends ton vol et si, loin de mes yeux,
> Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
> Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
> Souviens-toi de moi dans les cieux !

dans la « Foi », dans le « Temple », soupirs exhalés au fond d'une petite église de village et confiés par le poète à Dieu qui le console, dans « Dieu », lumière des intelligences, soleil moral sans lequel l'univers rentre dans la nuit du chaos :

> L'homme cessa de croire, il cessa d'exister !

dans « La Poésie sacrée », où retentissent tour à tour la voix de Dieu « Dieu dit et le jour fut », la triste

---

(1) *Premières Méditations.*

voix de Job, les malédictions d'Isaïe, les promesses d'Ezéchiel, les plaintes immortelles de Jérémie et l'annonce du Rédempteur :

Silence, ô lyre! et vous silence,
Prophètes, voix de l'avenir!
Tout l'univers se tait d'avance
Devant Celui qui doit venir.
Fermez-vous, lèvres inspirées;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux
Une voix au monde inconnue
Fera retentir dans la nue :
Paix à la terre et gloire aux cieux!

dans « La Mort de Socrate », où Socrate entrevoit et salue le Messie.

Quelles gerbes d'or à cueillir, dans « Les Etoiles » (1), les étoiles que le poète suit du regard dans le bleu firmament et qui lui font désirer d'être l'une d'elles, pour briller sur le front de la beauté suprême, éclore sous les pas de Dieu :

Hélas! combien de fois, seul, veillant sur ces cimes,
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel, dont le lys est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : « que ne suis-je un de vous!... »

dans « La Solitude », cri d'admiration arraché par le bassin du lac Léman et l'amphithéâtre des Alpes, entrevus du Jura, dans « Consolation », délicieux tableau de la vie de famille, dans les Stances :

Pour moi, je chanterai le Maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

---

(1) *Nouvelles Méditations.*

dans le « Crucifix », dans sa réponse « A M. de Musset » :

L'homme répondra-t-il, quand le Souverain Maître
Lui criera, dans son cœur : « Pourquoi t'ai-je fait naître?
Qu'as-tu fait pour le temps, pour le Ciel et pour moi?
— J'ai ri de l'univers, de toi-même et de moi! »

dans « Le dernier Chant du Pèlerinage d'Harold », qui meurt, après avoir éteint dans son âme les trois flambeaux de la foi, de la raison, du génie.

Quel merveilleux faisceau d'hymnes et de prières dans les *Harmonies!* Lisez l' « Invocation » (1) qui les précède :

Elevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit!
Elevez-vous comme la flamme,
Répandez-vous comme le bruit!
Flottez sur l'aile des nuages,
Mêlez-vous aux vents, aux orages,
Au tonnerre, au fracas des flots :
L'homme, en vain, ferme sa paupière;
L'hymne éternel de la prière
Trouvera partout des échos!

L' « Hymne de la Nuit » :

Le jour s'éteint sur tes collines,
O terre, où languissent mes pas!
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s'éteindra pas?

L' « Hymne du Matin », l' « Hymne de l'Enfant à son réveil », cette mélodie d'une grâce si touchante,

(1) *Harmonies.*

d'une tendresse de sentiment si délicate, « Poésie ou Paysage dans le golfe de Gênes », l' « Idée de Dieu » :

Heureux l'œil éclairé de ce jour sans nuage,
Qui partout ici-bas le contemple et le lit!
Heureux le cœur épris de cette grande image,
Toujours vide et trompé si Dieu ne le remplit!
Ah! pour celui-là seul la nature est sans ombre;
En vain le temps se voile et recule les cieux,
Le ciel n'a point d'abîme et le temps point de nombre
Qui le cache à ses yeux.

« Pour le premier jour de l'année », « Encore un hymne », « l'Invocation du Poète » :

Au nom sacré du Père et du Fils, son image,
Descends, Esprit des deux, Esprit qui, d'âge en âge,
Des harpes de Jessé, chérissant les concerts,
Par la voix de la lyre, instruisis l'univers!

« Le Cri de l'âme, l' « Hymne au Christ » :

Verbe incréé, source féconde
De justice et de liberté,
Parole qui guéris le monde,
Rayon vivant de vérité.....
..... C'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,
De ses autels brisés et de son souvenir,
Comme un songe importun, veut enfin te bannir :
Tu règnes, malgré lui, jusque dans sa mémoire,
Et, du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir.
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlissent!
Fondement des Etats, tu fléchis, ils fléchissent!
Sève du genre humain, il tarit, si tu meurs!
Racine de nos lois, dans le sol enfoncée,
Partout où tu languis, on voit languir les mœurs;
Chaque fibre, à ton nom, s'émeut dans tous les cœurs,
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
Jusque dans la haine insensée
De tes ingrats blasphémateurs!...
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme, à son Dieu, sois la divine chaîne!

Lisez « Le Tombeau d'une mère » :

> Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!
> En vain la vie est dure et la mort est amère!.....

Lisez « La Voix humaine », lisez « A l'Esprit-Saint » et bien d'autres morceaux de poésie ou de prose que l'on aurait pu citer encore, si le cadre de cette « Introduction » l'avait permis.

Lisez ses œuvres diverses, ses *Discours politiques*, son *Cours familier de littérature*, suivez dans toutes ses phases sa longue et laborieuse existence : partout vous verrez rayonner cette pensée constante de Dieu, avec les générosités qu'elle inspire, avec le merveilleux bon sens qu'elle donne à l'esprit, « non pas seulement — dit M. de Chamborant de Périssat (1) — comme un nom qu'il prononce pour ainsi dire, malgré lui, à chaque parole et à chaque ligne, mais comme une explication à tous les mystères et une solution à tous les problèmes. » Vous le verrez se jeter dans la lutte, par devoir et par amour sincère du peuple; surpasser, en clairvoyance, les habiles, dans les questions d'affaires elles-mêmes ; répandre, avec une fécondité que rien ne lasse, discours et écrits ; proclamer hautement le nom de Dieu devant les foules assemblées ; l'invoquer lui-même, au milieu des périls que court la patrie ; et, si, dans le feu de la composition, quelques pages imprudentes lui échappent, les rectifier publiquement, avec une humilité parfaite, avec la sincérité qui lui mérita le beau nom de grand honnête homme. Vous le verrez préoccupé, avant tout, des principes supérieurs

(1) *Lamartine inconnu.*

et de l'établissement, avec Dieu même pour base, de cette union nationale que réclament, encore aujourd'hui, tant d'hommes de bien : « Nous sommes à une de ces grandes époques de reconstruction, de rénovation sociale — écrivait-il en 1834 — : il ne s'agit pas seulement de savoir si le pouvoir passera de telles mains royales dans telles mains populaires ; si ce sera la noblesse, le sacerdoce ou la bourgeoisie qui prendra les rênes du gouvernement nouveau, si si nous nous appellerons empire ou république ; il s'agit de plus : il s'agit de décider si l'idée morale de religion, de charité évangélique, sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique ; si Dieu, dans son acception la plus pratique, descendra enfin dans nos lois ; si tous les hommes consentiront enfin à voir, dans tous les autres hommes, des frères ou continueront à y voir des ennemis ou des esclaves (1)..... »

Et quand vous aurez vu toutes ces choses, reportez-vous dans la paisible demeure de Milly, dans l'imposant collège de Belley, à l'époque où les nobles inclinations du jeune poète se développaient avec les premiers ferments de son génie, à ces heures où la vie littéraire paraissait éteinte, où la poésie semblait morte. Suivez du regard les tableaux qui se déroulent au cours de ce volume. Assistez à la genèse de cette âme et considérez-la dans ces premières étapes : Mâcon, Milly, Belley. Là vous apparaissent les trois grandes influences dont Taine se sert pour expliquer les faits historiques : celle de la *race* — héritage de

(1) *Premières Méditations*, « Discours sur les destinées de la poésie ».

nobles sentiments transmis par une longue suite d'aïeux; — celle du *moment* — époque de renaissance religieuse et littéraire; celle du *milieu* — parents, maîtres, camarades, pays (1).

Eh bien! Arrêtez-vous sur cette influence du milieu, qui fut la plus forte et mérite la plus large place. Dans cet asile si précieux en un pareil temps, réalisation de cette pensée de Joubert (2) : « Quand Dieu se retire du monde, le sage se retire en Dieu », dans ce monastère d'enfants, qu'était alors le collège de Belley, la philosophie enseignée ne se bornait pas à quelques notions de grammaire générale. Contrairement à ce qui se passait dans les autres écoles, le programme comprenait l'étude des grands problèmes de morale et de métaphysique que l humanité se pose et se posera toujours. Examinez l'action que pouvait avoir sur l'âme du poète une telle philosophie; songez au caractère poétique que revêt parfois le langage des philosophes eux-mêmes, témoin Pascal, quand il s'interroge sur la destinée de l'homme, quand il se le représente perdu, comme un atome, dans les espaces effroyables de l'univers et se demande ce qu'il est, d'où il vient, où il va et pourquoi il a été jeté sur le monde; et vous direz, avec M. Ferraz : « Si le problème de la destinée émeut si profondément un philosophe, quel ébranlement ne produira-t-il pas sur un poète doué de quelque esprit philosophique », doué surtout de ce « nouveau sens » que donne la religion chrétienne « le sens de l'Infini. » (3)

---

(1) V. *Lamartine philosophe*, par M. Ferraz.
(2) Joubert, *Pensées et Maximes*.
(3) *Lamartine, poète-philosophe*.

Voilà, tel qu'il a jailli sous la plume d'un maître, le secret de l'immense impression causée, de l'énorme influence exercée par Lamartine. Il avait « le sens de l'Infini », l'intuition de l'au delà, le sentiment du divin, c'est-à-dire de la nature intime et première de l'homme. Il en tirait cette poésie « à côté de laquelle la poésie ordinaire paraît une poésie d'enfant, qui se joue à la surface de l'âme, tandis que la première pénètre jusqu'à ses dernières profondeurs » (1) ; poésie d'autant plus puissante sur l'homme qu'elle vient plus directement du ciel et qu'elle est plus divine; poésie que désigne M. Jules Simon, lorsqu'il dit dans son panégyrique du centenaire : « Aucun poète n'a plus souvent parlé de Dieu, c'est ce qui le rend profondément humain, car, si Dieu est loin de nous par sa grandeur, il en est tout près par sa bonté » (2). Il en tirait ces paroles libératrices qui sortaient de ses lèvres, brillantes comme l'éclair, harmonieuses comme la lyre d'Orphée, dissipant les préjugés et les haines, confondant des âmes jusqu'alors inconciliables.

A côté de la doctrine spiritualiste qui fut celle des plus grands génies dont s'honore l'humanité, des généreuses et fécondes croyances de la religion chrétienne, de la bienfaisante influence de la direction de ses maîtres et de sa mère, toujours

---

(1) Ferraz, *Lamartine, poète-philosophe.*

(2) M. Jules Simon dit encore, dans le même panégyrique : « Tout grand poète est doublé d'un philosophe, toute philosophie confine à la poésie. Même origine et même fin ; il n'y a de différence que la route. Ramener le monde à Dieu, la société humaine à la foi, et les déshérités de la vie à une condition plus heureuse, ces grands problèmes religieux et sociaux assaillaient son esprit. »

présente par ses lettres et ses affectueux conseils, toutes choses si bien faites pour développer la partie supérieure de son être et les dons brillants qu'il avait reçus de la nature, placez le site même de Belley et son cadre alpestre; aux ondulations gracieuses du pays natal et des bords de la Saône, vous voyez succéder dans l'esprit de Lamartine les fortes images des montagnes, avec leurs gigantesques et entraînantes poussées en haut, avec les reflets éblouissants des glaciers; et vous avez alors le poète des *Méditations*, le chantre des *Harmonies* tout entier, son âme avide d'espérance, des clartés célestes, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bien, son langage sincère et vrai comme la nature, puissant comme tout ce qui en émane. Il ne lui manque que quelques années de plus et ces émotions d'ordre intime qui nous attendent au cours de notre existence, que les désillusions et l'infortune font naître en nous, qui nous font subir de cuisantes blessures et laisser une partie de nous-mêmes à chaque ronce du chemin. Il confie ses impressions, ses premiers essais, à ses amis de Virieu, de Vignet et de Bienassis, et ces âmes d'élite et très littéraires contribuent pour une part à sa formation intellectuelle et morale. C'est là son auditoire, mais bientôt il pourra tout frémissant d'ardeur, mais sans crainte, aborder la scène du monde.

Aussi M. André Theuriet, l'illustre écrivain que l'Académie française avait délégué pour la représenter aux fêtes d'inauguration de la statue de Lamartine à Belley, a-t-il pu s'écrier, dans le langage si délicat et si élégant dont il a le secret : « Heureux les

poètes dont l'âme adolescente grandit dans un pareil milieu ! L'atmosphère religieuse, la paternelle discipline du dedans inclinent leur esprit à la méditation et à l'étude; au dehors les merveilles du paysage enchantent leur regard et les mettent en communication constante avec la nature toujours diverse et toujours belle. Leur génie s'y développe silencieusement, comme la fleur dans le bouton, et attend sans impatience l'heure marquée où, le calice s'entr'ouvrant peu à peu, la corolle s'épanouira dans la magnificence de ses couleurs et de son parfum ». (1)

Et aujourd'hui que l'homme semble errer de nouveau dans les ténèbres, le monde moral perdre son soleil, la philosophie et la poésie être vouées à la mort par le culte égoïste de la bête humaine, une seule prière s'élève du fond de notre cœur. En ces jours de transition périlleuse, où le passé n'apparaît plus et où l'on ne voit pas encore ce que sera le temps qui va suivre, puisse quelque âme prédestinée se développer et grandir dans un lieu inconnu de tous, loin de la contagion et du bruit de la foule. Puissent une mère et des maîtres chrétiens lui transmettre le dépôt sacré de leur foi, l'enflammer des ardeurs de leur tendresse et le monde acclamer bientôt un nouveau Lamartine, un Lamartine fortifié de toutes les leçons que laisse après lui un siècle qui s'achève.

« Le combat pour l'existence — écrivait, dans un jour d'écœurement et d'angoisse, M. Anatole France — est plus acharné que jamais, la victoire plus inso-

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent à Belley (22 mai 1899). *Compte-rendu des fêtes* « Discours de M. Theuriet, délégué de l'Académie française. »

lente, la défaite plus inexorable. Avec la foi et l'espérance, nous avons perdu la charité; les trois vertus qui, comme trois nefs ayant à la proue l'image d'une Vierge céleste, portaient les pauvres âmes sur l'Océan du monde, ont sombré dans la même tempête. Qui nous apportera une foi, une espérance, une charité nouvelles? »

Nous dirons simplement, nous : « Qui nous rendra notre Dieu? »

LE SÉJOUR DE LAMARTINE A BELLEY

SOUVENIRS DE SON ÉDUCATION CLASSIQUE

D'APRÈS

SES OUVRAGES ET DES DOCUMENTS INÉDITS

NOTES DIVERSES — MANIFESTATIONS EN SON HONNEUR

I

Première enfance du Poète; il est envoyé au Collège de Belley.

MARIE-LOUIS-ALPHONSE DE PRAT DE LAMARTINE (né à Mâcon, le 21 octobre 1790, mort à Passy, le 27 février 1869), eut, pour premier maître, la plus admirable des mères. Mme de Lamartine, Françoise-Alexis dite Alix des Roys (1), était fille de la sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans.

(1) La famille des Roys possédait dans le Bugey, dès le commencement du XVIIe siècle, le fief de Neyrieu, paroisse de Saint-Benoît (Nobiliaire du département de l'Ain, par J. Baux. — Cité par Félix Reyssié, *Jeunesse de Lamartine.*)

Elle-même avait été à bonne école (1), car Mme des Roys, femme de grand mérite, possédait toutes les qualités nécessaires pour la former aux vertus de l'épouse et de la mère accomplie. D'une rare distinction de manières et de physionomie, esprit délicat, cœur débordant de tendresse et de sollicitude pour les siens, Mme de Lamartine (2) était plus apte que personne à implanter, dans l'âme de son fils, les germes des grands sentiments et des nobles pensées.

Elle lui apprit à lire sur la Bible de famille (Bible de Royaumont). Elle l'initia de bonne heure, avec une sage réserve, à la belle littérature. Puis le vieux curé de Bussières, secondé par l'abbé Dumont, son vicaire, lui enseigna les premiers éléments du latin. Le village de Bussières est situé à un ou deux kilomètres de Milly. Lamartine s'y rendait chaque matin, avec quelques camarades, emportant sur son dos, dans un sac, un morceau de pain et quelques fruits pour son déjeuner. Il portait en outre, sous son bras, comme ses condisciples, un petit fagot de bois ou de ceps de vigne, pour alimenter le feu du pauvre prêtre (3).

En dehors de ces heures de leçons passées à la cure de Bussières, il grandissait dans l'indépendance de la vie des champs, ou sous le regard bienveillant de sa mère et de son père, dit le chevalier Pierre de Lamartine (1752-1840).

Pierre de Lamartine n'était pas moins distingué que

---

(1) Elle fut élevée dans le palais et les jardins de Saint-Cloud, avec les enfants du duc d'Orléans et, notamment, le roi Louis-Philippe.

(2) Son contrat de mariage, avec le chevalier Pierre de Lamartine, fut signé à Lyon, le 4 janvier 1790, devant Me Fromental jeune, et le mariage célébré le 7 à l'église d'Ainay.

(3) *Confidences*, l. V, v.

sa femme. « Il y a aujourd'hui quatorze ans, dit Mme de Lamartine dans son journal, que j'ai eu le bonheur d'épouser un homme selon le cœur de Dieu. » (1) Il se distinguait par une étendue d'esprit rare et la plus mâle énergie. Ancien capitaine de cavalerie au régiment Dauphin, c'était l'honneur fait homme. Lamartine nous le montre assis en face d'une panoplie suspendue à la muraille et où apparaissent ses pistolets d'ordonnance, son casque et les plaques dorées des brides de son cheval; il nous dépeint sa taille élevée, ses membres robustes, son front ouvert, son œil bleu, son sourire ferme et gracieux, qui laisse apercevoir des dents éclatantes, un air digne et bon (2).

Dans cette même chambre de Milly, « sur un canapé de paille tressée », il aime surtout à nous faire contempler sa mère, « une femme qui paraît encore très jeune, bien qu'elle touche déjà à trente-cinq ans. Sa taille, élevée aussi, a toute la souplesse et l'élégance d'une jeune fille. Ses traits sont si délicats, ses yeux noirs ont un regard si candide et si pénétrant; sa peau transparente laisse tellement apercevoir, sous son tissu un peu pâle, le bleu des veines et la mobile rougeur de ses moindres émotions; ses cheveux très noirs, mais très fins, tombent, avec tant d'ondoiements et des courbes si soyeuses, le long de ses joues, jusque sur ses épaules, qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ans ou trente ans. Personne ne voudrait

(1) *Manuscrit de ma mère.*

(2) M. de Lamartine père est mort à près de quatre-vingt-dix ans le 28 août 1840. Lamartine en a écrit lui-même la biographie. Cette biographie est jointe à une lettre à Monsieur Emile de Girardin (*Correspondance de Lamartine*).

effacer de son âge une de ses années, qui ne servent qu'à mûrir sa physionomie et à accomplir sa beauté. » (1)

Voilà dans quel cadre et dans quel intérieur de famille s'écoulèrent les premières années de Lamartine. Dans ce foyer régnait l'affection réciproque et tendre. Tout y était harmonieux : la beauté physique s'alliait à la grandeur des âmes.

« J'avais déjà dix ans, écrit-il, que je ne savais pas encore ce que c'était qu'une amertume de cœur, une gêne d'esprit, une sévérité de visage humain... Je n'étais pourtant ni énervé par les complaisances de ceux à qui je devais obéir, ni abandonné sans frein aux capricieuses exigences de mes imaginations ou de mes volontés d'enfant. Je vivais seulement dans un milieu sain et prospère, de la plénitude de la vie... Plante de pleine terre et de montagne, on se gardait bien de m'abriter. On me laissait croître et me fortifier en luttant, l'hiver et l'été, contre les éléments. Ce régime me réussissait à merveille... » (2)

Mais, parvenu à sa onzième année, ses parents, ses oncles, ses tantes s'inquiétèrent de lui choisir un établissement où il pût poursuivre ses études sous des maitres et une direction convenables. On se décida pour la pension Pupier ou pension de la Caille, tenue, à la Croix-Rousse, à Lyon, par un certain M. Philippe aidé de sa femme, de sa sœur et d'un personnel mercenaire formé à ses procédés barbares et à sa discipline brutale.

---

(1) *Confidences*, l. III, III.
(2) *Mémoires inédits*.

« Représentez-vous un oiseau doux, mais libre et sauvage, en possession du nid, des forêts, du ciel, en rapport avec toutes les voluptés de la nature, de l'espace et de la liberté, pris tout à coup au piège de fer de l'oiseleur et forcé de replier ses ailes et de déchirer ses pattes dans les barreaux de la cage étroite où on vient de l'enfermer avec d'autres oiseaux de races différentes et dont le plumage et les cris discordants lui sont inconnus, vous aurez une idée imparfaite encore de ce que j'éprouvai pendant les premiers mois de ma captivité.

« L'éducation maternelle m'avait fait une âme toute d'expansion, de sincérité et d'amour. Je ne savais qu'aimer. Je ne connaissais que la douce et naturelle persuasion qui découlait pour moi des lèvres, des yeux, des moindres gestes de ma mère. Elle n'était pas mon maître, elle était plus, elle était ma volonté. Ce régime sain de la maison paternelle, où la seule loi était de s'aimer, où la seule crainte était de se déplaire, où la seule punition était un front attristé, avait fait de moi un enfant très développé pour tout ce qui était sentiment, très impressionnable aux moindres rudesses, aux moindres froissements de cœur. Je tombais, de ce nid rembourré de duvet et tout chaud de la tendresse d'une incomparable famille, sur la terre froide et dure d'une école tumultueuse, peuplée de deux cents enfants inconnus, railleurs, méchants, vicieux, gouvernés par des maîtres brusques, violents et intéressés, dont le langage mielleux, mais fade, ne déguisa pas un seul jour, à mes yeux, l'indifférence.

« Je les pris en horreur... » (1).

Ce sont là les propres paroles de Lamartine. Une telle situation devait particulièrement impressionner sa mère. Cette mère, dont l'âme si bonne avait été formée avec tant de soin, devait pressentir, mieux que toute autre, les dangers courus par son fils. La forte éducation religieuse qu'elle avait reçue, les souffrances qu'elle avait endurées sous la Révolution, avaient fait, de Mme de Lamartine, une éducatrice douée d'un sens profond et d'une perspicacité très sûre en ce qui concerne les choses de l'âme.

L'émotion qui l'agitait, à la pensée de la froide demeure où, sous ses yeux, l'on avait enfermé son enfant, on la retrouve dans ces quelques lignes, empruntées à son journal (2).

« 11 juin 1801 (Milly).

« ..... Je pense aussi que, si une fois mes enfants lisent ce journal, il ne sera pas sans intérêt pour eux seuls...

« J'en ai déjà cinq actuellement, après en avoir perdu un, quatres filles et un garçon qui s'appelle Alphonse. Il est loin de moi, à présent, pour com-

(1) *Confidences*, l. VI, I.

(2) *Manuscrit de ma mère*. Le journal de Mme de Lamartine a été publié, après la mort du poète, sous ce titre : *Le Manuscrit de ma mère*, avec commentaires, prologue et épilogue, par A. de Lamartine. Deux cahiers de ce journal ont été conservés au château de Saint-Point par Mme Valentine de Cessiat de Lamartine, nièce et héritière de l'auteur des *Méditations* et, depuis la mort de celle-ci, par M. de Montherot, le nouveau propriétaire (un cousin de Lamartine).

mencer son éducation classique à Lyon. C'est un bon et aimable enfant : Dieu le rende pieux, sage, chrétien, c'est ce que je désire pour lui avec le plus d'ardeur !... »

« 9 novembre 1801 (Lyon).

« ..... Aujourd'hui, je suis à Lyon, où je ramène Alphonse dans sa maison d'éducation. Le cœur m'en saigne. J'ai été ce matin assister à la messe dans cette maison. Je ne cherchais que ses beaux cheveux blonds au milieu de toutes ces petites têtes. Mon Dieu ! que c'est affreux de déraciner ainsi cette jeune plante du cœur où elle a poussé, pour la jeter dans ces maisons mercenaires ! J'avais l'âme malade en sortant. Ni la vue des belles montagnes de la Saône, de l'île Barbe et de Fourvière, inondées du dernier soleil, ni le bruit de la ville, en descendant du plateau de la Croix-Rousse à Lyon, n'ont pu me distraire. J'étais comme Abraham, quand il se retournait pour contempler Agar et son fils, abandonnés aux hasards du désert. Et encore le désert est moins dangereux que la foule où la société force les mères d'abandonner leurs fils innocents ! J'ai passé la journée avec Mme de Vaux, ma sœur, qui habite maintenant Lyon. Nous nous sommes consolées en mêlant nos larmes ; car elle a bien des chagrins et des revers de fortune aussi !

« Je passe huit jours à Lyon, chez ma sœur, pour revoir plusieurs fois mon pauvre Alphonse, qui ne peut s'accoutumer à sa prison, et pour m'accoutumer un peu moi-même à cette déchirante séparation... »

« 7 janvier 1802 (Mâcon).

« ... M. de Pierreclos, qui vient d'être rayé de la liste des émigrés, est venu nous voir. Il arrive de Lyon. il a été savoir des nouvelles d'Alphonse, qui a été voir la revue passée par Bonaparte, sur la place de Bellecour, à Lyon. Ses maîtres l'y ont conduit, pour récompenser sa bonne conduite, avec douze de leurs meilleurs écoliers. J'ai été bien contente de cette petite distinction : c'est bon signe. »

« 28 octobre.

« J'ai ramené tristement mon fils à Lyon. . . .
. . . . . .

« 17 décembre 1802.

« Alphonse vient de s'échapper de son collège avec deux de ses camarades qu'il a entraînés, MM. de Veydel (de Mâcon). On les a rattrapés à six lieues de Lyon. La réclusion du collège lui était, depuis quelque temps, insupportable. Je suis bien attristée de cet événement. Son caractère d'indépendance m'effraie. Je crains de l'avoir gâté. On a eu de la peine à lui faire écrire une lettre d'excuse et de repentir à son père.

« Je lis toujours les *Confessions de saint Augustin*, c'est bien à propos. Je veux imiter, autant qu'il sera en moi, sa mère, sainte Monique, et, à son exemple, prier et prier sans cesse pour mes enfants. »

Une scène de pugilat entre le chef de la pension,

M. Philippe, et un élève, scène à laquelle prirent part plusieurs marmitons armés de broches, de grils de fer, et qui se termina par des blessures, avait fait naître en Lamartine son projet d'évasion. Il s'était dit : « Je ne resterai pas plus longtemps dans cette boucherie sinistre, plus semblable à un abattoir qu'à une école ; je reverrai ma mère, je retrouverai le chemin de Milly ; j'aimerais mieux être le compagnon de niche de Turc (c'était le dogue qui gardait la porte de la cour de son père) que le favori de ce brutal mentor (1). »

Après la tentative d'évasion de son fils, Mme de Lamartine alla à Lyon s'informer par elle-même des motifs qui l'avaient engagé à quitter le collège. Elle compatit vivement à ses ennuis et à ses répugnances. Cette tendre et pieuse mère se rendait compte intimément de ce qui manquait à son cher Alphonse. Elle prit la résolution d'employer toute son influence sur la famille pour obtenir qu'on lui fît achever ses études dans une maison plus religieuse et plus paternelle.

L'époque des vacances approchant, Mme de Lamartine retourna à Lyon et l'emmena. Alphonse revit Milly et redevint doux comme avant son départ. Il fallut songer à une autre maison d'éducation. Celle que dirigeait, à Belley, un groupe de religieux, réunis sous le nom de Pères de la Foi, avait les préférences de la mère.

Qu'étaient ces Pères de la Foi ? D'après la dénomi-

---

(1) *Mémoires inédits.*

nation qu'ils portent dans le journal de Mme de Lamartine, comme dans les ouvrages et les lettres de son fils, ces religieux étaient des Jésuites. On les connaissait publiquement sous ce nom. En réalité, comme on va le voir, ils ne l'étaient pas alors.

Les Pères de la Foi, qui s'établirent en France au commencement de ce siècle, provenaient de deux sociétés similaires, fondées presque en même temps, l'une en Belgique, l'autre en Italie.

La première, créée sous le nom de Société du Sacré-Cœur de Jésus, eut pour fondateurs les Pères Etienne de Tournely, Joseph Varin, Charles de Broglie, Xavier de Tournely, Pierre-Charles Blanc. Elle ne comptait tout d'abord que six membres, dont cinq anciens militaires. Mais elle s'accrut bientôt sous l'influence de ses saints fondateurs et par l'attrait de leurs vertus. Nous y voyons entrer successivement des hommes très distingués, les Pères Roger, Jenesseaux, Gury, Coulon, Cahier, Béquet, Debrosse, Demouchel, Ronsin, Varlet, etc... Le premier supérieur de la Société du Sacré-Cœur de Jésus fut le P. Eléonore de Tournely, jeune ecclésiastique que la tourmente révolutionnaire avait forcé de fuir en Belgique au mois de juillet 1791 ; le second fut le P. Joseph Varin (1), ancien élève de Saint-Sulpice où il avait commencé ses études théologiques au début de la Révolution.

---

(1) Joseph Varin, né à Besançon, le 7 février 1769, prêtre en 1796, mort à Paris en 1850. Sa vaillante mère, emprisonnée en 1793, fut exécutée à Paris, le jour même de son arrivée, en compagnie de ses deux domestiques, Anne Oudet, âgée de trente-trois ans, née à Rochefort-en-Bugey, et Françoise Marey, âgée de trente-six ans, née à Voltrechamp. *Vie du P. Joseph Varin*, par Achille Guidée.

Tandis que la Société du Sacré-Cœur grandissait et se fortifiait en Allemagne, sous la direction du P. Varin, une société semblable s'était formée dans la capitale du monde chrétien. Elle avait commencé à Rome, au mois d'août 1797, et reconnaissait pour fondateur et pour son chef Nicolas Paccanari, clerc tonsuré, du diocèse de Trente. Elle s'appelait Société de la Foi de Jésus.

Sur les conseils du Pape, les deux sociétés songèrent à se fondre en une seule. Toutes deux avaient adopté les constitutions de saint Ignace et avaient pour but de reconstituer la Compagnie de Jésus, sous son nom ancien ou un autre. Leur réunion s'accomplit à Hagenbrunn, à trois lieues de Vienne, le 18 avril 1799, sous le nom de Société de la Foi de Jésus. Le P. Paccanari (1) fut élu supérieur général.

Quand la liberté religieuse réapparut et que les autels se relevèrent dans notre patrie, le P. Varin fut désigné comme le chef de la colonie qui d'Hagenbrunn fut dirigée sur la France. Accompagné du P. Roger (2), il se mit en route le 19 mai 1800. On sait avec quel éclat ils ont conduit leurs premières

---

(1) Déclaration faite par le P. Paccarini, le 11 août 1799 : « Je suis convaincu que la volonté divine est que l'Institut de Saint-Ignace soit rétabli dans ce temps-ci pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise. Mon intention est de faire revivre identiquement cet Institut, sous le nom de Compagnie de la Foi de Jésus, selon qu'il semblera bon au Vicaire de Jésus-Christ. Je désire en outre que les nouveaux ainsi que les anciens enfants de Saint Ignace ne forment qu'un seul corps... » (Voir sur les Pères de la Foi, la *Vie du P. Joseph Varin*, par le P. Achille Guidée.)

(2) Pierre Roger, né le 24 août 1763, à Coutance, prêtre en 1788, mort à Lyon, en 1839.

missions et dirigé plusieurs importants collèges : Belley, Roanne, Amiens, Beauvais, l'Argentière, Montmorillon, Marjevols, Bazas, etc...

Les Pères de la Foi de France se séparèrent du supérieur général italien Paccarini, le 21 janvier 1804, et n'eurent plus qu'un seul chef, le P. Varin. Ils agirent de la sorte, après avis du cardinal Spina, légat en France. Celui-ci les engageait à continuer, sans sortir de leur groupement particulier, le bien qu'ils avaient commencé dans notre pays, en attendant que « la marche de la divine Providence sur les Pères de la Foi » rendît possible leur « réunion avec les Pères Jésuites de Russie. »

Lorsqu'en 1814 la Compagnie de Jésus fut rétablie par le Pape, les Pères de la Foi s'empressèrent de s'y faire admettre. Si les Pères de la Foi, qui dirigeaient le collège de Belley, n'étaient pas encore véritablement des Jésuites, le public avait bien, on le voit, quelque motif de leur donner ce nom.

Le collège, que l'oncle de Bonaparte, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, protégeait dans cette petite ville du Bugey, avait étendu bien vite au loin sa réputation.

Mme de Lamartine désirait ardemment qu'on se décidât à le choisir pour son fils ; de grandes familles du Piémont et de la Lombardie, de Turin, d'Alexandrie, de Milan, y conduisaient leurs enfants. Elle finit par gagner sa cause auprès de ses beaux-frères et son mari céda, comme en témoigne la lettre suivante, extraite encore de son journal (1) :

---

(1) *Manuscrit de ma mère.*

« Belley, 23 octobre 1803.

« J'ai obtenu, avec peine, de mon mari et de ses frères, de retirer Alphonse de la maison d'éducation de Lyon, et de le placer au collège tenu par les Jésuites à Belley, sur les frontières de Savoie. Je l'y ai conduit moi-même. Hier, en le confiant à ces ecclésiastiques j'étais trop en larmes pour pouvoir écrire. J'ai passé la moitié de la nuit à pleurer. »

II

De Mâcon à Belley; pittoresque et intéressant voyage; arrivée à Belley.

Vers la fin d'octobre 1803 — on vient de le voir — Mme de Lamartine conduisit son fils au collège que son amour maternel lui avait fait choisir. Alphonse était gai, comme s'il se fût agi pour lui de « marcher à une délivrance. »

« La route de Mâcon à Belley, frontière de la Savoie, est la première chose grandiose et pittoresque qui ait frappé mes yeux. Ma mère, imagination vive et impressionnable, en jouissait autant que moi. Nous employâmes trois jours et demi à la parcourir. Nous commençâmes par traverser la Bresse pastorale, délicieuse et verte plaine dont les immenses prairies, les têtes de saules ébranchées, les blés noirs ondoyants de leurs tapis de fleurs blanches, les maïs, qui tapissaient les murs extérieurs des chaumières de leurs candélabres d'or, formaient à nos pieds une mosaïque diaprée. Ce paysage ouvert, gai, nous mena jusqu'à la rivière d'Ain, dont le nom, qui veut dire eau, vient de l'arabe. On la passait en bac, dans ce temps-là. MM. de Cordon, parents, camarades et amis de mon

père, habitaient un beau château, au bas du fleuve. Mon père les avait prévenus. Nous les trouvâmes à la descente du bac; ils nous accueillirent avec une grâce sévère de vieux gentilhommes, dont le souvenir m'est toujours resté. Le lendemain nous parcourûmes une partie du Dauphiné jusqu'à Ambérieu (1) où les premières montagnes portaient cinq ou six châteaux, parcs, pièces d'eau et jardins magnifiques, dont les propriétaires, entre autres M. de Montchalin, sont devenus plus tard mes amis... » (2).

D'après les descriptions que Lamartine fait, dans plusieurs de ses ouvrages, de notre pittoresque pays, on se rend compte du ravissement que ce premier voyage à travers le Bugey dut lui causer ainsi qu'à sa mère. Il reconnaît combien un tel voyage et les circonstances qui l'ont amené à l'entreprendre, seul en compagnie de sa mère, furent utiles à sa formation poétique. Les sites furent pour lui « comme pour toutes les natures impressionnables la moitié des choses. Les lieux nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations et ces sensations deviennent des caractères » (3), des images indestructibles.

De la rivière d'Ain à Belley, ce ne fut, pour ces

---

(1) Lamartine veut dire, sans doute, qu'ils quittèrent la route de Mâcon à Ambérieu avant d'atteindre cette dernière ville et qu'ils y parvinrent après une excursion dans le Dauphiné.

(2) *Mémoires inédits.*

(3) *Souvenirs et Portraits*, ch. III. « Comment je suis devenu poète. »: *Cours familier de littérature*, entretien XXIII. Cet entretien est annoncé dans une lettre adressée par Lamartine aux organisateurs du banquet qui eut lieu au collège de Belley en 1856. On verra cette lettre dans un des chapitres suivants. Les *Souvenirs et Portraits* ont été extraits du *Cours familier de littérature*, paru en livraisons mensuelles (de 1856 à 1869), et ont été publiés en trois volumes. A part quelques variantes sans importance et quelques retranchements dans les *Souvenirs et Portraits*, le texte est le même.

deux âmes, qu'un merveilleux enchantement! « Cette rivière, qui participe du fleuve et du torrent par sa limpidité et par sa course effarée à travers les rochers, coule sur un lit de cailloux de toutes couleurs. Quoique son eau soit aussi bleue que si les laveuses de ses bords l'avaient teinte de leur azur, sa prodigieuse transparence laisse voir jusqu'au fond les veines blanchâtres ou rosées de la mosaïque de pierres roulées qu'elle lave et qu'elle polit sans fin. On y voit même glisser, comme des ombres indécises et fuyantes, les innombrables truites qui remontent le courant et qui frissonnent sous le rayon de soleil au bruit du filet du pêcheur. Tantôt cette rivière s'épand en circulant gracieusement dans les larges bassins du Dauphiné ; tantôt elle se resserre et se contracte entre les rochers gris du Jura où elle prend sa source.

« Après l'avoir traversée dans un bac, on roule rapidement, dans une plaine aride et rocailleuse, sous les coteaux chargés de vignobles et de maisons blanches du beau village d'Ambérieu ; puis la plaine s'étrangle et s'assombrit entre deux hautes chaînes de montagnes et l'on pénètre avec une secrète terreur dans les gorges célèbres de Saint-Rambert. C'est la frontière (1) de la petite province du Bugey dont Belley était la capitale.

« Là tout prend un caractère sauvage, âpre et presque sinistre. Les deux chaînes de montagnes se rapprochent, comme si elles voulaient se confondre et

(1) Lamartine commet une petite erreur, en plaçant Saint-Rambert à la frontière de la province du Bugey. Entre cette frontière et le canton de Saint-Rambert, il y a les cantons de Lhuis, Lagnieu, Ambérieu ; le Bugey va du Rhône à l'Ain.

fermer hermétiquement la route aux voyageurs. Leurs ombres noires et humides, assombries encore par le reflet des sapins qui les couvrent, impriment une imposante mélancolie à l'âme. Ces montagnes ne sont bientôt plus séparées que par un petit torrent étroit, encaissé entre les murailles du rocher. Cette rivière s'appelle l'Albarine, elle écumait déjà ainsi du temps des Romains qui lui ont donné ce nom emprunté à la blancheur de cette écume. Elle remplit la gorge d'un bruit tantôt caverneux, tantôt gai comme le gazouillement des milliers d'oiseaux invisibles qui empêchent le voyageur de s'entendre.

« Elle s'enfonce et disparaît en petites cascades dans les cavités invisibles de son lit, puis elle reparaît en nappe scintillante où tremblent les rayons brisés du soleil à travers les larges feuilles des aunes. Elle semble jouer avec le passant, causer avec lui et l'égayer par mille caprices, comme pour l'empêcher de sentir la longueur du chemin... (1) ».

Lamartine, lui aussi, se joue avec ses souvenirs, vieux de bien des années déjà, lorsqu'il écrit ces lignes. Mais les traits généraux sont exacts, bien que son imagination les rassemble un peu au hasard. C'est bien là le lit, le bassin de l'Albarine, les hautes murailles de granit qui le forment.

« Des rochers énormes pendent du haut des montagnes comme s'ils allaient nous écraser par leur chute ; quelques vignes grimpent contre leurs aspérités ; quelques chaumières fument à travers ces feuilles de vignes.

---

(1) *Souvenirs et Portraits.*

« Nous ne pouvions nous lasser de regarder ces phénomènes sauvages, menaçants et caressants tour à tour. Peu à peu, le défilé s'élargit, le ruisseau grossit, les maisons aussi pittoresques, mais plus nombreuses, se rapprochent sur les deux rives et forment le faubourg d'une petite ville, appelée Saint-Rambert. Il n'y a point de rue ; la rue, c'est l'Albarine, couverte d'une multitude de ponts. Une petite auberge, dont les filets tapissent le mur, puise les écrevisses et les truites sous ses fenêtres et sous son escalier. On soupe et on couche là, au bruit et à la fraîcheur du petit fleuve. Quelques usines y joignent le bruit du marteau, quelques moulins le tic tac des roues. C'est un des lieux les plus pittoresques du monde. Après l'avoir traversé, on voit le lendemain le défilé s'élargir tout à coup. On mesure, par l'élargissement du ciel sur nos têtes, l'élargissement de la vallée. De beaux arbres, humides de la rosée de l'Albarine qui les baigne, apparaissent, en longs rideaux, aux pieds des caps de montagnes et l'on rentre en pleine vue dans la vallée du Bugey (1). »

Laissons le poète-écrivain poursuivre son récit et, comme de coutume, tirer, des choses inanimées, les souvenirs vivants qui s'y rapportent :

« En remontant toujours le cours de la même rivière, les rochers s'écartent un peu, pour faire place aux ruines d'un vieux château-fort, où fut retenu longtemps prisonnier l'infortuné sultan Djem (2),

---

(1) *Mémoires inédits.*

(2) Le prince Djem, Djim ou Zizim, fut transféré au mois de janvier 1483 à Exilles, puis à Rumilly, on il reçut la visite de Charles Ier, duc de Savoie. Plus tard, il fut dirigé sur Bourganeuf (aujourd'hui

frère du sultan Bajazet. Cette sinistre ruine est pleine encore des souvenirs, des malheurs et des amours de ce prince ottoman avec la belle fille de son geôlier... » (1)

Laissons-le vagabonder et s'écarter du chemin de Belley. De la route qui traverse les petites villes de Saint-Rambert et de Tenay — devenues aujourd'hui de grandes cités industrielles et ouvrières — le voilà, d'un bond de plume, transporté à quinze kilomètres, par-dessus la cascade de Charabotte, sur les hauteurs d'Hauteville et de Lompnes, où tant de convalescents, tant de personnes languissantes viennent de nos jours respirer la vie avec l'air des montagnes et des sapins, où l'intelligente initiative d'un jeune et savant docteur (2) et de généreux philanthropes lyonnais a fait établir un sanatorium pour le traitement de la tuberculose.

---

chef-lieu d'arrondissement de la Creuse), logeant de château en château sur sa route. Dans ses voyages, il aurait fait une étape assez longue dans deux manoirs de notre région. Un prévôt de justice l'accompagnait.

Quels sont ces manoirs? Très probablement cette station a eu lieu à Virieu-le-Grand où demeurait un des prévôts de Savoie, ou à Montferrand près Torcieu où il y en avait un autre; d'autres disent à Rossillon. Vers 1485, on le confina dans le château de Rochechinard, près de Saint-Jean-en-Royans (Drôme), et, dans ses courses au château de la Bâtie, il s'éprit de Philippe-Hélène, fille du baron de Sassenage.

Lamartine n'a fait que rééditer, croyons-nous, la légende générale en l'appliquant au château-fort, dont il omet de nous donner le nom, mais qui a dû lui apparaître à une faible distance de Saint-Rambert. D'après les auteurs, l'aventure amoureuse du prince Djem eut lieu en Dauphiné où il fit un long séjour, entouré des égards dus à son rang.

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III, *et Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

(2) Le Docteur Dumarest.

Des sites séparés par une grande distance se groupent aux yeux de son âme. Pour sa plume, comme pour sa pensée, l'espace n'est qu'un mot. Mais il y trouve toujours une idée, une personne (quand ce n'est pas le sultan Djem, c'est Mlle d'Angeville).

Ailleurs, « une route plane, naturellement sablée, s'ouvre entre des monticules à pente douce et mène jusqu'au château gothique de Châtillon qui n'est plus qu'une ruine jaune et silencieuse. Les oiseaux de proie regardent le voyageur du haut des créneaux. Puis on chemine à travers des marais que les laiches, paille naturelle, rendent précieux aux agriculteurs du pays. On aperçoit enfin, à droite, au fond de la plaine, un rideau de noires forêts dans les montagnes. On monte une colline rapide, dont le château de M. d'Angeville, ancien officier supérieur au service d'Espagne, occupe le sommet. C'est le père de M. d'Angeville, député distingué du Bugey depuis 1830, et de Mlle d'Angeville (1) qui osa, la première entre les femmes, tenter et accomplir l'ascension du mont Blanc et donner son nom à l'héroïsme de son sexe. De là, la vue est superbe... (2) »

« La route ensuite se poursuit à travers le Bugey montagneux, pays très aride et très pittoresque, qui rappelle les paysages de Calabre peints par Salvator Rosa... (3) »

---

(1) Mlle Henriette d'Angeville fit son ascension célèbre au mont Blanc, par les Grands-Mulets, en septembre 1838. C'était la tante du colonel de mobiles d'Angeville qui commanda, pendant la guerre 1870-1871, le premier bataillon de l'Ain ou bataillon de Belley.

(2) *Mémoires inédits.*

(3) *Souvenirs et portraits*, ch. III et *Cours familier de littérature*, XXIII.

Le Bugey montagneux n'est pas aussi aride que cela ! Lamartine a l'esprit hanté par les rochers nus qui servent de parois à la gorge sauvage où passe la route de Saint-Rambert à Rossillon, par ces masses aux formes bizarres qui nous apparaissent comme des ruines naturelles ou des figures de pierre et font rêver au pays des fées.

Mais voici que de beaux vignobles se montrent, avec les rayons du soleil, sur les flancs des montagnes. Voici les crus renommés, où l'un des enfants de ce pays, le spirituel et fin gourmet Brillat Savarin récoltait ses vins pétillants et généreux. Nous voici sur le coteau de Brailles qui domine la ville de Belley, comme le coteau de Fourvière la ville de Lyon, s'il est permis de comparer la capitale d'une petite province à la seconde ville de France.

« La ville de Belley élève à vos pieds ses clochers majestueux. A une ou deux lieues de distance, le château-fort de Pierre-Châtel, grisaille sur un cap du Rhône. Le Rhône lui-même bleuit dans la plaine et écume dans les plaines du Dauphiné.

« Nous rencontrâmes M. d'Angeville le père, sortant à cheval de son château (1), caracolant vers la ville. Il nous salua et nous adressa la parole, car il avait reconnu à ma figure d'enfant, au visage charmant de ma jeune mère et au bagage qui chargeait la voiture, que c'était une pieuse mère de famille conduisant son fils au collège, alors fameux, de Bel-

(1) Le château de Lompnes, près Hauteville. Lamartine a écrit « sortant à cheval » pour « venu à cheval », car, d'après ses paroles, il rencontra M. d'Angeville loin du château de Lompnes, sans doute sur les hauteurs qui avoisinent Belley.

ley. Ayant su son nom, ma mère lui remit une lettre qu'elle avait de M. de Cordon pour lui. Il la lut et, lui ayant conseillé l'hôtel Chevalier (1), il mit son cheval andalou au galop et partit pour nous annoncer... (2) »

Le moment où l'on atteint le sommet des hauteurs de Braille est comme un subit et magnifique lever de rideau. Le panorama qui s'offre aux regards comprend une foule de collines et de montagnes échelonnées en amphithéâtre, tour à tour gracieuses ou imposantes. Dans le fond, fermant ce tableau circulaire, le mont Colombier, les Bauges, le Semnoz, la Tournette, la Dent-du-Chat, les Alpes de la Chartreuse, et dans le lointain, à droite, les glaciers de l'Oisans et de Belledone, au centre, un peu à gauche, le pic lumineux du mont Blanc.

Au bas de ce dernier coteau, la ville de Belley « répand confusément ses maisons bâties de pierres grises, dans une plaine ondulée aboutissant au Rhône. Un faubourg à toits de chaume ou d'ardoises ébréchées ; une place irrégulière, où sont les halles et les auberges ; une large rue presque toujours déserte ; un lourd et noir clocher de cathédrale ; à l'extrémité de la rue une porte gothique ouvrant sur la campagne ; à gauche de la place, une plate-forme entourée d'un parapet, plantée de tilleuls et servant de promenoir aux oisifs et aux enfants, complète la capitale de province. On n'y entend d'autre bruit que le marteau du forgeron matinal et le pas de la mule

(1) Hôtel Chevalier ou de l'Union, ancienne maison Guillet, acquise ces dernières années par M. Martin (d'Andert), tournée au midi, sur la place des Terreaux.

(2) *Mémoires inédits.*

ferrée sur le pavé; le paysan aux longs cheveux et au large chapeau sans forme du Bugey la chasse devant lui, chargée de sacs de farine de son moulin ou du charbon de sa forêt... » (1)

La physionomie générale de Belley a quelque peu changé depuis la dernière visite que lui fit Lamartine. Les toits de chaume ont disparu des faubourgs et d'importants édifices s'y sont élevés. La Grande-Rue est moins déserte depuis que de larges trottoirs et des rangées d'élégants acacias la décorent, depuis, surtout, que le 133me d'infanterie, commandé par le jeune, brillant et célèbre Boulanger, est venu s'établir dans la vieille capitale du Bugey. Une imposante cathédrale romane se dresse à la place de l'ancienne, et des hauteurs de Braille on la voit profiler sur l'ensemble des maisons les lignes blanches de ses arcs-boutants et des pointes de son clocher. La « plate-forme entourée d'un parapet » est une belle promenade. Elle a conservé ses arbres superbes, ses marronniers, ses tilleuls séculaires. Mais, plusieurs fois par semaine, des musiques en viennent égayer la solitude. Les cultivateurs ne chargent plus leur farine à dos de mule, quand ils vont aux moulins établis sur les bords du Furan, où frétille, attendant l'hameçon, une truite saumonée qui fait les délices des gastronomes du pays et qu'ils préfèrent à toutes les poésies.

Au bruit du « marteau des forgerons » viennent s'en ajouter d'autres et sur les voies ferrées, que

---

(1) *Souvenirs et portraits*, ch. III, et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

CATHÉDRALE DE BELLEY

D'après une photographie de M. Joseph Chaboux.

Lamartine a défendues avec tant d'éloquence, retentit le sifflet strident des locomotives. S'il revivait, notre cher poète, il n'aurait plus à taire la pénible traversée du coteau de Braille.

« Nous descendîmes lentement la colline et nous ne tardâmes pas à entrer dans le faubourg de Belley. Le premier grand édifice à droite était le collège des Jésuites ou Pères de la Foi. Une grande cour, pleine de bruits joyeux, le séparait de la grande route. « Voici tes futurs amis, me dit ma mère, demain je « te présenterai à eux. »

« A l'angle de cette cour, s'élevait la façade architecturale d'une belle église. La porte s'ouvrait sur la rue qui montait de la ville. On voyait que c'était une église à deux destinations, divisée par une cloison en planches, le haut pour les élèves, le bas pour la ville. Ma mère me fit mettre à genoux à côté d'elle et pria avec componction. Quelques larmes mouillèrent ses beaux yeux pendant sa prière que je n'entendis pas, mais on voyait qu'elle remerciait Dieu de l'avoir conduite à cet asile de salut pour son fils. Elle me fit aussi balbutier quelques prières, dont je ne compris pas le sens ; puis nous remontâmes en voiture et nous allâmes descendre sur la place de la ville à l'auberge choisie, où M. d'Angeville nous avait annoncés et nous installa dans un bel appartement. Mme de Champdor, sa cousine, vint, après le dîner, rendre visite à ma mère et l'inviter, ainsi que moi, de la part de sa mère, à dîner pour le lendemain... (1) »

Ainsi se trouvent racontés, par Lamartine lui-même,

(1) *Mémoires inédits.*

son arrivée au collège de Belley et ce voyage pendant lequel eut lieu son premier tressaillement de poète, le premier important colloque de son âme avec l'Infini. Nous ne connaissons pas de plus touchant spectacle que celui de cette mère et de ce fils se dirigeant à petites journées, à travers des sites superbes qui les enchantent, vers la modeste petite ville où ils espèrent trouver la science et la vertu.

III

Physionomie de Lamartine enfant ; historique du Collège de Belley ; les premiers jours dans cette Maison.

Si nous en jugeons d'après le récit de Lamartine et un dessin au crayon (1) de Mme Carra de Vaux, née des Roys, sa tante maternelle, qui le représente à l'âge de huit ans, Lamartine enfant était un bon et gros garçon, aux joues pleines, aux cheveux épais, en broussailles, à l'œil éveillé, quoique méditatif.

« J'étais, dit-il, un des plus beaux enfants qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes..... Des yeux d'un bleu noir comme ceux de ma mère, des traits accentués, mais adoucis par une expression un peu pensive, comme l'était la sienne, un éblouissant rayon de joie éclairait tout ce visage, des cheveux souples et très fins, d'un brun doré comme l'écorce mûre de la châtaigne. (2) »

Le collège où cet enfant entra le 22 octobre 1803

---

(1) Ce dernier, propriété de Mme Valentine de Lamartine, a été conservé à Saint-Point et s'y trouve encore aujourd'hui. M. F. Lacroix, pharmacien à Mâcon, en possède une bonne copie, qui a été reproduite sur l'Album publié par le Comité d'organisation des fêtes du Centenaire (Mâcon, Protat frères, 1890).

(2) *Confidences*, l. IV, VI.

n'offre pas une bien facile histoire, si l'on veut scruter ses origines premières.

Les quelques documents enfouis dans les archives de la mairie de Belley ne donnent aucun renseignement capable de nous éclairer sur la situation scolaire de cette ville avant la fin du XVIIe siècle. Les seules traces de collège qu'on y découvre se rapportent à cette époque. S'appuyant sur une ordonnance royale (1693), le conseil municipal de Belley, par une délibération datée de 1698, demandait l'établissement d'un collège. En 1699, la ville payait soixante livres pour le loyer d'une maison servant à cet usage (1). Une chose certaine, c'est que divers essais de collège ont eu lieu avant la création définitive de celui où a été envoyé Lamartine.

Ce collège fut fondé par un legs de Mgr du Dousset, évêque de Belley, mort en 1745 (legs de 60,000 livres), et un autre legs postérieur de M. Favier, curé de Flaxieu (paroisse voisine). Mgr de Tinseau, successeur de Mgr du Dousset, s'empressa de le confier à la Congrégation des chanoines réguliers de Saint-Antoine. Des lettres patentes, enregistrées le 10 février 1753 au parlement de Dijon, confirmèrent son établissement.

La construction de l'édifice fut adjugée le 1er octobre 1756, sous Mgr Cortois de Quincey. Les plans, non

---

(1) Bien avant la création du collège actuel, un collège existait, angle de la rue Saint-Jean et de la Grande-Rue, dans la maison appartenant à Mme veuve Michel (ancienne maison Lavigne). Voir, sur les origines du collège de Belley, *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley*, par l'abbé ROCHET, ouvrage très complet et plein d'érudition.

entièrement exécutés et conservés dans les archives du Collège, sont de M. de Saint-André, ingénieur du roi. Les travaux étaient terminés en 1764.

En octobre 1770, les Antonins, n'ayant pu tenir leurs engagements et fournir le nombre de professeurs nécessaires, furent remplacés par les Joséphistes. A l'époque de la Révolution, le collège était très florissant, comme en fait foi le livre des dépenses déposé aux Archives départementales de l'Ain. Les choses allèrent bien jusqu'en 1792, où une partie des Joséphistes se retira pour ne pas prêter serment à la Constitution civile du clergé. Quelques-uns cherchèrent un refuge en Suisse et l'on en retrouve, peu de temps après, à Saint-Maurice, dans le Valais. Le collège disparut pendant la tourmente révolutionnaire. Sa suppression se fit vivement sentir, ainsi que l'atteste une pétition envoyée au Corps législatif le 15 messidor, an IV. La Convention avait bien décidé, après un rapport solennel, la création d'une école centrale par département (7 ventôse, an III). Celle de l'Ain fut organisée à Bourg dans l'ancien collège des Jésuites. Mais qu'était-ce qu'une école pour remplacer les nombreux collèges qui existaient autrefois dans ce département ? La pétition déclarait que la ville de Belley avait avant la Révolution un collège très fréquenté, très bien situé, rendant de grands services. Elle réclamait la création, à Belley, d'une école centrale supplémentaire. « L'on peut dire, ajoutait-elle, qu'un grand nombre de pères de famille, surtout dans un pays où les fortunes sont extrêmement modiques, seraient dans l'impossibilité d'entretenir si loin d'eux leurs enfants, et ces derniers se-

raient ainsi privés des bienfaits de l'instruction, si vous ne nous accordiez, citoyens législateurs, l'établissement que nous sollicitons ». On y constate en outre que Belley, ayant perdu, par l'effet de la Révolution, tous les établissements publics qu'elle possédait comme capitale de la province du Bugey, et ne possédant pas, par position, les ressources du commerce, ne peut être tant soit peu vivifiée que par la conservation du collège (1).

C'est sous le Consulat, à la fin de l'année 1802, que les Pères de la Foi prirent possession du collège de Belley. Ils avaient déjà fondé à Lyon, en 1802, un pensionnat. Sa prospérité rapide et croissante lui valut de telles jalousies, de telles haines, qu'il ne dura que six mois et, dans le courant d'octobre, fut dissous par ordre supérieur. Un mois à peine après cet événement, le maire de Belley (2) vint, au nom du sous-préfet, offrir au Père Roger, directeur du Pensionnat de Lyon, l'ancien collège des Joséphistes, local vaste et beau, mais dans un état complet de dégradation.

Le P. Varin, instruit par le P. Roger de la démarche du maire, envoya le P. Debrosse et un autre religieux, le P. Coédic, pour présider aux travaux urgents et préparer l'installation. Les classes ne purent s'ouvrir que vers la fin de janvier 1803. Néanmoins, dès la

---

(1) Pétition citée par l'abbé Rochet, *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley*. Elle est signée de MM. Charcot, président; Nivière, délégué municipal de Belley; Bernier, de Virignin; Novel, de Brens; Prémillieu, d'Andert; Roux, de Saint-Germain, Julliard, de Colomieu.

(2) Etaient alors : maire de Belley, M. Charcot ; adjoints, MM. Pécrus et Plantet; sous-préfet, M. Rubat.

seconde année, cet établissement compta deux cents pensionnaires, outre un nombre considérable d'externes. Il fut l'un des plus florissants qu'aient fondés les Pères de la Foi et celui dont l'existence fut la plus longue (1).

Depuis les mauvais jours de la tourmente révolutionnaire, les habitants de Belley, soucieux de voir renaître leur ancien collège, multipliaient leurs efforts pour sa complète reconstitution. Les Pères de la Foi furent d'un grand secours à la municipalité, mais, dans le début, l'argent manquait. Le 25 juin 1803, le conseil municipal prend une délibération pour demander au ministre de vouloir bien venir en aide à la ville. Les raisons que l'on fait valoir pour attirer la bienveillance ministérielle sur le collège de Belley sont les mêmes que celles contenues dans la pétition antérieure. Le collège est bien placé, c'est un centre naturel, les bâtiments sont vastes, bien aérés, il y a une bibliothèque, un cabinet de physique, etc., etc. Mais cette fois on ajoute un témoignage de satisfaction en faveur de MM. Coédic et Debrosse qui « chargés de diriger l'instruction, emploient, de concert avec leurs collaborateurs, les moyens les plus propres à encourager les talents des élèves et à les former à toutes les vertus sociales.

« Sans employer la rigueur et la sévérité des peines, autrefois usitées dans les collèges, ils sont parvenus à obtenir par la douceur et par le choix de quelques moyens simples, à portée des enfants, des succès qui surpassent les espérances des parents. Il règne parmi

(1) *Vie du R. P. Varin*, par le P. Guidée.

les élèves une émulation extraordinaire, et plusieurs d'entre eux promettent au gouvernement, dans les divers emplois des fonctions diverses auxquelles ils pourront être appelés, des sujets précieux.

« Avec la protection du ministre, cette école tiendra un rang distingué parmi celles du gouvernement de la République. En conséquence, ils espèrent qu'on accèdera à leur désir, vu la modicité des sommes demandées...

« Cette juste réclamation sera sans doute accueillie par un ministre qui, en accordant aux sciences et aux arts une protection éclatante, seconde honorablement les intentions du *Héros chéri*, dont le nom est devenu supérieur à tous les éloges » (1).

Notre municipalité ne fut pas écoutée. Sa pétition demeura sans réponse, malgré la péroraison qui aurait dû toucher Bonaparte. Il est probable qu'on ne la lui montra pas.

Quoi qu'il en soit, quand Lamartine y fut amené par sa mère, en octobre 1803, le collège de Belley, complètement réorgarnisé et en plein exercice depuis près d'un an, devait, dès le principe, lui ménager d'agréables surprises. L'accueil gracieux, avenant, des maîtres et des élèves, l'aspect grandiose de la maison, ses belles dépendances, le régime qu'on y suivait, exercèrent un effet assez considérable sur cet enfant de treize ans, sensible et épris de liberté, pour qu'il acceptât, sans trop de peine, d'être de nouveau séparé de sa mère et éloigné du foyer paternel.

---

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Belley et *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province. Histoire du collège-séminaire de Belley*, par l'abbé Rochet.

Lamartine raconte avec complaisance, son installation et son séjour à Belley. Dans ses récits, il met, avant tout, la note personnelle, l'expression d'âme, et c'est là leur principal intérêt (1). Un membre de l'Académie française, M. Eugène-Melchior de Vogüé, a fait lui-même une semblable constatation (2) : « Je retrouvais partout, dit-il, le genre d'exactitude qui lui est propre : une interprétation fidèle, sans vérité photographique ; nul souci de la précision extérieure du détail, le don de tirer au dehors la beauté particulière enfermée dans chaque chose. »

Aussi nous empressons-nous de rendre la parole au merveilleux narrateur :

« Le Père Génisseau (3), informé de notre arrivée, vint le soir rendre une première visite à ma mère. Il fut très aimable et très gai. Il était Père temporel de l'établissement des Pères de la Foi. Ses fonctions consistaient à nouer et à entretenir tous les rapports extérieurs du collège avec les parents des élèves. Il était aussi le Père économe de la maison ; il achetait le pain, le vin, la viande, les légumes, choisissait et renvoyait les domestiques et les ouvriers. Pour une maison dont le personnel montait au moins à trois ou quatre cents personnes, le travail était immense. Il était toujours en route, sur un cheval qui le portait

---

(1) M. Ch. Pomairols, *Lamartine, études de morale et d'esthétique*, précise en ces termes cette pensée : « Il ne décrit jamais minutieusement, il a besoin de trouver dans la nature un autre intérêt qu'elle-même. »

(2) *Heures d'histoire*, ch. « Poésie et Vérité ». *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1892.

(3) Nicolas Jenesseaux, né à Reims, le 9 avril 1769. Prêtre en 1795, mort à Paris en 1842.

dans tous les pays, moitié en religieux, moitié en mondain : une redingote noire, des bottes molles, une cravache, un chapeau rond. Son caractère et sa figure répondaient à ses fonctions; poli, jovial, serviable, prévenant, rieur même, il était un intermédiaire agréable entre le monde et le couvent. Semblable à ces curés à deux faces, également bien dans la société et dans l'Eglise, il donnait le désir d'être sous ses lois. Il paraissait comprendre et aimer les enfants. Ma mère fut touchée de son accueil. Il fut convenu que je serais admis le lendemain chez le supérieur du collège qui était le Père Debrosse » (1).

Lamartine rend hommage aux vertus du Père Debrosse qu'il regarde comme un homme très pieux et très modeste. Mais c'est à tort que, comme on va le voir, il lui trouve peu d'esprit. Le Supérieur du collège des Pères de la Foi de Belley, grâce à ses dehors modestes, à la simplicité de ses mœurs et de ses goûts, dissimulait quelque peu tout ce qu'il y avait en lui de haute intelligence et de profond jugement.

L'historien du Père Varin, supérieur général des Pères de la Foi, le Père Guidée, raconte de l'administration du Père Debrosse plusieurs traits qui font ressortir toute sa valeur et tout son mérite. La douceur en lui s'alliait à une grande fermeté.

Quand le besoin s'en faisait sentir, il savait être énergique et sévère. Il le montra notamment un jour qu'il s'agit d'éteindre un foyer de corruption, découvert dans le collège, par l'exclusion de quelques élèves dont l'inconduite menaçait de devenir contagieuse.

---

(1) *Mémoires inédits.*

Cet exemple était nécessaire pour arrêter le mal à ses débuts. Il crut néanmoins devoir en prévenir le sous-préfet de Belley, les jeunes gens que la mesure allait frapper appartenant à de notables familles de la région. Le sous-préfet s'y montra opposé, mais le Père Debrosse répondit qu'il se voyait dans l'obligation d'écrire aux parents pour leur signaler que les mœurs de leurs fils étaient en péril et qu'il convenait de les retirer du collège.

« Renvoyez donc les plus coupables, dit alors le sous-préfet, puisque vous le croyez nécessaire; c'est un malheur pour eux et un grand sujet d'affliction pour leurs familles, mais je comprends que le bien de votre établissement doive l'emporter sur toute autre considération. »

Le Père Debrosse avait pour ses élèves une tendresse vraiment paternelle. L'exécution de la mesure dont nous venons de parler n'en eut que plus d'effet, elle accrut encore la renommée du collège. Mais le Père Debrosse avait à cœur d'effacer toute trace des désordres qu'il venait de réprimer. Or, l'un des élèves coupables, qu'il avait consenti à conserver, ne se montra pas digne de l'indulgence dont on avait usé à son égard. Tous les moyens employés, pour le ramener au devoir, l'avaient été sans résultat. Comme le Père Debrosse s'en ouvrait au Père Varin, celui-ci lui recommanda d'aller se prosterner devant l'autel, de prier Dieu pour cet enfant de tout son cœur. « Quand vous vous sentirez ému, ajouta-t-il, revenez, embrassez-le sans rien dire. » Le Père Debrosse suivit ce conseil, autant par obéissance que par esprit de sainteté. L'enfant, voyant l'émotion de son Supé-

rieur et ses larmes, fut bientôt ému lui-même : sa conversion fut complète et persévérante.

« Il n'est pas étonnant, dirons-nous après M. l'abbé Rochet, qu'avec une pareille direction et des maîtres si distingués, le collège de Belley soit arrivé à un état de prospérité inconnu jusqu'alors. » On fut obligé, les bâtiments étant trop petits, de loger en ville une partie de la division des petits. On dut louer à cet effet l'hôtel de Province (1) qui venait d'être abandonné par une éducatrice en renom, Mlle de Luizet. On comptait de nombreux externes; leurs parents les mettaient en pension dans des familles de Belley. Les palmarès révèlent ces deux catégories d'élèves : les internes (appelés *convictores*) et les externes. Pour certains prix, comme pour le prix de sagesse, les internes et les externes ne concouraient pas ensemble. Quand le concours était général, il se faisait *inter alumnos*, c'est-à-dire entre tous les élèves. On trouve encore dans les palmarès le mot *alumni seminarii ;* il désigne les élèves séminaristes, internes ou externes, inscrits sur les registres de l'Etat et jouissant, comme tels, de l'exemption du service militaire (2).

Mais revenons à Lamartine et à sa première visite au Père Debrosse.

« Ma mère m'y conduisit en effet le lendemain. Le Père Debrosse (3) était un bel homme de bonne com-

---

(1) Maison Maret, rue des Cordeliers, habitée aujourd'hui par M. Pic, ancien conseiller de préfecture.

(2) *Vie du Père Varin* par le P. Guidée, et *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley*, par l'abbé Rochet.

(3) Robert Debrosses, né à Châtel (Ardennes), le 26 mars 1765. Prêtre en 1798, mort à Laval en 1848.

pagnie, mais de peu d'esprit, qui gouvernait par le bon sens sa maison. Il était très vertueux, très pieux mais très modeste. Il reçut ma mère avec beaucoup d'égards et s'informa de moi avec assez d'indifférence. On voyait qu'il ne s'inquiétait pas beaucoup de mes antécédents et même qu'il s'en rapportait au milieu dans lequel j'allais être immergé, à la règle, aux excellents professeurs qu'il me donnerait, pour me ramener au bien si j'en avais été éloigné. La conversation fut longue, mais point sévère. Il nous confia ensuite au Père Génisseau, pour nous faire visiter en détail la maison et les jardins. Tout était d'un ordre parfait. On entendait sortir des portes le murmure sourd que surmontait la voix du professeur et qui annonçait l'emploi studieux du temps. Les dortoirs étaient bien aérés, les salles à manger propres et sans luxe, les cours sablées, les jardins réservés aux Pères ombragés et bien tenus. Un manège, une salle d'armes complétaient les moyens d'instruction. Rien ne paraissait coûter trop cher ; le gain n'était évidemment pas l'objet de l'établissement, c'était l'homme lui-même : on ne s'informait pas de ce qu'il rendait, mais de ce qu'il devenait. C'était un collège des âmes. Ce caractère frappait à première vue : il prédisposait à l'estime ; il était écrit sur le visage calme et réglé des professeurs et des frères servants qu'on rencontrait dans toute la maison. Cette maison n'avait rien de commun avec la maison commerciale de Lyon ou de Paris. J'en sortis, après cette première visite, fier de mon éducation future.

« Je revins à l'hôtel Chevalier avec ma mère et nous allâmes dîner avec M. d'Angeville chez Mme de

Champdor. Je ne sais comment, mais un mot, dont je ne connaissais pas le sens, me frappa dans la conversation de ces dames et me fit comprendre que j'avais été précédé d'une certaine renommée à laquelle je n'avais pas encore pensé. « Oh ! dit Mme de Champdor à ma mère, pendant le dîner, les Pères sont enchantés du cadeau que vous leur faites en leur confiant l'éducation de votre fils, car on dit que c'est un « *matador*. » Ce mot espagnol, qui signifie l'abatteur du monstre dans les combats de taureaux, me fit relever la tête. On me regarde donc comme quelque chose, me dis-je à moi-même, quand on m'eut expliqué le sens de ce mot après le dîner.

« Ma mère demeura quelques jours à l'hôtel, pour m'accoutumer à la distance qui allait nous séparer et pour me recommander aux personnes de bonne compagnie de la ville. Je visitai avec elle le château-fort de Pierre-Châtel, prison d'Etat qui me fit une impression sinistre et les beaux sites des environs, remarquables par le caractère mixte d'âpreté et de pittoresque qui marque ces paysages presque castillans : vallées, collines, rochers, précipices, pentes douces, bruyères, cascades écumantes, fontaines, ruisseaux, fleuves imposants comme le Rhône, châteaux gothiques, montagnes alpestres, telles que le mont Colombier (1), horizon sauvage ou majestueux se perdant dans les neiges éternelles de la Savoie; tout cela imprimait au ciel et à la terre une physionomie qui ouvrait l'âme du spectateur et qui préparait un renouvellement de

(1) Le Colombier fait partie de la chaîne du Jura, sa proximité des Alpes le fait seule attribuer à ces dernières.

l'intelligence. Aussi, en peu de jours, on se sentait un autre homme... » (1)

Lamartine a vécu jusqu'à ce jour « entre les caresses de sa mère et de ses sœurs. Six femmes pour l'aimer, lui embellir toutes choses et lui inspirer, dès le berceau, la pureté, la noblesse, la grâce, les élégances et élévations morales » (2). Son adolescence rêveuse, son éducation libre et douce, rustique et féminine à la fois, dans la jolie nichée de jeunes sœurs, sous l'aile de la tendre mère, sa vie pleine et drue au sein de la nature, où germe son génie, ne sont point faites pour les inflexibles entraves et les froides rigueurs de la discipline militaire. Son âme sensible et tendre ne cesse de comparer le premier collège avec le second.

« Je sortais d'une autre maison d'éducation toute vénale, dans un sombre et sordide faubourg de Lyon. Les maîtres y étaient froids comme des geôliers, les enfants aigris et méchants comme des captifs. Tout y était contrainte ou terreur, violence ou révolte. J'y ai pris l'horreur de ces bercails d'enfants. Le mal du pays ou plutôt le mal du foyer natal me dévorait. Je m'attendais, hélas! à retrouver les mêmes chaînes et les mêmes supplices au collège de Belley. Je fus agréablement surpris d'y trouver dans les maîtres et dans les disciples une physionomie toute différente. Les maîtres me reçurent des mains de ma mère avec une bonté indulgente, qui me prédisposa moi-même au respect. Les écoliers, au lieu d'abuser de leur nombre et de leur supériorité contre les nouveaux

(1) *Mémoires inédits.*
(2) *Lamartine*, Emile DESCHANEL.

venus, m'accueillirent avec toute la prévenance et toute la délicatesse qu'on doit à un hôte étranger et triste de son isolement parmi eux : ils m'abordèrent timidement et cordialement, ils m'initièrent doucement aux règles, aux habitudes de la maison ; ils semblèrent partager, pour les adoucir, les regrets et les larmes que me coûtait la séparation d'avec ma mère. En peu de jours, j'eus le choix des consolateurs et des amis. A cet accueil des maitres et des élèves, mon cœur aigri ne résista pas; je sentis ma fibre irritée se détendre et s'assouplir avec une heureuse émulation. La discipline volontaire et toute paternelle de la maison, un autre régime firent de moi un autre enfant. Je ne puis pas dire que j'aimai jamais cette captivité du collège; né et élevé dans la sauvage liberté des champs, les murs me furent toujours odieux; ils pèsent sur mon âme encore aujourd'hui; je vis dans l'horizon plus que dans moi-même... » (1)

Mais si la nature indépendante de Lamartine répugnait à la réclusion quelle qu'elle fût, celle du collège de Belley se révéla tout de suite à lui sous un aspect différent des autres.

« On n'éprouvait point, en entrant dans ce vaste rassemblement de jeunesse, cette espèce de refroidissement qu'on éprouve dans les collèges ou dans les régiments, où chacun, fier de ce qu'il a souffert en quittant sa famille, veut se venger en en faisant souffrir autant au nouveau venu. Au contraire, on ne voyait que des visages bienveillants et des physionomies

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III, *et Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

gracieuses... Il me sembla que j'entrais dans une autre famille. Mes larmes mêmes ne furent pas sans un mélange de douceur. Cela me rendit bon dès le premier jour. Quelques Pères, attendris par la grâce de ma mère, et retrouvant ses traits dans mes traits, me parlèrent avec bonté et augurèrent bien d'une physionomie si sensible. Cela me disposa à les aimer aussi. Quand ma mère fut partie, j'étais déjà apprivoisé. Ce moment fut dur, mais ne fut pas sans espoir. Je vois d'ici sa voiture monter lentement la route (1) qui allait la ramener à Mâcon par les gorges de Saint-Rambert; j'aperçois le mouchoir blanc qu'elle agitait par la portière pour me dire un dernier adieu. Tout le jour, je fus triste; mais mes camarades ne se moquèrent pas de ma tristesse. » (2)

Mme de Lamartine raconte, dans son journal (3), son départ de Belley. Son fils ne s'approcha pas de la porte pour la voir partir, du moins au moment de son passage ; il n'aperçut sa voiture que lorsqu'elle eut dépassé le collège et commencé l'ascension du coteau de Braille.

« 27 octobre.

« Je suis allée ce matin contempler, à travers les guichets de la cour du collège des Jésuites (4), mon

(1) La grande route de Belley à Ambérieu et à Mâcon longeait, autrefois, la face extérieure de la chapelle ainsi que la porte d'entrée du collège. Elle traversait ensuite le plateau qui domine la ville au couchant (plateau de Braille).

(2) *Mémoires inédits.*

(3) *Manuscrit de ma mère.*

(4) La grande cour ou cour d'honneur du collège n'était pas, comme aujourd'hui, séparée de la route par une construction comprenant loge du concierge, parloirs et plusieurs classes. Il n'y avait alors, à cette place, que le portail d'entrée et un simple mur de clôture.

pauvre enfant. Je l'ai vu ensuite au milieu de tous les élèves à la messe. Il m'a dit qu'il était content de sa réception par ses maîtres et par ses camarades. Je suis allée, dans la journée, faire une visite à l'abbé de Montuzet, ancien prieur de mon chapitre de chanoinesses de Salles (Beaujolais). Le soir, je suis repartie pour Mâcon. En passant devant la cour du collège des Jésuites, j'ai vu, du fond de ma voiture, les élèves qui jouaient et j'ai entendu leurs cris de joie. Heureusement Alphonse ne s'est pas approché des grilles pour voir passer ma voiture ; il aurait trop pleuré et moi aussi. Il vaut mieux ne pas amollir ces pauvres enfants, destinés à devenir des hommes. J'ai pleuré toute seule, au fond de ma voiture, sous mon voile, une partie du jour. »

IV

La Nature et la Religion, sources de la Poésie.

LAMARTINE se plaît à dépeindre la beauté de la nature Bugiste, la situation du collège de Belley, les douces et religieuses émotions ressenties dans ses murs. Pour que, dans les dernières années de sa vie, ces premières impressions d'enfance se soient conservées si vivaces, il faut qu'elles aient été bien profondes.

Les souvenirs du jeune âge, il est vrai, sont inoubliables; leur permanence tient à la fraîcheur de l'âme, à sa sensibilité exquise, au caractère même de la mémoire qui retient d'autant mieux les choses qu'elles émeuvent et intéressent davantage, à la tranquillité de l'enfant qui ne connaît encore ni les troubles, ni les nombreuses distractions du monde, enfin à l'ardeur avec laquelle son esprit, pour qui tout est nouveau, s'attache à tout ce qui fixe son attention. Mais ce phénomène se présente, chez Lamartine, avec une intensité vraiment exceptionnelle. Pour qu'il y revienne, comme il le fait dans la plupart de ses ouvrages, il faut qu'il ait pris

et laissé une partie de lui-même sur ce sol et dans ce collège aimés. Entre notre pays et lui se sont formés des liens mystérieux qui n'ont jamais pu se rompre. Les extraits que nous allons citer, en les coordonnant, montrent assez quelles furent les sources où il puisa les principes générateurs de la poésie.

« Bien que le collège soit adhérent à la ville, il n'a ni la tristesse morne, ni l'enceinte obscure d'un édifice borné par d'autres édifices ou par des rues. Bâti sur la pente de la colline qui conduit à Belley, il est la première maison du faubourg. Grâce à cette situation suburbaine, il participe de tous côtés à la vue, à l'air libre, à la solitude de la campagne. De toutes ses fenêtres le regard tombe, ou sur des jardins plantés de bouquets de charmilles, ou sur un coteau où les vignes hautes d'Italie sont entrecoupées de larges sillons de cultures et d'arbres fruitiers, amandiers, pêchers, aux fleurs précoces, aux feuilles sans ombre, ou sur de vertes prairies fuyantes à l'horizon, dans lesquelles paissent de blanches génisses.

« Les longs corridors, les hauts dortoirs, la vaste église attenante à l'édifice, les portiques et les cours espacées sur lesquelles s'ouvrent les salles d'étude, donnent à tout l'ensemble de ce bâtiment l'aspect d'une magnifique abbaye de cénobites, épris des champs, plutôt que la physionomie murale d'une prison d'enfants, physionomie trop habituelle à ces monuments d'étude.

« A l'exception des heures où nous étions penchés, le livre ou la plume à la main, sur nos tables, nous pouvions plonger librement nos regards et nos pensées sur le ciel, sur la campagne, sur les spectacles

agrestes et délicieux à l'enfance. Nous pouvions nous croire dans la liberté des champs et des demeures paternelles. Les Jésuites, qui gouvernaient cette maison d'éducation (sous le nom de Pères de la Foi) (1), n'épargnaient rien, il faut le reconnaître, pour donner, à leur enseignement et à leur discipline, l'agrément et même la grâce du foyer tant regretté où l'enfant avait laissé sa mère, ses sœurs, ses vergers, ses horizons du premier âge. » (2)

Toujours la pensée du foyer paternel, des êtres chéris qui en font l'attrait et l'ornement, du pays où, dès sa tendre enfance, le sentiment de la nature s'est éveillé en lui. Ce regret des personnes et des choses auxquelles tient son cœur est une première source de mélancolie.

Mais, à ces impressions de son premier âge, en succèdent d'autres. A la poésie émanée du sein de sa pieuse et charmante famille, de la première nature qui a frappé ses regards, viennent s'ajouter les émotions produites par la vie, presque tout intérieure, toute morale, du collège et la connaissance d'un pays plus beau encore que son pays natal, plus pittoresque et varié dans ses aspects, plus grandiose dans ses horizons. « Glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie et qui réverbérait l'œuvre de Dieu » (3), son âme allait se péné-

---

(1) On a vu plus haut que les Pères de la Foi n'étaient pas en réalité des Jésuites. Ils ne le devinrent que plus tard individuellement.

(2) *Souvenirs et Portraits*, ch. III, et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

(3) Préface des *Méditations*.

trer, de plus en plus, de ce sentiment du divin qu'on rencontre à un si haut degré dans ses poésies et qui forme la poésie elle-même.

C'est avec une exactitude parfaite que sa mémoire lui représente, sur la face méridionale de la maison des Pères de la Foi, le large perron qui domine les jardins ; puis, dans les étages supérieurs, les vastes dortoirs transformés en belvédères, permettant de contempler au loin la splendide succession de collines et de montagnes qui distingue cette partie du Bugey.

« En traversant, par un large vestibule, ce gros bâtiment, on arrivait à un magnifique perron, dominant de beaux jardins. Les jardins longeaient d'abord les bâtiments ; les fenêtres de l'édifice ouvraient toutes sur ces allées d'arbres fruitiers et sur ces carrés de légumes et de fleurs. Le silence et les odeurs suaves montaient dans les chambres des ecclésiastiques. Au-dessus, c'était un vaste dortoir, où deux rangs de rideaux séparaient nos lits. Le mien était à l'angle du dortoir ; une fenêtre me séparait, de l'autre côté, des lits de mes camarades. En écartant un coin du rideau, je plongeais librement mes regards dans les jardins, puis sur la vallée ou prairie qui leur faisait suite. Le hasard de cette place me parut un don de Dieu. Je l'en remerciai comme d'une faveur ; il m'était si doux de contempler en silence, la nuit, la lune mélancolique, flottant sur la cime des hauts peupliers ; le jour, les premières lueurs du matin. Je me croyais à Milly.

« Après le jardin potager, on aperçoit l'entrée d'un long bocage de charmilles, réservé pour la promenade solitaire des Pères et des professeurs. On en

VUE GÉNÉRALE ET INTÉRIEURE DU COLLÈGE ET PANORAMA DE BELLEY

Pris de la colline de Braillès

D'après une photographie de M. François du Vachat.

voyait toujours un ou deux, en redingote noire, un livre à la main, lire leur office s'ils étaient prêtres ou leurs livres classiques s'ils nous préparaient les leçons. On eût dit des ombres errantes dans les champs Elyséens. Cette vue inspirait le recueillement et l'étude; on y sentait aussi la piété...

« L'aile de l'édifice qui tournait à gauche, pour envelopper la cour du côté de la ville, était consacrée à d'immenses salles pour l'étude en commun, avant ou après les classes. L'église était à côté; on y descendait par un escalier dérobé pour assister aux cérémonies pieuses. Elles étaient célébrées avec beaucoup de dignité et beaucoup de pompe. La musique, exécutée par les plus habiles d'entre nous, les costumes, les chants, les attitudes, le silence, les parfums d'encens, les figures recueillies des prêtres et des enfants de chœur nous y communiquaient à tous une espèce de contagion sacrée. Je n'y vis jamais un scandale ou même une inconvenance. Un ange gardait la maison de Dieu. Le grand ressort des Pères de la Foi était là. La conscience de leurs élèves y avait son sanctuaire. C'était le Saint des saints de l'édifice. Les dimanches surtout et les jours de fête, on y respirait un air surhumain. Tout le monde y changeait de visage; on en sortait béatifié... » (1)

L'influence de la religion, de sa doctrine par l'enseignement des maîtres, de ses cérémonies par l'éclat des fêtes célébrées au collège, se combine ainsi dans l'âme de l'enfant avec l'action de la nature. Mais ce qui contribua le plus à faire le poète-philosophe que

(1) *Mémoires inédits.*

nous admirons, « c'est — déclare M. Ferraz (1) — l'influence de la religion, dont il fut de bonne heure profondément pénétré. Elle l'habitua à dédaigner les choses périssables et à regarder de haut les petites compétitions de nos fourmilières humaines, en lui ouvrant journellement la perspective de l'au-delà. A la différence des religions antiques, la religion chrétienne met en effet la vie future sur le premier plan et rejette la vie présente sur le second ; elle fait de la destinée humaine le principal et presque l'unique souci des âmes et crée, pour ainsi dire, en elles, un nouveau sens, le sens de l'Infini. C'est donc à elle surtout que nous devons le chantre des destinées humaines, le poète-philosophe que fut Lamartine. »

Redonnons-lui du reste la parole :

« Après la nature, ce fut la religion qui me fit un peu poète. » J'en retrouve les traces dans ce passage des *Confidences* qui peint vaguement ces premières sensations de l'Infini dans un cœur d'enfant.

« Ces sensations de la nature se mêlaient de jour en « jour davantage, dans mon âme, avec les pensées et « les visions du ciel. Depuis que l'adolescence, en « troublant mes sens, avait inquiété, attendri et « attristé mon imagination, une mélancolie un peu sau- « vage avait jeté comme un voile sur ma gaieté natu- « turelle et donné un accent plus grave à mes pen- « sées comme au son de ma voix. Mes impressions « étaient devenues si fortes qu'elles en étaient doulou- « reuses. Cette tristesse vague, que les choses de la « terre me faisaient éprouver, m'avait tourné vers

(1) V. *Lamartine poète-philosophe.*

« l'Infini. L'éducation éminemment religieuse qu'on « nous donnait chez les Jésuites, les prières fré- « quentes, les méditations, les sacrements, les céré- « monies pieuses répétées, rendues plus attrayantes « par la parure des autels, la magnificence des cos- « tumes, les chants, l'encens, les fleurs, la musique, « exerçaient sur des imaginations d'enfants ou d'ado- « lescents de vives séductions. Les ecclésiastiques « qui nous les prodiguaient s'y abandonnaient les « premiers eux-mêmes avec la sincérité et la ferveur « de leur foi. J'y avais résisté quelque temps, sous « l'impression des préventions et de l'antipathie que « mon premier séjour dans le collège de Lyon « m'avait laissées contre mes premiers maîtres. Mais « la douceur, la tendresse d'âme et la persuasion « insinuante d'un régime plus sain, sous mes maîtres « nouveaux, ne tardèrent pas à agir, avec la toute- « puissance de leur enseignement, sur une imagina- « tion de quinze ans. Je retrouvai insensiblement, « auprès d'eux, la piété naturelle que ma mère « m'avait fait sucer avec son lait. En retrouvant la « piété, je retrouvai le calme dans mon esprit, l'ordre « et la résignation dans mon âme, la règle dans ma « vie, le goût de l'étude, le sentiment de mes « devoirs, la sensation de la communication avec « Dieu, les voluptés de la méditation et de la prière, « l'amour du recueillement intérieur et ces extases « de l'adoration, en présence de l'Eternel, auxquelles « rien ne peut être comparé sur la terre, excepté les « extases d'un premier et pur amour. Mais l'amour « divin, s'il a des ivresses et des voluptés de moins, « a de plus l'infini et l'éternité de l'Etre qu'on adore !

« Il a de plus encore sa présence perpétuelle devant
« les yeux et dans l'âme de l'adorateur. Je le savou-
« rai dans toute son ardeur et dans toute son immen-
« sité...

« Ma physionomie en fut modifiée ; la légèreté un
« peu évaporée de l'enfance y fit place à une gravité
« tendre et douce, à cette concentration méditative
« du regard et des traits qui donne l'unité et le sens
« moral au visage. Je ressemblais à une statue de
« l'adolescence enlevée un moment de l'abri des au-
« tels, pour être offerte en modèle aux jeunes hommes.
« Le recueillement du sanctuaire m'enveloppait jusque
« dans mes jeux et dans mes amitiés avec mes cama-
« rades. Ils m'approchaient avec une certaine défé-
« rence, ils m'aimaient avec réserve.

« J'ai peint, dans *Jocelyn*, sous le nom d'un per-
« sonnage imaginaire, ce que j'ai éprouvé moi-même
« de chaleur d'âme contenue, d'enthousiasme saint
« répandu en élancements de pensées, en épanche-
« ments et en larmes d'adoration devant Dieu, pendant
« ces brûlantes années d'adolescence dans une maison
« religieuse. Toutes mes passions futures encore en
« pressentiment, toutes mes facultés de comprendre
« de sentir et d'aimer encore en germe, toutes les
« voluptés et toutes les douleurs de ma vie encore
« en songe, s'étaient, pour ainsi dire, concentrées
« recueillies et condensées dans cette passion de
« Dieu, comme pour offrir au Créateur de mon
« être, au printemps de mes jours, les prémices, les
« flammes et les parfums d'une existence que rien
« n'avait encore profanée, éteinte ou évaporée avant
« lui.

« Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas cer-
« taines heures du soir où, m'échappant pendant la
« récréation des élèves jouant dans la cour, j'entrais
« par une petite porte secrète dans l'église déjà
« assombrie par la nuit et à peine éclairée, au fond
« du chœur, par la lampe suspendue du sanctuaire;
« je me cachais dans l'ombre plus épaisse d'un pilier ;
« je m'enveloppais tout entier de mon manteau comme
« dans un linceul; j'appuyais mon front contre le
« marbre froid d'une balustrade et, plongé, pendant
« des minutes que je ne comptais plus, dans une
« muette mais intarissable adoration, je ne sentais
« plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds
« et je m'abîmais en Dieu, comme l'atome flottant
« dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se
« perd dans l'atmosphère, et, devenu transparent
« comme l'éther, paraît aussi serein que l'air lui-
« même et aussi lumineux que la lumière. » (1)

M. André Theuriet a rappelé (2) ces vers de *Jocelyn* où se retrouve comme un écho de ces heures de recueillement et de prière à la chapelle :

Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute...
Alors mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
Mes yeux sont éblouis de mille éclats de flamme,
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute, et l'entends voix à voix, cœur à cœur...

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

(2) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent à Belley (22 mai 1899), *Compte-rendu des fêtes*, « Discours de M. Theuriet, délégué de l'Académie française. »

Lamartine poursuit ainsi la narration de ce qu'il éprouvait en ces doux instants :

« De telles extases, que je goûtai alors sans songer à les exprimer, sont la puberté de l'âme; elles sont aussi la poésie elle-même dans sa substance la plus éthérée. Du jour où je les eus savourées dans la coupe enivrante de mon mysticisme d'adolescent, je sentis en moi comme une confuse révélation de poésie nouvelle. La mythologie classique de l'Olympe ne me donnait pas de tels enivrements; je sentais que ces fables étaient mortes et qu'on nous faisait jouer aux osselets avec les os d'une poésie sans moelle, sans réalité et sans cœur. Je m'ennuyais de ce néant de mensonges; le vrai m'attirait; je le pressentais dans la nature et dans son auteur... » (1)

Les vives impressions ressenties en face de la nature par Lamartine adolescent, la manière dont il en rend compte, expliquent le jugement que porte sur lui M. Ferdinand Brunetière. M. Brunetière déclare que Lamartine « est, chez nous, le poète de la nature, le seul peut-être que nous ayons, en tout cas, le plus grand. » « Il l'est, ajoute-t-il, pour n'avoir pas appris à décrire la nature, mais pour avoir commencé par la sentir. C'est la sincérité de ses impressions qui en fait non seulement la profondeur ou l'intimité, mais encore, dans notre poésie, la presque unique originalité. Et la sincérité de ses impressions, à son tour, il en doit la meilleure part à son éducation, cette éducation que l'on reçoit involontairement des choses

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

et qui fait, en chacun de nous, le fond durable et persistant de tout ce que nous sommes. » (1)

La religion, la nature : voilà les deux principales sources de sa poésie. La sincérité des impressions, due à l'éducation des choses : telle en est la caractéristique. Mais cette éducation des choses, ce n'est pas seulement Milly et le coin de terre, sec, aride, sans horizon, où il a vécu ses premières années d'enfant, qui la lui donna. M. Felix Reyssié et M. Emile Deschanel, après lui, se sont trompés sur ce point. Il n'est pas vrai de dire, comme M. Deschanel : « C'est là qu'il a pris terre et ciel ; tout son être physique et moral est né de ce Milly ». (2) Comment M. Deschanel a-t-il pu écrire ces lignes, lui qui les fait suivre immédiatement de cette description : « Pays pastoral et agricole, pays de vigneronnages, pas d'eau, pas d'arbres : des vignes jusqu'à mi-côte, au dessus, des crêtes presque dénudées » (3).

M. Reyssié (4) voit dans les poésies de Lamartine les reflets de la terre natale et base son opinion sur son séjour jusqu'à l'âge de trente ans, presque sans interruption, sur ce petit carré du Mâconnais. M. Charles de Pomairols lui répond en ces termes : « L'habitation, dite presque continuelle, de Lamartine à Milly jusqu'à trente ans, fut en réalité très interrompue, d'abord pendant les années de collège, de 1800 à 1807, puis par de longs séjours à Mâcon, à Lyon, par un premier voyage en Italie, du mois de juin 1811

(1) *Histoire et littérature*, t. III, sur la « poésie de Lamartine. »
(2) *Lamartine* par Emile Deschanel, t. I, p. 14.
(3) *Ibidem*, même page.
(4) *Jeunesse de Lamartine.*

au mois d'avril 1812, par sa garnison de garde du corps à Beauvais, par des voyages en Suisse, en Savoie, par des séjours répétés à Paris ». (1) Les documents qui se dérouleront au cours de cet ouvrage montreront que M. de Pomairols est dans le vrai. Ce qu'il est juste de dire, c'est que l'éducation des choses, dont parlent MM. Brunetière, Reyssié et Deschanel, Lamartine l'a reçue au foyer paternel et dans la retraite un peu triste de Milly, à Mâcon et sur les bords gracieux de la Saône, à Belley, pays Alpestre où les rochers et les bois se reflètent dans le cristal des eaux, où bondissent les cascades, où la vue s'étend sur de grandioses horizons, en Savoie et en Suisse, pays des glaciers et des grands lacs, en Italie que souvent il nomme la patrie de son imagination qui est aussi celle du soleil et des merveilleuses villas sur la mer. « Milly, ajoute M. de Pomairols, est un pays... absolument sans eau ; M. R. le dit lui-même. Et il se trouve que la caractéristique du génie de Lamartine, c'est la fluidité, l'abondance souple, les grâces des eaux reviennent sans cesse dans son œuvre ; sa pensée se fond et s'allège en images liquides. Bien loin qu'il y ait accord, il y a contradiction entre les spectacles habituels à son enfance et les préférences de son goût d'artiste. Son poème de Milly dans les *Harmonies* dit tout à cet égard : le poète, habitant l'Italie, non loin de la mer, s'étonne au milieu des spectacles qui l'enchantent, d'éprouver du regret pour un coin de pays aride, sans charme

(1) *Revue critique d'histoire et de littérature*, 27e année, 27 novembre 1893, n° 48. Article de M. Charles de Pomairols.

aux yeux ; c'est que son cœur, les souvenirs de ses endresses, sont touchés d'un côté, tandis que son sens esthétique, ses analogies profondes, sont flattés de l'autre ». (1)

M. Brunetière déclare, avons-nous dit, que si Lamartine est le seul ou le plus grand poète de la nature que nous ayons, « il l'est pour n'avoir pas appris » à la décrire « mais pour avoir commencé à la sentir. » Voici comment M. Charraux, l'éminent et sagace professeur de philosophie de l'Université de Grenoble, analyse cette sensation de la nature, ses effets sur l'âme humaine et le rayon, l'éclair de beauté intime que l'âme humaine y ajoute.

« Rien qu'en présence de la Nature, écrit ce philosophe amoureux de la nature et surtout de la nature Alpestre où il habite, rien qu'à la laisser agir seule, quelle rapide succession d'impressions, de sensations, dont chacune a sa note et son charme particulier ! Tous les poètes, tous les paysagistes n'en provoqueront jamais dans nos âmes d'aussi nombreuses, d'aussi variées que le simple coup d'œil en fait naître devant chacun de ses tableaux, dans chaque saison de l'année, dans chaque jour de chaque saison, on pourrait dire à chaque heure du jour ! Mais je me trompe : si l'art, peinture ou poésie, n'égale pas la Nature, s'il ne suscite pas en nous, au même degré, les sensations et les émotions qu'engendre sa vue directe ; si leur vérité, quoi qu'il tente, est toujours au-dessous de sa vérité, il y ajoute pourtant quelque chose qui la dépasse, un reflet, quelquefois même un rayon de

(1) *Revue critique d'histoire et de littérature*, même article.

l'infini, et ce rayon, c'est du fond de notre âme que l'art le fait jaillir » (1).

M. Charraux fait ressortir, en ces lignes, l'action puissante de la nature sur l'âme et l'action réflexe de l'âme sur ce qu'elle a entrevu. C'est bien ce qui se passait alors chez Lamartine.

Autour de lui, tout, en effet, était beau, tout était vrai, tout était sincère : la nature avec les magnifiques spectacles que lui offrait le Bugey, la douce et respectueuse confraternité des camarades, le recueillement et la foi des professeurs, comme le cœur de cette sainte mère qui, de Mâcon ou de Milly, suivait attentivement les diverses phases de sa vie de collège et dont l'image n'était jamais absente de son esprit.

Nous croyons du reste qu'entre M. Reyssié, et M. de Pomairols et nous, il n'y avait qu'un désaccord apparent. M. Reyssié, depuis la publication de son remarquable ouvrage, a retracé d'une phrase élégante et forte, avec un superbe talent et une justesse de vues parfaite, les impressions des premières années du poète. Il en a fait, dans le discours qu'il a prononcé aux fêtes d'inauguration de la statue de Lamartine adolescent, cette fine et complète analyse (1) :

« Belley n'est pas seulement, comme l'a écrit l'écolier reconnaissant, « sa patrie classique » où il a reçu l'éducation des livres ; il y a reçu aussi, à un âge où les impressions sont si pénétrantes, l'éducation

---

(1) *Lettres et Journal de la Montagne*, par Claude-Charles CHARRAUX, professeur honoraire de philosophie de l'Université de Grenoble.

(2) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent à Belley, 22 mai 1899, *Compte rendu des fêtes*, « Discours de M. Reyssié, délégué de l'Académie de Mâcon. »

des choses que donne ce que l'on a appelé « le paysage extérieur » et qui, par une sorte de prise de possession des yeux, s'infiltre et coule au plus secret de notre être et y fait fleurir « le paysage intérieur », reflet de nos sensations et fond même de notre nature.

« C'est à treize ans que le jeune Lamartine arrivait au collège de votre ville. Il n'entrait pas, comme Racine, dans le vallon presque plat, terne, monotone, sans horizon et triste, séjour approprié à l'humeur austère des solitaires qui en ont fait « la terre sacrée ». Non, la région qu'il venait habiter était, au contraire, très accidentée, très variée, tour à tour sauvage et riante, hérissée de rochers gris crénelés tombant à pic, parsemée de mamelons boisés, émaillée de vignes et de prairies, ouverte aux échappées sur les croupes bleuâtres du Colombier, du Mont du Chat, du Mollard de Dom, et toujours lumineuse, même quand la brume vient en estomper ou en mouiller les pittoresques contours. Ici, derrière la brume, se devine le rayon de soleil, comme le sourire au milieu des larmes, et c'est bien chez vous que l'adolescent a pu voir :

Un matin qui s'éveille étincelant de joie.

ou

Un beau soir qui s'endort dans un lit de nuages.

« Il s'habitua bien vite. Ses premières années s'étaient écoulées aux coteaux Arcadiens et Siciliens de la pierreuse « Terre natale ». Il trouvait, dans ce pays, des sites Virgiliens, tout à fait congruants à ses instincts d'enfant « né parmi les pasteurs ».

« Il s'accommoda aussi facilement de l'enseignement des Pères de la Foi. Cet enseignement complétait celui de sa mère. Cette sœur de sainte Monique lui faisait lire saint Augustin dans Lemaistre de Sacy. Ses professeurs lui donnèrent l'original à traduire. Il s'était délecté, en compagnie de « la nichée de colombes », des images de la Bible de Royaumont. On lui mit sous les yeux le texte grec et latin. Il y prit plaisir, goûtant fort le *livre de Job* et les *Psaumes de David*. Puis ce furent les classiques, tous les classiques, *Homère* surtout ; puis les Pères de l'Eglise dont l'imagination fleurie riait à la sienne et dont le style, malgré et peut-être à cause de l'emphase et de la pompe orientale, le ravissait, car c'était encore le génie grec, moins pur, mais plus copieux, d'un coloris, d'une harmonie qui l'enchantait ».

Voilà résumé et dépeint, de main de maître, le spectacle de la formation morale et poétique de Lamartine. L'influence des sites de Belley, avec leurs aspects variés, gracieux ou sublimes, y occupe la place qu'elle doit avoir, et le rôle important joué par l'éducation philosophique et religieuse des Pères de la Foi n'est pas omis.

La suite de ce volume et des récits de Lamartine feront mieux voir encore combien ce milieu, cette éducation lui furent favorables, et combien le tableau qu'en a tracé M. Reyssié, aux fêtes d'inauguration de la statue de Lamartine adolescent, est exact.

V

Vie scolaire de Lamartine ; Professeurs et Camarades.

La première chose que firent ses nouveaux maîtres fut d'apprécier son degré d'instruction.

« Les Pères de la Foi m'essayaient, de classe en classe, pour connaître ma vraie force ; je montais, je descendais en peu de leçons ; il n'était pas facile de me mesurer au juste. La raison était précoce, l'attention inégale ; je décourageais les professeurs. A la fin, on me fixa en troisième, cette classe indécise où l'on peut être encore un enfant dans l'étude des langues et un homme de goût dans la rhétorique.

« Il y avait là un Père de la Foi qui contribua beaucoup à me fixer auprès de lui. C'était un prêtre de bonne compagnie et d'estimable caractère, qui n'avait du prêtre que l'habit et la vertu, mais qui, dans tout le reste, était un homme du monde ; il s'appelait le Père Béquet (1). Je n'ai jamais su précisément d'où il venait, dans quelle maison et surtout dans quelle famille distinguée il avait pris cette physionomie déli-

(1) Pierre Béquet, né à Paris le 9 janvier 1771. Prêtre en 1799, mort à Toulouse en 1849.

cate, ces manières choisies, ce regard fin et doux, ce parler gracieux, qui le faisaient remarquer, aimer et préférer à tous. Il n'avait aucun pédantisme. Son ton dans la classe était, pour les petits comme pour les grands, le ton d'un père de famille qui instruisait ses propres enfants; il badinait même en reprenant; il grondait, mais c'était avec un sourire; jamais nous ne le vîmes en colère. Ses corrections étaient celles d'une mère. Si elles eussent coûté ou une humiliation ou une larme à l'un de nous, il aurait rougi et pleuré lui-même. Aussi l'heure de la classe, que l'on redoutait ailleurs, était-elle une véritable heure de plaisir chez lui; on étudiait, on s'amusait; mais on riait avec décence et modestie, pour ne pas répondre à l'aménité du maître par l'inconvenance des écoliers. Tout le monde, dans la classe du Père Béquet, prenait le ton de la meilleure compagnie. Sa piété même était souriante; on voyait, quand c'était son tour de nous dire la messe, qu'il se contenait pour être plus respectueux et plus édifiant. Nous n'en étions que plus édifiés nous-mêmes; la gravité de son visage était la meilleure leçon. L'office fini, on n'en parlait plus. L'ombre de Dieu avait passé; sa figure redevenait lumineuse et aimante comme avant. Ses meilleurs amis, dans les jardins, dans les cours, dans les promenades, étaient les plus âgés, les plus distingués de ses élèves; il causait plus familièrement avec eux. Il se formait ainsi un groupe choisi d'opinions au moyen duquel il communiquait à toute la classe une distinction de sentiments et une finesse de goût qui devenaient une sorte de confraternité d'élégance. Il va sans dire que je m'attachai à ce centre.

« Le Père Béquet résumait en lui tout l'enseignement du collège. Comme il devint professeur de seconde et qu'il me suivit ainsi, jusqu'à la rhétorique, mes compagnons et moi, nous n'eûmes pas d'autre maître pendant trois ans, et les aimables vertus de son enseignement devinrent les grâces d'état de cette époque de notre vie. Il eût été un charmant Fénelon de l'éducation d'un prince, il resta un Fénelon de hasard dans une école de montagne. Ses supérieurs le rappelèrent, je crois, en Belgique, quand l'ordre fut dispersé en France par Fouché...

« Un professeur de physique et de mathématiques, entré par piété chez les Pères de la Foi, ressemblait par sa douceur et ses vertus au Père Béquet. Son nom était Demouchel (1). Il avait l'intelligence assez grande, assez clairvoyante pour voir quelque chose à travers la nature : c'était Dieu. Mais il le voyait sans ombre et sans superstition, comme l'effet voit sa cause, et il nous le faisait voir ainsi. Les mathématiques étaient sa langue ; il ne discutait pas, il démontrait. » M. Demouchel était sorti de l'Ecole polytechnique où il avait été, nous assure-t-on, camarade de promotion d'Arago.

« Un autre jeune homme de Belgique, le Père Wrindts (2), était un enfant amoureux de Mirabeau. Il se nourrissait d'illusions tendres et féminines. Notre imagination l'aimait...

---

(1) Etienne Demouchel, né à Montfort-l'Amaury le 10 juillet 1772. Prêtre en 1802, mort à Rome en 1840.

(2) Jean-Pierre Wrindts, né à Anvers le 6 février 1781. Prêtre en 1796, mort à Poitiers en 1854.

« Venait ensuite le Père Varlet (1), savant homme, de la nature des anciens moines. Il était instruit, mais sévère et peu parleur ; il méditait sans cesse. On lui avait assigné, outre la classe de rhétorique, à laquelle il était peu propre, les fonctions de confesseur habituel de cette jeunesse. Il s'en acquittait avec scrupule et rigueur, mais sa conscience tremblait autant que la nôtre ; il était bon néanmoins, mais toujours silencieux... (2) »

Il y en avait un autre, le Père XXX, qui « était certainement un brave homme, mais le plus désagréable des honnêtes gens (3) ». On l'avait chargé de la classe de philosophie. Avec une figure rébarbative, des cheveux roux, qui se dressaient en vergette sur son front, des yeux obliques, un sourire amer et dur, il ne lui avait pas été possible de se faire aimer, soit de Lamartine, soit de ses camarades.

Ils ne pouvaient l'aimer, surtout en le comparant avec son collègue..., un autre professeur, qui avait été officier dans les armées de la République. « Celui-ci était un homme naïf, instruit, doux. Il avait été converti par je ne sais quel miracle qu'il ne cessait de nous raconter, comme une preuve de l'intervention divine dans les destinées d'un homme de foi. Il était fort aimé, malgré sa naïveté, car cette naïveté était honnête et sincère...

« Un autre, qu'on appelait l'abbé Letourneur et

---

(1) Jean-Pierre Varlet, né le 13 mars, à Reims. Prêtre en 1796, mort à Poitiers en 1855.

(2) *Mémoires inédits.*

(3) *Ibid.*

qui était fils d'une marchande d'oranges de la rue de Sèvres, à Paris, avait tout l'esprit qui court dans le ruisseau de cette capitale. Un miracle de démocratie l'avait fait élever, par des prêtres charitables, dans un séminaire de faubourg. Son intelligence alerte l'y avait fait distinguer... Les Jésuites l'avaient remarqué et convoité. Il était entré chez eux avec ardeur ; il n'avait pas tardé à leur plaire et à les éblouir. Il était propre à tout... C'était la dévotion éloquente et l'épigramme sacrée contre les plaisanteries philosophiques du monde... Il quitta l'ordre, il resta pieux et devint évêque... Je n'ai jamais rencontré un homme plus aimable...

« L'inflexibilité religieuse de l'ordre était personnifiée dans le Père Debrosse, qui en était le supérieur. Ce n'était point un homme de premier mérite, mais de première vertu. Il était d'un parfait bon sens, cela suffit pour gouverner. Il dirigeait tout ce petit monde sans violence et sans partialité. Chacun était sûr de sa justice. Sa figure calme, douce et grave, disait ce qu'il était. Un changement de directeur eût été une révolution dans la maison. Tout y était dans l'ordre et la paix, maintenus dans une liberté suffisante... » (1).

Tels sont les professeurs dont Lamartine a gardé le plus vivant souvenir et qu'il signale dans ses *Mémoires inédits*, ses *Souvenirs et Portraits* et le *Cours familier de littérature*.

A ceux qui ont été nominativement cités jusqu'ici par le poète et par nous, aux noms des Varin, Roger,

(1) *Mémoires inédits.*

Béquet, Vrindts, Debrosse, Varlet, Jennesseaux, Demouchel, il faudrait ajouter, pour donner une énumération plus complète des Pères de la Foi affectés au collège de Belley, les Pères Barrat (1), Ronsin (2), Bruson (3). Ces professeurs, chargés des classes de sciences et de lettres ou de la direction, étaient secondés par des auxiliaires de mérite.

Les pères de famille trouvaient réunis au collège de Belley, toutes les ressources, tout le personnel que réclame une éducation complète. Rien de ce qui pouvait former et embellir l'âme, développer et assouplir le corps, n'avait été omis. L'escrime, l'équitation et les divers exercices physiques étaient menés de front avec les travaux intellectuels et les pratiques morales destinées à tremper les caractères.

Parmi les arts d'agrément, la musique recevait une direction spéciale d'un jeune artiste plein de talent, M. François Dupart (1775-1853). Lorsque, en 1804, il fut appelé au collège de Belley, M. François Dupart jouissait déjà d'une légitime réputation : à l'âge de quatorze ans il s'était engagé comme petite flûte dans la musique du royal Dauphiné, qu'avait dirigée son père ; il se plaisait à raconter qu'il avait

---

(1) Louis Barrat, né à Joigny le 30 mars 1768. Prêtre en 1785, mort à Paris en 1845.

(2) Pierre Ronsin, né à Soissons, le 18 janvier 1771. Prêtre en 1801, mort à Toulouse en 1846, célèbre dans la congrégation.

(3) Charles Bruson, né le 2 juillet 1764, à Condé par Mireau. Prêtre en 1790, mort à Gand, en 1838. Il a été quelque temps supérieur du collège. C'est par erreur que, dans notre deuxième édition, nous avons cité un autre Jésuite, le Père Brumoy. Helléniste distingué, traducteur de quelques chefs-d'œuvre du théâtre grec, il n'était pas de cette époque et vivait bien antérieurement.

fait toutes les campagnes de la République, celle de l'Argonne (avec Dumouriez), où il avait connu le duc de Chartres (Louis-Philippe) ; celle de Hollande (avec Pichegru), etc., etc.; celles d'Italie (avec Bonaparte), où il était chef de musique à vingt ans ; celle de Naples (avec Championnet), etc... Il venait de quitter Tournon (Ardèche) pour habiter Thoissey (Ain), lorsque les Pères de la Foi le mandèrent auprès d'eux, à Belley.

M. Charles Dupart (fils de François) — un autre artiste et compositeur qui laissa les plus vives sympathies dans la ville de Belley — nous a raconté que son père avait donné des leçons de flûte à Lamartine. Mais rien ne le lui avait fait distinguer parmi ses camarades ; s'il ne s'était pas illustré dans la suite, M. Dupart n'en aurait peut-être jamais parlé à son fils.

Lamartine avouait du reste lui-même que, tout en aimant beaucoup la musique, il ne sut pas profiter des leçons qui lui furent données. Nous en avons pour preuve l'anecdote suivante.

Un soir, en juin 1850, alors que, pour la seconde fois, il voguait vers l'Orient, avec sa femme et ses amis de Chamborant et de Champeaux, il se mit à reproduire « d'un timbre vibrant, large, harmonieux, sonore, les plus beaux passages de Rossini. Il les rendit, avec tant d'expression et de goût, qu'il fut impossible à M. de Chamborant de contenir sa surprise et son admiration.

« Ne soyez pas si prompt à me louer, répliqua Lamartine. Je ne sais pas une note, je ne connais pas un instrument et, quoique je me sois essayé sérieuse-

ment à jouer de la flûte, je n'ai pu parvenir à en tirer un son » (1).

Voilà qui expliquerait pourquoi M. François Dupart n'a pas distingué Lamartine parmi ses autres élèves. Mais ce qui nous fait mettre en doute l'exactitude de cette réponse du poète, c'est une lettre que nous donnerons plus loin (Mâcon, 4 avril 1809). Il y avoue être devenu d'une force considérable sur la basse et avoir joué dans un concert public.

Nous connaissons les professeurs de Lamartine ; il va nous faire connaître maintenant ses amis. Son choix fut bientôt fait.

« Le lendemain, j'avais déjà des amis. Je les pris d'abord à leur figure, c'est ce qui trompe le moins. Les premiers furent des Italiens de Turin, d'Alexandrie, d'Asti, Sambuy, Alfieri (2), Ghilini. Ils étaient de grandes maisons de leur pays... Alfieri, grand et beau comme le poète son oncle, était fils du marquis Alfieri, attaché à la maison de Savoie et qui fut ambassadeur, après la Restauration, auprès des Bourbons... Alfieri, avec qui je restai lié depuis, devint président du Sénat piémontais... Il y jouit de l'influence due à son esprit et de la considération acquise par son mérite. Sambuy, de race militaire, suivit la même carrière, sous Bonaparte, et s'y distingua. Quant à Ghilini, sa destinée était écrite sur sa figure, la plus douce et la plus gracieuse qu'il fût possible d'admirer sur une statue de jeune homme.

---

(1) *Lamartine inconnu*, par M. de Chamborant-Périssat.

(2) On trouve, dans les *Poésies inédites* de Lamartine, des stances dédiées à son ami, César Alfieri, sur l'ombre de son oncle, Victor Alfieri, le poète tragique.

Il était difficile de ne pas l'aimer à première vue. Sa mère et ses sœurs ne pouvaient pas avoir des yeux plus bleus, un teint plus blanc et plus transparent que le sien, une physionomie plus grave et plus modeste. Il fut choisi pour page de la Cléopâtre napoléonienne, la belle princesse Borghèse, à Turin. Je ne sais plus quand la mort le cueillit, mais c'était un rameau de la tige humaine destiné à fleurir sur le versant des Alpes françaises... » (1).

Donner les noms des camarades de Lamartine au collège de Belley serait citer les familles les plus connues de Belley et de la région. M. François Dupart, le professeur de musique dont nous parlons plus haut, se souvenait d'avoir eu comme élèves, avec Lamartine, MM. de Mépieu (oncle de M. d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie), de Virieu, d'Arloz (2), Terme (3) (depuis maire de Lyon et député,) etc. Lamartine conserva des relations très amicales avec M. Jenin (plus tard maire et conseiller général de Virieu-le-Grand). M. Jenin avait deux ans de plus que Lamartine, mais était de la même classe que lui. Lamartine avait d'ordinaire le premier rang

---

(1) *Mémoires inédits.*

(2) Comte Alexandre d'Arloz, père de M. Louis d'Arloz (dernier propriétaire du château de Grammont, près Ceyzérieu) et grand-père des MM. d'Arloz existants.

(3) Terme (Jean-François), né à Lyon le 11 juillet 1791, mort dans cette ville le 8 décembre 1847, docteur en médecine. Maire de Lyon depuis le 9 novembre 1840 jusqu'à sa mort, il avait été premier adjoint à la mairie depuis le 4 septembre 1830. Auteur de plusieurs ouvrages concernant les questions d'intérêt public, « Dispensaire, secours publics, dépôt de mendicité, enfants trouvés, eaux de Lyon, » etc..., il fut élu député de l'arrondissement de Villefranche. Son fils (Joannès-Marie Terme) (1823-1888), devint aussi député de la même circonscription en 1863, réélu en 1869.

et M. Jenin le second. Malgré cette situation, grande fut l'intimité des deux rivaux. Lamartine correspondit avec M. Jenin dès sa sortie de collège et son nom revient souvent dans ses lettres. Il figure même, ainsi qu'on le verra, dans un récit d'excursion au Colombier.

Dans les lettres de Lamartine ou au cours de ses œuvres, on trouve les noms de Laboré (1) (docteur Alexandre Laboré, père de deux religieux très distingués, l'un Jésuite, l'autre Dominicain), Guichard de Bienassis, Aymon de Virieu, Louis de Vignet, Revoux, Rombeau, Labbé, Revel, Galtier, Ghilini, Alfieri, Sambuy, Charles de Remondage, Saint-Pulgent (2) (père de M. de Saint-Pulgent, chanoine de la Primatiale à Lyon et oncle de M. de Saint-Pulgent, préfet de l'Ain sous le second Empire), Jenin, etc...

« Alexandre Laboré », nous écrit son fils, le R. P. Amb. Laboré, « fut, en effet, le condisciple de Lamartine chez les Pères de la Foi... Le souvenir de ces années de collège ne s'effaça jamais de son esprit et, jusqu'à l'âge le plus avancé, il aimait à redire quelle cordiale amitié l'avait uni à Lamartine et aussi quelle reconnaissance affectueuse il gardait à ses prémiers maîtres. »

---

(1) Le docteur Alexandre Laboré était né à Lyon en 1789. C'est aussi à Lyon qu'il est pieusement décédé en octobre 1874, après avoir fourni dans la médecine une longue et heureuse carrière, durant laquelle il demeura toujours fidèle aux enseignement de sa jeunesse.

L'aîné de ses quatre enfants, le R. P. Francisque Laboré, entra dans la Compagnie de Jésus. L'unique survivant est le R. P. Amb. Laboré, provincial des Frères Prêcheurs à Lyon.

(2) Jean-Baptiste-Marie Chamboduc de Saint-Pulgent. Né au château de Saint-Pulgent, commune de Saint-Martin-la-Sauveté (Loire). Homme juste et bon, d'une grande fermeté, il fut maire de sa commune pendant 55 ans et décoré de la Légion d'honneur comme doyen des maires de son département.

D'après la lettre qu'a bien voulu nous écrire M. le chanoine de Saint-Pulgent et les souvenirs particuliers de son père, « Lamartine avait, au collège, quelque chose de rêveur et d'abstrait qui faisait qu'il ne se mêlait pas trop à la partie vivante et un peu tapageuse des élèves. »

En revanche, il s'était fait déjà une réputation de beau parleur et une place à part. Le petit Alphonse avait fidèlement retenu les vieilles légendes de son pays natal, racontées en patois le soir à la veillée. M. Félix Reyssié nous apprend que, sur le verso d'un dictionnaire latin tout dépenaillé, conservé à Saint-Point, un de ses condisciples, au bas du nom de « Lamartine », a écrit : « Diseur de contes » (1).

M. Félix Mathieu du Bourg (2), ancien conseiller à la Cour d'appel de Lyon, ancien camarade de Lamartine au collège de Belley, a gardé du futur poète une grammaire — conservée aujourd'hui dans sa famille — où un voisin d'étude a écrit un injurieux épigramme qui montre qu'il se distinguait déjà des âmes communes et qu'elles le jalousaient.

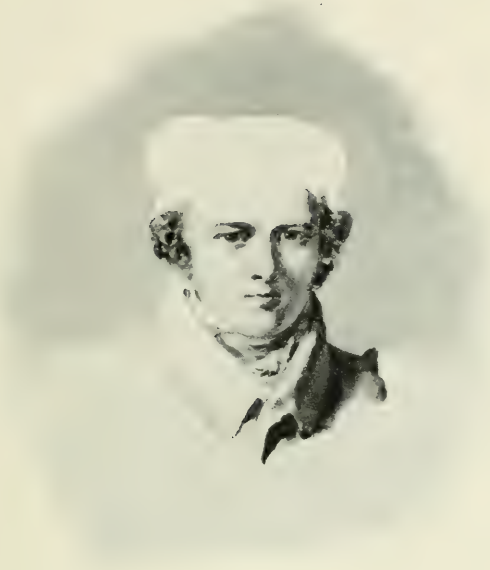
Un autre de ses condisciples lyonnais, M. Desguerres, eut toujours, nous dit-on, beaucoup d'affection pour Lamartine et sut le lui montrer dans les phases les plus graves de son existence. Aux heures si douloureuses de sa vieillesse, il s'appliqua notamment à ranimer et à soutenir la vigueur de sa foi chrétienne.

---

(1) *Jeunesse de Lamartine.*

(2) M. Félix-Mathieu du Bourg est le père de M. l'abbé du Bourg qui, de concert avec M. l'abbé Rambaud, a fondé et dirigé, dans un populeux quartier de Lyon (le quartier de la Guillotière) un vaste et admirable hospice de vieillards, appelé cité Rambaud ou de l'Enfant-Jésus.

A ces noms nous pouvons ajouter, grâce surtout aux palmarès de 1806 et de 1808 retrouvés, depuis nos premières éditions, dans l'importante bibliothèque de M. Jenin, à Virieu-le-Grand, ceux d'autres camarades de classe du poète. Nous y remarquons : le jeune de Chabons, voisin des Virieu à Pupetières (près de Virieu-sur-Bourbre, Isère); Ducret, mort supérieur du grand séminaire de Toulouse ; Caillat, du Sault ; Joseph Guiguard, de Groslée ; Saignon, d'Amplepuis ; Jean Goullard, de Lyon ; Martial Pernet, d'Aigueperse ; Lubin Rubat, de Belley ; Gustave d'Angeville, mort conseiller à la Cour de Lyon et son frère Henri qui fut officier aux grenadiers de la garde royale ; Duchol, de Condrieu ; Eugène de Lupé, mort conseiller à la Cour de Grenoble ; Joseph Gonod, d'Artemare ; Joseph Berlioz, de Belley ; Janvier Maroné, de Marseille ; Roé Dupui Lammi, de Bourg ; Jean Maréchal, de Lyon ; Philibert Dumarest, de Lompnes ; Joseph Munier, de Virieu-le-Grand ; Scipion des Terreaux, de Belley ; Clément de la Chapelle, de Pugieu ; Albert de Colbert le Cannut, du Luc ; de Butet, de Bonneville ; Amédée d'Escrivieux ; Henri Lacombe, de Lyon ; de Champonhet, d'Albens ; Michel Gabet ; Alexandre Marduel, de Lyon ; Philippe d'Ogier, de Saint-Symphorien-de-Lay ; Jean Favier (d'une vieille famille du Valromay) ; Victor Louvat de Champollon (de la famille du Louvat qui fonda l'hôpital de Belley et dont le nom est resté à la rue qui y conduit, appelée Louvatière) ; Mocozet, de Seyssel ; Victor de la Garde, de Lyon ; Guyonnet, de Belley ; Paul Sain de Manévieux, de Lyon ; Collet, d'Evians ; Despuech, de Rive-de-Gier ; Fournereau, de Lyon ; Joseph Chaley,



AYMON DE VIRIEU

Communication de M. le marquis de Virieu, son petit-fils.

de Ceyzerieu; Drujon de Beaulieu, de Saint-Rambert; Anthelme Jordan, de Belley; Anthelme Lavigne, de Belley, devenu sous-préfet de sa ville natale; Anthelme La Bâtie, mort général de brigade; Claude Michel, de Belley; Martin Humbert de Champfromier (ancien professeur au grand séminaire de Brou, à Bourg, décédé en 1862 doyen du chapitre de Belley); Aristide Tendret, mort député ; Betteneau ; Cerdon, etc... On pourrait ajouter, croyons-nous, à cette liste des camarades de Lamartine, l'ancien élève de Belley, Claude-Louis Grandperret, de Gex, professeur et écrivain distingué, qui était à peu près du même âge que lui (1791-1854) (1).

Mais les trois camarades de collège avec lesquels il contracta les liens de la plus intime amitié furent Aymon de Virieu, Prosper Guichard de Bienassis et Louis de Vignet. Leur amitié naquit de la sympathie des caractères et de la conformité des aspirations intellectuelles, surtout de l'affinité qui rapproche les hommes de talent ou de génie. « J'étais né, dit Lamartine, avec un grand attrait naturel pour les facultés supérieures de l'âme et de l'esprit, et par conséquent avec un grand goût littéraire, le plus noble exercice de ces facultés. Dès le collège, il y avait de la littérature dans mes amitiés ». (2) Nous reparlerons plus loin de Virieu, de Guichard et de Vignet.

Lamartine avait trouvé les maîtres, l'éducation, le

---

(1) Pour plus de détails sur la population scolaire du collège des Pères de la Foi et l'histoire des camarades de Lamartine, v. *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley*, par l'abbé Rochet.

(2) *Cours familier de littérature.*

Universitas BIBLIOTHECA

milieu qui convenaient à sa nature et à son cœur. A sa grande satisfaction et à celle de ses parents, il prit très vite sa part au mouvement général de cet excellent collège ; après sa première année scolaire (1803-1804), il sortit transformé sous tous les rapports.

Aux vacances, sa mère revint le chercher et écrivit à Belley, sur son journal, la note suivante, où elle donne encore aux Pères de la Foi le nom de Jésuites, bien que régulièrement, comme nous l'avons vu, ils ne le fussent pas alors (1).

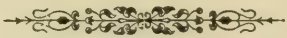
« 14 septembre 1804

« Je suis à Belley, d'où je dois ramener Alphonse pour ses vacances ; je l'ai vu dans la cour, en arrivant; il a été aussi ému que moi : il est devenu tout à coup si pâle que j'ai cru qu'il allait s'évanouir. Ah ! comme nous nous sommes embrassés !

« Il doit jouer un rôle d'orateur demain, dans les exercices que les Jésuites font faire à la fin de l'année d'étude, en public, à tous les meilleurs écoliers. Cela me trouble autant que si c'était moi qui devais faire le discours. »

---

(1) *Manuscrit de ma mère.*



VI

Formation et développement de la pensée chez Lamartine ; ses vues sur l'éducation littéraire ; les études classiques.

De la ville de Belley, où ses idées se développaient, se précisaient, prenaient un corps, Lamartine, comme on s'en est aperçu et s'en apercevra plus encore, se reportait jusqu'à la terre natale, jusqu'à Milly : son cœur y recueillait les souvenirs de sa tendre enfance et son imagination s'y emplissait de figures empruntées à la vie champêtre. Là, il avait vécu, sur un sol un peu aride il est vrai, mais en pleine nature, au milieu des moutons, des chèvres et des génisses, de l'existence des bergers, ou chanté, sur les coteaux, avec les vignerons (1).

Là, sa mère avait épié jour à jour sa pensée, « pour la tourner, à sa première apparition, vers Dieu, comme on épie le ruisseau à sa source, pour le faire couler vers le pré où l'on veut faire reverdir l'herbe nouvelle (2) ». Elle lui avait enseigné, une à une, ces

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. I. « M. de Vaudran, M. de Valmont » et *Cours familier de littérature*, premier entretien.

(2) *Ibidem*.

lettres mystérieuses qui, par leur assemblage, composent les syllabes, les mots, la phrase et, ô prodige de transformation ! la pensée. Ses premiers respects pour le livre, « milieu surhumain où s'opère ce phénomène », lui étaient venus « d'où vient toute révélation aux enfants (1) », de sa mère.

Elle avait « la piété d'un ange dans le cœur et l'impressionnabilité d'une femme sur les traits (2) ». Son visage, où la beauté physique et la sainteté de ses pensées « luttaient ensemble, comme pour s'accomplir l'une par l'autre (3) », témoignait de la vie intense de son âme, quand, le soir, ayant déposé son aiguille, elle prenait, sur une tablette, à côté de son lit, un volume de dévotion, qu'elle tenait de Mme des Roys. « Sa physionomie, ordinairement si ouverte et si répandue sur tous ses traits, changeait tout à coup d'expression ; elle se recueillait comme la lueur d'une lampe, quand on la couvre de la main contre le vent (4).

« Ses lèvres articulaient à peine un léger et imperceptible mouvement ; mais ses yeux, baissés tour à tour sur la page ou levés vers le ciel, la pâleur et la rougeur alternative de ses joues, ses mains, qui se joignaient quelquefois, en déposant, pour un moment, le livre sur ses genoux, l'émotion qui gonflait sa poitrine (5) » et qui se révélait par une respiration plus forte qu'à l'ordinaire, tout faisait conclure à l'intelli-

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. I et *Cours familier de littérature*, premier entretien.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*
(5) *Ibidem.*

gence enfantine du futur poète qu'elle disait à ce livre des choses inentendues de lui, mais bien intéressantes.

Ce fut le premier sentiment littéraire de Lamartine. Avant d'entreprendre ses études classiques, il avait compris de la sorte à demi qu'il existait, par ces livres sans cesse effeuillés sous les mains pieuses de sa mère, « je ne sais quelle littérature sacrée (1) » par laquelle, au moyen de certaines pages, qui contenaient sans doute des secrets au-dessus de son âge, « Celui qu'on nommait le bon Dieu s'entretenait avec les mères et les mères s'entretenaient avec le bon Dieu (2) ». Alors, il n'avait d'autres maîtres que son père et sa mère : « Je les voyais lire et je voulais lire ; je les voyais écrire et je leur demandais de m'aider à former mes lettres... (3) »

De bonne heure, son goût pour la lecture devint très vif. On avait peine à lui trouver assez de livres appropriés à son âge. Ce fut encore sa mère qui le guida dans le choix de ces derniers : elle modérait en lui l'impatience de connaître et ne lui livrait les livres que peu à peu et avec discernement. La Bible abrégée, les ouvrages de Mme de Genlis, ceux de Berquin, des morceaux de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre, la *Jérusalem délivrée*, *Robinson*, quelques fragments de tragédie lus par son père, à la veillée, lui fournirent les premiers sucs nourriciers de sa jeune intelligence.

Lamartine (4) exprime le plaisir qu'il ressentit en

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. I et *Cours familier de littérature*. premier entretien.
(2) *Ibidem*.
(3) *Confidences*, l. IV, VII.
(4) *Méditations poétiques et religieuses*, « Préface ».

entendant lire *Mérope*, de Voltaire, par son père, dont la voix était « sonore, douce, grave, vibrante comme les palpitations d'une corde de harpe ». Il dit avec quelles délices il retrouvait, sur les rayons poudreux du salon de famille, la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, et le *Télémaque*, de Fénelon. Mais il réprouve, dans l'enseignement en général, les poésies froides, qui ne disent rien au cœur et à l'âme. Il n'aime ni « les pitoyables rapsodies du Père Ducerceau et de Mme Deshoulières (1) », ni les épîtres de Boileau sur l'*Equivoque*, sur les bruits de Paris et sur les mauvais dîners du restaurant Mignot, ni surtout, du même auteur, les satires et les plaisanteries de sacristie. Et il se demande ce que peut être la poésie d'un peuple « qui ne donne, pour modèle du beau dans les vers, à sa jeunesse, que des poèmes burlesques et qui, au lieu de l'enthousiasme, enseigne la parodie à des cœurs et à des imaginations de quinze ans (2) ». Ce qui le rebuta le plus dans son enfance — nous lui laissons exprimer son opinion avec toute son originalité et son indépendance, bien qu'elle ait dû s'atténuer beaucoup dans la suite — c'étaient les fables de La Fontaine qu'on lui faisait apprendre de mémoire, selon la coutume; fables aux vers « boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille, ni sur la page... (3) » « Ces histoires d'animaux, ajoute-t-il, qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soule-

(1) *Méditations poétiques et religieuses*, « Préface ».
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

vaient le cœur. Les fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge. Ce livre me répugnait ; je ne savais pas pourquoi. Je l'ai su depuis : c'est qu'il n'est pas bon. Comment le livre serait-il bon ? l'homme ne l'était pas. On dirait qu'on lui a donné par dérision le nom du *bon La Fontaine*. La Fontaine était un philosophe de beaucoup d'esprit, mais un philosophe cynique. Que penser d'une nation qui commence l'éducation de ses enfants par les leçons d'un cynique ? Cet homme qui ne connaissait pas son fils, qui vivait sans famille, qui écrivait des contes orduriers en cheveux blancs pour provoquer les sens de la jeunesse, qui mendiait, dans des dédicaces adulatrices, l'aumône des riches financiers du temps pour payer ses faiblesses ; cet homme dont Racine, Corneille, Boileau, Fénelon, Bossuet, les poètes, les écrivains ses contemporains, ne parlent pas ou ne parlent qu'avec une espèce de pitié, comme d'un vieux enfant, n'était ni un sage, ni un homme naïf. Il avait la philosophie du sans-souci et la naïveté de l'égoïsme. Douze vers sonores, sublimes, religieux d'Athalie, m'effaçaient de l'oreille toutes les cigales, tous les corbeaux et tous les renards de cette ménagerie puérile. J'étais né sérieux et tendre, il me fallait dès lors une langue selon mon âme. Jamais je n'ai pu depuis revenir de mon antipathie contre les Fables... (1) » Tout cela lui semblait contre nature.

---

(1) *Méditations poétiques et religieuses*, « Préface ».

« Les beaux versets des psaumes de David, que notre mère nous récitait le dimanche, en nous les traduisant, pour nous remplir l'imagination de piété, me paraissaient aussi une langue bien supérieure à ces misérables puérilités de La Fontaine et je comprenais que c'était ainsi qu'on devait parler à Dieu (1) ».

Lamartine montra, tout enfant, sa prédilection pour les vers. Quand son père lui avait fait, le soir, quelque lecture poétique, il se disait en lui-même : « Voilà une langue que je voudrais bien savoir, que je voudrais bien parler quand je serai grand » (2).

Et quand neuf heures sonnaient « à la grosse horloge de noyer de la cuisine » et qu'il avait fait sa prière et embrassé son père et sa mère, il repassait, en s'endormant, ces vers « comme un homme, qui vient d'être ballotté par les vagues, sent encore, après être descendu à terre, le roulis de la mer et croit que son lit nage sur les flots (3) ». Il cherchait toujours, de préférence, des ouvrages qui contenaient des vers, parmi les volumes oubliés sur la table de son père ou sur le piano de sa mère, au salon. Mais son esprit indépendant et son imagination ne se pliaient, qu'avec une certaine gêne, aux dures exigences des exercices classiques. Il en a fait l'aveu en termes expressifs et imagés où il exagère cette gêne et les révoltes de cette indépendance. Un homme qui remportait tous les prix de sa classe, ainsi que le témoigne le palmarès de 1806, et qui, comme sa cor-

---

(1) *Méditations poétiques et religieuses*, « Préface ».
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

respondance nous l'indique, connaissait à fond le grec et le latin, n'a pas dû avoir tant de peine à les apprendre.

« Bientôt les premières études de langues, commencées sans maîtres dans la maison paternelle, puis les leçons plus sérieuses et plus disciplinées des maîtres dans les écoles, m'apprirent qu'il existait un monde de paroles de langues diverses : les unes qu'on appelait mortes, et qu'on ressuscitait si laborieusement, pour y chercher comme une moelle éternelle, dans des os desséchés par le temps ; les autres qu'on appelait vivantes et que j'entendais vivre en effet autour de moi...

« Je passe sur ces rudes années où les enfants voudraient qu'il n'y eût pas d'autre langue que celle qu'ils balbutient, entrecoupée de baisers, sur le sein de leurs nourrices ou sur les genoux de leurs mères. Ces années furent plus amères pour moi peut-être que pour un autre; plus le nid est doux sur l'arbre et sous l'aile de la mère, plus l'oiseau déteste les barreaux de la cage où on lui siffle des airs empruntés qu'il doit répéter sans les comprendre... » (1)

« La peine qu'un malheureux enfant se donne à apprendre une langue morte et à chercher, dans un dictionnaire, le sens français du mot qu'il lit, en latin ou en grec, dans Homère, dans Pindare ou dans Horace, lui enlève toute la volupté de cœur ou d'esprit que lui ferait la poésie même, s'il la lisait couramment en âge de raison. Il cherche au lieu de jouir.

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. I, « M. de Vaudran, M. de Valmont », et *Cours familier de littérature*, premier entretien.

Il maudit le mot sans avoir le loisir de penser au sens. C'est le pionnier qui pioche la cendre ou la lave dans les fouilles de Pompëi ou d'Herculanum, pour arracher du sol, à la sueur de son front, tantôt un bras, tantôt un pied, tantôt une boucle de cheveux de la statue qu'il déterre... » (1)

Les ardents désirs de Lamartine, son enthousiasme de poète et d'artiste, sa passion, aveugle alors, du beau et du vrai, causent son antipathie pour le travail d'interprétation que l'on impose à l'élève. Il voudrait pouvoir découvrir les pensées et les images cachées sous un texte ardu, aussi aisément qu'on contemple « les divinités de l'art du Vatican ou du palais Pitti à Florence » (2). Mais bientôt il n'éprouve plus la même peine à traduire, de leur langue dans la nôtre, les chefs-d'œuvre des auteurs anciens. Ces exercices, si propres à donner de la précision à la pensée, de la concision à la phrase, il les goûte, il les savoure et s'aperçoit qu'ils lui procurent de nobles jouissances.

« Cependant, malgré la dureté de l'apprentissage, je commençais à trouver, de temps en temps, un plaisir sévère à ces récits pathétiques, à ces belles pensées qu'on nous faisait exhumer, mot à mot, de ces langues mortes; un souffle harmonieux et frais en sortait, de temps en temps, comme celui qui sort d'un caveau souterrain muré depuis longtemps et dont on enfonce la porte. Une image champêtre ou un sentiment pastoral dé Virgile, une strophe gracieuse d'Horace ou d'Anacréon, un discours de Thu-

---

(1) *Méditations*, « Préface ».
(2) *Ibidem*.

cydide, une mâle réflexion de Tacite, une période intarissable et sonore de Cicéron, me ravissaient, malgré moi, vers d'autres temps, d'autres lieux, d'autres langues, et me donnaient une jouissance un peu âpre, mais enfin une jouissance précoce de ce qui devait enchanter plus tard ma vie. C'était, je m'en souviens, comme une consonnance, encore lointaine et confuse, entre mon âme et ces âmes qui me parlaient ainsi à travers les siècles.

« De ce jour, la littérature, jusque-là maudite, me parut un plaisir un peu chèrement acheté, mais qui valait mille fois la peine qu'on nous imposait pour l'acquérir... » (1).

« A l'époque où j'entrais dans la vie, Bonaparte était déjà consul. Ma famille m'interdisait de le servir ; mes traditions paternelles m'auraient porté à la carrière des armes ; il n'y fallait pas penser.

« On se borna à me faire poursuivre ces études classiques, sans but déterminé, qui sont le premier aliment de nos intelligences et l'exercice de nos jeunes facultés. Le mécanisme des langues n'eut ni attrait, ni difficulté (2) pour moi jusqu'aux classes véritablement lettrées où l'on traduit et où l'on compose. Là, ce n'est plus la mémoire seulement, c'est l'intelligence, l'imagination et le goût qui entrent en jeu. Je commençais à trouver du charme dans ces leçons parce que j'y trouvais l'exercice de ma propre

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. I et *Cours familier de littérature*, premier entretien.

(2) Voilà qui confirme ce que nous avons déclaré plus haut; Lamartine contredit ici les passages qui précèdent et reconnaît qu'il n'éprouva, même au début, à l'étude des classiques, ni répulsion, ni difficulté.

imagination et de mon propre discernement. La poésie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, de J.-B. Rousseau, entrait à petite dose choisie et épurée dans ces études. Cette langue antique, toute composée de syllabes sonores et d'images rayonnantes, m'étonnait et me ravissait : il me semblait n'avoir entendu jusque-là que des mots ; mais ici c'était de la musique dans l'oreille, de la peinture dans les yeux, de l'enivrement dans tous les sens. J'étais comme un musicien inné à qui l'on ferait entendre pour la première fois un instrument à vent ou à cordes où ses mélodies intérieures prennent tout à coup une voix réelle. J'étais comme un peintre sans palette devant qui on découvrirait lentement la *Transfiguration* de Raphaël.

« C'était surtout la partie descriptive et pastorale de ces poésies et de ces images qui m'enivrait ; c'est tout simple : j'étais né dans les champs ; mes premiers spectacles avaient été les ombres des bois, les lits des ruisseaux, les grincements de la charrue faisant fumer les gras sillons au lever du soleil dans le brouillard d'automne, les génisses dans l'herbe, les chevreaux sur les rochers, les bergers et les bergères accroupis sur les gazons au pied des blocs de grès, à l'entrée des cavernes, autour des feux de broussailles dont la fumée bleue léchait la colline et se fondait dans le firmament. Je devais retrouver, avec délices, dans les descriptions de Théocrite, de Virgile, de Gessner, ces images connues et embellies par l'imagination de ces poètes.

« Et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de vous faire observer, en passant, que l'enfant adolescent,

le jeune homme, l'homme fait, prendraient bien plus de goût à la littérature et à la poésie, si les maîtres qui la leur enseignent proportionnaient davantage leurs leçons et leurs exemples aux différents âges de leurs disciples ; ainsi, aux enfants de dix ou douze ans chez lesquels les passions ne sont pas encore nées, des descriptions champêtres, des images pastorales, des scènes à peine animées de la nature rurale, que les enfants de cet âge sont admirablement aptes à sentir et à retenir ; aux adolescents, des poésies pieuses ou sacrées qui transportent leur âme dans la contemplation rêveuse de la Divinité et qui ajournent leurs passions précoces en occupant leur intelligence à l'innocente et religieuse passion de l'Infini ; aux jeunes gens, les scènes dramatiques, héroïques, épiques, tragiques, des nobles passions de la guerre, de la patrie, de la vertu qui bouillonnent déjà dans leur cœur ; aux hommes faits, l'éloquence, qui fait déjà partie de l'action, l'histoire, la philosophie, la littérature froide qui pense, qui raisonne, qui juge ; la satire jamais ! littérature de haine et de combat, qu'il faut plaindre l'homme d'avoir inventée.

« Un enseignement littéraire, ainsi gradué sur l'âge, sur le goût, sur les forces, sur la température des années de notre vie auxquelles il s'adapte rationnellement, donnerait à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge mûr, un attrait bien plus naturel et bien plus universel pour les belles choses de l'esprit, en harmonie avec l'âge et le sexe des disciples... » (1).

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III, « Comment je suis devenu poète », et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

C'est en 1856 et 1857, au début de la publication du *Cours familier de littérature* qui dura jusqu'à sa mort (1869), que Lamartine écrivait ces lignes, où il expose ses vues sur l'éducation littéraire et la grande œuvre de l'enseignement. La plupart des notes que nous citons proviennent de cette même époque, l'époque de sa laborieuse retraite. Ses travaux littéraires et ses retours vers le passé portaient naturellement son esprit vers ses années de collège et ses chères études classiques.

« Les années austères de ces études, continue-t-il, s'écoulèrent ainsi. Les premiers essais de composition littéraire, qu'on nous faisait écrire en grec, en latin, en français, ajoutèrent bientôt à ce plaisir passif le plaisir de produire nous-mêmes, à l'applaudissement de nos maîtres et de nos émules, des pensées, des sentiments, des images, réminiscences plus ou moins heureuses des compositions antiques qu'on nous avait appris à admirer. Je me souviens encore du premier de ces essais descriptifs, qui me valut à mon tour l'approbation du professeur et l'enthousiasme de l'école » (1).

Il résulte du récit que nous venons de lire que Lamartine, après quelques hésitations bien naturelles les premiers jours, prit bientôt un goût assez vif à l'étude des langues et qu'il s'y livra non sans succès. Les palmarès de cette époque — récemment découverts — nous démontrent que ce succès fut même éclatant en rhétorique où il remporta tous les prix de sa

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. I « M. de Vaudran, M. de Valmont », et *Cours familier de littérature*, premier entretien.

classe. Au cours de sa correspondance que nous analyserons plus loin, on verra que Lamartine et ses grands amis connaissaient à fond le grec et le latin. Lamartine possédait la langue grecque au point de lire couramment l'Iliade dans le texte.

Est-ce que l'influence des fortes études classiques qu'il avait faites à Belley, sous la direction des Pères de la Foi, fut l'une des causes principales de sa grande culture intellectuelle, le levier nécessaire qui devait promouvoir et élever son âme ? On doit l'admettre si l'on s'en rapporte aux conclusions des retentissants débats engagés à notre époque sur la question des classiques et des modernes.

Un excellent magistrat, qui est aussi un fin lettré et que nous avons l'honneur de compter pour ami, M. A. Davaine, juge d'instruction à Dunkerque, ancien juge d'instruction à Belley, a résumé admirablement ces débats. Il montre qu'en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, l'enseignement classique occupe une place prépondérante, que dans la pratique et commerciale Angleterre, il est exigé des fonctionnaires coloniaux eux-mêmes, comme un gage de ce qu'ils sont capables de faire, de l'étendue et de la puissance de leur esprit. Il mentionne de nombreuses dépositions de l'enquête parlementaire, constatant que les élèves dont l'intelligence a été développée et enrichie par l'enseignement classique sont les premiers partout, que d'après M. Brouardel ils sont supérieurs, à la Faculté de médecine, aux licenciés ès-sciences qui n'ont pas suivi cet enseignement, que, d'après les directeurs de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole Centrale, ils savent même

mieux les langues vivantes que les élèves de l'enseignement moderne. Ce sont là des arguments péremptoires en faveur de l'enseignement classique, qu'il importe de maintenir à la hauteur où il doit être, à côté des autres branches de l'enseignement.

Puisque la question s'est naturellement présentée sous notre plume, nous ne pouvons mieux faire que de céder la place à M. Davaine. Son travail est la judicieuse appréciation des débats, terminés à l'honneur et dans le triomphe de l'enseignement classique qui a fait Lamartine et tous les grands maîtres de notre race :

« Si certains préjugés font qu'aujourd'hui encore « une famille se considère comme appartenant à une « catégorie supérieure parce qu'elle envoie ses enfants « au collège au lieu de les diriger vers l'école pri- « maire supérieure (1) », nous ne saurions que les réprouver et les combattre comme antidémocratiques et antisociaux.

« Nous sommes tous membres d'un même corps, ne l'oublions jamais. Si les fonctions sont différentes, les droits et les devoirs sont les mêmes pour tous. Ni le savoir, ni la fortune ne confèrent par eux-mêmes des mérites particuliers. Ils constituent des avantages auxquels tous doivent avoir accès, mais qui, une fois obtenus, engendrent, vis-à-vis de la majorité, obligée de lutter pour le pain de chaque jour, une responsabilité et des obligations qui grandissent avec ces avantages eux-mêmes.

---

(1) *Les Etudes classiques et la Démocratie*, par Alfred Fouillée, membre de l'Institut.

« Cela dit, il est non moins évident qu'un peuple ne saurait vivre, si une élite, émanée de son sein, n'incarne pas ses volontés directrices et ne maintient pas, en vue des intérêts généraux et par conséquent dans un sentiment de désintéressement intellectuel et moral absolu, l'unité de l'esprit national. La conservation sociale bien comprise exige donc, dans une démocratie surtout, que le plus grand nombre possible de citoyens soient instruits de tout ce qui, les dégageant de la vie matérielle, les prépare et les initie à la vie supérieure qui est celle de la patrie et de l'humanité.

« Or, tel est le but de l'enseignement secondaire, et j'ai hâte d'établir qu'il ne saurait être atteint qu'en passant par la voie des études classiques caractérisées par l'enseignement des langues et des littératures latine et grecque.

« Je dis « latine et grecque ». J'estime en effet que l'une ne peut aller et ne peut se bien comprendre sans l'autre et... je résumerai toute ma pensée sur ce point, en rapportant les lignes suivantes écrites par M. Larroumet, le 21 avril dernier, à propos des dernières représentations du théâtre antique d'Orange :

« Nous sommes pénétrés de l'esprit latin et les institutions de Rome nous régissent encore, mais sans la Grèce, qu'eût été Rome? Un peuple de soldats et d'administrateurs. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. L'art et la poésie, la philosophie et la science sont grecques. Par la Grèce, la dignité de la pensée et la souveraineté de la raison se sont imposées d'abord à Rome, puis au monde. Rome a fourni le corps, mais l'âme vient d'Athènes... Pour nous autres surtout, nous Français, colonisés par les

« Grecs avant d'être conquis par les Romains, tout ce « qui nous rapproche de nos premiers maîtres est un « bienfait (1) ».

« Nous sommes en effet de races très mêlées : Grecs, Latins, Celtes, Germains, Huns, Arabes, Normands ont successivement parcouru la vieille terre gauloise, seul le peuple romain nous a marqués d'une empreinte indélébile. Nous sommes devenus non des Germains, ni des Anglais, mais des Latins, parce que c'est la civilisation latine que nous avons adoptée. Notre génie propre aujourd'hui n'est autre que le génie latin nationalisé, je veux dire par là devenu le fonds commun d'un ensemble d'individus qui retrouvent en lui l'unité morale de leurs origines et de leurs traditions.

« C'est plus que du respect, c'est de l'amour filial que nous devons avoir pour l'antiquité gréco-latine. Elle est, ainsi que le reconnaît M. Poincaré lui-même dans sa déposition devant la commission d'enquête, « la grande éducatrice », et cette vertu éducatrice réside dans ce qu'il y a en elle « de durable, de permanent, de général et de profondément humain ».

« Etudes classiques, humanités, ces deux expressions l'indiquent assez : il s'agit avant tout de faire des hommes, et non pas d'accumuler mais de classer dans l'esprit des enfants un ensemble de notions saines, justes et fortes qui dominent la vie, l'éclairent, et maintiennent aux individus, et par eux à la nation, l'équilibre intellectuel et moral, hors duquel il n'y a ni conservation, ni progrès.

---

(1) Feuilleton du *Temps*, du 21 août 1899, « Chronique théâtrale » par M. Gustave Larroumet.

« Par les études gréco-latines, la tradition classique se perpétue, et par elle l'esprit français, dont elle est partie intégrante... Les littératures latine et grecque ne sont pas des troncs desséchés, elles constituent, au contraire, les racines mères dont la sève circule dans l'arbre gigantesque qu'est la nation française, pour s'épanouir en ces fleurs exquises qui sont notre langue et notre littérature...

« Mais ceux qui ont perdu la foi aux études classiques insistent et nous disent : « Vous vous complaisez « dans le vague de la théorie et du raisonnement... « Voici les meilleurs élèves de nos rhétoriques et de « nos philosophies. Au bout de quelques années, que « leur reste-t-il du latin et du grec qu'ils ont eu tant « de peine à mal apprendre ? Neuf fois sur dix, abso- « lument rien... »

« Nous ne saurions trop le répéter : cet enseignement vise, non pas au pratique et à l'utile, dans le sens vulgaire et égoïste de ces deux mots, mais à la culture générale de l'esprit en vue des devoirs sociaux et nationaux... Ira-t-on jusqu'à prétendre qu'il faille rayer des cours l'histoire grecque, parce que nous n'en avons retenu et très vaguement encore que l'épisode des Thermopyles et du soldat de Marathon ? — L'histoire romaine, parce qu'il n'y a que les fameuses délices de Capoue où se perdit Annibal, qui nous aient impressionnés d'une façon durable ? — Toute la première partie de notre histoire enfin, parce que seules émergent dans notre souvenir les figures de Charlemagne ou du bon roi Dagobert ?...

« Admettons que dans une classe de vingt élèves, deux ou trois seulement s'élèvent au-dessus de la

moyenne. Ce sont eux qui seront appelés à prendre place dans l'élite nationale ; et s'ils tiennent ce qu'on est tenu d'attendre d'eux, ils apporteront dans leur profession, quelle qu'elle soit, avec leur culture littéraire et artistique, « l'esprit de désintéressement et d'enthousiasme nécessaire à la haute science, nécessaire aussi à la vie civique chez les classes dirigeantes ».

« Et quant aux autres, écoutons ce qu'en dit excellemment M. Alfred Fouillée, le maître dont il faut méditer les beaux livres, pour se faire une opinion éclairée sur ces importantes questions : « Quand on « apprécie les études classiques, on ne doit pas s'oc- « cuper seulement des résultats bruts ; il est un point « que l'on néglige à tort : c'est l'influence de la sug- « gestion, dont la philosophie contemporaine a cepen- « dant montré, dans d'autres cas, toute l'importance. « Un élève médiocre qui, pendant huit ou dix années, « a fréquenté des professeurs d'un esprit élevé et « désintéressé, en harmonie avec nos traditions natio- « nales et internationales ; un élève qui a entendu, « fût-ce malgré lui, une série de leçons sur les plus « grands objets, et de leçons parfois éloquentes ; qui « a lu un certain nombre de pages dans les maîtres « de la littérature ancienne, en contact direct avec « l'antiquité ; qui a suivi un cours complet et non « tronqué de philosophie, s'élevant jusqu'aux som- « mets de la pensée ; qui a enfin eu pour condisciples « des esprits eux-mêmes distingués, parfois supé- « rieurs ; qui a assisté à leurs efforts et à leurs succès ; « qui a subi en une certaine mesure l'influence du « milieu, de cette atmosphère des hauteurs où ont

« respiré toutes nos gloires; cet élève-là, quelle que « soit sa médiocrité, ne sera pas à la fin dans le même « état d'esprit qu'un élève qui aura simplement fait « de bonnes études de sciences, de français et de « langues vivantes... Si le maître a l'amour du beau, « le culte de l'art antique et de la science moderne, « l'ardeur philosophique et patriotique, en un mot « l'enthousiasme de toutes les grandes idées, est-il « possible que ses pires élèves n'en reçoivent pas, à « leur insu, une impulsion salutaire... En fait, le « matériel des langues disparaît peu à peu de la « mémoire, mais celui qui s'est exercé l'esprit n'en « conserve pas moins un esprit exercé (1) ».

« Non, l'enseignement classique n'a pas pour but la mémorisation exacte de toutes les matières qui figurent au programme. Il y aurait là un emmagasinement impossible... Le but poursuivi, c'est la culture de l'intelligence, la discipline des facultés, le classement des idées en vue de la rectitude du jugement; c'est plus simplement encore l'effort de l'esprit pour apprendre à travailler, à réfléchir et à comprendre. Or, il n'y a pas de langue vivante qui ait cette vertu éducative... C'est non seulement le texte qu'il faut approfondir, mais la pensée même de l'auteur. L'enfant est ainsi amené à « refaire pour son propre compte le travail du penseur ou de l'écrivain ». Qui dira tout le fruit que l'esprit recueille d'un pareil exercice (2) ».

---

(1) *L'enseignement au point de vue national*, par Alfred Fouillée, membre de l'Institut.

(2) *L'enseignement classique et l'enseignement moderne*, par M. A. Davaine.

Les avantages de l'enseignement classique intéressent à la fois le pays où il se donne et l'enfant qui le reçoit : développement de la culture intellectuelle par les beautés de premier ordre et les maximes d'un bon sens supérieur que les maîtres anciens contiennent et par le mécanisme de la traduction lui-même ; élévation du niveau moral et intellectuel des élèves médiocres par le contact avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, avec des professeurs imprégnés de cette haute littérature et des condisciples d'élite ; alimentation chez tous de la vieille sève nationale qui forme l'unité de notre race. Ces conséquences de l'enseignement classique, donné avec le talent et la supériorité des maîtres dont se loue Lamartine, nous expliquent dans une certaine mesure pourquoi son génie fut si français et pourquoi, par le seul ascendant de ses œuvres, de sa parole et de son caractère, il devint un jour la personnification la plus sympathique de la France et l'idole nationale de ses contemporains. En ce qui concerne l'influence de condisciples éminents sur les élèves médiocres, l'influence du milieu dont parle M. Fouillée, cela est si vrai que Lamartine avoue, lui qui appartenait à l'élite, avoir bénéficié de l'atmosphère intellectuelle du collège de Belley, de la compagnie des élèves qui étaient ses compagnons.

Après cette longue digression sur les études classiques et leur résultat, amenée par notre récit, nous allons en reprendre le cours... Lamartine est à l'époque où, du travail purement grammatical, on passe avec joie à celui de la composition. Il se délecte à ce plaisir de produire lui-même, en grec, en latin, en français, ses propres impressions, ses propres

pensées, tout ce que l'éducation maternelle et celle du collège ont peu à peu semé et cultivé dans son esprit.

Plus d'un demi-siècle après il aime à revenir par la pensée vers ces premiers travaux et notamment vers le premier essai descriptif sérieux qu'il ait tenté.

VII

Première composition littéraire.

LAMARTINE va nous raconter, avec amour, l'histoire de sa première composition littéraire. Pour lui, c'est un évènement, comme le transport de joie qui suit la première œuvre remarquable du peintre ou du sculpteur. C'est le premier produit de sa vie rurale. Dans la simplicité des mœurs champêtres et, par une gradation insensible, la nature s'y révèle, sous toutes ses formes et toutes ses couleurs, aux regards de l'adolescent.

« On nous avait donné, pour texte libre et vague, une description du printemps à la campagne. Le plus grand nombre de mes condisciples étaient nés et avaient été élevés dans les villes ; ils ne connaissaient le printemps que par les livres. Leur composition, un peu banale, était pleine des images des *Bucoliques :* des ruisseaux, des troupeaux, des oiseaux, des bergers assis sous des hêtres et jouant des airs champêtres sur leurs chalumeaux ; des prairies émaillées de fleurs, sur lesquelles voltigeaient des nuées d'abeilles et de papillons. Tous ces printemps étaient italiens ou

grecs ; ils se ressemblaient les uns les autres, comme le même visage répété par vingt miroirs difiérents.

« J'avais été élevé à la campagne, dans l'âpre contrée que je viens de décrire ; je n'avais vu, autour de la maison rustique et nue de mon père, ni les orangers à pommes d'or semant leurs fleurs odorantes sous mes pas, ni les clairs ruisseaux, sortant à gros bouillons de l'ombre des forêts de hêtres, pour aller épandre leur écume laiteuse sur les pentes fleuries des vallons, ni les gras troupeaux de génisses lombardes enfonçant, jusqu'aux jarrets, leurs flancs d'or ou d'albâtre dans l'épaisseur des herbes, ni les abeilles de l'Hymette bourdonnant parmi les cytises jaunes et les lauriers-roses.

« A moins d'emprunter toutes mes images à mes livres, ce qui me répugnait comme un larcin et comme un mensonge, il me fallait donc décrire, d'après nature, l'aride et pauvre printemps de mon pays. Je ne trouvais, dans cette indigente nature, aucune des couleurs poétiques que la nudité de la terre et l'éraillement de mes rochers décrépits me refusaient.

« Je résolus de me passer de la nature imaginaire et de peindre le printemps dans les impressions, dans le cœur et dans les travaux des villageois, tel que je l'avais vu pendant mes heureuses années d'enfance, au hameau où j'avais grandi. Je pensais bien que ma composition serait la plus sèche et que le maître et les condisciples auraient pitié de la pauvreté de mon pinceau. Cependant je pris la plume avec mes rivaux et j'écrivis en toute humilité, mais avec tout l'effort de style dont j'étais capable, ma première composition. Au lieu de la fiction toujours froide, la mémoire

des lieux aimés, toujours chaude, fut ma muse, comme nous disions alors ; elle m'inspira...

« J'ai retrouvé, il y a peu de temps, cette composition d'enfant, écrite d'une écriture ronde et peu coulante, dans un des tiroirs du secrétaire de noyer de ma mère : mes maîtres la lui avaient adressée, pour la faire jouir des progrès de son enfant. Je pourrais la copier ici tout entière ; je me contente de l'abréger, sans y rien changer. J'avoue que, si j'avais à l'écrire aujourd'hui, je la ferais peut-être plus magistralement, mais je ne la ferais peut-être pas avec plus de sentiment du vrai sous la plume.

« Voici mon chef-d'œuvre :

« Le coq chante sur le fumier du chemin, au milieu « de ses poules, qui grattent de leurs pattes la paille, « pour y trouver le grain que le fléau a oublié dans « l'épi, quand on l'a battu dans la grange. Le village « s'éveille à son chant joyeux. On voit les femmes et « les jeunes filles sortir, à demi-vêtues, des portes « des chaumières et peigner leurs longs cheveux avec « les peignes aux dents de buis, qui les lissent comme « des écheveaux de soie. Elles se penchent sur la « margelle du puits, pour s'y laver les yeux et les « joues dans le sceau de cuivre, que la corde, enrou- « lée autour de la poulie criarde, élève du fond du « rocher jusqu'à leurs mains.

« Le vent attiédi de mai souffle, semblable à l'haleine « d'un enfant qui se réveille ; il sèche, sur leurs visa- « ges et sur leurs cous, les mèches humides de leurs « cheveux. On les voit ensuite se répandre dans leurs

« petits jardins. bordés de sureaux, dont la fleur res-
« semble à la neige qui n'a pas encore été touchée
« du soleil ; elles y cueillent des giroflées, qu'elles
« attachent par une épingle à leurs manches, pour
« les respirer tout le jour, en travaillant.

« Les hirondelles qui sont revenues, depuis peu de
« jours, des pays inconnus où elles ont un second
« nid pour leurs hivers, n'ont pas encore pris leur
« vol ; elles sont rangées les unes à côté des autres
« sur les conduits de fer blanc qui bordent le toit,
« afin d'y saluer de plus haut le soleil qui va paraître
« ou d'y tremper leur bec dans l'eau que la dernière
« pluie y a laissée : on dirait une corniche animée
« qui fait le tour du toit. Elles ne font entendre qu'un
« imperceptible gazouillement, semblable aux paroles
« qu'on balbutie en rêve, comme si ces charmants
« oiseaux, qui aiment tant la demeure de l'homme,
« avaient peur de réveiller les enfants encore endor-
« mis dans la chambre haute.

« Enfin le soleil écarte là-bas, du côté du mont
« Blanc, d'épais rideaux de brouillards ou de nuages ;
« l'astre s'en dégage peu à peu comme un navire en
« feu qui bondit sur les vagues en les colorant de son
« incendie. Ses premières lueurs, qui le devancent,
« teignent les hautes collines d'une traînée de lumière
« rose ; cette lueur ressemble aux reflets que la gueule
« du four, où pétillent le buis et le sarment enflam-
« més, jette sur les visages des femmes qui font le
« pain. Elle ne brille pas glaciale, comme pendant
« l'hiver, sur le givre des prés ; elle chauffe la terre
« et elle essuie la rosée qui fume en s'élevant des
« brins d'herbe et du calice des fleurs dans les jar-

« dins. Le caillou que le rayon a touché est déjà tiède « à la main ; le vent lui-même semble avoir traversé « l'haleine de l'aurore du printemps ; il souffle sur « les collines, comme notre mère, quand nous étions « petits et que nous rentrions tout transis de froid, « soufflait sur nos doigts pour les dégourdir.

« Le soleil monte de plus en plus ; il atteint déjà la « cime du clocher, dont il fait briller la plus haute « pierre comme un charbon : la cloche, ébranlée par « la corde à laquelle se suspendent les petits enfants « au signal du sonneur, répond à ce premier rayon « de soleil par un tintement de joie qui fait tressaillir « et envoler les colombes et les moineaux de tous les « toits.

« Les femmes qui tirent l'eau du puits ou qui la « rapportent à la maison dans un seau de bois sur « leurs têtes, s'arrêtent à ce son de la cloche ; elles « courbent leurs fronts en soutenant le vase de leurs « deux mains levées, de peur que leur mouvement « ne fasse perdre l'équilibre à l'eau ; elles adressent « une courte prière au Dieu qui fait lever un jour « de printemps. Les murmures, les bruits, les voix « du chemin, cessent un moment, et, à travers ce « grand silence, on entend la nature muette pal- « piter de reconnaissance et de piété devant son « Créateur.

« Mais déjà les chèvres et les moutons, impatients « qu'on leur ouvre les noires étables où on les ren- « ferme pendant la neige, bêlent de plus en plus haut « pour qu'on les ramène à leur montagne accou- « tumée. La mère de famille descend précipitamment « l'escalier raboteux de la chaumière ; on entend

« résonner ses sabots de hêtre ou de noyer sur les « marches. Elle lève le loquet de bois de l'étable; « elle compte ses agneaux et ses cabris à mesure « qu'ils s'embarrassent entre ses jambes pour sortir « les premiers de leur prison ; elle les donne à con- « duire aux enfants.

« Les petits bergers, armés d'une branche de houx « où pendent encore les feuilles, prennent, avec leurs « chèvres, le sentier de rocher qui mène aux mon- « tagnes ; ils s'amusent, en montant, à cueillir les « rameaux du buis, que le printemps rend odorant « comme la vigne, et à cueillir au buisson les fruits « verts de cet arbrisseau, qui ressemblent à de petites « marmites à trois pieds, amusement et étonnement « de leur enfance. Bientôt on les perd de vue derrière « les rochers et ils ne reviendront que le soir, quand « les chèvres et les brebis traîneront sur les pierres « leurs mamelles gonflées de lait.

« Pendant que les troupeaux montent ainsi vers les « cimes, on voit briller dans les chaumières, à tra- « vers les portes ouvertes, la flamme de fagots allu- « més par les femmes pour *tremper la soupe* du « matin à leurs maris, avant d'aller ensemble à la « vigne. Après la soupe mangée sur la table luisante « de noyer, entourée de bancs de même bois, on voit « les vieilles femmes sortir toutes courbées par l'âge « et le travail. Elles se rassemblent et s'asseyent sur « les troncs d'arbres couchés le long des chemins, « adossés au mur échauffé par le soleil levant; elles « y filent leurs longues quenouilles chargées de la « laine blanche des agneaux. Ces quenouilles sont « entourées d'une tresse rouge qui serpente autour de

« la laine. Elles gardent les petits enfants en causant « entre elles des printemps d'autrefois.

« Le jeune homme et la jeune femme sortent les « derniers de la maison, en glissant la clef par la « chatière sous la porte. L'homme tient à la main ses « lourds outils de travail : le pic, la pioche ; sa hache « brille sur ses épaules. La femme porte un long « berceau de bois blanc dans lequel dort un nourris- « son en équilibre sur sa tête ; elle le soutient d'une « main et elle conduit de l'autre main un enfant qui « commence à marcher et qui trébuche sur les « pierres.

« On les suit de l'œil dans les vignes des coteaux « voisins. Ils déposent le berceau de l'enfant en- « dormi dans une charrière (petit sentier creux entre « deux champs de vigne), à l'ombre des feuilles « larges, étagées de nœud en nœud, sur les sarments « nouveaux de l'année. L'homme rejette sa veste ; la « jeune femme ne garde que sa chemise de toile « épaisse et forte comme le cuir ; ils prennent leurs « pioches dans leurs mains hâlées et on entend ré- « sonner partout, sur les collines, les coups de la « pioche de fer luisant sur les cailloux qui l'ébrèchent. « La chemise de la femme (haletante de peine) se « colle sur sa poitrine et sur ses épaules, comme si « elle sortait d'un bain dans la rivière. Au moindre « cri de son nourrisson qui s'éveille, elle court s'ac- « croupir auprès du berceau, entr'ouvre sa chemise « et donne son lait à l'enfant après avoir donné sa « sueur à la vigne.

« Quand le soleil est au milieu du ciel, elle déplie « un linge blanc qui préserve le pain et le fromage

« du sable que le vent y jette ; elle étend sur la « tranche de pain noir le blanc laitage à moitié « durci, entouré de la feuille de vigne et semé des « grains luisants du sel gris. Ils mangent, essoufflés, « l'un à côté de l'autre, comme deux voyageurs « lassés d'une longue marche, au bord du fossé de « la route, échangeant à peine quelques rares paroles « sur les promesses que le printemps fait à la ven- « dange.

« Au pied d'un cep, qui l'a distillée l'automne « précédent, une bouteille rafraîchie par l'ombre leur « verse goutte à goutte la force et la joie. Ils s'en- « dorment après sur la terre qui fume de chaleur, la « tête appuyée sur leurs bras recourbées, et ils re- « puisent leur vigueur dans les rayons brûlants de « ce soleil qui sèche leur jeune sueur.

« Le soir, on les entend redescendre, en chantant, « de tous les sentiers des collines ; et les petits ber- « gers qui redescendent, avec leur troupeau, de la « montagne, ramènent à la jeune femme, pour le « repas du soir, sa chèvre favorite, les cornes en- « roulées de guirlandes de buis. »

. . . . . .

. . . . . .

Après avoir donné cette description, premier indice sérieux de ses aptitudes littéraires, Lamartine ajoute :

« La composition, déjà trop longuement citée, se terminait par un hymne au printemps qui gonfle les bourgeons de la vigne, qui promet la grappe, qui distille lentement dans les veines du pampre le vin que l'automne répandra en pourpre sous l'arbre du pressoir, cette liqueur qui réjouit le cœur de l'homme

jeune et qui fait chanter le vieillard lui-même, en ranimant dans sa mémoire ses printemps passés.

« Mais je n'en copie pas davantage ; ces balbutiements d'enfants n'ont de charme que pour les mères.

« Quoi qu'il en soit, cette première composition littéraire, échappée à une imagination de douze ans, parut, aux maîtres et aux élèves, supérieure, au moins par sa naïveté, aux redites classiques de mes condisciples : on y reconnaissait l'accent, on y entendait le cri du coteau natal sous le soleil aimé du pauvre villageois à midi.

« Ma description enfantine eut le prix, non de style, mais de candeur et de sincérité descriptives. Deux maîtres tendres et vénérés, dont les vicissitudes de la vie et de la fugitive opinion (*aura*) n'ont point refroidi en moi la mémoire, le Père Béquet et le Père Varlet, professeurs des classes littéraires chez les Jésuites, me témoignèrent depuis ce jour une prédilection presque paternelle que je serais ingrat d'oublier. On peut changer d'esprit, on ne doit pas changer de cœur. Ces professeurs aimés me cultivèrent avec une grande sollicitude, comme un enfant qui promettait au moins un amour instinctif pour les lettres : ils étaient idolâtres du beau dans le style. Moi-même (je dois l'avouer ici avec toute humilité aujourd'hui), je fus si étonné, si satisfait du tableau que j'avais fait de mon hameau natal, sur mes pauvres collines calcinées, que j'en conçus je ne sais quelle estime précoce et trop sérieuse pour moi-même. Je lus et relus vingt fois ma première composition ; je l'envoyai à ma mère par l'ordre de mes maîtres ; on la lut à la fin de l'année, à la cérémonie publique de la distribution des prix au

collège des Jésuites, devant les mères et les enfants qui l'applaudirent. Elle ne sortit jamais entièrement de ma mémoire ; et je n'ouvris jamais dans un autre âge le tiroir du secrétaire de ma mère sans la relire tout entière avec une certaine satisfaction de ma précocité. Je puis même dire que, de mes nombreux ouvrages, c'est peut-être cet enfantillage qui m'a donné le plus de conscience anticipée de mes forces. Je sentis ce que sent un élève en peinture qui jette l'écume de la palette de son maître contre la muraille de l'atelier et qui se trouve, à son insu, avoir fait de ces taches quelque chose qui ressemble à un tableau. Il se croit peintre et il s'admire lui-même, au lieu d'admirer le hasard qui a tout fait. » (1)

Ce que Lamartine feint de prendre pour le hasard, c'est la poussée naturelle qui s'opère dans son âme ; c'est l'éveil de ses facultés qui voient, distinguent, saisissent. Et nous, qui nous sommes donné pour but de suivre ici la pensée de Lamartine dans ses premiers élans et de faire connaître les produits de sa vie intellectuelle au collège de Belley, nous ne pouvions pas ne pas transcrire cette première composition littéraire. Elle dénote une science d'observation bien rare, mais qui s'explique chez un enfant habitué de bonne heure, par sa mère et son éducation elle-même, à réfléchir et à penser. Elle montre, en outre, chez le débutant de collège, un amour du naturel dans le style, une saveur d'honnête et bon réalisme qui annoncent le chantre inspiré de la nature.

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. I, « M. de Vaudran, M. de Valmont » et *Cours familier de littérature*, premier entretien.

Les bons Pères, qui professaient alors à Belley, se montrèrent, en l'applaudissant, supérieurs à leur époque, car la littérature en était encore généralement aux fades périphrases, aux images incolores des écrivains de la dernière période du XVIIIe siècle. La réaction contre le style impersonnel et maniéré de certains auteurs n'avait pas encore ramené le monde littéraire au langage simple et vrai du grand siècle, à ses immortels modèles.

Le mérite des Pères de la Foi est d'avoir apprécié l'essai de Lamartine à sa juste valeur.

VIII

Premiers Essais poétiques.

Tout ce qu'il y a de plus grand dans la poésie, la peinture, la sculpture, la musique, descend du ciel et y remonte. « Il y a un Dieu ! dit Lamartine, dans une de ses pages les plus tendres et les plus sentimentales, il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte. » (1)

Cultiver dans l'enfant les inclinations religieuses de son âme, les nobles facultés qu'il découvre en lui, lui montrer les magnifiques tableaux que présente la nature, et, de la contemplation du monde moral et matériel, l'élever jusqu'à Dieu, c'est faire de cet enfant un poète. La religion, qui relie l'homme au Maître suprême, est un échange entre le premier et le second : d'un côté, la prière ; de l'autre, la grâce vivifiante. C'est le cri de l'exilé vers la patrie absente, l'appel du fils à son père ; c'est le chant joyeux ou plaintif de notre âme, qui, tantôt jouit par avance de l'immortalité bienheureuse et tantôt retombe impuissante sur la terre. De ce concert, moitié humain et moitié divin, la poésie est l'instrument le plus parfait.

---

(1) *Raphaël*, pages de la vingtième année.

Lamartine, si pieusement élevé par la plus pieuse des mères, connut bientôt les élans de l'enthousiasme suivis des sombres retours sur lui-même. Tout en agrandissant par l'étude la sphère d'activité de sa raison, il rêvait, il éprouvait cette douloureuse mélancolie qui naît de nos aspirations non satisfaites et apporte à la jeunesse son premier désenchantement. Mais de ces prostrations momentanées, de ces souffrances intimes de son âme, résultait pour sa nature ardente une force d'ascension plus grande et un désir plus vif d'atteindre à l'idéal inconnu.

Sous les chaudes effluves de la foi chrétienne et mues par l'admiration que lui causait l'aspect de Belley et de ses alentours, les pensées du jeune poète prenaient peu à peu leur essor, se coloraient aux reflets du ciel et s'éclairaient de mille rayons. Un langage intérieur, un rythme mystérieux, vibrait déjà en lui, et, débordant de son âme, cherchait à se traduire au dehors en phrases mesurées et poétiques.

Le collège de Belley se prêtait merveilleusement à la formation d'un poète ainsi qu'à ses premiers essais. S'il y avait encore des murs entre la nature et lui, « au moins il y avait au delà de ces murs l'horizon champêtre et pittoresque » (1). Son lit était, comme nous l'avons vu, à l'angle du dortoir. Il bénissait de plus en plus la place qui lui avait été attribuée dans un coin « de la vaste salle, auprès d'une fenêtre ouvrant sur le coteau et sur les prairies en pente à demi-voilées de saules et de frênes » (2).

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III. « Comment je suis devenu poète » et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

(2) *Ibidem*.

« Au printemps, raconte-t-il, les senteurs des fleurs de pêchers, de vignes, d'amandiers, y montaient pour m'enivrer des suaves réminiscences de mon pays. J'y entendais le rossignol darder dans la nuit taciturne ces notes, tantôt éclatantes, tantôt plaintives, qui semblent avoir, dans une seule voix, toutes les consonnances de la joie et de la tristesse de la nature. Ces notes plongent si avant dans le cœur que l'oiseau-poète de l'amour est aussi l'oiseau-poète de l'infini. Comment un si petit cœur peut-il contenir, exprimer, remuer de telles ondes de sensations dans l'air qu'il remplit de ses gémissements ou de ses hymnes ?

« Les vents sonores, qui sortent des forêts et qui semblent conserver les bruissements de leurs feuilles, tintaient par bouffées contre les vitres et me faisaient frissonner de délices et de souvenirs dans ma couche. Quand la lune se répandait comme une silencieuse inondation de la lumière du ciel sur les prairies, je me soulevais sur le coude pour m'égarer en idée, d'arbre en arbre et de ruisseau en ruisseau, dans ces vallées ; des flots de pensées ou plutôt d'ombres de pensées montaient de ces horizons à mon âme. Je ne pouvais plus m'endormir : je plaignais ceux qui dormaient à côté de moi et j'écoutais avec une secrète pitié la respiration régulière de toutes ces poitrines assoupies, qui répondaient du dedans aux mélodies des oiseaux, des moissons, des feuillages, des cascades du dehors. Il y avait alors en moi des océans de choses vagues dont je ne savais ni la nature, ni le nom et qui étaient déjà poésie. » (1)

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III, et *Cours familier de littérature*, XXIII.

Cette réflexion, les essais et les autres aveux qui vont suivre n'ont pas empêché Lamartine d'écrire dans la Préface des *Méditations*, après avoir critiqué l'étude de La Fontaine dans toutes les écoles : « Aussi je n'eus pas une aspiration de poésie pendant toutes ces études classiques. Je n'en retrouvais quelque étincelle dans mon âme que pendant les examens, à la fin de l'année », et plus loin : « Ce ne fut donc qu'après mes études terminées que je commençai à avoir quelques pressentissements de poésie ».

Le véritable état d'âme de Lamartine n'est pas dans ces quelques mots, mais dans le *Cours familier de littérature*, les *Souvenirs et Portraits*, les *Mémoires inédits*, la *Correspondance*. La place que tiennent dans ces ouvrages ses inspirations poétiques de collège, les deux pièces qu'il nous donne comme ayant été composées à Belley, les détails avec lesquels il nous dépeint ses premières impressions de poète, tout cela réduit à une boutade sans portée, à une simple exagération de langage amenée par sa thèse sur La Fontaine — ainsi qu'on le verra du reste — cette déclaration de Lamartine jetée au hasard dans la Préface des *Méditations*, à savoir que ses sentiments poétiques ne s'éveillèrent qu'après ses études. La vérité — telle qu'elle ressort de l'ensemble de ses écrits, de ce qu'on va lire et de la *Correspondance* c'est qu'il ne se livra, ce qui se comprend, à de sérieux exercices poétiques qu'après sa sortie du collège, mais que, bien avant et tout jeune encore, il avait ressenti l'émotion de la poésie et s'était essayé dans sa langue divine. Comme nous l'avons dit au

commencement de ce volume, pour avoir le vrai sens de la pensée et des écrits de Lamartine, il faut comparer avec discernement l'ensemble de ses œuvres et des souvenirs qui nous restent de lui. La suite de notre citation montre plus encore l'existence à cette époque de ses sentiments poétiques.

« J'ai conservé par hasard et j'ai retrouvé récemment, au fond d'une vieille malle pleine de papiers à demi rongés par les rats, dans le grenier de mon père, quelques vers au rossignol de ces nuits d'été à Belley, que je ne me souvenais pas d'avoir composés ; mais l'écriture à peine formée, le papier jaune et raboteux du collège attestent bien que ces vers furent un des premiers jeux de mon imagination. Je vous demande indulgence pour les rimes et pour les césures ; mais j'y trouve déjà le germe de la mélancolie, cet infini du cœur qui, ne pouvant pas s'assouvir, s'attriste.

Que dis-tu donc à la lune,
Pauvre oiseau qui ne dors pas ?
Cesse ta plainte importune ;
Silence, ou gémis plus bas.

Tu vois bien qu'elle n'écoute
Ni la cascade, ni toi,
Et qu'elle poursuit sa route
Sans te répondre ; mais moi,

De la fenêtre où je veille
Tout pensif, à tes accords,
Pendant qu'ici tout sommeille,
Mon âme s'enfuit dehors.

Ah ! si j'avais donc tes ailes,
O mon cher petit oiseau !
Je sais bien où tu m'appelles,
Mais regarde ces barreaux !...

Je crois que mes sœurs absentes
T'ont dit là-bas leur secret
Et que les airs que tu chantes
Sont tristes de leur regret.

Ah ! dis-moi de leurs nouvelles,
Gris messager de la nuit ;
Sous l'églantier rose ont-elles,
Au printemps, trouvé ton nid ?

Ont-elles penché leur tête
Et jeté leurs cris joyeux
En voyant, tout inquiète,
Ta femelle sur ses œufs ?...

Ont-elles épié l'heure
Où tes petits sont éclos,
Tout près de notre demeure,
Pour jouir de tes sanglots ?

Dis-moi si tu les vois toutes
Folâtrer, comme jadis,
Dans l'herbe où tu bois les gouttes
Qui tombent du Paradis.

Dis-moi si le sycomore
Prend ses feuilles de printemps ;
Si ma mère y vient encore
Garder ses jolis enfants ;

Si sa voix, qui les appelle,
A des accents aussi doux ;
Si la plus petite épelle
Le livre sur ses genoux ;

Si sa harpe, dans la salle,
Fait toujours à l'unisson
Tinter, comme une cigale,
Les vitres de la maison ;

Si la source où tu te penches,
Pour boire, avant le matin,
Dans le bassin des pervenches,
Jette un sanglot argentin ;

Si ma mère qui l'écoute,
En retenant mal ses pleurs,
De ses yeux mêle une goutte
A l'eau qui pleut sur ses fleurs ;

Et si ma sœur, la plus chère,
En regardant le ruisseau,
Voit l'image de son frère
Passer en rêve avec l'eau.

« Je ne lus ces vers qu'à mes deux amis, Aymon de Virieu et Louis de Vignet. Ils se récrièrent sur mon prétendu talent; ils copièrent mon chef-d'œuvre pour le montrer à leurs parents ; mais nous nous gardâmes bien de le laisser voir à nos maîtres, car on nous interdisait, avec raison, de composer des vers français avant d'avoir des idées ou des sentiments à exprimer dans cette langue. L'amusement oiseux de la césure et de la rime nous aurait dégoûtés des études élémentaires et sérieuses auxquelles on appliquait nos mémoires et notre intelligence. Cependant l'encouragement de mes deux amis, plus âgés que moi, suffisait pour me confirmer dans le goût prématuré des vers... » (1)

La poésie qu'on vient de lire indique combien cet enfant pieux savait aimer et se souvenir. Un souffle pur, comme la brise de nos montagnes, inspire ses premiers essais. Il pense à sa mère, à ses petites sœurs qu'il a laissées, là-bas, à Milly, dans la demeure paternelle, auprès des arbres et de l'étroit ruisseau de la terre natale. Et, s'adressant au rossignol qui, lui aussi,

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III et *Cours familier de littérature*, XXIII.

ne dort pas, il lui demande s'il vient des rives de la Saône et s'il a vu, à Milly, les êtres qui lui sont chers! Quel charme dans cette poésie enfantine! Quelle récompense pour la mère, qui non seulement lui avait donné la vie, mais encore tout son cœur, toute sa foi. Malgré les courtes révoltes du caractère indépendant de son fils, elle pouvait, en lui voyant des sentiments aussi purs, aussi délicats, se réjouir de la réalisation de cette maxime : « Fils pieux, fils aimant ».

IX

Les Vacances de Lamartine ; le château de Bienassis.

Comme nous l'apprend son journal, dans sa note du 14 septembre 1804, citée plus haut et écrite à Belley, Mme de Lamartine vint chercher son fils, après sa première année de collège, pour l'emmener en vacances. Il partit tout fier d'être sorti victorieux des premières épreuves de sa vie et tout rayonnant sous ses premiers lauriers.

« J'eus beaucoup d'éclat et une quantité de prix à la fin de l'année. Vignet les partagea avec moi. Ma mère était venue pour assister à la distribution et à la solennité. On joua une comédie de collège. Vignet et moi nous avions les principaux rôles ; nous fûmes très applaudis. Je me souviens toujours du transport d'admiration que j'inspirai à un vieux militaire enthousiaste qui était venu couronner un de ses neveux. « Ah ! s'écria-t-il, en m'entendant réciter un discours que j'avais composé pour mon rôle dans la pièce, en voilà un qui sera un fameux général ! » Toute la gloire humaine se résumait pour lui dans une baïonnette. On me ramena triomphant. La voiture ne pouvait con-

tenir mes couronnes déjà fanées et mes volumes immortels. Milly me fit bientôt oublier toutes ces vanités : j'y retrouvai dans Claude Chanut mon ami et dans Jeannette mon amour. » Claude Chanut était le très honnête vigneron du père de Lamartine et Jeannette, sa fille, la petite amie d'enfance du futur poète.

« Bienassis fit écrire à ma mère, par la sienne, pour m'engager à venir passer quelques jours dans son petit château des environs de Crémieu. Virieu devait, de son côté, venir du Grand-Lemps partager cette fête. On me l'accorda : j'y allai. Le jour que j'arrivai à Bienassis, où mes deux amis m'avaient précédé, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Du plus loin que je fus aperçu du haut de la tourelle du château, j'entendis partir des coups de fusil et je vis flotter des mouchoirs de poche. Je hâtai le pas et je fus bientôt dans les bras de mes camarades. Mme de Montlevon me reçut en mère. On voyait que son fils (Guichard de Bienassis) était roi dans la maison... » (1)

La bienveillance avec laquelle furent accueillis Lamartine et Aymon de Virieu les mit complètement à l'aise. Ils connurent bientôt toutes les parties de la maison, le verger, les jardins, les fontaines et même les forêts giboyeuses.

Malheureusement Bienassis avait trouvé, dans le château de sa mère, une petite chambre attenante au grenier et dont son père, M. de Montlevon, avait fait une bibliothèque. Cette bibliothèque était fermée à clef par sa mère, mais la clef était suspendue à un clou d'or dans la chambre maternelle. Une jeune fille

(1) *Mémoires inédits.*

de quinze ans, qui servait de demoiselle de compagnie et de femme de chambre à Mme de Montlevon, glissait quelquefois à Bienassis la clef fatale. Il entrait alors furtivement dans la bibliothèque et emportait, en cachette, une provision de mauvais livres, très dangereux à son âge.

Bienassis ne tarda pas à conduire en silence ses deux amis dans le grenier réservé de son père. Ils entrèrent, avec la légèreté du jeune âge, dans le local où les attendait le fruit défendu.

« Nous nous jetâmes sur les rayons de cette bibliothèque avec ardeur et tremblement. Nous nous plongions... dans cet océan d'eau trouble, ne sachant ce qu'il fallait admirer ou réprouver davantage; mais nous étonnant de ce que la tête avait osé penser, de ce que la plume avait osé écrire. Nous emportâmes chacun un volume de nos livres de prédilection dans notre poche, pour amuser ou pour enchanter nos loisirs dans nos chambres ou à l'ombre des bois. Nous étions entrés innocents, nous sortions coupables : un tour de clef nous avait livré l'arbre du bien et du mal ; les fruits divers étaient dans nos mains, à nous de choisir. Le goût du bien nous éclairait encore, mais nous aurions eu besoin que des yeux exercés eussent fait pour nous le triage de cette mosaïque dangereuse, dans laquelle la seule curiosité nous introduisait, sans autre guide que le plaisir. Nous éprouvions bien un remords de ce plaisir défendu, mais ce remords s'évanouissait devant une passion nouvelle; et nous étions comme des baigneurs en été, qui, en se jetant aux flots de la mer, éprouvent au premier moment le frisson des ondes, puis bientôt ne sentent plus que la

volupté de l'immense élément. Tels nous sortîmes de la bibliothèque cachée de Bienassis où la corruption nous fut révélée par les livres... » (1)

Après la chasse, les lectures, vinrent les grandes excursions.

« Puisque nous sommes libres en Dauphiné, nous dîmes-nous, allons voir ses merveilles. — Nous allâmes à la grotte de la Balme (2), merveilleuse caverne par laquelle on entre dans le sein ténébreux de la terre. Cela ressemblait à toutes les voûtes caverneuses décrites par les poètes et dont nous étions à la fois curieux et saturés au collège. Des lacs sombres où l'eau des voûtes se distille en gouttes sonores ; des barques pour les traverser ; des stalactites gigantesques qui leur servent de ciel ; des passages fangeux par où l'on se glisse sous les voûtes pour pénétrer plus avant aux lueurs des torches ; puis d'autres lacs et d'innombrables stalactites, jusqu'à ce que la monotonie du spectacle vous lasse et que les ténèbres vous fassent désirer de revoir le jour : voilà tout ce que nous en eûmes. Cela m'a suffi pour me dégoûter à jamais des grottes et préférer le jour de Dieu au demi-jour des grenouilles. Nous conçûmes néanmoins, en revenant, le projet de visiter la Grande-Chartreuse, la vallée du Graisivaudan et Grenoble. Mme de Montlevon ne nous refusa pas son cheval et sa voiture.

« Le lendemain, conduits par son domestique, nous partîmes la nuit, en chantant joyeusement les cinq ou six airs de romances héroïques ou mélancoliques que

(1) *Mémoires inédits.*
(2) Près de Lagnieu (Ain).

nos familles nous avaient appris et que les échos des collines du Dauphiné répétaient. L'enthousiasme de la jeunesse nous faisait délirer. On eût dit une carriole d'insensés, ivres des premières ivresses de la liberté. Partout où nous nous arrêtions dans les auberges de village, nous répandions l'étonnement et la joie communicative. Nous visitâmes ainsi Voreppe, Voiron et nous entrâmes enfin dans Grenoble d'enchantement en enchantement. Notre ami Bienassis y avait un cousin célèbre, M. Comte (1), qui nous reçut à merveille... »

Après un séjour prolongé au château de Bienassis jusqu'à la fin des vacances, « nous revînmes par le Grand-Lemps, habitation infiniment plus austère de Mme de Virieu et de sa fille. C'était un couvent dans une maison de proscrits. Nous en respectâmes le silence. Nous en partagions les prières. C'était la maison des premiers chrétiens. Mlle Stéphanie de Virieu rappelait, par ses talents et sa grâce, ces belles vierges qui enchantaient et sanctifiaient les demeures des martyrs dans le temps des persécutions de Rome, fleur sur un tombeau, dont le parfum embaumait les souvenirs de sa sainte mère. Cette vie ascétique nous faisait rougir des mauvais livres du grenier de Bienassis.

« Ainsi les aspects contraires du monde nous apparaissaient dès le début de la vie. Ici, les vertiges du

(1) Ce Comte n'est, ni Charles Comte, avocat, juriste et professeur de droit public, né à Sainte-Eminie (Lozère), 1782-1807, ni Auguste Comte, le mathématicien et Saint-Simonien, fondateur de l'école positiviste, né à Montpellier 1798-1857. Ce doit être le père d'Achille-Joseph Comte, né à Grenoble, le 29 septembre 1802, lequel s'acquit lui-même de la réputation comme médecin naturaliste, professeur et écrivain, et présida quelque temps la société des gens de lettres.

siècle philosophique et libertin dans le grenier de Mme de Montlevon ; là, les larmes, la piété, le deuil dans le salon du Grand-Lemps. Nous rapportions ces deux impressions au retour... » (1)

A partir de ce moment, le château de Bienassis devint le quartier général, de Guichard, de Virieu, de Vignet et de Lamartine. Pendant les trois années qui suivirent, ils y passèrent une partie de leurs congés et de leurs vacances. Les détails et la fréquence de ces entrevues entre les quatre amis sont confirmés par la *Correspondance* (2).

Les vacances de 1804, passées au château de Bienassis, furent le premier écueil affronté par l'âme pure de Lamartine. Il allait entrer dans sa quinzième année. C'est pour l'enfance une heure louche et pleine de périls. Mais Lamartine était, plus que beaucoup d'autres, armé contre les séductions corruptrices et il n'en fut pas profondément atteint.

---

(1) *Mémoires inédits.*

(2) *Correspondance de Lamartine*, publiée par Mme Valentine.

X

La deuxième année (1804-1805) : Aymon de Virieu, Louis de Vignet et Guichard de Bienassis.

Suivons Lamartine dans le récit de son départ de Bienassis, après les vacances de 1804 :

« Je rentrai troublé, mais non perverti, à Milly. La piété de ma famille ne tarda pas à me ramener au repentir. Les Pères de la Foi me firent oublier la bibliothèque du Dauphiné. Les premiers jours de novembre me retrouvèrent à Belley. Cette année 1804-1805 fut une année sainte. Mon imagination, touchée des exemples de ma mère et de la sainteté de vie de mes professeurs, se tourna tout entière vers le bien. J'en eus les délices et même le fanatisme... Jamais je ne pourrai oublier les jours d'étude, les heures de prière, les nuits de méditation, les délices d'extase que je goûtai dans l'accomplissement de tous mes devoirs en vue de Dieu. Qui pourrait dire les enthousiasmes dont j'étais saisi en hiver, au milieu des neiges, sur la glace des marais sillonnés par mes patins, volant embrassé par l'air comme par les ailes des esprits invisibles ; ou bien au printemps, assis sous les char-

milles, dans la tiédeur calme d'un air immobile, lançant au ciel, en silence, les ardeurs pieuses de mon âme heureuse de la paix de ma conscience ; au bruit de la charrue montant sur la colline prochaine ; au pétillement de la gerbe tombant sous la faucille et que la main des enfants ramasse sur le sol brûlant. Non, rien n'égalera ces délices... » (1)

L'amour de Dieu, l'amour de l'étude, l'amour du devoir et la paix de la conscience, la succession régulière des jeux et promenades aux heures de travail, la contemplation pieuse de la nature, jointe à l'adoration du Créateur, une intuition précoce de l'idéal et des grandes choses de l'âme : voilà ce qui faisait le bonheur de Lamartine. Parmi les jeux, il n'oublie pas de mentionner les patinages qui, de tout temps, ont été en honneur au collège de Belley, les délicieux congés de patins si attendus, si acclamés par tous.

De tout ce qu'il éprouva dans ce milieu, où les exercices de l'âme et du corps étaient ménagés avec une intelligence supérieure des besoins de l'enfant, il a gardé un tel souvenir que, plus de cinquante ans après, il écrivait que les anges seuls « ont de pareilles jouissances » (2).

« Mes rêves ressemblaient à ceux du ciel. J'étais sage, j'étais heureux. Excepté l'absence de ma famille, à laquelle je revenais toujours, je ne concevais rien de plus parfait... » (3)

Mais si Lamartine manifestait de tels sentiments,

---

(1) *Mémoires inédits.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

ses amis, Aymon de Virieu et Louis de Vignet, n'avaient pas — du moins en apparence — toute la piété qu'ils témoignèrent dans la suite. Contrairement à ce qui se passa plus tard, où Lamartine fut plus d'une fois rappelé, par son ami de Virieu, à une pratique religieuse plus complète, son contact — à l'en croire — avait alors pour effet de « redresser » dans son esprit une certaine tendance au scepticisme.

Aymon de Virieu (1788-1814) était le fils du marquis Henri de Virieu, membre de l'Assemblée constituante en 1789, homme de cœur, âme forte et généreuse (M. le marquis Costa de Beauregard a écrit (1), avec un admirable talent, son histoire si palpitante d'intérêt), héroïque défenseur de Lyon en 1793 et commandant de la cavalerie royaliste à ce siège célèbre, disparu dans la retraite sans qu'on pût découvrir son corps. Aymon avait six ans quand son père, venu à Lyon pour se consacrer à la défense des idées modérées après avoir joué un grand rôle dans le mouvement libéral de la Révolution, et sentant qu'il laisserait sa vie dans cette lutte suprême, le remit à M. Lanet, de Fontaine-sur-Saône, qui, avec de vieux domestiques et un marchand de drap, nommé Robrichon, eut le mérite de son salut. M. Costa de Beauregard parle ainsi de cette séparation : « Je ne sais rien de plus touchant que le récit qu'Aymon de Virieu en a fait : Un jour, mon père me prit par la main et me conduisit hors de la maison que nous habitions à la Croix-Rousse ; ma mère qui donnait le bras et mes deux sœurs étaient avec

(1) Le *Roman d'un Royaliste*, par le marquis Costa de Beauregard.

nous ; mon père me recommanda d'être toujours sage, honnête et de craindre Dieu ; il me fit promettre de ne jamais dire mon nom à un étranger, il m'embrassa et me remit à M. Lanet, auquel il me recommanda avec insistance et chaleur. Depuis je n'ai plus revu mon père... » (1).

On comprend ce que de tels débuts dans son existence ont dû produire en l'âme et dans la physionomie d'Aymon de Virieu. Il n'en fallait pas davantage pour donner à ses traits l'expression grave, un peu triste, énigmatique, qui frappa Lamartine et ses camarades.

Virieu avait deux sœurs : « l'une mariée à M. de Quinsonas (2), femme aimable, mère de plusieurs fils, très riches, très connus dans Paris » et aussi dans notre région. C'était la cadette, elle s'appelait Marie-Emilie. « L'autre était Mlle Stéphanie de Virieu, personne infiniment remarquable par sa figure, son esprit, ses talents, qui ne voulut jamais se marier, pour ne pas quitter sa mère. » (3) Elle est l'auteur d'un portrait de Lamartine jeune homme, dont nous sommes heureux de pouvoir donner ici la gravure, et d'autres œuvres très appréciées (4).

---

(1) *Roman d'un Royaliste*, p. 329.

(2) M. de Quinsonas, père de M. le marquis de Quinsonas, de Meyrieu, près Morestel (Isère , et de M. le comte Emmanuel de Quinsonas, propriétaire à Chanay (Ain) : le premier, ancien commandant des mobiles de l'Isère, ancien député à l'Assemblée nationale (1871), décédé le 30 septembre 1891, à Paris ; le second, auteur du *Guide de Lyon à Seyssel* et de divers autres écrits. De l'un et de l'autre sont issus de brillants officiers, aussi remarquables par la générosité des sentiments que par les qualités militaires.

(3) *Mémoires inédits.*

(4) Mlle Stéphanie de Virieu avait fait aussi un portrait de Louis de Vignet et en avait offert un exemplaire à Lamartine (*Cours familier de littérature*, entretien XVI). Mlle Stéphanie de Virieu ne mourut qu'en 1873.

LAMARTINE A 22 ANS
Portrait par Mlle Stéphanie de Virieu, sœur d'Aymon

Communiqué par M. le marquis de Virieu.

Ce portrait du poète est sans doute le même que celui dont parle M. Charles Alexandre ou sa reproduction. Il l'a vu au château de Saint-Point, ainsi qu'un autre portrait de Lamartine à 78 ans. « Il y a — écrit cet auteur — dans le foyer de Mme Valentine, dans sa chambre et son salon intime, deux portraits du grand mort. L'un représente un suave jeune homme, dans toute la grâce et la fleur de la jeunesse, une figure au duvet adolescent, aux traits délicats, aux cheveux bouclés, aux beaux yeux limpides, vêtu de la redingote au collet raide de la Restauration. L'image peinte à la sépia a été caressée par une main légère de jeune fille. Au revers du portrait on lit ces mots :

Portrait de moi, à 22 ans, par
Mlle Stéphanie de Virieu,
Donné à Valentine par son oncle et ami.
LAMARTINE.

« L'autre portrait reproduit la figure de Lamartine à 78 ans, à son lit de mort. Il est étendu, les bras en croix sur le sein, le visage amaigri, son nez d'aigle arqué, les traits creusés par les souffrances de sa longue vie. Le crucifix (1) qu'il a chanté, ce don d'une main mourante,

Repose dans ses bras sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami.

« Quel long espace de temps, que d'événements entre ces deux portraits ! Leur contraste saisit les

(1) Ce crucifix est maintenant la propriété de M. l'abbé de Ligonès, Supérieur du grand séminaire de Mende (Lozère), petit neveu du poète.

yeux et le cœur. Que de félicités et de douleurs humaines ont passé entre ces deux images! Tandis que la première, sans un pli, sans une ombre au front, brille de la fraicheur de l'aube ; la seconde a

Les tempes ridées,
Comme un lit dévasté du torrent des idées...

le teint plombé de la mort et l'ombre du soir » (1).

Aymon de Virieu habitait à cette époque, au milieu du Dauphiné, la terre du Grand-Lemps (2), qu'avait habitée son père. Quand Lamartine vint au collège de Belley, Aymon était un enfant de quatorze à quinze ans, plus âgé que lui, dit-il, de deux ou trois années. Il était l'idole de sa mère et de ses sœurs.

« Ses traits n'étaient pas beaux, mais remarquables : son front inégal avait de ces bosses où les matérialistes de nos jours trouvent les origines ou les symptômes du génie. Ses cheveux blonds, bouclés, frisés autour de son front, lui donnaient l'apparence d'un buste antique d'empereur romain dans sa fleur. Ses yeux animés d'un merveilleux éclat avaient une splendeur qu'on ne pouvait contempler sans être

---

(1) *Souvenirs sur Lamartine*, par Charles Alexandre.

(2) Près du Grand-Lemps, commune du canton de Virieu-sur-Bourbre (Isère), se trouve la petite vallée sombre qui a inspiré à Lamartine la poésie, *Le Vallon*. « Ce vallon, dit-il, dans le commentaire de cette pièce (*Méditations*), se creuse entre deux collines boisées et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu ». Le vieux manoir en ruines est aujourd'hui le magnifique château de Pupetières. La restauration de cette princière demeure a été commencée par Aymon de Virieu et continuée par ses descendants. Les derniers importants travaux ont été exécutés par Viollet-Leduc.

ébloui. C'était de l'esprit à plein jet, jaillissant d'une source intarissable. Son nez irrégulier ne répondait pas à ces formes du haut du visage ; les narines, trop ouvertes, lui donnaient un peu d'ironie. En revanche, la bouche fine et riante, merveilleusement enchâssée dans des lèvres minces, lui rendait ce que les yeux avaient promis, une distinction fabuleuse.

« Son caractère était comme ses traits, mixte et très difficile à fixer. Il y avait de l'énigme en lui ; mais cela même sollicitait à le regarder davantage. On ne savait si sa figure tenait plus de Rabelais que de Socrate. Ce qui était de Rabelais dans Virieu enfant amusait et inquiétait ; ce qui était de Socrate attirait ; le tout ensemble séduisait. Il me produisit ce double effet, car le côté rabelaisien m'a toujours déplu et le côté socratique m'a toujours charmé. Aussi, ma sensation fut toujours double en le regardant le sel et le sucre sur les lèvres ; mais je ne pouvais toutefois m'en détacher.

« Quant à moi, il était évident que je lui faisais une impression toute différente... Il était gai, j'étais triste ; turbulent, j'étais calme ; railleur, j'étais sérieux ; sceptique, j'étais pieux. Mais il avait un cœur très tendre sous son apparente rudesse et un esprit supérieur qui aspirait, pour ainsi dire, de haut, toute chose... Je contribuai beaucoup à modifier sa nature dans le bon sens et à le ramener, sur la fin de ses jours, du côté des choses divines et plus peut-être qu'il n'était conforme à la raison pratique. Il mourut ainsi et je l'en félicite. Son esprit merveilleux avait suffi pour le ramener au Dieu de son enfance. Mais, à cette époque, il flottait encore et cela me déplai-

sait. Toute sa métaphysique se terminait en plaisanterie; moi, je ne riais plus, dès qu'il s'agissait des choses sérieuses. Ma mère m'avait appris à ne jamais rire de moi-même qui me sentais un peu l'œuvre de la Providence. Mon visage devenait grave et mécontent, dès que Virieu tournait à la dérision et au doute. Ce mécontentement de ma physionomie l'influençait; il cherchait comment il pouvait avoir contristé un camarade qu'il aimait sincèrement et il se corrigeait autant que la nature se corrige.... » (1)

Louis de Vignet (baron Aimé-Louis de Vignet, né à Chambéry le 16 mai 1789, mort à Naples le 15 juillet 1837) était le neveu de Joseph et de Xavier de Maistre ; sa mère, Marie-Christine de Maistre, était leur sœur aînée. C'est lui qui plus tard introduisit Lamartine dans la famille des de Maistre, et, dans leur campagne de Bissy, près de Chambéry et du lac du Bourget, le présenta au comte (Joseph), à Xavier, au colonel, à l'évêque d'Aoste, quatre frères d'intelligence remarquable et vraiment supérieure. Louis de Vignet, que Lamartine considérait comme un homme de génie, mourut ambassadeur à Naples. Son frère aîné, le comte Xavier de Vignet, épousa Césarine de Lamartine, sœur du poète, celle qu'il déclare la plus belle de ses sœurs par sa beauté italienne, sa ressemblance avec la Fornarina.

« Louis de Vignet avait aussi quelques années de plus que moi. Nos caractères n'avaient aucune ressemblance, mais nos esprits en avaient. C'est par

(1) *Mémoires inédits.*

l'esprit que nous sympathisâmes. Il était triste et renfermé en lui-même, j'étais ouvert et communicatif. Bien qu'il n'eût pas encore l'âge des grandes passions, il avait le silence qui les couve et la physionomie taciturne de l'homme déjà accablé sous la mélancolie qui souffre. Sa figure était celle de Werther, son front était pâle, ses cheveux noirs et cernant son visage comme ceux d'un Italien ; ses sourcils repliés indiquaient une pensée active et malade ; ses lèvres fermées, une idée attentive et craignant de se compromettre ; sa taille svelte et élancée, une nature méditative ; sa tête baissée, une forte tension de l'esprit : on ne pouvait le voir sans garder son image. Il me fit comme à tout le monde une forte impression. Je le regardai d'abord avec le respect qu'un homme inférieur porte à un homme supérieur ; je cherchais à le deviner, mais je ne lui parlais pas. Lui, au contraire, ne tarda pas à me rechercher. Sa conversation m'intéressa dès le début. Il avait un esprit original, infini pour son âge et qui paraissait dépasser et mépriser celui de nos maîtres eux-mêmes. Quand il lui fallait, dans nos examens ou dans nos compositions, justifier la haute opinion qu'on avait de lui, il sortait comme la foudre du nuage, il nous dépassait tous...

« Louis de Vignet était souvent dominé par l'humeur ; notre intimité était versatile comme elle ; moi, je n'avais pas de mauvaise humeur dans ce temps-là. Quand il revenait, il me trouvait tel qu'il m'avait laissé. C'était certainement, à ces défauts près, l'homme le plus grand que j'eusse rencontré dans mes études. Je le retrouvai de même quelques années

après. Il changea beaucoup et souvent à son avantage.... » (1)

« On ne pouvait rester ni léger, ni indifférent en le voyant ; il semblait porter un secret de tristesse.

« Les relations de ses camarades avec lui étaient gênées et souvent épineuses, à cause de ce caractère sombre qui n'y laissait ni sécurité, ni égalité. Ses maîtres s'en défiaient ; ils le regardaient comme un redoutable génie qui tournerait en bien ou en mal. » (2)

Quant à Guichard de Bienassis (Nicolas-Prosper), né à Bienassis, commune de Ville-Moirieu (Isère) (1789-1855), il était le fils unique d'une bonne et aimable veuve qu'on appelait Mme de Montlevon. Elle avait reçu, en héritage, de son mari, le petit château de Bienassis, où les amis de son fils se donnaient rendez-vous. Ce château est situé à une demi-lieue de la petite ville de Crémieu (Isère).

Bienassis était une nature sensible. A moitié bourgeois par sa mère, à moitié noble par son père, il avait des opinions qui tenaient des deux origines, mais il préférait la bourgeoisie. Il était avant tout « homme d'humanité pure. »

Lamartine lui a dédié l'une de ses harmonies, sous ce titre : « *Souvenir d'enfance ou la vie cachée* » (3). Il le loue fort de son existence modeste et tranquille.

---

(1) *Mémoires inédits.*

(2) *Cours familier de littérature*, entretien CXVI. Louis de Vignet a laissé un fils qui habite Montpellier, le baron Albert de Vignet, marquis de Vendeuil.

(3) *Harmonies poétiques et religieuses*, XIV.

O champs de Bienassis, maisons, jardins, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux,
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux,
Vergers ou de l'été la teinte monotone
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne...
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux.
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux !
Scènes de notre enfance après quinze ans rêvées,
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,
Lieux, noms, demeure, et vous, aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont le cours reflète les images,
Aussi frais, aussi doux que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs...
Ah ! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux
Qui te porte en silence où nous arrivons tous,
Et comme ton destin, si borné dans sa course,
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source !
Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent
Sur les routes du monde a conduits plus avant...
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure !
Heureux le sort caché dans une vie obscure !

Lamartine raconte ainsi comment se contractèrent ses amitiés de collège :

« Bien que nos maîtres évitassent, autant que cela se pouvait, sans nuire aux amitiés particulières, si utiles aux hommes, les intimités dangereuses entre nous et les conversations occultes ; bien qu'ils préférassent, dans les récréations et dans les promenades, le nombre *trois* au nombre *deux*, parce que trois est toujours innocent et que deux est quelquefois suspect, nous ne tardâmes pas à nous réunir ou par deux, ou par trois, ou par groupes, et à former des sociétés privées dans la grande société

générale. Mes premiers camarades furent d'abord donnés par le hasard de l'âge, de la taille, du voisinage dans la classe et dans la salle d'étude; puis, au bout de peu de jours, par le choix et par l'instinct. » (1)

Aymon de Virieu, Louis de Vignet, Guichard de Bienassis furent ses amis de choix et d'instinct. Leur amitié se conserva sans altération — pour les deux premiers surtout — non seulement durant les quatre années que le poète passa au collège de Belley, mais jusqu'à la mort. Ce groupe d'amis formé par Lamartine sur les bancs du collège, le solide attachement de ces hommes d'élite, n'est pas la moins curieuse, la moins belle chose de son existence.

---

(1) *Mémoires inédits.*

XI

at maladif de Lamartine ; promenades avec le père Varlet.

Nous lisons dans le journal de Mme de Lamartine (1), à la date de l'année 1805, les notes ivantes qui sont un mélange de satisfaction et de ainte à l'égard de son fils :

« 12 mai 1805.

« ... Mon mari me donne six cents francs par mois toutes les provisions en nature provenant de nos eux terres, pour tenir le ménage et pour payer la ension d'Alphonse. Cela est bien plus que suffisant. suis toujours dans l'admiration de toutes les pro- dences de Dieu pour nous et toujours dans la dispo- tion de lui rendre, quand il voudra et comme il vou- a, tout ce qu'il me donne... »

« 20 août 1805 (Mâcon).

« Cette jolie chambre où je me suis établie hier est robablement le dernier changement d'appartement ue je ferai ; j'y mourrai sans doute (*elle y mourut*

(1) *Manuscrit de ma mère.*

en effet). Alphonse est arrivé hier. Je vais avoir bie de la peine avec cet enfant, difficile à gouverner, ses deux sœurs déjà grandes. Cependant, quand je m vois entourée de ces six *beaux* enfants (1), je me ser fière et contente ! Je supplie le bon Dieu de me donne les lumières et le caractère nécessaires pour accom plir ma tâche envers eux ».

A l'âge où était arrivé son fils, âge si critique a moral comme au physique, on s'explique les alarme de Mme de Lamartine. Il traversait une période d croissance, redoutable à cause de l'état malad qu'elle produisait en lui. Cette situation accidentel contribua toutefois à le tourner davantage vers l poésie et vint rendre nécessaires les soins spéciau qui lui furent donnés.

« Une croissance rapide et une imagination q croissait en proportion plus accélérée encore que me années m'avaient jeté dans des langueurs et des pa leurs qui alarmaient mes maîtres. Ils avaient, je do le reconnaître, une prédilection vraiment maternel pour leur élève favori. Le médecin du collège, con sulté par eux, leur dit qu'il fallait me fortifier pa quelques gouttes d'un vin généreux, de qualité supé rieure à la fade boisson de mes condisciples, par u air moins enfermé que celui des cours et des salle et par quelques heures d'un vigoureux exercice dan la campagne. Un des Pères Jésuites, professeur d belles-lettres, d'une santé délicate aussi, fut charg par ses supérieurs de me conduire deux ou trois fo

(1) Un garçon : Alphonse, et cinq filles : Cécile, Eugénie, Césarin Suzanne et Sophie, que Royer-Collard appelait « une nichée colombes ».

ar semaine dans ces lointaines excursions à travers s montagnes du Bugey.

« Ce professeur de belles-lettres s'appelait le Père arlet. Il était du pays de Calvin, de cette Picardie, ays âpre où la terre froide, la culture uniforme, horizon bas, triste et sans autre borne que l'éternel llon succédant à un sillon semblable, semblent re-uler l'imagination de l'homme en lui-même et lui ire creuser l'infini, cet horizon intérieur de l'âme. La ligion, qui est extérieure et sensuelle dans le Midi, t morne et contemplative dans ces climats. Le Père arlet avait l'austérité de foi et de physionomie de homme de son pays.

« C'était un prêtre de quarante-cinq ans, d'une taille êle et un peu courbée par l'habitude de lire en archant ou de rester courbé longtemps sur l'autel adoration fervente et tremblante devant l'hostie 'il venait de consacrer.

« Cette ferveur ascétique était le caractère dominant son visage. Ses yeux bleus et vifs, presque toujours rdus dans des regards qui ne voyaient de l'horizon e le ciel, étaient quelquefois si invinciblement re-urnés en sens inverse de la vision ordinaire, qu'ils mblaient regarder en dedans plus qu'en dehors. Sa nscience, sans cesse et scrupuleusement examinée, ait son seul horizon : le monde extérieur n'existait s pour lui ; sa piété, toute littérale, n'avait ni épan-ement, ni onction, ni jouissance. C'était par obéis-nce qu'il s'égarait avec moi, presque sans rien voir, us les allées des bois, aux bords des torrents et sur s montagnes de ce beau pays pendant ce printemps. lui traçait le matin son itinéraire, ici ou là, et il

allait parce qu'on lui avait dit d'aller. Il ne m'adre sait pas deux paroles pendant les demi-journées qu devaient durer nos promenades. Je marchais à que que distance derrière lui, cueillant des fleurs, décou vrant les nids, écoutant les merles, regardant l'écum des ruisseaux floconner sur les roches de leurs li profonds, sans m'occuper davantage de lui que je n m'occupais de l'ombre de mon corps qui marchait d vant moi quand je tournais le dos au soleil couchan

« Il tenait toujours un livre ouvert à la main ; c n'était pas un livre profane : c'était bien assez pour l de les lire et de les expliquer par devoir aux élève de sa classe à l'heure des leçons. Toute cette littéra ture païenne et mythologique n'avait aucun charm pour lui. Ce livre était son bréviaire, son psautier o l'*Imitation* de Jésus-Christ ou quelque livre latin d dévotion à l'usage de son ordre et recommandé pa ses supérieurs. Il s'arrêtait de temps en temps, san même s'en apercevoir, pour faire le signe de la Croi après l'antienne, avec une telle componction de visage qu'on voyait sa tête découverte, prématurémen chauve, fumer de zèle, plus que de sueur, au solei Il ne vivait réellement pas sur la terre : sa conversa tion, comme disent les mystiques, était toute avec le anges ; mais c'étaient des anges sévères qui ne sou riaient jamais aux charmes terrestres de la créatio

« Tel était l'homme à qui ses supérieurs avaien assigné le rôle, importun sans doute, de me conduir pour ma santé et pour la sienne, à travers les pl beaux sites de cette pittoresque contrée. Il n'y ava pas de guide plus mal choisi pour faire voir la bel nature, car lui-même ne voyait que son livre. Cet

prodigieuse contention d'une pensée unique, dans un homme qui n'a certainement pas une heure de détente ou de délassement dans sa vie, ne devait cependant pas abréger ses jours, car il y a très peu de temps que j'ai reçu une lettre d'un de ses neveux qui me recommandait quelque chose ou quelqu'un en son nom. Cette lettre me disait que le saint vieillard ne m'écrivait pas lui-même, parce qu'il pensait que les opinions et les événements avaient élevé trop de barrières entre lui et moi. Il se trompait bien : les opinions et les événements ne prescrivent pas contre les devoirs du cœur. Quelques mois après, son neveu m'écrivit de nouveau pour m'apprendre la mort de son oncle. Il avait vécu, ou plutôt il avait pensé et prié jusqu'au-delà de quatre-vingts ans ; pur esprit qui ne laissait pas une pensée à la terre ; elle n'avait été pour lui qu'un marchepied de son autel. La seule dépouille qu'il y laissa était son manteau de prêtre et sa pincée de cendres... » (1)

Le Père Varlet, tout absorbé dans ses méditations sur les psaumes et dans ses prières balbutiées à demi-voix, « me gardait seulement à vue comme le chevrier garde le chevreau qu'on lui a confié et qu'il doit ramener au bercail.

« Quelquefois il s'arrêtait au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un bois ou sur un tertre de gazon, pour essuyer sa sueur et pour respirer entre deux psaumes.

« Pendant ces haltes, je m'asseyais moi-même à quelque distance de mon guide ou bien je m'égarais

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III. « Comment je suis devenu poète », et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

dans les prés et dans les clairières pour cueillir les muguets et les violettes qui embaumaient le printemps. Mais, le plus souvent, le long et obstiné silence de mon guide, la componction de son visage et de son attitude, le livre qu'il feuilletait, le mouvement imperceptible de ses lèvres qui prononçaient à demi-voix ses hymnes, les ténèbres de la forêt, le bruit des feuilles sous mes pieds, la fuite de l'eau gazouillant entre ses rives, le chant des oiseaux, les senteurs vives et enivrantes des simples de ces collines, me portaient aussi à la contemplation. A défaut d'autres passions que mon cœur ne pressentait pas encore, je concevais une sourde et fervente passion de la nature, et, à l'exemple de mon surveillant muet, au fond de la nature, j'adorais Dieu.

« Je me souviens que je composais des prières fleuries, toutes formées, comme d'autant de graines de chapelet, des plus jolies fleurs champêtres cueillies çà et là sur ma route et enfilées, en alternant les couleurs, par un fil arraché à mes bas. Les violettes y représentaient les saintes tristesses du repentir; les muguets, l'encens qui s'élève de l'autel; l'aubépine la miséricorde qui pardonne et sourit après les sévérités divines; l'églantine, la joie pieuse qui rentre dans le cœur et qui l'enivre; l'œillet rouge de poète y représentait le cantique; les marguerites et les boutons d'or, les voluptés et les passions méprisables du monde, qu'il faut fouler aux pieds, sans les voir ou sans les compter, en marchant au ciel. Je m'amusais et je m'édifiais moi-même ainsi. En revenant vers la ville, je roulais entre mes doigts et entre mes pensées les dizaines de ce chapelet végétal et je le jetais sur

a route à moitié fané, en repassant la grande grille u collège, pour en recommencer un autre le lendemain. » (1)

La nature, l'état de langueur produit par sa croissance, les soins donnés par les Bons Pères, l'atmosphère religieuse de la maison, nous avons vu que tout onspirait au collège de Belley pour faire de Lamartine un poète.

Il faut avoir parcouru, à cet âge, ce beau pays, our se rendre compte des impressions de son âme, es enivrantes vapeurs, des chants d'amour qui lui nontaient au cerveau, dans ses promenades solitaires, u milieu des prés et des bois, en face de toutes ces ollines, de toutes ces roches dont pas une ne ressemle à celle qui la suit, de toutes ces montagnes qui éploient devant nos yeux leur manteau de verdure u au loin, comme dans une succession infinie, mêlent l'azur du ciel, ici leurs masses bleuissantes, ailleurs es blanches dentelles de leurs cimes. A chacun des nille plis et replis de terrain, une perspective nouelle : tantôt une cascade qui se précipite et, dans ses onds terribles, projette en gerbes étincelantes la oudre de ses eaux ; tantôt le Rhône, au cours majesueux et rapide ; tantôt une rivière limpide comme le ristal, scintillant au soleil à travers les joncs et les unes ; tantôt enfin quelque petit lac dont la surface ranquille invite à se reposer sur ses bords et reflète es ruines imposantes de quelque abbaye ou de quelque vieux manoir.

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III. « Comment je suis devenu poète », t *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

Les Pères de la Foi, comme les maîtres de celui qui crayonne ces lignes avaient coutume d'organiser pour leurs élèves ces promenades d'une journée entière qu'on appelait à son époque de grands congés. « Précédés de la fanfare, nous traversions la ville à l'aube ! Quel orgueil d'être ainsi transformés en réveille-matin pour les habitants, qui nous regardaient passer à travers leurs persiennes ! Quelle joie de parcourir les sites si variés du Bugey ou de la Savoie sur les chars à échelles destinés aux travaux agricoles, primitifs véhicules trouvés d'une douceur extrême et changés pour nous en chars de victoire ! Quel ravissement pour nos jeunes âmes, lorsque, portés sur un bateau à vapeur ou, plus poétiquement, sur un large bateau de mariniers aux rames mues en cadence, nous glissions sur les eaux bleues du canal de Savières et du lac du Bourget, voyant s'étaler devant nous l'un des plus sublimes panoramas des Alpes ! Quel étonnement en face des gorges de Yenne, de celles de la Dangereuse (près Artemare) ou du Fier ! »

Les excellents professeurs de Lamartine ne négligeaient pas ces charmantes et utiles distractions, récompense et délassement après une longue période d'étude et de travail. Dans ses lettres à ses amis et dans son cours familier de littérature, Lamartine parle lui-même de leurs congés. Comme but on n'avait que l'embarras du choix. La Chartreuse de Porte, le Mollard de Don, la cascade de Glandieu, le lac d'Aiguebelette, le col du Chat et Chambéry, l'abbaye d'Haute-Combe et le lac du Bourget, le château de Châtillon, le val de Fier, le signal du

Colombier, la cascade de Cervérieux, l'abbaye de Saint-Sulpice, Hauteville et ses forêts, les ruines d'Arvière, offraient, à moins de quarante kilomètres, les plus ravissantes excursions qu'une jeunesse puisse rêver.

Les sorties ordinaires et extraordinaires du collège ou les promenades avec le Père Varlet, c'était la nature se révélant, par un contact plus intime, en plein soleil et dans toute son étendue, sous ses plus merveilleux aspects. De tels spectacles — Lamartine dira le mot — auraient rendu le rocher poète.

XII

Cantique sur le torrent de Thoys ; émotions littéraires de Lamartine.

Pendant que le Père Varlet dit avec componction et dans le plus grand silence son bréviaire, Lamartine contemple, admire, s'émeut. Il prie aussi, mais à sa façon, comme prient les poètes. Il s'arrête, le front enflammé, les regards dans l'Infini, mille pensées l'assiègent, que sa main ne peut écrire, ni sa bouche exprimer. Mais l'inspiration qui le transporte ne s'envole pas toujours en vagues rêveries, en fugitives fumées. Elle se fixe parfois dans un ensemble de mots et de rythmes que les anciens appelaient la langue des dieux. Dès lors, il peut se croire poète.

« Quelquefois aussi je composais en silence des psaumes enfantins, à l'imitation de ceux de David que j'entendais sans cesse murmurer par le Père Varlet récitant son bréviaire. J'en ai conservé quelques strophes incomplètes que j'avais données à mes sœurs en revenant à la maison aux vacances et que j'ai retrouvées, il n'y a pas longtemps, en feuilletant les

modèles d'écriture et de dessin livrés aux rats dans un cabinet noir de notre maison paternelle. Les voici : on y verra la pente et la première goutte de ce ruisseau de poésies qui devint plus tard les *Harmonies*. L'enfant est le germe d'un homme.

CANTIQUE SUR LE TORRENT DE THOYS (1).

PRÈS DE BELLEY

I

Qu'as-tu vu là-haut, torrent suant d'écume,
Pour reculer d'effroi comme un coursier rétif,
Pour te cabrer d'horreur dans le ravin qui fume,
Pour te briser hurlant de récif en récif ?
Tes bons, tes secousses,
Les cris que tu pousses
Dans leur nid de mousses,
Font peur aux oiseaux ;
La mère qui tremble
Aux branches du *tremble*
Appelle et rassemble
Ses petits, tout trempés de la poudre des eaux !

II

L'aigle seul, assez fort pour lutter avec l'onde,
Se précipite en bas du sommet du rocher ;
Il se rit de ta peur, il te brave, il te sonde ;
Il remonte, il descend comme un hardi nocher.
Son aile intrépide
Bat le roc humide,
Se renverse et ride
Ton flot qui s'enfuit :

---

(1) Les éditeurs des œuvres de Lamartine ont, par erreur, imprimé Tuisy au lieu de Thoys.

L'abîme répète
Le cri qu'il te jette ;
Son duvet reflète
L'éclair de son soleil qu'il porte dans la nuit !

III

As-tu donc vu là-haut ton Dieu dans le nuage,
Torrent épouvanté, pour te sauver ainsi ?
Du Jéhovah des eaux as-tu vu le visage ?
Du froid de ses frissons es-tu resté transi ?
Fuis ! c'est ton maître et ton juge !
Fuis ! c'est le Dieu sans refuge
Qui sécha l'eau du déluge,
Qui refoula le Jourdain ;
Qui, pour ouvrir une route
A son peuple ingrat qui doute,
Prit la mer et la tint toute
Un jour au creux de sa main !

IV

Tu n'es qu'un élément ; mais moi, je suis un homme !
Tu fuis et moi j'adore, ô stupide torrent !
Quoi ! Tu ne sais donc pas le nom dont il se nomme ?
Quoi ! Tu ne lis donc pas dans ton flot transparent ?
Moi, je le lis sans nuages
Dans le livre à mille pages
Que la nature et les âges
Déroulent incessamment ;
Dans les syllabes divines
Qui luisent sur les collines,
Majuscules cristallines
Dont l'étoile l'imprime au bleu du firmament !

V

Ah ! si tu le savais, flot sans yeux et sans âme
Tu ne t'enfuirais pas avec ces cris d'horreur,
Tu ne te fondrais pas comme l'eau sur la flamme,
Tu ne remplirais pas ces rocs de ta terreur !

Tu courrais, de cime en cime,
De sa gloire grandir l'hymne :
Tu t'étendrais dans l'abîme
Comme un limpide miroir ;
Et ses anges sur leur plume
Lui feraient monter ta brume
Comme l'encens qu'on allume
Monte en sentant le feu du creux de l'encensoir.

VI

Et des petits oiseaux l'harmonieuse troupe
Aux soupirs de tes bords viendrait s'unir en chœur,
Boirait ta goutte d'eau comme dans une coupe
Et riderait ton sein d'un battement de cœur.
Ton écume vagabonde,
Le limon, la feuille immonde,
Qui roulent avec ton onde,
Ne terniraient plus tes flots,
Las de ta fuite insensée,
Ta vague, en sa main bercée,
Serait, comme ma pensée,
Tout lumière au dehors, au dedans tout repos !

VII

Et les enfants viendraient, penchés sur tes eaux vives,
Regarder ce que Dieu sous la vague accomplit,
Et le sacré vieillard qui me guide à tes rives
S'asseoirait pour prier sur les fleurs de ton lit.
Et de ses saisons passées
Les images retracées
Feraient jouer ses pensées
Autour de ses cheveux blancs,
Comme, quand l'hiver assiège
Le chaume qui les protège,
On voit dehors, sur la neige,
Au seuil de leurs maisons, jouer de blonds enfants.

VIII

Mais tu ne me réponds que par des coups de foudre :
Tu ne fais que du vent, de l'écume et du bruit ;
Ton flot semble pressé de se réduire en poudre
Et d'échapper au vent, dont l'aile te poursuit !
Cours donc où va le tonnerre,
Et le tremblement de terre,
Et l'aigle échappé de l'aire,
Et le coursier qui dit : Va !
Toutes choses insensées,
Par un vague instinct chassées
Et qui semblent si pressées
D'échapper à Jéhovah !

IX

Mais moi, l'enfant du Père et que ce nom rassure,
Je m'y sens attiré d'un invincible aimant.
Ce nom chante pour moi dans toute la nature
Et mon cœur, sans repos, le sait même en dormant.
Ainsi, fatigué de veille,
L'enfant de chœur, qui sommeille,
Du cierge qu'ourdit l'abeille
Laisse vaciller le feu ;
Sur le parvis qu'il traverse,
En dormant sa main le berce :
La torche en vain se renverse ;
La flamme se redresse et monte encore à Dieu !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Je montrais un jour, en revenant à la ville, ce petit cantique au vieux prêtre. Il ne put s'empêcher de dérider les plis toujours un peu sévères de sa bouche ; il applaudit même à deux ou trois de mes

images, surtout à celle des saintes pensées des vieillards comparés à des enfants qui jouent en hiver sur la neige, sans sentir le froid, et à celle de l'enfant de chœur assoupi, qui laisse pencher le cierge sans que la flamme cesse de monter à Dieu.

« Il me demanda de lui écrire plus correctement ce cantique pour le faire lire au Père Debrosse, supérieur du collège ; mais il ne le lut point dans la classe, sans doute de peur de manquer à la discipline antipoétique de nos leçons.

« Les Jésuites cependant en eurent connaissance ; ils m'en firent plusieurs fois compliment depuis, pendant les récréations, et, après leur dispersion, on dut retrouver cette ébauche, parmi les papiers du Père Debrosse, dans les balayures du collège.

« Cette ébauche ne méritait pas un autre sort. La poésie se compose de trois choses : sentiment, peinture, musique. Dans ce cantique d'enfant, il n'y avait que de la musique et un peu de peinture. Le rythme m'enivrait déjà ; mais le rythme seul ressemble à ce chef d'orchestre qui bat la mesure avec son archet pendant les silences de la mélodie.

« Cependant les aspects tour à tour riants ou grandioses qui se déroulaient à mes yeux d'enfant, pendant ces longues excursions de quatre ou cinq heures dans ce beau pays, avant-scène des Alpes, me remplissaient l'imagination d'images, d'autant plus imprimées en moi que le silence obstiné de mon guide me permettait moins de distractions. Il me rendait contemplateur par force.

« Cette belle et pittoresque nature était comme un livre qu'on m'aurait contraint à lire, pendant un cer-

tain nombre d'heures par jour, en déchiffrant tout seul le sens. Je n'étais que trop prédisposé à m'y absorber tout entier ; je m'y plongeais par tous mes sens : ciel sur ma tête, herbes et fleurs sous mes pieds ; Alpes lointaines, Rhône rapide, cascades écumantes, horizons sinistres ou gracieux sous mes regards ; bruit des eaux, des feuilles, des oiseaux, des insectes à mes oreilles ; ombres des forêts sur mon front ; odeurs enivrantes des prés fauchés du matin, séchant en meules sur les revers des coteaux ; bains d'air rafraichissants ou attiédis qui rendaient à tous mes membres la première élasticité de l'enfance ; sentiment d'une telle légèreté et d'une telle volatilisation de corps qu'il me semblait que la brise n'avait qu'à souffler pour m'emporter, avec l'insecte ailé ou avec la feuille flottante, dans l'océan bleu de l'air des montagnes circulant autour de moi.

« Ces impressions auraient rendu le rocher poète. Je le devenais davantage chaque jour, mais je ne savais guère encore ce que c'était que la poésie.

« Une lecture que nous fit exceptionnellement dans notre salle de rhétorique un de nos maitres les plus aimés, le Père Béquet, m'en apprit davantage que tous les vers classiques de Virgile ou d'Horace interprétés péniblement jusque-là. Je revois d'ici le lieu, la place, le jour et l'heure. Toutes les grandes lectures sont une date de l'existence ! » (1).

On s'en souvient, « le Père Béquet n'était nullement comme le Père Varlet, un cénobite pétrifié dans

(1) *Souvenirs et portraits*, ch. III. « Comment je suis devenu poète » et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

sa cellule par son austère piété ou comme le limaço fossile dans sa coquille : c'était un homme du mond Il était entré tard dans l'ordre ; et, après une vie re pandue, il avait voulu recueillir la maturité de sa vi et utiliser à l'instruction littéraire de la jeunesse se talents et ses goûts, goûts et talents d'un lettr accompli. La littérature était pour lui la moitié d l'existence, sa piété même était littéraire. Il croya que l'esprit humain est comme la glace de cristal e que, plus on le polit, plus il reflète de divinité dan ses œuvres.

« Nous l'aimions tous, surtout les plus grands e les plus lettrés d'entre nous. Il était plutôt pour nou un condisciple avancé en années qu'un maître. Se conversations familières avec nous dans les jardins pendant les heures de délassement, étaient les meil leures et les plus charmantes de ses leçons. Son goû raffiné tenait un peu de la douce et exquise molless de son caractère. Ce caractère était gracieusemen imprimé sur sa physionomie. Son visage était presqu toujours déridé, non par un rire bruyant et ouvert mais par ce sourire fin et pensif qui semble releve sur les lèvres une demi-pensée et un demi-mot. On voyait que ce qu'il contemplait en lui-même était tou jours bon, spirituel, agréable à lui-même et aux autres. Ses lèvres en avaient contracté un pli : c'étai la réticence de la bonté qui médite un plaisir à faire ou une amabilité à dire.

« Le seul défaut littéraire de cet excellent homme tenait à ses qualités de cœur et d'esprit : il y avait un peu d'efféminatio n dans son goût et de fleurs dans son style. Il y a un genre d'ornementation gothique

u'on appelle le gothique fleuri; le style du Père Béquet était du français fleuri. On juge de son attrait pour M. de Chateaubriand, le grand génie de cette magnifique corruption de style.

« M. de Chateaubriand venait de faire paraître le *Génie du Christianisme*. Les Jésuites, très favorisés alors par l'Empire et par le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, saluèrent le *Génie du Christianisme* avec moins d'enthousiasme que le parti de l'Empire et le parti royaliste ne l'avaient salué; ils ne se dissimulèrent pas que le secours apporté en apparence à la religion était un secours dangereux, plus poétique que chrétien, et que les sensualités d'images et de cœur, par lesquelles l'écrivain alléchait pour ainsi dire les âmes, étaient au fond très opposées à l'orthodoxie littéraire et à la sévérité du dogme et de l'esprit chrétien. Mais, tout en élaguant très prudemment du livre les parties trop romanesques ou passionnées trop propres à allumer ou à efféminer les passions précoces de leur jeunesse, ils le laissèrent circuler à demi-dose dans leurs collèges. Un abrégé, en deux volumes, épuré d'Attala, de René et plusieurs autres chapitres trop remuants pour des âmes déjà émues, furent mis par eux dans les mains de leurs maîtres d'étude. A titre de professeur de belles-lettres, le Père Béquet en reçut le premier exemplaire. Il était trop ravi pour renfermer en lui-même son ivresse et trop communicatif pour ne pas nous associer à son bonheur » (1).

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, chap. III. « Comment je suis devenu poète ».

Le Père Béquet se procura donc le plaisir de porte lui-même à la connaissance de ses élèves les plu belles pages du brillant écrivain. Une telle littéra ture, c'était certainement du nouveau, de l'inconnu pour tout le monde, pour Lamartine, comme pou tous ses contemporains.

XIII

Une classe intéressante ; une lecture de Chateaubriand ; lecture de Xavier de Maistre dans une excursion au Colombier ; une excursion au Colombier ; retour à Mâcon en 1806.

L'AGE du pur sentiment commence à passer. La partie intellectuelle de l'âme, en se développant, joint à l'impression instinctive et sentimentale la faculté de discerner, la connaissance de l'ordre et du goût littéraire. Le poète se complète, car la poésie, c'est, en même temps qu'une phrase brillante et cadencée, le bon sens porté à un degré supérieur. La poésie, c'est le beau, or le beau — jamais poète ne le montra de façon plus saisissante — c'est la splendeur du vrai.

Nous allons voir comment Lamartine arrivé en rhétorique appliqua ce principe et exerça pour la première fois, à l'égard de Chateaubriand, sa raison littéraire.

« Un jour de printemps, les rayons du soleil de mai entraient, avec les senteurs des jardins et des prés, par la fenêtre ouverte de la classe, au rez-de-chaussée ; la sève rajeunie de la saison circulait dans nos veines comme dans les plantes ; ces lueurs, ces

odeurs, ces bourdonnements d'insectes, ces parfums de la campagne apportés par les bouffées du vent tiède, appelaient toutes nos pensées au dehors.

« Je ne sais quel vague ennui, phénomène ordinaire du printemps sur les hommes sédentaires, se trahissait en nous par l'inattention, les nonchalances d'attitude, les bâillements mal contenus sur les bancs de bois de la salle. Le Père Béquet lui-même, très indulgent de sa nature, semblait atteint comme nous de cette sorte de somnolence générale ; il nous lisait et nous commentait, sans goût et sans verve, je ne sais quels vers ou quelle prose des livres classiques dont les images et les pensées étaient aussi usées, pour lui et pour nous, que le parchemin taché d'encre de nos livres d'étude.

« Un autre livre broché en papier de couleur était fermé sous son bras, entre son habit noir et son coude : on voyait qu'il y pensait malgré lui ; son regard, distrait de ses textes grecs et latins ouverts sur le pupitre de sa chaire, se détournait involontairement et tombait obliquement sur le livre pressé contre son cœur.

« Nous-mêmes nous regardions avec curiosité ce livre dont la couverture inusitée excitait notre étonnement. Nous avions comme le pressentiment ou comme l'attente de quelque chose d'extraordinaire contenu dans ce mystérieux volume.

« Tout à coup le Père Béquet ferme ses livres grecs et latins. Il nous dit que la classe était finie par exception pour cette matinée, mais que, pour remplir plus agréablement l'heure qui nous restait avant la sortie, il allait nous faire une lecture dans un livre

LES CHARMILLES

D'après une photographie de M. Joseph Chaboux.

mondain qui venait de paraître et dont l'auteur, inconnu jusque-là, s'appelait Chateaubriand.

« Ce petit prologue, prononcé avec l'accent d'un homme qui annonce une bonne nouvelle à son auditoire et qui fait entendre plus qu'il ne dit, réveilla tout à coup notre attention. La sérénité du jour de fête entrant par la fenêtre grillée de la classe, le chant des oiseaux sous la charmille, l'espoir d'aller bientôt nous-mêmes respirer librement dans ces allées l'air du printemps, nous prédisposaient au plaisir. Nous fermâmes donc nos livres d'étude dans nos pupitres et, les coudes appuyés sur la table, la tête dans nos mains, nous prîmes l'attitude des disciples qui écoutent le maître dans le tableau de l'*Ecole d'Athènes* de Raphaël.

« Mes amis, nous dit alors le bon professeur, je vais « faire une chose inusitée, peut-être répréhensible, « je vais tenter sur vos esprits une épreuve de goût ; « je vais voir si l'impression qu'un livre tout moderne « m'a faite ce matin, en parcourant ces pages, est « une illusion de la nouveauté ou si c'est une admi- « ration légitime et motivée pour des images et pour « un style aussi réellement beaux que l'antique où « nous cherchons ensemble le beau. Ecoutez avec « attention les pages que je vais vous lire, recueillez « bien vos impressions et vos jugements ; je vous « interrogerai ensuite sur vos propres sentiments et « je vous donnerai, pour sujet de composition de- « main, l'analyse raisonnée de ces pages. Ceux d'en- « tre vous qui préfèrent, à cause de leur âge plus « tendre, les promenades et les jeux de cette belle « matinée à des délassements d'esprit, peuvent se

« retirer; les autres resteront librement avec moi « pour d'autres plaisirs. »

« La foule s'élança dans les jardins avec des cris de joie qui se confondirent avec les gazouillements des oiseaux libres des charmilles ; huit ou dix adolescents des plus âgés ou des plus lettrés restèrent, retenus par la confiance qu'ils avaient dans le goût délicat du maître et par leur attrait déjà prononcé pour les plaisirs de l'esprit. J'étais du nombre : mes deux rivaux et mes deux amis, Louis de Vignet et Aymon de Virieu, se groupèrent avec moi au pied de la chaire. Nous étions tout regards et tout oreilles pour le phénomène promis... » (1)

« Le Père frappa sur son livre et commença :

« Il est un Dieu. L'impie seul a dit : « Il n'y a pas « de Dieu. » La grandeur des idées, la pompe des mots nous saisirent. La voix solennelle du Père, les larmes qui semblaient poindre de son cœur ou trembler dans sa poitrine, la nouveauté de ces accents, la sainteté de ces délices, enivraient nos oreilles et captivaient nos imaginations. Nous entendîmes ce que nous n'avions jamais entendu : le beau dans le vrai, le sentiment dans la grandeur, le mouvement du cœur dans l'harmonie des langues ; il n'y avait pas besoin de nous provoquer au silence. Le silence se faisait de lui-même, par la peur de perdre une de ces magnifiques phrases qui nous parlaient de l'inconnu. Le mystère, traduction de l'infini dans la nature, achevait toutes ces majestés de la parole. La grâce y était

(1) *Souvenirs et portraits*, ch. III. « Comment je suis devenu poète » et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

aussi merveilleuse que la grandeur. La femme y tenait de l'ange. Attala était la divinité des forêts ; nos cœurs l'adoraient, sans la comprendre... (1)

« L'heure sonna trop prompte à la lugubre horloge de la chapelle : nous aurions voulu que le temps n'eût plus d'heures ; le grand peintre d'impressions et le grand musicien de phrases nous avait enlevé le sentiment du temps écoulé. Le livre était fermé, que nous lui demandions encore des pages. Nous remerciâmes le maître de nous avoir fait anticiper ainsi sur le plaisir que nous nous promettions, en sortant à la fin de l'année d'études, de lire à satiété ces volumes. Ces quelques gouttes n'avaient fait qu'irriter notre soif. Nous n'eûmes pas d'autre entretien tout le reste du jour ; nous en rêvâmes la nuit ; nous en recherchâmes les mélodies de pensées dans notre mémoire, au réveil... » (2)

« Pendant longtemps, la promesse de nous lire encore quelques fragments de ce merveilleux ouvrage fut le plus infaillible encouragement au travail que nos professeurs pussent nous offrir. J'étais certainement un des plus touchés, parce que les trois notes qui étaient nées avec moi, la religion, la mélancolie et la famille, étaient aussi les plus neuves et les plus divines du génie de Chateaubriand... » (3)

« Dès ce moment, le nom de M. de Chateaubriand fut une fascination pour nous ; il remplit notre esprit d'un éblouissement d'images et notre oreille d'un

---

(1) *Mémoires inédits.*

(2) *Souvenirs et Portraits*, ch. III, « Comment je suis devenu poète », et *Cours familier de littérature*, entretien XXIII.

(3) *Mémoires inédits.*

enivrement de musique qui nous donnait le vertige de la poésie. Il fit le même effet sur Béranger plus avancé en âge.

« Pourquoi? parce que, indépendamment des beautés réelles de ce style, ce style était neuf, et qu'il y a, dans la nouveauté, une primeur de sensations qui est, à elle seule, une beauté littéraire. De même que chaque peuple, chaque civilisation et chaque siècle portent leurs pensées, ils portent aussi leur style. M. de Chateaubriand nous révélait le style du dix-neuvième siècle : style composite, comme le genre d'architecture auquel on applique ce nom ; style qui mêle tous les genres, qui associe le raisonnement, l'éloquence, l'élégie, le lyrisme, la peinture, la poésie, et qui recouvre le tout d'un vernis magique de paroles musicales, pour faire illusion souvent sur le peu de solidité du fond.

« Aussi les œuvres de M. de Chateaubriaud furent-elles un des premiers livres sur lesquels nous nous précipitâmes, comme sur la proie de nos imaginations, à la fin de nos études, en rentrant dans les bibliothèques de famille. Je dirai ailleurs, en examinant le mérite de ce grand prestidigitateur de style, ce que *René* et *Atala*, *Les Martyrs*, donnèrent de délire à mon imagination ; mais je dois dire aussi que, dès ces premières lectures au collège, tout en étant plus ému peut-être qu'aucun autre de mes condisciples de la peinture, de la musique et surtout de la mélancolie de ce style, je fus plus frappé que tout autre aussi du défaut de raisonnement, de naturel et de simplicité qui caractérisait malheureusement ces belles œuvres. Je me souviens qu'un jour, assis avec

quatre de mes condisciples sur un tronc d'arbre, au bord du Rhône, nous lûmes, pendant toute la récréation, quelques chapitres du *Génie du Christianisme*, et que nous en fûmes émus jusqu'aux larmes d'admiration. Quand le livre fut fermé, nous nous interrogeâmes les uns les autres sur nos impressions réfléchies ; tout le monde s'écria que c'était le plus beau des livres qui fût jamais tombé sous nos yeux, dans le courant de nos lectures. « Et toi ? me demandèrent mes camarades. — Moi, répondis-je, je pense comme vous ; c'est bien beau, mais ce n'est pas du vrai beau encore. — Et pourquoi? ajoutèrent-ils. — Parce que c'est trop beau, parce que la nature y disparaît trop sous l'artifice, parce que cela enivre au lieu de toucher ; et, s'il faut tout vous dire, en un mot, ajoutai-je, parce que les larmes que nous venons de verser, en lisant ces pages, sont des larmes de nos nerfs et non pas des larmes de nos cœurs. »

« Mes amis se récrièrent alors sur la sévérité de ce jugement précoce, qu'ils ont ratifié depuis ; ils m'ont rappelé bien souvent plus tard cette précocité de bon sens qui se laissait séduire, mais qui ne se laissait pas tromper par ce grand génie de décadence.

« Cependant, M. de Chateaubriand fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent, dès mon enfance, le grand horizon de la poésie moderne.

« C'est ainsi que, d'abord la nature, puis l'imagination, puis la piété, puis l'amour, me donnèrent les premiers instincts et les premières leçons de poésie. Je n'ai jamais eu une pensée dont je ne trouve la racine dans un sentiment ; tout vient du cœur : *Nascuntur poetæ*. J'ai trouvé l'autre jour cette inscrip-

tion au crayon et signée seulement d'une initiale, sur la vieille porte vermoulue de ma maison de village, à Milly ; l'anonyme a raison... » (1)

Dans le chapitre des *Souvenirs et Portraits* et du *Cours familier de littérature*, spécialement consacrés à Chateaubriand, Lamartine complète sa pensée par ces lignes ;

« Quand parut le *Génie du Christianisme*, j'étais au collège des Jésuites. Je fus ébloui, mais non convaincu. Tout jeune que j'étais, cela me fit l'effet d'un beau thème de rhétorique.

« Je me vois d'ici au bord du Rhône, dans les environs de Pierre-Châtel, en Bugey, assis avec quelques-uns de mes camarades... Un jeune homme nous lisait les plus beaux morceaux... Nous écoutions ravis... ce merveilleux style... » (2)

« Qu'était-ce donc que ce génie inconnu qui se révélait tout à coup aux hommes ? Voici ce que nous entendîmes murmurer çà et là par nos maîtres, en rentrant, curieux, des bords escarpés du Rhône à la ville :

« C'était un gentilhomme qui ne sortait d'aucune école que de celle de la mer, des forêts vierges du nouveau monde. On le disait jeune comme les prodiges, qui n'ont point d'ancêtres, sauvage comme les prophètes qui ne ressortent que d'eux-mêmes et de Dieu, triste comme les immensités. Il avait paru tout à coup à son siècle, un livre à la main.

« Ce livre était bien plus qu'un chef-d'œuvre, c'était

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III. et *Cours familier de littérature*, XXIII.

(2) *Ibidem*, « Chateaubriand ».

un mystère ; c'était bien plus encore, c'était un sentiment, une résurrection, un passé évoqué de toutes les tombes, de tous les cœurs. On ne lui demandait pas d'où il venait, mais on pleurait en le revoyant, comme en revoyant une ombre.

« Quel ascendant un pareil livre ne devait-il pas prendre au premier pas sur un monde renversé, bouleversé, dépouillé, égorgé, qui ne savait plus que croire, que sentir, que dire, et qui attendait une voix d'en-haut pour reprendre haleine ? Jamais une pareille réaction n'avait été mieux préparée ici-bas.

« L'énigme de l'auteur se mêlait à l'énigme de l'ouvrage... » (1)

Lamartine, lui-même, prenait part, d'une façon toute particulière, à cette réaction religieuse du commencement de ce siècle. Avec les grandes leçons de ses maîtres, avec les chants de la nature qui correspondaient aux chants intimes de son âme, le mouvement religieux dont les œuvres de Chateaubriand étaient l'indice autant et plus que la cause, l'éleva de suite aux plus hauts sommets et captiva son cœur. C'est l'idée religieuse qui rayonna sur son âme au début comme aux confins de sa vie.

Aussi grand poète et sous quelques rapports plus

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, ch. III, et *Cours familier de littérature*, entretien CLXI. Malgré ses réticences sur le genre de beauté propre à à la littérature de Chateaubriand, Lamartine avait de lui la plus haute opinion et le regardait comme le premier écrivain de son époque, ainsi que le démontrent ces lignes empruntées encore à son *Cours familier de littérature*, même entretien, IX : « De tous les hommes célèbres alors il n'y en avait qu'un qui fût pour moi un grand homme, c'était M. de Chateaubriand.

« Je sentais d'instinct que cet homme était d'une race supérieure à la mienne et que le génie l'avait marqué au front. Je ne le comparais à aucun autre écrivain de son temps... »

vraiment poète que Victor Hugo, il avait, par-dessus toutes choses, beaucoup de cœur. Or, le cœur rectifie le jugement et Lamartine, malgré de courtes et passagères défaillances, garda sa raison toujours intacte. Cette émotion qu'il ressentait au collège de Belley en face du vrai, du beau, du bien, il l'éprouva sans cesse. Elle fut sa sauvegarde durant sa carrière si mouvementée et si brillante ; elle le garantit contre les atteintes dégradantes du scepticisme et lui épargna de trop violents écarts. Chez lui, les mobiles humains perdent ce qu'ils ont de bas et d'avilissant. Son esprit voit tout de haut, poétise tout, ce qui peut être quelquefois un danger, convenons-en, mais ce qui relève très efficacement les écœurantes et mesquines préoccupations de l'existence. C'est en tout cas l'indice d'une âme noble et grande. Si l'écolier de Belley, déjà si sensible aux beautés littéraires, ne devint pas le roi des poètes, il mérite de recevoir une appellation non moins flatteuse, et, on peut le redire, Lamartine, c'est la poésie.

C'est par la raison, la noblesse des idées, la haute philosophie, la sincérité des sentiments, qu'il l'emporte sur ses contemporains et sur Chateaubriand lui-même. « La renaissance chrétienne, commencée par Chateaubriand, se continue par Lamartime. Seulement, le premier n'a qu'une sensibilité d'imagination et qu'une religion littéraire : païen au fond, il monte le christianisme comme un opéra, avec plus de décors et de mise en scène que de conviction et de foi.»

Ces paroles sont de M. Emile Deschanel (1). L'é-

(1) *Lamartine*, t. I, ch. IV.

minent critique reconnaît que le style de Chateaubriand n'est pas du vrai beau. En cela, il se range à l'avis exprimé par Lamartine, lorsqu'il était au collège de Belley.

La religion de Lamartine était plus vraie, plus profonde que celle de Châteaubriand. S'il était né cinquante ans plus tard, elle eût été plus positive et plus philosophique encore : il serait devenu le chef d'un centre catholique français. Comme l'a si bien fait ressortir M. E.-M. de Vogüé, il a été le précurseur des âmes généreuses qui essayèrent, de nos jours, la fondation de ce grand parti, l'un des premiers ouvriers des grandes choses qu'ils avaient en vue, et qu'on verra se réaliser peut-être un jour, quand les hommes de dévouement seront plus nombreux et que la haine des ambitieux et des démolisseurs systématiques se sera éteinte dans l'impuissance, dans l'effroi causé par le chaos et la ruine sociale. Mais, bien qu'affranchi, dans une certaine mesure, de son irrésistible influence, il dut subir, plus qu'il ne pensait, la mode ultra-sentimentale et fleurie de Chateaubriand.

A l'époque où le Père Béquet fit à Lamartine et à ses camarades de classe la lecture du *Génie du Christianisme* et de divers fragments de Chateaubriand, le jeune poète avait achevé la plus grande partie de ses études. Il était en rhétorique.

Mais une autre lecture l'intéressa beaucoup en ce moment, c'est celle que lui fit, un jour, son ami Louis de Vignet, d'un manuscrit de son oncle Xavier de Maistre. Vignet l'avait pris à part, ainsi que leur ami commun Aymon de Virieu, pour leur lire, au

milieu d'une excursion au Colombier, des pages inédites du délicat écrivain. Aymon et lui ne connaissaient encore de Xavier de Maistre que *Le Voyage autour de ma Chambre*. Voici du reste le récit qu'il nous a laissé de cette excursion et de cette lecture :

« Nos entretiens roulaient alors sur nos familles. Vignet surtout nous intéressait vivement, en nous parlant de la sienne. Nous l'écoutions avec déférence. Il ne se lassait pas de nous parler avec un ton d'oracle des quatre oncles qui composaient ce cénacle de grands esprits : avant tout de son oncle l'aîné, l'ambassadeur, puis de son oncle le futur évêque, puis de son oncle le colonel, puis enfin de son oncle Xavier, qui avait dans sa famille la réputation du plus léger des écrivains et du plus modeste des hommes.

« Nous connaissions le *Voyage autour de ma Chambre*, aimable badinage qui avait paru entre 1795 et 1800 et dont les émigrés avaient fait en France la popularité. Mais nous ne connaissions pas autre chose de ce génie caché. Un soir pourtant il nous aborde avec un assez gros paquet timbré de Chambéry, sous son bras. « C'est, nous dit-« il, un envoi de ma mère, sœur de Xavier dont « vous m'avez entendu parler ; il lui adresse, du fond « de la Russie, un petit ouvrage pour amuser ses « soirées solitaires, intitulé le *Lèpreux de la cité « d'Aoste*. C'est, lui dit-il dans sa lettre, la simple « histoire d'un pauvre malade, relégué du monde « par une infirmité contagieuse qu'on appelle la « lèpre qu'on soignait jadis dans les léproseries qui « sont éteintes partout, mais qui subsistent encore « aujourd'hui dans nos hautes montagnes. Si vous

voulez, nous la lirons ensemble le premier jour de promenade au *Mont Colombier* ; on nous y porte à dîner à cause de la distance, et nous aurons le temps de la lire en liberté et en solitude, entre le dîner et le retour. »

« Nous acceptâmes le rendez-vous avec joie, et nous ttendions avec impatience que le jour de la promeade au *Mont Colombier* fût ramené par la saison. l ne tarda pas plus d'une semaine. C'était au printemps ; l'herbe précoce commençait à poindre sur les laciers parmi les hautes cimes des montagnes du Bugey, voisines des Alpes de la Savoie. Cette promeade était une récompense pour les meilleurs élèves u collège ; pour nous la récompense était double, ar nous portions tour à tour sous notre habit le maauscrit de Xavier de Maistre dont nous ne supposions as encore le prix.

« Ceux des Pères de la Foi qui nous accompanaient avaient divisé la course en deux journées e marche pour qu'elle ne dépassât pas nos forces. e premier jour, nous allâmes dîner et coucher hez le père d'un de nos camarades, M. Jenin, ancien olonel de gendarmerie, retiré à Virieu-le-Grand, ans une solitude champêtre, où il élevait de beaux talons, dans ses prés et hautes herbes, pour se rapeler son état, et les vendre aux inspecteurs des aras de l'Empire. Un ruisseau d'eau de neige, tanôt troublé par la chute des avalanches, tantôt limide, pendant l'été, roulait sans bords sur un large it de cailloux devant la maison, avec un léger bruit l'eau courante sur les pierres rondes. Le village tait plus haut, grimpant de pente en pente sur les

collines dénudées (1). La clarté du jour, le murmure des eaux, la course folle des poulains dans les prés, les villageois aux fenêtres ou sur le seuil de leur porte, la gaieté tranquille de cette élite de jeunes gens retrouvant, dans cette maison rustique, chez un de leurs camarades, l'image de leur demeure de famille, donnaient au paysage et à la demeure de M. Jenin un air de fête et de sérénité.

« M. Jenin le père nous attendait avec des guides pour le lendemain, et des granges pleines de paille et de foin odorant pour la nuit. Les longues tables, simplement mises mais abondamment servies, s'étendaient dans toute la maison : fête de la famille dont la nature faisait tous les frais. Après le repas, nous passâmes en revue devant les dames, puis nous allâmes faire la prière du soir dans le verger. On nous distribua ensuite dans les fenils et dans les granges, et nous nous couchâmes, sans quitter nos habits, sur les bottes de pailles déliées pour nous. La conversation ne fut pas longue, nous devions nous mettre en route au crépuscule pour atteindre et gravir le Mont Colombier, y passer la journée et revenir le soir souper et coucher à Virieu-le-Grand.

« La montagne, qui s'élève presque inopinément d'un groupe montueux du haut Bugey, nous offrit peu de spectacles et d'incidents jusqu'au sommet.

---

(1) Ce mot « dénudées » dit trop. Oui, il y a des roches dénudées à Virieu-le-Grand ; mais il y a aussi de riches coteaux et des flancs de montagnes que recouvrent des vignes superbes aux vins renommés. Les vins blancs, couleur d'or, possèdent tout à la fois les qualités du Madère et du Champagne ; les vins rouges, au parfum de framboise, vieillissent un siècle. Loin d'être nu, ce pays est couvert d'un vêtement royal.

'élévation nous opposa quelques petits glaciers (1), t un grand nombre d'entre nous y fut saisi d'accès e fièvre : les extrêmes ne sont pas bons à l'homme. ous redescendîmes vite pour nous restaurer et nous épandre sur la pente parmi les sapins. Vignet nous t signe, à Virieu et à moi, de nous séparer de la oule et de choisir un site écarté pour notre lecture. ous rencontrâmes facilement une retraite inaccessi- e à l'œil et à l'oreille de nos compagnons. C'était n rocher à pic dominant comme un promontoire les bords ombragés de la montagne et ombragé lui- êmc de sept à huit gigantesques sapins qui for- aient rideau contre les regards curieux.

« Le cours à sec d'une avalanche de neige y creusait evant nous un lit large et profond de pierres roulées, e rochers croulants, d'arbres déracinés, d'arbustes ouchés à terre, espèce de vallée du Dante qui allait engouffrer dans la nuit de la forêt inférieure. A notre auche un pan de mur, à moitié démoli, d'une an- enne chapelle du monastère, ou de la cellule d'un rmite, enfoui sous des branches d'arbres verts, élevait de quelques pieds seulement au-dessus du ol, et réverbérait sur nous les derniers reflets du so- il du soir (2) ».

« Cette ruine isolée nous faisait penser à ce lépreux

---

1) Il faut se figurer que Lamartime faisait cette excursion au prin- mps, à l'époque ou toutes les neiges et glaces n'ont pas encore du. L'été, on n'en trouve point.

2) Le lieu dépeint ici doit être l'emplacement de l'ancienne abbaye Arvières, qu'on rencontre sur la route du sommet du Colombier, baye illustrée par le séjour de saint Artaud, évêque de Belley. Au lieu de ses ruines, s'élève aujourd'hui la maison d'un garde forestier, les touristes reçoivent gracieusement l'hospitalité au passage.

dont nous allions lire les tristes aventures. Aucun sit ne paraissait mieux choisi pour une pareille lecture...

Louis de Vignet commença par expliquer que so oncle Xavier commandait, en 1798, un petit détache ment de troupes savoyardes, formant la garnison d la cité d'Aoste. La cité d'Aoste, petite ville solitair et pittoresque, bâtie sur le revers des Alpes piémon taises, pouvait se trouver envahie par les armée françaises, après la prise du fort de Bar. On sait qu plus tard, ni la cité d'Aoste, ni le fort de Bar n'em pêchèrent nos troupes d'accomplir la hardie traversé du Saint-Bernard et de se répandre à l'improviste e Italie.

C'est pendant son séjour à Aoste que Xavier d Maistre avait fait visite au château ruiné de *Bramafa* où un malheureux atteint de la lèpre était reclus. C nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*) aurai été donné à ce château par les gens du pays, à la suit d'un acte de vengeance du comte René de Chalons qui laissa y mourir de faim, dit-on, la princesse Mari de Bragance, son épouse.

On juge de l'impression que fit sur les trois jeune amis la lecture du simple et attendrissant récit, reçu par de Vignet. Tout les émut profondément, l'épisode du chien tué sous les yeux du pauvre malade parce qu'il venait lui faire visite et aurait pu porte dehors les germes de l'affreux mal, la mort de l sœur du lépreux sa seule compagne, les actes d désespérance et les tentatives de suicide, le courag et la résignation revenus en face de la croix d cette sœur, laissée entre deux feuillets de l'*Imita tion* avec la lettre suivante : « *Mon frère, je va*

bientôt te quitter, mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, ou j'espère aller, je veillerai sur toi, je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde : alors je pourrai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse ma petite croix que j'ai portée toute ma vie, elle m'a souvent consolée dans mes peines et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu pusses vivre et mourir en bon chrétien... » Chacun de ces poignants tableaux les toucha si fort qu'ils durent se reprendre dans la lecture.

« Les maîtres et les enfants, fatigués de la longue course du matin, s'étaient assoupis loin de nous, sur le gazon tondu par les moutons de la montagne ; les murmures de la brise du milieu du jour, tamisés par les feuilles de sapin, étaient le seul accompagnement de la voix du lecteur... Il n'y eut pas une interruption...

« Seulement, quelques larmes tombées sur le papier et quelques sanglots mal étouffés dans nos poitrines disaient à la solitude l'émotion de nos silences. O silences ! nous n'avons jamais oublié ce que vous disiez à nos jeunes cœurs !...

« Vignet, qui s'était tu après la mort du chien, parce qu'il ne pouvait continuer à lire, me passa le manuscrit et je lus le reste... Nous restâmes longtemps sans parler...

« — Eh bien, nous dit enfin Vignet, que pensez-vous du talent de mon oncle Xavier ?

« — C'est comme si tu nous disais : Que pensez-vous de la nature ? lui répondit Virieu : l'homme qui écrit cela n'est ni un écrivain, ni un poète : c'est un traducteur de Dieu !

« — C'est vrai, dis-je à mon tour... Il n'y a qu'à tomber à genoux devant cet interprète de la douleur suprême !...

« Nous nous levâmes, nous rejoignîmes nos camarades, et nous reprîmes avec eux la descente de Virieu-le-Grand... Un souper nous attendait chez M. Jenin, servi par ses fils et ses filles (1). Mais la lassitude et le sommeil fermaient nos paupières et étouffaient nos entretiens. Une paille fraîche nous reçut dans la grange et nous saluâmes d'un cordial adieu, au lever du jour, l'hospitalière demeure où nous avions été si bien accueillis.

« Nous reprîmes, après un frugal repas, la route de Belley, ne cessant de parler à nos camarades de cette découverte d'une littérature nouvelle et selon nous supérieure à tout ce que nous avions lu jusque-là, contenue dans quelques pages de l'oncle de notre ami, et nous nous promîmes d'en rechercher partout d'autres pages. » (2)

Cette lecture de Xavier de Maistre fut encore plus goûtée de Lamartine que celle de Chateaubriand. La simplicité du récit, le naturel du style, la sincérité de la douleur peinte dans ces pages attachantes conve-

---

(1) Il faut lire son fils et ses filles. Le père de M. Léon Jenin, camarade de Lamartine, n'avait qu'un fils et deux filles. L'une de celle-ci fut mariée à un M. Borsat de Hauterive, du pays de Gex, et l'autre à M. de Santa-Rosa, chambellan du roi de Savoie.

(2) *Cours familier de littérature*, entretien CXVI.

naient mieux à son génie. Xavier de Maistre, étant plus près de la nature, lui parut aussi plus près du vrai beau. Il en fit la réflexion à ses amis de Virieu et de Vignet.

Quand le Père Béquet leur lut Châteaubriand, Lamartine était en rhétorique, comme nous l'avons dit plus haut. C'est sans doute vers la même époque qu'il entreprit, avec une partie du collège, l'excursion au Colombier dont nous venons de transcrire la narration et qu'il fit connaissance avec le *Lépreux de la cité d'Aoste*.

La classe de réthorique met en relief ses aptitudes. Ses connaissances augmentent, son jugement se mûrit, son âme semble devenir plus religieuse, ses succès sont très nombreux à la fin de l'année. Sa mère s'en montre extrêmement satisfaite, son *Manuscrit* le constate, mais elle craint pour l'avenir :

« 25 septembre, Milly (1806).

. . . . . .

« Alphonse devait arriver de son collège ; j'allais, le 17, le recevoir à Mâcon. Il arriva seul le soir. Je l'ai trouvé beaucoup mieux que je ne l'espérais ; il est plus grand que moi d'une main, un peu maigre et un peu pâle, mais fort quoique élancé. C'est d'ailleurs un excellent enfant ; les Jésuites, ses maîtres, se louent de ses facultés ; il revient chargé de premiers prix et de couronnes, discours latin, discours français, version latine, poésie latine, et il est, malgré cela, très modeste. Ce qui me fait plus plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination à la piété. Que Dieu le bénisse et lui conserve ces précieux dons, seuls

capables de le rendre heureux ! J'ai couru, après l'avoir embrassé, à l'église, pour remercier Dieu, avec des larmes, de son retour et de tant de faveurs qu'il me fait.

« J'ai présenté Alphonse à toute la famille, à Montceau (1), avec un peu d'orgueil. Seulement, je ne lui trouve pas le ton aussi doux que je voudrais ; je crains de l'éloigner de moi, qu'il aime tant, en le grondant là-dessus, et, d'un autre côté, je crains de le gâter par trop de condescendance. Mon Dieu, qu'il est difficile de faire un homme ! Nous sommes, mon mari et moi, bien tourmentés de ce que nous allons en faire. Il adore l'état militaire qui est celui de son père ; mais cette guerre contre la Prusse dévore tant et tant de jeunes gens ! et puis la licence des armées est si mortelle à l'innocence ! que Dieu nous éclaire ! »

Dans cette lettre Mme de Lamartine déclare que son fils revient chargé de prix. Voici, pour confirmer ce renseignement, un extrait du palmarès de 1806, classe de rhétorique :

Prœmia dictaturæ.

1er Alphonse de Lamartine.
2e Jules Jenin, de Virieu-le-Grand.
Acc. Ch. Guignod.
2e Saignon, Jacob Revel, J.-E. Pernet.

Amplification latine.

1er Alphonse de Lamartine.
2e Jacob Revel, de Cluses.
Acc. Pernet, Saignon, Guignod.

---

(1) Domaine de la famille de Lamartine, lot d'une tante du poète (Marie-Anne-Charlotte-Eugénie), connue sous le nom de Mlle de Lamartine, une sainte femme, très bienfaisante. Lamartine hérita du château de Montceau en 1833.

Amplification française.

1er Alphonse de Lamartine.
2e Jules Jenin.
Acc. Guignod, Revel, Cerdon.

Poésie.

1er Alphonse de Lamartine.
2e Guignod, de Briord.
Acc. Saignon, Pernet, Jenin.

Sermon latin.

1er Claude Guignod.
2e Alphonse de Lamartine.
Acc. Saignon, Jenin, Pernet.

Discours grec.

1er Saignon.
2e Jules Jenin.
Acc. Guignod, Pernet.

M. l'abbé Rochet, en citant cet extrait du palmarès de 1806 (1), constate que, comme dans l'enseignement officiel de l'époque, on ne donne pas de place à l'histoire, à la géographie, aux langues vivantes. Quant aux mathématiques, leur étude était réservée à la classe de philosophie qui durait deux ans. Les concours de la classe de seconde portaient sur la poésie, la version latine, le thème latin et la version grecque, ceux de troisième sur la version latine, la version grecque et les exercices de mémoire, de quatrième sur le thème latin, la version latine, la poésie et les exercices de mémoire. Même programme en cinquième et sixième, moins la poésie.

M. l'abbé Rochet ajoute : « Le travail, comme on le voit, n'était pas très varié, mais si l'on dispersait

(1) *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley.*

moins qu'aujourd'hui les facultés de l'enfant, on pouvait approfondir davantage les matières que l'on étudiait. » En tous cas, si l'on en juge par la place qu'ils lui donnent, la poésie était particulièrement chère aux Pères de la Foi.

Lamartine profita de leurs leçons puisqu'en 1806 il remporta presque tout les prix de sa classe, entre autres celui de poésie. Mais sa mère s'inquiète quand même. Elle est tourmentée de ce qu'il va devenir, ses études finies. Elle ne voudrait pas qu'il fût soldat à cause de la guerre avec la Prusse.

L'âme éminemment sensible de Mme de Lamartine est tout entière dans la note de son journal du 25 septembre 1806. L'irrésolution de ses parents, qui fut si préjudiciable à son fils, y apparaît déjà. Lamartine se tracera lui-même sa voie, mais au prix de quelles difficultés et de quels périls !

A travers ces difficultés et ces périls, sa sensibilité naturelle se développera encore. Il aura de grandes crises, de grandes souffrances morales, mais ce sont elles qui lui arracheront ses gémissements les plus poétiques, ses soupirs les plus tendres.

Il le déclare lui-même, chacune de ses poésies fut véritablement sentie : témoin ses *Adieux au collège de Belley*, pressentiments des écueils et des passions du monde, plainte mélancolique et douce qui s'échappa naturellement de son cœur, lorsqu'il eut franchi le seuil de cette maison où il avait abrité son enfance classique, où il avait connu des joies si vives et si pures.

XIV

La dernière année scolaire de Lamartine (1806-1807) ; ses études et son cours de philosophie ; son départ du collège de Belley.

Selon le récit que nous avons donné plus haut, Lamartine vint au collège de Belley, quelques jours après la rentrée des classes, en l'année 1803, et c'est le 22 du mois d'octobre qu'il fut confié par sa mère aux religieux dont il se loue si vivement.

Il fit sa troisième en l'année 1803-1804, ses humanités ou seconde en l'année 1804-1805, sa rhétorique en l'année 1805-1806, sa philosophie en l'année 1806-1807. Enfin, comme on a dû le remarquer, son principal professeur fut l'excellent et distingué Père Béquet, qui, de la troisième, le suivit en humanités et en rhétorique. Quant à la philosophie, on sait qu'elle lui fut enseignée par le Père Vrindts.

La succession des cours, merveilleuses étapes pour le jeune poète, lui apporta des joies intimes de plus en plus douces et de plus en plus élevées. Son année de troisième avait été son année d'acclimatation à un

milieu scolaire nouveau, acclimatation d'autant plus facile que ce milieu convenait particulièrement à sa nature et aux nobles propensions de son âme. Après cette année, qui fut aussi pour Lamartine une année de résurrection morale, il ne connut plus que des heures charmantes, que les enivrements de la pensée et les jouissances supérieures de l'esprit.

« Cet état de mon âme dura trois ans, interrompu seulement par des études qui n'étaient que des badinages, des excursions à la fin de l'année, qui n'étaient que des triomphes et des vacances à Milly, à Bienassis ou au Grand-Lemps, qui n'étaient que des essais dans la vie. Mais, malgré ma félicité continue, l'amour de la liberté prévalait encore sur ces délices ; je ne pouvais m'arracher aux rêves encore plus pénétrants de la vie indépendante. Le gouvernement de l'empereur Napoléon venait en aide à ces rêves ; car, à chaque instant, le bruit se répandait au collège de Belley que les Pères de la Foi allaient être expulsés de leur établissement et qu'une querelle existait, entre le cardinal Fesch et l'Empereur, à leur sujet, à la suite de laquelle ils seraient contraints d'abandonner leur excellent collège et de nous rendre à la liberté... »

D'ailleurs « je n'ai jamais pu discipliner mon âme à la servitude, quelque adoucie qu'elle fût par l'amitié, par la faveur de mes maîtres, par la popularité bienveillante dont mes condisciples m'entouraient au collège. Cette liberté des yeux, des pas, des mouvements, longtemps savourée à la campagne, me rendait les murs de l'école plus obscurs et plus étroits. J'étais un prisonnier plus heureux que les

autres, mais j'étais toujours un prisonnier. Je ne m'entretenais avec mes amis, dans les heures de libre entretien, que du bonheur de sortir bientôt de cette réclusion forcée et de posséder de nouveau le ciel, les champs, les bois, les eaux, les montagnes de nos demeures paternelles. J'avais la fièvre perpétuelle de la liberté, j'avais la frénésie de la nature... » (1).

Que de fois, dans le dortoir, il s'approchait de la haute fenêtre, la plus voisine de son lit et dont il a déjà plusieurs fois parlé. De cette fenêtre, il dominait « une verte vallée du Bugey, tapissée de prairies, encadrée par des bois de hêtres et terminée par des montagnes bleuâtres sur le flanc desquelles on voyait flotter la vapeur humide et blanche de lointaines cascades ! » (2)

Semblable à l'oiseau qui s'élance contre la cloison de sa cage pour essayer d'en sortir ou du moins regarder au dehors, il s'approchait souvent de cette fenêtre. Mais que de choses ne voit-il pas de son observatoire ! Il voit jusqu'à « la vapeur humide et blanche de lointaines cascades ! » Ces cascades sont, la plus proche : celle de Thoys, qu'il a chantée, à quatre kilomètres, et l'autre, la plus éloignée, celle de Glandieu, à quatorze. Quand la première était grosse et le temps très calme, Lamartine pouvait l'entendre quelque peu, mais non la voir. La seconde, il ne pouvait ni la voir, ni l'entendre... Quelle belle chose que l'imagination ! Il faut se dire, toutefois,

---

(1) *Confidences*, L. VI, IV.
(2) *Ibidem*.

que ces pages ont été écrites plus de trente ans après que Lamartine eut quitté le collège de Belley et se rappeler d'ailleurs que, s'il est toujours vrai dans l'ensemble et les lignes générales, on ne peut d'ordinaire lui demander l'absolue exactitude dans les détails.

« Souvent, quand tous mes camarades étaient endormis, quand la nuit était limpide et que la lune éclairait le ciel, je me levais sans bruit, je grimpais contre les barreaux d'un dossier de chaise, dont je me faisais une échelle, et je m'accoudais des heures entières sur le socle de cette fenêtre pour regarder amoureusement cet horizon de silence, de solitude et de recueillement. Mon âme se portait avec d'indicibles élans vers ces prés, vers ces bois, vers ces eaux ; il me semblait que la félicité suprême était de pouvoir y égarer, à volonté, mes pas, comme j'y égarais mes regards et mes pensées ; et, si je pouvais saisir dans les gémissements du vent, dans les chants du rossignol, dans les bruissements des feuillages, dans le murmure lointain et répercuté des chutes d'eau, dans les tintements des clochettes des vaches sur la montagne, quelques-unes des notes agrestes, des réminiscences d'oreille de mon enfance à Milly, des larmes de souvenir, d'extase, tombaient de mes yeux sur la pierre de ma fenêtre et je rentrais dans mon lit pour y rouler longtemps en silence, dans mes rêves éveillés, les images éblouissantes de ces visions... » (1)

« Cette aspiration incessante vers la famille et vers la nature était même au fond un stimulant plus puis-

(1) *Confidences*, L. VI, IV.

sant que l'émulation. Au terme de chaque cours d'étude accompli, je voyais, en idée, s'ouvrir la porte de ma prison. C'est ce qui me faisait presser le pas et devancer mes émules. Je ne devais les couronnes dont j'étais récompensé et littéralement surchargé à la fin de l'année qu'à la passion de sortir plus vite de cet exil où l'on condamne l'enfance. Quand je n'aurais plus rien à apprendre au collège, il faudrait bien me rappeler à la maison.

« Ce jour arriva enfin. Ce fut un des plus beaux de mon existence. Je fis des adieux reconnaissants aux excellents maîtres qui avaient su vivifier mon âme en formant mon intelligence et qui avaient fait, pour ainsi dire, rejaillir leur amour de Dieu en amour et en zèle pour l'âme de ses enfants. Les Pères Desbrosses, Varlet, Béquet, Wrindtz surtout, mes amis plus que mes professeurs, restèrent toujours dans ma mémoire comme des modèles de sainteté, de vigilance, de paternité, de tendresse et de grâce pour leurs élèves. Leurs noms feront toujours pour moi partie de cette famille de l'âme à laquelle on ne doit pas le sang et la chair, mais l'intelligence, le goût, les mœurs et le sentiment... » (1)

Malgré les qualificatifs si élogieux qu'il donne à ses maîtres, malgré la perfection de leur enseignement dont il ne peut parler sans en célébrer les bienfaits, Lamartine, cédant aux préjugés de l'époque qui obligent les meilleurs à parler un peu comme tout le monde, leur décoche parfois en passant quelques petites pointes, mais si légères qu'il semble en cela

(1) *Confidences*, L. VI, IV.

subir une espèce de nécessité. Ses petites critiques ne s'appuient sur aucun fait précis. On dirait presque qu'il a voulu faire plaisir à quelqu'un et se conformer à un mot d'ordre convenu. C'est une idée à la mode qu'il émet. Pour ne pas se singulariser entièrement, il reproche aux Pères de la Foi qu'il désigne sous le nom de Jésuites, et à l'institut des Jésuites en général — ce qui n'est dû peut-être qu'à la supériorité de leur intelligence, de leur savoir et de leurs talents — leur habileté, leur aptitude à plaire, à se faire aimer de ceux qui les approchent, à séduire, et — ce qui n'est peut-être aussi que l'apparence de cette supériorité même — un certain esprit d'orgueil et de domination. Il est si peu sûr de ce qu'il avance, qu'après ce sacrifice de sa pensée intime, il déclare que ce ne sont là que des défauts théoriques et revient bien vite aux louanges qui se manifestent partout et chaque fois qu'il a l'occasion de parler du collège de Belley et des religieux qui furent ses professeurs dans cet établissement. « Mais ces vices abstraits de l'institution ne m'autorisent pas à effacer de mon cœur la vérité, la justice et la reconnaissance pour les mérites et les vertus que j'ai vu respirer et éclater dans leur enseignement et dans les maîtres chargés par eux du soin de notre enfance. Le mobile humain se sentait dans leurs rapports avec le monde; le mobile divin se sentait dans leurs rapports avec nous.

« Leur zèle était si ardent qu'il ne pouvait s'allumer qu'à un principe surnaturel et divin. Leur foi était sincère, leur vie pure, rude, immolée à chaque minute et jusqu'à la fin au devoir et à Dieu... Vol-

taire, qui fut leur élève aussi, leur rendit la même justice... » (1)

Lamartine est arrivé à la classe de philosophie. Il s'est révélé plus tard trop philosophe et il l'était trop pour ne pas aimer la philosophie. S'il se plaint, c'est plutôt de la forme matérielle et des abstractions quelque peu barbares qu'on rencontre dans la logique que de la philosophie elle-même. La découverte des cahiers de philosophie qu'il eut à suivre et dont nous parlerons plus loin indique assez que l'enseignement philosophique donné au collège de Belley par les Pères de la Foi était un enseignement complet, très supérieur à ce point de vue au cours prescrit alors pour les collèges officiels.

Enfin, après l'année qu'on appelle de philosophie, « je sortis du collège... Je n'en sortis pas sans reconnaissance pour mes excellents maîtres ; mais j'en sortis avec l'ivresse d'un captif qui aime ses geôliers sans regretter les murs de sa prison. J'allais me plonger dans l'océan de liberté auquel je n'avais pas cessé d'aspirer. Oh ! comme je comptais heure par heure ces derniers jours de la dernière semaine où notre délivrance devait sonner ! Je n'attendis pas qu'on m'envoyât chercher de la maison paternelle ; je partis en compagnie de trois élèves de mon âge qui rentraient dans leurs familles comme moi et dont les parents habitaient les environs de Mâcon. Nous portions notre petit bagage sur nos épaules et nous nous arrêtions, de village en village et de ferme en ferme, dans les gorges sauvages du Bugey. Les montagnes, les tor-

(1) *Confidences*, L. VI, IV.

rents, les cascades, les ruines sous les rochers, les chalets sous les sapins et sous les hêtres de ce pays tout alpestre, nous arrachaient nos premiers cris d'admiration pour la nature. C'étaient nos vers grecs et latins traduits par Dieu lui-même en images grandioses et vivantes, une promenade à travers la poésie de sa création. Cette route ne fut qu'une ivresse. » (1)

Lamartine reprend la route qu'il nous a décrite, en racontant son arrivée à Belley en compagnie de sa mère, lorsqu'elle l'y amena pour la première fois (octobre 1803). Depuis lors il a grandi (dans quelques jours il aura dix-huit ans). Ses parents le laissent choisir le mode de locomotion qui lui convient. Il part à pied. comme un touriste, et admire tout à son aise les montagnes, les torrents, les ruines sous les rochers. Parmi les nombreuses et imposantes ruines qui recouvrent le Bugey, il n'en est pas qui offrent plus de poésie que celles du château de Beauretour. Ces ruines, dont nous donnons ici la gravure, sont situées entre les villages de Saint-Germain-des-Paroisses et de Contrevoz. Pour les voir, Lamartine qui les connaissait bien, n'avait qu'à s'écarter quelque peu de sa route. En tout cas, elles font certainement partie des ruines auxquelles il fait allusion.

Les ruines de Beauretour, sises sur un roc ardu, au pied du Mollard de Don, étaient en partie revêtues de leur toiture et habitées à l'époque où les vit Lamartine. Ce qui reste des solides murailles du château, de ses tours crénelées, de ses remparts à chemin de

(1) *Confidences*, L. VI, IV.

RUINES DE BEAURETOUR

D'après une photographie de M. Joseph Chaboux.

ronde, est encore d'un aspect saisissant. Il était défendu par des tours avancées et, pour arriver au donjon, on devait forcer trois enceintes et un pont-levis. Ce château, dont les ruines continuent à dominer orgueilleusement la vallée, fut bâti, en l'année 1400, par Jean de Rossillon, qui en fit hommage aux comtes de Savoie, puis le leur reprit en fief. En 1684, Hélène de Rossillon épousa Louis-Bertrand de Seyssel-Cressieu, à la famille duquel Beauretour n'a pas cessé d'appartenir depuis. (1)

Lamartine partit donc de Belley, en septembre 1807, après quatre années d'internat. S'abandonnant tout entier à la joie de vivre et aux rêves de son esprit enthousiaste, il fit, en compagnie des trois camarades qu'il mentionne ci-dessus, la moitié de la route à pied. C'est ainsi que retourna auprès de sa famille, à Milly (2), petit village voisin de Mâcon, celui que la Providence destinait à devenir le plus grand poète lyrique du siècle.

Avant de s'éloigner du célèbre collège, Lamartine eut à subir, ainsi que son ami, Aymon de Virieu, une thèse publique de philosophie.

De nos jours, les habitants de Belley et les étrangers se plaisent encore à remarquer, dans le plus grand corridor du premier étage du collège, deux tableaux où apparaît le nom de Lamartine.

— L'un de ces deux tableaux donne les thèses de philosophie soutenues en l'année 1807. Nous allons

---

(1) *Les Vallées du Bugey*, par le baron Raverat.

(2) Milly est à 14 kilomètres de Mâcon. Ce village se voit à gauche de la route conduisant de Mâcon à Cluny.

le reproduire, moins le long exposé des thèses tirées des Prolégomènes, de la Logique, de la Métaphysique, de la Morale :

« D. O. M.

« *Theses Philosophicæ.*

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« *Has theses, Deo duce et auspice*
Deiparâ, tueri conabuntur :

Joannès Goullard, Lugdunensis,
ALPHONSIUS DE LAMARTINE, *Matisconensis,*
Martialis Pernet, ex Aqua-Sparta,
Jacobus-Maria Revel, Clusiensis,
Sylvester Rombau, ex Monte-Rotondo,
Aymont de Virieu, Parisiensis,

« *In aulâ Scholæ Bellicensis, die septimâ septembris 1807, horâ nonâ matutinâ et tertiâ postmeridianâ.*

« *Arbiter erit J. R. J. Vrindts, Philosophiæ professor.* »

TRADUCTION

« A Dieu, très bon, très grand.

« Thèses philosophiques.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Tâcheront de soutenir ces thèses, avec l'aide de Dieu et sous les auspices de la Mère de Dieu :

MM. Jean Goulard, de Lyon;
Alphonse de Lamartine, de Mâcon :
Martial Pernet, d'Aigueperse (P.-de-D.) ;
Jacques-Marie Revel, de Cluses (Hte-Savoie) (1) ;
Sylvestre Rombau, de Mont-Rond (Loire);
Aymon de Virieu, de Paris.

« Dans la salle d'exercices du collège de Belley, le 7 septembre 1807, à neuf heures du matin et à trois heures après-midi.

« Sera l'arbitre des réponses : J. P. J. Vrindts (2), professeur de philosophie. »

— L'autre tableau contient, presque tout entière, la poésie ci-après que Lamartine plaça en tête des *Méditations poétiques* dont le succès fut si grand et la publication, en 1820, si retentissante :

ADIEUX AU COLLÈGE DE BELLEY

(Poésie composée en 1809.)

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

---

(1) Jacques-Marie Revel, né en 1790, à Cluses-en-Faucigny (Haute-Savoie), entra dans les ordres, devint curé-archiprêtre de Sallanches, et mourut chanoine titulaire de la cathédrale d'Anneçy (4 août 1845). Il conserva des relations assez suivies avec Lamartine pendant quinze ou vingt ans environ.

(2) Nous mettons Vrindts d'après le texte du tableau cité. Cette orthographe doit être la vraie. Si, pour ce nom propre, comme pour d'autres, on trouve des variantes, c'est que, dans les citations, nous avons voulu respecter l'orthographe donnée par Lamartine ou ses éditeurs.

Trop tôt je t'abandonne, et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse
Guidaient mes faibles pas aux sentiers des vertus,
Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus.

Non, vous ne pourrez plus condescendre et sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocents appas ;
Sous le poids des chagrins si mon âme soupire,
Vous ne la consolerez pas !

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue, un instant, m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix.

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire !
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir !
Et que des passions l'ivresse téméraire,
Se calme à votre souvenir !

Et toi, douce amitié, viens, reçois mon hommage ;
Tu m'as fait dans tes bras goûter de vrais plaisirs ;
Ce Dieu tendre et cruel qui m'attend au passage
Ne fait naître que des soupirs.

Ah ! trop volage enfant, ne blesse pas mon âme
De ces traits dangereux puisés dans ton carquois !
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme ;
Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée,
Y trouvera toujours un appui tout nouveau,
Sur l'océan du monde une route assurée,
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon âme défaillante
Bénira les mortels qui firent mon bonheur :
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur !

Cette poésie, ces adieux solennels au collège de Belley, sont une preuve de plus du souvenir attachant que Lamartine en avait gardé. Mais sont-ils de l'année 1807, comme le porte le tableau dont il est ici question ? Lamartine les a-t-il composés au moment de son départ? Il ne le dit pas et c'est très peu probable ; car, comme on le verra, il n'avait pas fini sa philosophie dont les cours duraient deux années et pensait revenir, avec ses camarades, à la rentrée.

Dans une intéressante étude sur le séjour de Lamartine à Lyon, étude dont il a donné lecture à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville (séance publique du 23 décembre 1890), M. Henry Morin-Pons trace, en traits rapides, l'odyssée de Lamartine, depuis son escapade du collège de la Croix-Rousse. Après sa tentative d'évasion, dit-il, « reconduit honteusement à Milly, le coupable, non repentant, est dirigé sur Belley, chez les Jésuites, à qui revient l'honneur de son éducation. On sait que les bons Pères en ont été récompensés par les adieux à leur collège, qui se trouvent dans les premières *Méditations poétiques* et sont bien une page de la vingtième année (1809), pleines, d'ailleurs, de louables sentiments, mais prévoyant déjà les orages de la vie. »

Les adieux de Lamartine au collège de Belley peuvent être attribués, comme le font les éditeurs, à l'année 1809. Mais ils ont dû être commencés, ébauchés, dès le jour où le poète vit que la porte du pieux asile ne se rouvrirait plus pour lui, car — l'émotion qu'ils expriment l'atteste — c'est là une œuvre de circonstance. Si ces vers, en ce moment, n'étaient pas

encore sous sa plume, ils étaient du moins dans son cœur et dans son esprit.

La dernière année passée par Lamartine au collège de Belley ne fut pas la dernière année d'enseignement des Pères de la Foi. Les amis de Lamartine, Aymon de Virieu et Prosper Guichard de Bienassis, ainsi que les autres élèves de sa classe, y revinrent même à la rentrée de l'année scolaire 1807-1808. La classe de philosophie comprenait deux années consacrées à des cours complets de philosophie et de mathématiques. Le programme de cette classe était beaucoup plus sérieux que celui des écoles officielles. Dans la philosophie latine en usage figuraient la morale et la métaphysique. « Elle pouvait par conséquent — écrit M. Ferraz (1) — donner au jeune homme le sentiment des problèmes moraux et religieux, bien mieux que les cours des écoles centrales qui avaient partout remplacé les collèges et où l'on enseignait, pour toute philosophie, *la Grammaire générale*, d'après Condillac et Testut de Tracy. »

La poésie et la philosophie se complètent d'ailleurs et ne s'excluent pas, bien qu'elles « diffèrent : par leur objet, car la première vise au beau et la seconde au vrai ; par leurs procédés, puisque l'une est avant tout une affaire de sentiment et d'imagination, et l'autre une affaire d'analyse et de réflexion (2). » Il est en effet des circonstances où elles tendent à se rapprocher, à s'unir, presque à se confondre. Alors le même objet qui sollicite la réflexion remue le cœur

(1) *Lamartine poète-philosophe*, Ferraz.
(2) *Ibid.*

et ébranle l'imagination. Le philosophe vient en aide au poète en le conduisant à la connaissance du vrai; le poète achève le philosophe en faisant jaillir le beau de son œuvre et le montrant dans tout son éclat.

Dans notre deuxième édition, nous avons parlé des cahiers de philosophie conservés à Virieu-le-Grand, chez M. Léon Jenin, des Prosts, fils du camarade de classe de Lamartine. C'est la copie, de la main de M. Jenin, du cours professé par le Père Wrindts. L'existence de ces cahiers avait à nos yeux une double utilité, celle de nous renseigner d'une part sur la valeur du Père Wrindts et, d'une autre, sur la manière dont les Pères de la Foi comprenaient cette partie si importante de l'enseignement. Mais nous fûmes dans l'impossibilité d'en avoir communication, M. Léon Jenin ne les retrouvant pas au milieu de ses livres et archives. Depuis lors il a été plus heureux; il a pu mettre la main sur ces cahiers et sur les palmarès de 1806 et de 1808.

Cette découverte du cours de philosophie suivi par Lamartine et ses camarades n'a fait que nous démontrer ce que le tableau de la thèse publique, soutenue par lui en 1807, nous avait fait pressentir, à savoir que l'enseignement philosophique des Pères de la Foi n'était pas un enseignement tronqué, incomplet. Dans les cahiers de M. Jules Jenin, il manque une partie du cours, celle où il était question de la logique formelle et des règles de la méthode. Les fondements de la certitude et la légitimité des moyens de connaissance sont seuls traités dans la partie conservée par la famille Jenin. La division est celle des scolastiques ; on distingue, dans la philosophie, trois par-

ties : la *logique*, la *métaphysique* qui comprend, dans ses subdivisions, la psychologie, la *morale*. Cette division est beaucoup plus simple et beaucoup plus naturelle que celle qui a été introduite depuis dans les établissements de l'Etat et par suite dans toutes les écoles préparatoires au baccalauréat.

Bien que les cahiers du Père Wrindts ne soient qu'un résumé précis, exact, écrit pour les élèves et mis à leur portée, les principales questions de la philosophie s'y trouvent exposées avec une grande hauteur de vue et une parfaite mesure. Attaché aux principes supérieurs de la doctrine, le professeur suit les grandes lignes de la philosophie spiritualiste. Il observe la plus sage prudence vis-à-vis de nouveautés mal établies et peu conformes à la nature humaine, se tenant à une égale distance des propositions hasardeuses, généralement abandonnées aujourd'hui, de l'école cartésienne, et des théories sensualistes de Locke et de Condillac encore en vogue à cette époque dans les écoles gouvernementales. Sur l'accord du libre arbitre avec la grâce, le Père Wrindts se conforme à l'opinion communément admise dans la compagnie de Jésus ; il se prononce pour le système de Molina et donne une plus grand part au libre arbitre dans les actions des hommes que les adversaires du célèbre théologien. Les théories sociales de Rousseau y sont vigoureusement réfutées.

Le bon sens, resté toujours si vivace en Lamartine au milieu de l'effervescence de ses compositions de toutes sortes ou des préoccupations de la politique, mais aussi sans doute le souvenir de l'enseignement du Père Vrindts, l'empêchèrent de tomber dans les para-

doxes, captieux et voilés sous la magie du style, de l'aventurier utopiste de Genève. Il devait se rappeler le cours de ce religieux et la haute doctrine des Pères de la Foi lorsqu'en 1860 et 1861 il faisait la biographie de Jean-Jacques et analysait ses ouvrages. Lamartine a réglé sa conduite politique sur les circonstances, mais l'habitude et le goût de la philosophie, son attachement aux principes, sa logique implacable, sa grande honnêteté lui ont fait éviter les pièges des sophistes.

Dans son étude sur Rousseau, qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler à cette place, il commence par flétrir les législateurs de rencontre, plus ou moins radicaux, qu'il appelle « des rêveurs dépaysés dans des réalités » (1). « L'impossible, dit-il, est leur punition ; ils n'ont pas assez d'esprit pour comprendre les imperfections nécessaires des sociétés, composées d'êtres imparfaits.

« La première de leurs erreurs est de croire à la perfectibilité indéfinie de l'homme fini. Ils ne font ni lois, ni constitutions pour les peuples, ils font des poèmes ; leurs plans de sociétés sont l'opium des imaginations malades des peuples ; l'accès de délire, qu'ils donnent aux hommes, finit par des fureurs et les fureurs finissent par l'anéantissement des sociétés. La barbarie recommence par l'excès de civilisation. » (2)

Puis il critique l'*Emile*, ce livre d'un style admirable, mais d'une conception insensée. C'était un sin-

---

(1) *Cours familier de littérature*, entretien LXV. t. XI.
(2) *Ibidem*.

gulier contraste dans Rousseau qu'un homme « créant un traité d'éducation pour le genre humain de la même main qui venait de jeter et qui jetait encore à cette époque ses enfants à l'hôpital des enfants trouvés, pour y recevoir l'éducation de la misère, du hasard, et peut-être du vice et du crime » (1). L'*Emile* lui paraît l'œuvre d'un dément et une théorie contre nature. Il trouve ridicule au premier chef que Rousseau ait pu écrire « pour l'éducation universelle d'un peuple qui ne vit que de travail et de pauvreté, un livre qui suppose, dans la famille et dans l'enfant, une opulence de sybarite ou des délicatesses de Lucullus, des palais, des jardins, des serviteurs de toutes sortes, des gouverneurs mercenaires, des voyages lointains à grands frais » (2).

Lamartine s'est livré à l'étude de la philosophie. Il a de bonne heure accoutumé son âme à se replier sur elle-même et à penser. C'est un poète-philosophe, un homme d'Etat philosophe. Jeune encore, — on le voit au cours de sa correspondance, — il émet des jugements, il raisonne en sage. Il s'instruit sur la nature humaine en apprenant à se connaître. Il sait que l'homme est porté au mal dès l'enfance et que, pour développer en lui tout ce qui s'y trouve de généreux et de grand, il lui faut l'influence moralisatrice et civilisatrice d'une forte éducation.

Un des malheurs de la Révolution française, c'est d'avoir pris pour catéchisme, au moment où les ré-

---

(1) *Cours familier de littérature*, entretien LXV, t. XI.
(2) *Ibidem*.

formes demandées par l'opinion publique allaient aboutir, le *Contrat social*. « Robespierre, dit-il, ne fut pas autre chose qu'un J.-J. Rousseau enragé, et enragé de quoi? De ce que les réalités ne se prêtaient pas aux chimères. » (1)

Il se demande comment Jean-Jacques, qui ne reçut pas d'éducation, ni d'instruction solide, qui ne fut toute sa vie qu'un vagabond cynique, qu'un chevalier du vice, rebelle à tout travail constant, à toute observation sérieuse, put tout à coup ériger les rêves de son esprit en code des peuples. Et il ajoute, avec le bon sens supérieur qui le caratérise : « Je croyais et je crois encore que, pour devenir législateur des sociétés humaines, il fallait un long et grave noviciat d'âge, d'études, de fréquentation des hommes, de pratique des affaires, de voyage parmi les peuples, les lois, les mœurs, les caractères des diverses contrées ; le spectacle des choses humaines parmi les hommes, en ordre ou en anarchie ; en un mot une éducation complète et appropriée à l'auguste emploi que l'on se proposait de faire de sa sagesse après l'avoir apprise ; j'y ajoutais encore la vertu, cette sagesse pratique sans laquelle il n'y a pas d'inspiration divine dans le législateur.

« Si l'éducation est nécessaire dans le monde des arts, ou pour le plus vil des métiers d'ici-bas, comment supposer qu'elle soit moins indispensable pour le plus sublime et le plus difficile des arts, l'art d'instituer des sociétés et de gouverner des républiques ou des empires ?

---

(1) *Cours familier de littérature*, entretien LXV, t. XI.

« Aucun génie, quelque grand qu'on le suppose, ne pourrait suffire à cette orgueilleuse tâche. Pour parler il faut connaître ; sans avoir appris, que connaît-on ? Rien, pas même soi !... (1)

« Nous avons cru fondre d'étonnement, en lisant ces jours-ci le *Contrat social*, du néant sonore et creux de ce livre qui a fait une révolution, qui a prétendu faire une démocratie et qui n'a pu faire qu'un chaos.

« Comment un peuple, qui possédait un Montesquieu, a-t-il été prendre un J.-J. Rousseau pour oracle ?

« C'est qu'il est plus aisé de rêver que de penser ; c'est que le vide a plus de vertiges que le plein ; c'est que Montesquieu était la science et que Jean-Jacques était le délire. » (2)

N'est-ce pas là le langage d'un philosophe ? Et, en lisant ces lignes, ne pense-t-on pas à la vieille définition de la philosophie que les anciens appelaient la science de la sagesse ? Est-ce à dire que l'instruction philosophique donnée à Lamartine au collège soit la seule cause qui en ait fait un philosophe ? Evidemment non. et, comme M. Ferraz (3), nous croyons à la triple influence dans cette formation de la *race*, *du moment* et du *milieu*. Mais il n'en est pas moins vrai, ce que reconnaît aussi M. Ferraz, que l'enseignement philosophique et religieux des Pères de la Foi ne fut pas l'un des moindres facteurs de la richesse intellectuelle et morale de celui qui devait être le plus

---

(1) *Cours familier de littérature*, entretien LXV, t. XI.
(2) *Ibidem*, entretien LXVI, t. XII.
(3) *Lamartine, poète-philosophe*.

philosophe des poètes et des hommes d'Etat de son temps. Le Père Wrindts du reste — la lecture de son cours le prouve — était un homme d'une plus haute valeur qu'il n'apparaît dans les écrits de Lamartine qui le représente, — ainsi qu'on l'a vu plus haut — « se nourrissant d'illusion tendres et féminines ». Le Père Wrindts était en réalité un professeur vraiment au courant de son sujet, très versé dans la dialectique, faisant fortement ressortir ce qu'il y a de capital et d'essentiel dans chaque question, d'une manière claire, simple, facilement accessible aux intelligences encore jeunes. (1)

Puisque le Père Wrindts, dans son cours, analyse et réfute les théories incohérentes et paradoxales de Rousseau, il est naturel d'admettre, qu'en traitant plus tard le même sujet Lamartine a dû retrouver, dans son esprit, des réminiscences de l'enseignement de son professeur. Continuant à discuter le *Contrat social*, il reconnaît que le nombre peut et doit être appelé à la confection des lois et à l'exercice de la souveraineté, mais il s'élève avec vigueur contre cette prétention qui voudrait faire du nombre mobile, inconstant, capricieux, passionné à l'excès, la règle de la justice et de la vérité. Avec une affirmation aussi fausse on délie le législateur, si ce législateur est le nombre, de toute obligation morale, de sa soumission à la loi éternelle et non écrite qu'il a cependant le devoir de toujours consulter en lui-même, pour ne rien prescrire qui ne soit juste.

---

(1) Voir *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley*, par l'abbé Rochet.

L'homme est né sociable. Mais la société n'est pas seulement faite pour la satisfaction de ses besoins matériels, mais aussi et plus encore pour celle de ses besoins moraux. Dans l'homme il y a un corps et une âme. Il faut assouplir et fortifier le corps, il faut élever l'âme, la tourner vers le vrai, le beau, le bien, la grandir pour le bonheur commun.

Le but supérieur de la société, « c'est l'âme de l'humanité cultivée par la civilisation... C'est la connaissance de son créateur, c'est l'adoration de son Dieu, c'est la conformité de ses lois avec la volonté de Dieu, qui est en même temps la loi supérieure ; c'est le dévouement de chacun à tous, c'est le sacrifice. En un mot, c'est la vertu. Toute société fondée sur l'abject égoïsme... n'est pas un peuple ; ce n'est qu'un troupeau. » (1) Le peuple, réunion d'êtres raisonnables, a des besoins intellectuels et moraux ; le troupeau ne fait qu'une chose, il broute.

Le peuple a besoin qu'on élève son âme en haut, comme il a besoin d'ordre, de liberté, de justice. « Qu'est-ce que toutes les lois qui n'emportent pas avec elles le sentiment de la justice, cette sanction de la loi ?... Le législateur, ce n'est, ni le rêveur qui appelle loi ses chimères, ni le tyran qui appelle loi ses caprices ; ces lois-là emportent avec elles leurs perturbations et leurs révoltes... » (2) La souveraineté réside dans la nature, dans les instincts sociaux de l'homme, dans la loi éternelle dont la loi écrite et positive doit être la reproduction. « Or, comme la nature,

---

(1) *Cours familier de littérature*, entretien LXVI, t. XII.
(2) *Ibidem*.

c'est l'oracle du Créateur, par les instincts propres à chacune de ses créatures, la souveraineté, c'est donc Dieu !... Religion innée, elle relie les hommes entre eux, et les agglomérations d'hommes à Dieu ! Bien obéir, c'est honorer l'auteur de toute obéissance ; bien gouverner, c'est refléter Dieu dans les lois ; bien défendre les lois, les gouvernements et les peuples, c'est être le ministre de la nature et de la divinité. La vraie souveraineté, c'est la vice-divinité dans les lois. » (1)

Croit-on que si Lamartine ne s'était pas appliqué à une sérieuse étude de la philosophie, s'il n'avait pas vécu au milieu de cette atmosphère fortifiante et pure du collège de Belley où des maîtres et des camarades d'élite, imprégnés des plus hauts sentiments littéraires, artistiques et religieux, lui servaient de guides et de confidents, il se serait élevé à ces hautes et généreuses conceptions du monde social, à ces principes supérieurs, garantie unique contre tous les despotismes, assez puissants pour soutenir la politique au-dessus du bourbier nauséabond dans lequel les intérêts mesquins de l'individu et la matérialisation de la pensée la jettent, l'enlisent, la noient? Comme l'a dit encore M. Ferraz (2), ce n'est pas dans les écoles centrales où l'on n'enseignait que la grammaire générale de Condillac et de Testut de Tracy, que Lamartine aurait pu puiser ce goût de la philosophie et ces connaissances philosophiques qui ont fait de lui, en tout, un homme supérieur à son siècle. Ce qui manque le plus à notre siècle, nous disait un sociologue et un penseur éminent, c'est la philosophie.

---

(1) *Cours familier de littérature*, entretien LXVI, t. XII.
(2) *Lamartine, poète-philosophe.*

Mais il convient de ne pas suspendre plus longtemps le cours de notre récit.

La raison qui semble avoir empêché Lamartine de revenir au collège, avec ses amis et camarades, pour y suivre les cours de seconde année de la classe de philosophie, c'est son état maladif, résultat, pour la grande part, d'une croissance hâtive. Sa famille l'envoya à Lyon, chez une parente, pour l'y soumettre à un traitement médical.

« Le 30 janvier 1808, écrit M. Morin-Pons, quelques jours après avoir tiré à la conscription, il est installé chez Mme Vasse-Roquement, rue Saint-Dominique, où il s'attarde sous la direction des médecins. » Mais, de la correspondance publiée par Mme Valentine de Lamartine (1), il appert qu'il se proposait d'aller rejoindre ses camarades. On doit regretter qu'il n'ait pu réaliser son projet : il eût certainement gagné à compléter, par les cours de seconde année, ses études de philosophie et de mathématiques.

L'émotion produite par cet éloignement forcé du collège où l'appelait son désir ne fit que s'accroître au milieu des redoutables écueils de sa vie oisive de Mâcon, de Milly, de Saint-Point, du Grand-Lemps, de Bienassis, de Lyon ; de là, les appréhensions et la note triste qui s'exhale de la poésie d'adieu.

La vie oisive (2) qu'il mena à sa sortie du collège de Belley, le manque d'entente qui existait dans sa

---

(1) *Correspondance de Lamartine*, publiée par Mme Valentine de Lamartine.

(2) Le mot oisif n'est peut-être pas le mot propre. La famille de Lamartine ne s'entendant pas sur le choix de la carrière à suivre, il se traça lui-même un plan de travail littéraire, ainsi qu'il ressort de sa correspondance, et le suivit partout avec une courageuse fermeté.

famille sur le choix d'une carrière et l'empêchait d'en adopter une : tels sont les deux principaux motifs des quelques défaillances du jeune homme, des quelques écarts d'imagination remontant à cette époque. Au milieu des contrariétés venues de sa famille, en l'absence de tout travail régulier et ayant un but pratique, on conçoit quel devait être l'énervement de ce jeune homme plein d'une ardeur fiévreuse et fait pour l'action. Cela suffit pour tout expliquer,

Mais, parmi ses parents, Mme de Lamartine n'est pas la plus responsable. On a dit qu'il reçut de sa mère une éducation trop féminine, qu'on lui enseignait à aimer, non à vouloir. Ce n'est pas exact, car la mère ne peut rien donner de mieux à son fils que son cœur, que les nobles pensées qui en découlent et deviennent ensuite le guide, la base de la volonté elle-même. On a bien vu, dans de solennelles circonstances et au cours de sa vie politique, que Lamartine savait vouloir et agir.

Du reste, l'intelligente et forte direction de ses maîtres au collège de Belley compléta, par la précision et la bonne ordonnance du règlement scolaire et corrigea, dans ce qu'elle aurait pu avoir d'excessif, l'influence de la tendresse maternelle. Ce règlement qu'on fait suivre, non à force de pensums et de retenues, mais en faisant appel à la raison de l'élève, à son esprit du devoir, donne de bonne heure à l'âme l'habitude de se dompter et de se mouvoir avec ordre. Rien n'est plus capable de faire des hommes que cette discipline qui agit sans contrainte absolue, mais comme d'elle-même, grâce à une force intime s'exerçant sur la conscience et possédant quelque chose de

divin. Lamartine y puisa le germe des vertus domestiques et civiques dont il donna de si grands exemples.

Un tel résultat est le premier à obtenir par l'éducation. M. Ernest Lavisse (1) compare à ce sujet, les établissements d'Etat, tels qu'ils sont organisés, et les établissements ecclésiastiques. Il expose les avantages des uns et des autres. Les premiers l'emportent généralement par le degré d'instruction, les seconds par la qualité des éducateurs. Or, l'éducation, qui a pour but de faire des hommes, est d'une importance supérieure à celle de l'instruction et il importe de savoir d'où vient cette infériorité dans les établissements d'Etat.

Elle vient — observe M. Lavisse — de ce qu' « une maison d'Etat ne peut être confessionnelle ». Dans la maison ecclésiastique (naturellement confessionnelle), l'harmonie morale et l'éducation sont plus faciles. Direction, administration, enseignement, tout converge à ce but : donner des principes, une foi. Telle doit être en somme la base de l'éducation, puisque les caractères ne peuvent s'édifier que sur des principes. C'est le but qu'il faudrait s'efforcer d'atteindre dans les établissements d'Etat. L'obstacle vient de la plus grande indépendance du personnel enseignant et de la variété de l'instruction religieuse donnée dans la même école où les aumôniers sont : « abbés, ministres, rabbins, voire même muphtis. » Mais il est indispensable de faire quelque chose, de reconnaître publiquement le droit à la foi, de donner à l'école une organisation plus conforme à la pensée des familles. Il

---

(1) *A propos de nos Ecoles*, par Ernest Lavisse, de l'Académie Française, L. VIII, « Jeunesse d'autrefois et jeunesse d'aujourd'hui ».

faut réunir les éléments diffus d'une bonne éducation qui y existent encore, et ajouter la direction morale qui doit relier le tout. « Aujourd'hui, l'éducation dans nos lycées est, pour ainsi dire, une résultante, une conséquence ; il faut qu'elle soit la fin de notre régime scolaire et qu'elle apparaisse au premier plan » (1).

Comme conclusion, l'éminent et judicieux professeur déclare « qu'avant de s'indigner et de condamner », il fallait tâcher de comprendre qu'avec un tel état de choses la jeunesse « s'engage dans des directions diverses, à la débandade ; que tel manifeste écrit à la Conciergerie, la veille d'une condamnation à mort, a été médité par des fils de bourgeois ; que le sentiment national s'affaisse dans cet universel désarroi ; que l'âpreté des ambitions prématurées et l'effronterie des lutteurs pour la vie devaient se produire en l'absence d'un idéal qui occupe les âmes et les unisse...

« Nous avons créé des milliers d'écoles ; nous y avons introduit toute sorte d'enseignements ; nous les avons mis à la portée de tous, à bon compte, voire même gratuitement, voire même en payant ceux que nous instruisons. Nous avons rédigé bien des programmes, institué bien des examens et des concours ; mais enseigner et examiner, ce n'est pas de l'éducation. Nous voulons nous faire croire que l'enfant est élevé par cela même qu'il est instruit ; mais c'est un de ces mensonges qui alimentent l'éloquence optimiste des discours de distributions de prix.

« Nous avons oublié l'éducation.

---

(1) *A propos de nos Ecoles*, par Ernest Lavisse, de l'Académie française, L. VIII, « Jeunesse d'autrefois et jeunesse d'aujourd'hui ».

« Nous l'avons oubliée : elle occupe si peu d'esprits, que toute notre littérature sur l'éducation se réduit à quelques livres, à des articles, à des discours, presque toujours insuffisants et médiocres. » (1)

M. Lavisse a confirmé dans le jounal *Le Temps* les réflexions qui précèdent. Interviewé par un rédacteur de cette importante feuille, il lui a répondu : « L'éducation par l'école est singulièrement plus difficile en France qu'en Angleterre, où elle trouve la collaboration de la famille, des Eglises, de la religion et de cette religiosité, produit de nature et d'histoire, qui garde et défend la place de Dieu dans l'école anglo-saxonne. » Et cette appréciation de M. Lavisse a été solennellement corroborée par le rapport d'un haut inspecteur de l'enseignement, M. Félix Pécaut : « Ce qui manque à notre éducation nationale, écrit-il, c'est une âme assez puissante, c'est-à-dire une foi assez ferme pour la relever de la vulgarité où elle se trouve et lui ouvrir de larges horizons » (2).

A en juger par les principes directeurs qui réglèrent, du commencement à la fin, son existence, par le noble but qui sollicita toujours son activité, par son aptitude à dominer son époque, tout en partageant ses généreuses aspirations, par sa force d'âme dans les redoutables épreuves qu'il eut à subir, les maîtres de Lamartine n'avaient pas oublié l'éducation et la lui avaient donnée libéralement. L'objet de l'éducation est aujourd'hui — dit M. Lavisse — « de

---

(1) *A propos de nos Ecoles*, par Ernest Lavisse, de l'Académie française. L. VIII. « Jeunesse d'autrefois et jeunesse d'aujourd'hui ».

(2) Notes d'inspection par M. Félix Pécaut (adressées à M. Spuller, ministre de l'instruction publique), Revue pédagogique 1894.

former des esprits libres et capables de gouverner leur liberté » (1). Bien qu'on fût alors sous Napoléon, les Pères de la Foi y avaient complètement réussi.

La mise en pratique des grands principes du christianisme dans l'éducation de l'enfant n'en exclut pas l'usage de la liberté. Ernest Renan a émis, sur l'éducation religieuse considérée dans Lamartine et le genre de libéralisme qui la caractérise, cette curieuse remarque : « L'éducation cléricale a une supériorité... c'est sa liberté en tout ce qui ne touche pas à la religion. La littérature y est livrée à toutes les disputes. C'est ainsi que Lamartine, formé tout entier par l'éducation cléricale, a bien plus d'intelligence qu'aucun autre universitaire (2) ».

M. Reyssié se félicite de l'heureuse idée qu'eut Mme de Lamartine de choisir pour son fils le collège de Belley, où il trouva des maitres qui comprirent ses aptitudes et favorisèrent ses inclinations,

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse !

Dans une autre milieu, « sa personnalité qu'avait développée le nid de Milly, tout gazouillant de voix grecques, refoulée dans son essor, se serait peut-être atrophiée. Elle put, au contraire, se compléter, s'accentuer dans cette nature riante, aux moelleux horizons, aux ciels baignés, aux coteaux virgiliens, sous l'œil indulgent de ces bons Pères, excellents latinistes et poètes à leurs heures, adorant la campagne, aimant à la décrire...

---

(1) *A propos de nos Ecoles*, par Ernest Lavisse, de l'Académie française, L. VIII, (Jeunesse d'autrefois et jeunesse d'aujourd'hui).

(2) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

« Remercions donc, et la mère d'avoir senti quelles affinités fécondantes existeraient entre l'esprit de son fils et l'éducation des Pères (le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas !), et ces modestes éducateurs de n'avoir pas gêné le développement naturel de leur élève et d'avoir, au contraire, par une direction éclairée, contribué à nous faire notre grand poète, en le nourrissant de fortes études classiques et en lui inspirant l'amour du vrai par les leçons de choses qui étaient la base de leur enseignement. » (1)

Ces éducateurs savaient inculquer à l'enfant « ce qu'il y a de perpétuel dans l'éducation (2) », ce qui lui manque, d'après M. Lavisse, dans les établissements d'Etat où, pour ne pas appuyer l'éducation nationale sur la foi positive des familles, on jette dans le néant la religion naturelle elle-même ; cet ensemble de principes essentiels dont l'absence fait dire à l'Académicien professeur : « ni l'école n'est un milieu moral, ni le collège et encore moins les facultés (3) ». Ils ne négligeaient pas les leçons de choses, c'est-à-dire ce perpétuel contact de la nature qui fit des collines et des montagnes du Bugey, des majestueux glaciers de la Savoie et du Dauphiné, l'une des principales sources où Lamartine alimenta son génie. Ils le formèrent à cette vie libre où rien de factice n'apparaît, où l'âme apprend à se connaître et à connaître le monde qui l'entoure, ainsi qu'à se mouvoir sous le regard de Dieu.

---

(1) *Jeunesse de Lamartine*, par Félix Reyssié.

(2) *A propos de nos Ecoles*, par Ernest Lavisse, de l'Académie française, L. VIII, (Jeunesse d'autrefois et jeunesse d'aujourd'hui).

(3) *Ibidem*.

XV

Lamartine à son départ de Belley ; le nouveau poète et sa poésie.

Nous avons vu Lamartine, conduit par sa mère, comme par la main de la Providence, se diriger sur Belley, où l'attendaient les éducateurs et les horizons nécessaires à son génie. Nous nous rappelons ses premiers enthousiasmes, ses extases à la chapelle et en face des beaux sites qui s'offraient à sa vue ; la formation de son âme par l'enseignement moral et philosophique de ses maîtres ; ses premiers essais littéraires et poétiques ; les heures pénibles mais aussi parfois si délicieuses de son adolescence, sur le sol et dans le collège de Belley, que rien, « aurait-il eu à vivre mille ans », ne lui paraissait capable d'en ternir la mémoire.

Nous avons lu tout cela dans les nombreux et attachants récits qu'en donnent les *Souvenirs et Portraits*, le *Cours familier de littérature*, les *Mémoires inédits*, les *Confidences* et la Préface des *Méditations*, récits d'autant plus caractéristiques qu'ils ont été composés à l'âge où, dans la foule des fugitifs souve-

nirs de jeunesse et des choses oubliées, notre esprit ne distingue que les vigoureux reliefs des impressions fortes et réellement senties. Nous avons suivi cette âme de poète au cours de ces impressions, relatées et confirmées non seulement par lui-même dans sa *Correspondance*, mais encore dans le journal de sa mère, vigilante observatrice de l'état moral de son fils. Nous l'avons contemplée dans ses premiers élans, nous l'avons vue palpiter sous l'inspiration et ouvrir ses ailes vers le ciel. Mais le spectacle du jeune poète à son départ du collège de Belley, en septembre 1807, est assez beau pour nous y arrêter quelques instants encore.

En lui respire déjà le Lamartine de 1820, avec sa mystérieuse puissance et la spontanéité de ses inspirations. Ce n'est pas seulement l'élève du collège de Belley que nous avons alors devant nous, ce n'est pas seulement l'âme reconnaissante qui lui adresse, en le quittant, les mélancoliques *Adieux* placés en tête des *Méditations* ; c'est l'auteur des *Méditations* lui-même, le poète qui prélude à cette œuvre immortelle par l'*Ode au Rossignol*, par le *Cantique sur le Torrent de Thoys* et d'autres compositions où apparaissent déjà la noblesse et l'exquise fraîcheur de ses sentiments ; c'est le chantre de la nature, vrai, sincère comme elle, découvrant Dieu dans ses beautés et ses insondables mystères, y puisant les trésors d'harmonie et les lumineuses pensées qui vont rendre au monde des accents et un idéal qu'il ne connaît plus.

« D'où venez-vous — s'écriera Villemain — d'où venez-vous, jeune homme, qui nous apportez de pareils vers ? » On aurait pu lui répondre : il vient de

Mâcon, de Milly, qui lui donnèrent, avec la vie, la grâce mélancolique du foyer paternel et du pays natal ; de Belley, où s'accomplit son éducation classique et s'acheva la formation de son âme ; de Belley, « avant-scène des Alpes » — l'un des qualificatifs qu'il lui donne — où il a été amené, dès son jeune âge, pour en prendre les images et les couleurs, en attendant qu'il aille demander au ciel et aux golfes d'Italie un autre azur, à l'Orient, un autre soleil. Il venait des Alpes dont il s'approchait, avec délices, dans les congés du collège ou au moment des vacances, dans ses libres excursions avec ses amis, des Alpes, « marchepied de Dieu », échelle immense de la pensée avide d'Infini :

> Jéhovah, de la terre a consacré les cimes :
> Elles sont de ses pas le divin marchepied ;
> C'est là qu'environné de ses foudres sublimes,
> Il vole, il descend, il s'assied (1).

Au chapitre IV, en analysant les sources de la poésie de Lamartine et les résultats de son séjour à Belley, nous avons déjà traité ce point de vue. Nous avons constaté que, si d'après M. Brunetière, la sincérité forme le trait original de son génie, celle-ci lui est venue tout à la fois de la magnificence des spectacles de la nature placée sous ses regards et de la haute doctrine à lui enseignée. L'éclat de ces spectacles et la beauté de cette doctrine produisirent en lui des impressions si fortes qu'elles le remplissaient tout entier. Un homme ému et pénétré à ce point ne

(1) *Nouvelles Méditations*, XXIX. Improvisée à la Grande Chartreuse.

peut parler que de ce qu'il sent et tout ce qui sort de sa bouche et de sa plume ne peut être que sincère.

Considéré ainsi, dans les influences premières du foyer, dans l'éducation religieuse du collège, dans la vie en pleins champs et en pleine nature qui fut la sienne sur les bords charmants de la Saône ou dans le site alpestre de Belley, Lamartine s'explique tout entier. « Pour honorer les grands hommes — disait M. Jules Claretie, dans son discours d'inauguration de la statue de Lamartine à Passy (1), statue le représentant à l'âge de sa laborieuse vieillesse — il suffit de les admirer, mais, pour les expliquer, pour les faire comprendre, il faut les placer dans leur milieu même et les faire revivre. »

« Figurez-vous — ajoute l'élégant Académicien — un salon de la Restauration où, tout à l'heure, parmi les femmes souriantes et les hommes charmés de tant d'esprit, quelque rimeur de l'école de Delille a débité de ces vers où la périphrase règne en maîtresse, d'où le mot propre est banni, poésie sèche comme un caillou d'où ne jaillirait aucune étincelle. Cependant le bruit se répand qu'il y a là, dans ce salon, un jeune homme dont on chuchote tout bas les vers nouveaux. On le prie de parler ; il se lève. Il est haut de taille, svelte, superbe, avec des cheveux bouclés sur son front rayonnant. Il lit ses vers, il les dit simplement, mais d'une voix harmonieuse et pénétrante ; et soudain, ces hommes, qui souriaient, s'émeuvent et des larmes montent aux yeux de ces femmes étonnées, des larmes de pitié, de foi, d'espé-

(1) 8 juillet 1886.

rance, car c'est une langue nouvelle que parle ce nouveau venu, c'est un monde inconnu qu'ouvre cet inconnu, le monde de l'Infini et de l'idéal, et à l'homme que le début de ce siècle condamnait à n'admirer que la force et la bataille, il s'écrie : « Regarde en haut! ton chant de combat, c'est le beau et c'est le bien. »

Voulez-vous maintenant vous l'expliquer et le comprendre, à son départ du collège de Belley, où il est né à la poésie et où sa lyre a vibré pour la première fois ? Figurez-vous ce jeune homme quelques années plus tôt. Il a dix-huit ans. Il gravit la colline qui domine la ville et, se retournant, il contemple « cette belle et pittoresque nature » qu'il dépeint avec des couleurs si vives dans le récit de ses promenades avec le Père Varlet. Son émotion est grande : à ses pieds, le collège avec ses jardins et ses charmilles; autour de lui et devant lui, « l'océan bleu de la mer des montagnes », l'horizon immense avec, en dernière perspective, les Alpes. Représentez-le dans votre esprit à cet instant solennel. Il est là, devant vous, le front enflammé d'inspiration, le regard tourné vers le mont Blanc et l'aurore, le bras levé dans un geste d'admiration et d'adieu. Ce n'est pas encore le jeune homme qui se produit et qu'on écoute dans les salons de la Capitale, mais c'est déjà le poète qui s'enthousiasme et qui compose, le poète qui laisse parler son âme et n'écrit que ce qu'il sent, le poète qui se met à chanter :

Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Voici du reste son portrait, peu de temps après son départ du collège de Belley, portrait peint par lui-même, au moment de son premier voyage en Italie : « J'avais dix-neuf ans, une taille élancée, de beaux cheveux non bouclés, mais ondulés par leur souplesse naturelle autour des tempes, des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indécise et vague qui n'était ni de la légèreté ni de la tristesse... Un cœur de jeune fille entre l'âge où l'on rêve et l'âge où l'on aime. J'en avais aussi la candeur et la timidité sur la physionomie. J'étais très hardi d'aspirations, très timide de manières... (1) »

C'est Lamartine dans toute la grâce du jeune âge. Et. sous cette belle enveloppe physique, il y a une grande âme qui commence à ressentir les hautes envolées de sa foi chrétienne, avec toutes les impressions de la magnifique nature qu'il a sous les yeux. Ses lèvres commencent à murmurer ces sublimes *harmonies* qui, dans un tressaillement universel et la même aspiration vers l'idéal, réalisèrent l'union des âmes et confondirent tous les cœurs. Déjà il prononce la parole libératrice, montrant à tous, comme le salut de la patrie, la haute idée morale, fondement de ses succès. Déjà il semble dire à son siècle, à l'homme qui défaille et s'effondre dans le pessimisme : « Regarde en haut! ton chant de combat, c'est le beau et c'est le bien. » Déjà il laisse deviner le lyrique incomparable et tout ce qu'il sera plus tard. Le lyrisme de sa poésie, était-ce

(1) *Cours familier de littérature*, entretien VII. Ici Lamartine se dépeint avec des cheveux ondulés ; dans le discours que nous venons de citer, M. Claretie le représente avec des cheveux bouclés ; il n'y a là qu'une nuance.

autre chose que les vibrations de son âme enivrée de la nature et de Dieu ?

« Il y a sous la musique de ces beaux vers, poussés d'un tel souffle — « un souffle à remplir vingt trompettes », comme disait Veuillot, dans une triviale et forte satire — il y a un thème de sensibilité sans cesse pris et repris, et c'est l'accord entre ce thème et un des besoins les plus pressants de l'âme contemporaine, qui ajoute à cette magie de leur rhétorique une autre magie plus intime. De tous les grands poètes du siècle, Lamartine est celui qui s'est montré le plus constamment préoccupé des choses religieuses, et tous les observateurs de la vie française actuelle savent quelle place ces préoccupations reprennent dans la pensée de notre époque. Après avoir traversé une crise de fièvre scientifique, qui a trouvé sa notation la plus saisissante dans l'étrange livre de jeunesse de M. Renan : son *Pourana*, comme il l'appelait — l'Avenir de la science — le siècle finit, comme il avait commencé, sur un nostalgique besoin d'au-delà, sur un appétit douloureux de la grande espérance. (1) » Ainsi s'exprimait, dans un article précurseur de ses émotions actuelles, M. Paul Bourget. Ce besoin d'au-delà, Lamartine le sentit un des premiers de son siècle.

Nous verrons bientôt ce qu'il dit lui-même de son dernier départ du collège de Belley, dans une lettre adressée de Milly à son ami Guichard. Il fit le voyage, pour une grande partie à pied, un petit sac sur son dos. Il s'en allait, en chantant « *comme un troubadour* », admirant les beaux sites qui se présentaient

(1) *Figaro* du 1er avril 1893, article de M. Paul Bourget.

sur sa route, composant même des romances sous l'effet de l'enthousiasme et des impressions ressenties.

Sa pensée s'exalte durant cette excursion pittoresque, à travers les solitudes qu'il traverse et les superbes tableaux, divers à chaque détour de route, qui frappent son regard. Son âme est remuée profondément par le flot ininterrompu de ses inspirations. Son regard est ravi par ce qu'il voit, son cœur bouillonne sous les sentiments, son esprit, enivré d'indépendance et détaché de toutes les viles préoccupations terrestres, a des lueurs intuitives éclatantes et pleines de charmes. C'est le *vates*, illuminé du rayon céleste, prêt à répandre ses oracles.

Le bel adolescent poète dont l'image captivante nous a soutenu dans cette étude, après nous avoir poussé à l'entreprendre, est le Lamartine vrai, celui qu'on retrouve et qu'on aime à retrouver dans ses souvenirs. « Maintenant, en effet, — dit M. Edouard Drumont, dans son dernier ouvrage (1) — que la mort et le temps ont jeté leur voile d'oubli sur les agitations et les tristesses des dernières années, le Lamartine qu'on

---

(1) *Figures de bronze ou statues de neige.* Dans l'éloquent portrait consacré à Lamartine dans ce livre, le rude et très occupé pamphlétaire reproduit, ce qui devait arriver nécessairement, l'opinion faussement émise par M. Reyssié et après lui par M. Deschanel sur l'influence prépondérante en Lamartine du pays natal, de Milly. « C'est à Milly — écrit-il — c'est sur la terre natale qu'il faut chercher l'âme de l'auteur du Lac, de cet incomparable charmeur qui fit rêveuse et poétique, jusqu'au sentimentalisme morbide, la génération bercée au bruit des fantares du clairon, aux roulements des tambours, aux échos des canonnades lointaines de Waterloo et d'Iéna. » Nous avons fait remarquer avec M. de Pomairols combien cependant le sol aride et sec de Milly prêtait peu à l'inspiration. Mais peut-être M. Drumont voit-il simplement, dans cette triste sécheresse et cette triste aridité même — et à ce point de vue il a raison — l'une des sources de la mélancolie de Lamartine ?

revoit, c'est le Lamartine adolescent, souriant et fier comme un jeune dieu, c'est Lamartine à vingt ans.

« Cette tête, admirablement belle, illuminée par l'inspiration rayonnante de toutes les beautés de la jeunesse heureuse, ne ressemble guère au Lamartine vieilli, à cette figure amaigrie et comme desséchée que l'on aperçoit parfois encore dans les vitrines des photographes. C'est le Lamartine jeune que, sans nul doute, verra la postérité, puisque nous-mêmes déjà, nous aimons à revenir vers cette époque éclatante de la vie du poète comme on revient vers la source sacrée en remontant le fleuve troublé et violent à la fin de son cours. »

Voilà, tel que nous pouvons nous le représenter, Lamartine à sa sortie du collège de Belley. Vu sous cet aspect et dans le cadre où nous l'avons fait mouvoir, il personnifie l'idéal lui-même, apporté au monde — avec la foi et l'espérance, sur les ailes de la poésie — par un jeune homme étranger aux passions et aux sombres découragements de son époque, et qui, parce qu'il ne connaît qu'un chant, le chant de la nature, va réveiller chez ses contemporains la partie divine de leur être, l'élément immortel et régénérateur des individus et des peuples.

Après son départ du collège de Belley, Lamartine fut exposé — comme on le sait — aux périls de la vie oisive et irrégulièrement ordonnée. Pendant les préoccupations un peu mondaines de cette phase de son existence, il ne négligea pas les vers. Il s'exerça même à en tourner d'innombrables dans le goût léger et badin de Parny et de Bertin. Mais, après quelques années de ces exercices et d'abandon de la vraie poésie, il revint aux notes graves et lyriques qu'il avait

exprimées dans l'*Ode au Rossignol*, dans le *Cantique sur le Torrent de Thoys*, au collège de Belley, ou dans les *Adieux*.

Ce ne sont plus des futilités qui l'inspirent et des badinages qu'il compose. Ce qu'il traduit dans ses vers, ce sont ses propres émotions et c'est la nature qui chante ou qui pleure en lui. « Quand les longs loisirs et le vide des attachements perdus me rendirent cette espèce de chant intérieur qu'on appelle poésie, ma voix était changée et ce chant était triste comme la vie réelle. Toutes mes fibres attendries de larmes pleuraient ou priaient, au lieu de chanter. Je n'imitais plus personne, je m'exprimais moi-même pour moi-même. Ce n'était pas un art, c'était un soulagement de mon propre cœur, qui se berçait de ses propres sanglots. Je ne pensais à personne en écrivant çà et là ces vers, si ce n'est à une ombre et à Dieu. Ces vers étaient un gémissement dans la solitude, dans les bois, sur la mer : voilà tout. Je n'étais pas devenu plus poète, j'étais devenu plus sensible, plus sérieux et plus vrai. C'est là le véritable art : être touché ; oublier tout art pour atteindre le souverain art, la nature :

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi !... » (1)

Ce que Lamartine donne lui-même comme le secret de sa poésie — c'est-à-dire la sincérité de l'émotion — est précisément ce qu'il nous montre, à un degré particulier, dans ses débuts poétiques au collège de Belley, ce que M. Emile Olivier (2) a très justement mis en

(1) *Méditations*, « Préface ».
(2) Discours de réception à l'Académie française.

relief. « Sa poésie, c'est l'émotion par le beau. Ne lui demandez pas le bel esprit des poètes citadins de la famille d'Horace ou de Béranger, il n'est, comme Virgile, qu'un paysan de génie. Parfois sa forme déborde, s'épand outre mesure et la diffusion de la lumière efface le contour des objets : néanmoins la conception elle-même ne devient jamais excessive et, dans les plus intempérantes extases, son lyrisme reste la flamme de la raison. Et tout cela sans effort, par la grâce des spontanéités natives. »

M. François Descôtes, l'éminent avocat de Chambéry, aussi habile écrivain, qu'éloquent orateur, exprime, avec une distinction remarquable, cette idée que la puissance de la poésie de Lamartine lui est venue de sa conformité parfaite avec les besoins de la nature humaine et ses aspirations, de l'émotion sincère qu'elle révèle, de son éloignement de tout procédé factice.

« Le poète, n'est-il pas celui qui a su condenser en une formule rythmique le langage que l'âme se parle à elle-même, mais dont les ondes sonores lui échappaient, insaisissables et fugitives, jusqu'au jour où le messager de Dieu, où le *vates* les a captées et fait jaillir en quelque cri génial, de ceux après lesquels l'âme, à la fois victorieuse et vaincue s'écrie : Enfin, j'ai trouvé ! Tel est le cri que je cherchais, celui qui seul assouvit ma soif et traduit mes tempêtes intérieures. Le chant du vrai poète, c'est le téléphone entre la terre et les cieux !

« Lamartine fut, de tous peut-être, le poète qui sut parler à l'âme humaine le propre langage de l'âme humaine, celui qui en sonda le plus intimément

les replis, qui en traduisit le plus harmonieusement les élans passionnés, les détentes maladives, les désespérances passagères, les aspirations inquiètes et le perpétuel inassouvissement; mais, nul mieux que lui, non plus, sur ces ruines amoncelées, sur cette route bordée de cyprès et arrosée de larmes, sur cet amas de feuilles mortes et de fleurs desséchées, nul, mieux que lui, n'a su pousser le *Sursum corda* de nos vieilles croyances et panser, dans les sublimes extases des visions de l'au-delà, les blessures du vaincu de la vie et de l'amour. Le *Lac* et le *Crucifix* sortent de la même lyre; les deux chefs-d'œuvre se complètent et, dans le chantre d'Elvire prêt à ensevelir son rêve étoilé au fond des eaux sombres, aux pieds des rochers muets, il y a le chrétien consolé qui, à genoux devant le Dieu crucifié, retrouve l'espérance et jette un regard vers le port où les réunions seront éternelles et où l'âme trouvera la sérénité, le repos et la pleine satisfaction de ses immenses désirs.

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux...

« Tel, à coup sûr, Dieu avait créé Lamartine en le prédestinant à apporter aux générations nouvelles et perverties par le souffle de l'incrédulité du XVIIIe siècle l'hymne du réveil et de la résurrection; mais il n'en faut pas moins au génie un milieu, une culture, des influences ambiantes et, elles aussi, providentielles, qui lui donnent l'essor et impriment à son vol une direction, une allure et un but sans lesquels il resterait impuissant » (1).

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent à Belley (22 mai 1899), *Compte-rendu des fêtes*, « Discours de M. Descôtes ».

Tout ce que nous admirons en Lamartine lui vient de la puissance du sentiment de la nature, augmenté encore par le sentiment religieux, lequel est un sentiment bien naturel aussi, puisque Buffon a pu définir l'homme « un animal religieux ». Il en a tiré ces œuvres personnelles et neuves qui ont fait de lui un des principaux facteurs de la renaissance littéraire du commencement de ce siècle. « Ce que Rousseau, Bernardin, Gœthe, Mme de Staël, Chateaubriand avaient exprimé dans une langue déjà nouvelle, mais en prose, Lamartine l'exprime en vers mélodieux, mêlant aux échos de leurs âmes les émotions de la sienne, non moins agitée, non moins inquiète » (1). Le XVIIe siècle et une partie du dix-huitième avaient banni le moi, la note personnelle. Elle réapparut avec les auteurs que nous venons de citer, mais surtout avec Lamartine. Et ses souffrances, ses angoisses personnelles lui font percer du regard l'énigme de la destinée humaine. Elles l'emportent, sur les ailes de l'amour et de la foi, jusques dans l'Infini.

« Rousseau avait inventé de mêler la passion avec la vertu et de les confondre. Chateaubriand, faisant un pas de plus, amalgame l'amour avec la religion... Lamartine, religieux par instinct autant que par éducation, mêle à ces sentiments un amour spiritualisé par la douleur de la mort imminente et bientôt accomplie. Par là, son influence est bien autrement pure, infiniment plus charmeresse et légitimement plus séduisante » (2). Sincérité, note éminemment person-

(1) *Lamartine*, Emile Deschanel, t. I, p. 78.
(2) *Ibidem*, t. I, p. 78.

nelle, sentiment profond de la nature, spiritualisation de l'amour et aspiration religieuse constante, versification pleine d'une suave harmonie qui berce et captive autant l'oreille que le cœur : tels sont les caractères de la poésie de Lamartine, caractères semblables du reste à Lamartine lui-même.

Etudiant les *Harmonies*, M. Deschanel déclare que l'enthousiasme du poète n'y « respire pas toujours la conviction, qu'il semble recourir à un procédé de développement littéraire plutôt que céder à des inspirations personnelles ». Ici encore nous partageons l'avis de M. Charles de Pomairols et, comme lui, nous disons : « s'il avait, suivant l'étrange hypothèse de M. Deschanel, pris arbitrairement l'idée de Dieu comme un thème à variations musicales, il est probable que ce caprice aurait été court et que le poète n'aurait pas recommencé bien souvent ces exercices. Or, il n'est pas une seule de ses œuvres, il n'est pas une seule activité de sa vie, qui ne se montre imprégnée de religion... (1) ».

M. Reyssié, dans son discours d'inauguration de la statue de Lamartine adolescent (2), s'est appliqué à faire ressortir combien il aime toujours à se plonger dans les voluptés de la méditation religieuse, à vivre de la société des Pères de l'Eglise. « Sa poésie coule abondante, majestueuse. On y reconnaît souvent des réminiscences des Pères Grecs qu'il a traduits au collège de Belley. Saint Basile est son auteur favori.

---

(1) *Revue d'histoire et de littérature*, 27e année, n° 48, article de M. de Pomairols.

(2) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent, à Belley, 22 mai 1899, Compte rendu des fêtes.

Il sympathise avec ses sentiments de charité, de compassion pour son semblable, auquel il voudrait tendre la main; il voudrait secourir la misère,

Verser sur sa blessure ou le miel ou l'olive :

donner aux malheureux

Cette aumône du cœur, une larme à ses larmes.

« L'évêque de Césarée puise les trésors de son éloquence dans la Bible et s'élève à Dieu par la contemplation de la nature. Lui aussi, trouve, dans les livres saints, la source de ses hymnes et il aime à montrer le créateur dans sa création.

« Saint Basile voit, dans les étoiles « des fleurs dont la main de Dieu a semé l'espace infini ». Pour lui,

Ces perles de lumière
Qui de la nuit lontaine ont blanchi la carrière
Sont des astres futurs, des germes enflammés
Que la main toujours pleine a, pour les temps semés.

« Avec saint Grégoire de Nazianze il dit la mélancolie mystique de l'âme, la tristesse de l'homme sur lui-même, et, comme lui et dans les mêmes termes, il s'écrie :

Qui suis-je ?
Oh ! qui suis-je, Seigneur, devant les cieux et toi ?

« Il lui emprunte les tons chauds, somptueux de sa palette et drape ses vers dans un royal manteau de pourpre... »

Ces constatations savantes de M. Reyssié pourraient être complétées. Bien d'autres fois, on le verra notamment pour le *Lac*, Lamartine a emprunté les images et les termes mêmes des Pères de l'Eglise. De telles

réminiscences font partie des inspirations reçues sur le sol de Belley.

On pourrait encore, à ce propos, faire remarquer avec M. Deschanel (1) le curieux rapprochement qu'il est permis de faire entre le *Crucifix* et l'*Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans*, de Bossuet.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu,

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !...

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds ! que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin !...

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein même de Dieu !...

Bossuet dit dans l'*Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans* : « Elle demande le crucifix

(1) *Lamartine*, t. I, chap. VIII, p. 150 et s.

sur lequel elle avait vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs... Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras... Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus ; les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix ; j'ai vu sa main défaillante chercher encore, en tombant, de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur ?... »

N'y a-t-il pas là une réminiscence bien visible et bien remarquable de l'éducation classique et religieuse du poète ?

Nous avons tenu à bien préciser ces inspirations de Lamartine et à les rapprocher du caractère distinctif, essentiel, de sa poésie. Il éprouvait, lui aussi, la vague inquiétude de son siècle, cette mélancolie, ce mélange de confiance et de doute qu'on rencontre chez les premiers écrivains de son époque et qui fait qu'ils « semblent, au seuil de la société renaissante, porter le deuil d'un monde détruit » (1). Mais le reposant spectacle du collège de Belley, avec la collection de sages et de philosophes qui y donnaient l'enseignement, le cours continu de son existence en face de la nature qui sans cesse se renouvelle et

(1) *Lamartine*, Emile DESCHANEL, t. I, p. 72.

renaît sous les yeux de l'homme, avaient ajouté, aux impressions d'inquiétude et de tristesse venues du dehors, ce rayon d'espérance et de foi qui subsistera toujours en lui, malgré les agitations du monde et les orages de son cœur.

Ce poète, qui émeut par le beau, par les lumineuses clartés de la raison et de sa foi, par les spontanéités de la nature elle-même et l'accent sincère de ses œuvres, c'est celui qui part de Belley dans le mois de septembre 1807 et se dirige sur Mâcon en chantant. Les lettres et documents qui suivent feront connaître, dans une rapide esquisse de sa longue carrière, la suite de ses rapports avec ses grands amis, avec le collège, la ville et la région de Belley.

XVI

Correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège; valeur historique des récits de ses ouvrages contrôlés par sa correspondance et le journal de sa mère.

Nous allons donnner quelques fragments de la correspondance de Lamartine, telle que l'a publiée Mme Valentine de Cessiat de Lamartine, sa nièce (1). Les lettres que nous allons feuilleter furent ses premiers épanchements amicaux après sa sortie du collège. Le lecteur, espérons-le, n'y trouvera pas moins d'intérêt que nous.

« *A Monsieur Prosper Guichard de Bienassis, à Bienassis, par Crémieu (Isère).*

« Milly, 24 septembre 1807.

. . . . . .

« Il y a huit jours que je suis arrivé à Mâcon ; j'ai fait plus de la moitié du chemin à pied, avec mon

(1) *Correspondance de Lamartine*, publiée par Mme Valentine de Lamartine.

petit paquet sur mon dos... ; je m'en allais tout le long de la route chantant comme un troubadour quelque vieille romance, j'en composais même tout en marchant ; lorsque je trouvais quelque beau site, je m'asseyais et je le contemplais à loisir. C'est vraiment une manière de voyager charmante et ce petit essai m'a donné grand envie de me faire chevalier errant. C'est dommage que je n'aie eu personne avec qui je puisse causer. J'aurais bien voulu que nous eussions pu faire ensemble un pareil voyage.

. . . . . .

« Je ne te parle pas de mon retour parce qu'il n'y a encore rien de déterminé là-dessus, mais je serai vraisemblablement à Belley dans un mois. Je t'engage fortement à y être aussi et en cela tu dois bien penser que c'est mon plaisir que je consulte. Je m'attends bien à m'ennuyer un peu l'année prochaine, car plus on approche du but et plus on le désire, « *quod sperat onus excidi, hoc, hoc, sævius opprimet* ». Tout le monde, pour me consoler, me dit que le terme est proche et qu'un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a ; je laisse dire tout le monde et me résigne. En attendant je fais ce que je peux pour charmer mes loisirs et je t'écris entre Gresset et Molière.

« Adieu, mon cher ami, écris-moi le plus tôt possible. J'espère que l'année prochaine nous verra plus liés que jamais et que ta sincère amitié m'aidera à endormir mes peines présentes dans les songes d'un plus doux avenir... »

« *A Monsieur Prosper Guichard, à Bienassis.*

« Mâcon, 3 octobre 1807.

« ...Je retournerai très vraisemblablement à Belley cette année et ce qui m'y consolera, je te l'ai dit, ce sont les douceurs de l'amitié et la sincérité de la nôtre. Malheureusement pour moi, je ne peux guère avoir d'occasion d'aller à Crémieu, mais, mon cher ami, un commerce suivi de lettres réciproques me dédommagera de ton absence. J'ai un plaisir infini à recevoir les tiennes. Il est si doux de savoir qu'on a dans le monde un ami qui pense à nous. Je ne sais si on vit ou si on est mort à Belley; je n'ai reçu aucune lettre de personne de ce pays-là. Je pense que l'on ne s'y divertit pas beaucoup et je t'avouerai que je repousse autant que je peux toutes ces idées de collège pendant les vacances, je n'ai pas besoin d'anticiper sur mes ennuis à venir. « *Sufficit diei malitia sua* ». Mande-moi cependant quand tu comptes y retourner... »

On voit par ces derniers mots que si, comme en témoignent les récits que nous avons donnés et les lettres qui suivent, le collège de Belley avait offert à Lamartine un séjour précieux et agréable, la liberté des champs et de la vie de famille lui sourit toujours plus — sensation commune aux écoliers — que toutes les réclusions.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Lyon, le 30 janvier 1808.

« ... Je reste ici beaucoup plus de temps que je n'avais intention d'y demeurer et je ne partirai que

dans le courant de la semaine prochaine, parce que je suis entre les mains des médecins. Le voyage ne m'a fait encore aucun bien et je souffre toujours beaucoup de mes maux de tête. Tu dois bien t'imaginer que, dans un pareil état, je ne peux guère me divertir ici ; aussi malgré tous les soins qu'on a de moi, je m'ennuie on ne peut pas plus et je désire bien impatiemment d'être guéri pour aller vous rejoindre.

« J'ai été trois ou quatre fois chercher R... mais je n'ai jamais pu réussir à le rencontrer...

. . . . . .

« Tout le monde paraît convaincu à Lyon que la tempête excitée contre ces Messieurs ne tournera qu'à leur avantage et j'en suis moi-même bien persuadé ; aussi, mon cher ami, nous nous reverrons probablement bientôt, si ma tête redevient un peu meilleure qu'elle n'est. Je ne peux absolument rien faire, pas même lire un peu longtemps et j'ai fait un grand effort de t'écrire cette méchante lettre ; aussi tu me pardonneras si je ne te l'écris pas plus longue.

« Tu voudras bien présenter mes devoirs à MM. Debrosse, Génisseau, ainsi qu'à M. Dumouchel. Je te prie aussi de me rappeler au souvenir de Guichard, Laboré, Galtier et de toute notre classe... »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, étudiant en philosophie à l'école secondaire de Belley, à Belley.*

« Mâcon, 18 février 1808.

« La voilà donc recommencée sérieusement cette correspondance à laquelle nous n'avions fait que préluder pendant les vacances dernières. Nous ver-

rons si tu y seras aussi fidèle que tu me l'as promis et que je le suis moi-même. L'air de Belley aurait-il donc changé les résolutions que t'avait inspirées celui de ton château charmant de Bienassis, ou bien commences-tu à dédaigner un pauvre ermite au coin de son feu, qui n'a pour toute compagnie la plupart du temps que ses livres, ses souvenirs et ses espérances ? Mes livres sont, comme mes amis, peu nombreux, mais bien choisis ; mes souvenirs ne peuvent qu'être agréables ; pour mes espérances, elles sont la partie la plus riante et la plus étendue de ma société : j'aime à me délasser avec elles de tous mes maux, je les appelle à mon secours dans mes ennuis, je ne les oublie pas dans mes jouissances et je goûte fort ce mot d'une jolie chanson :

Si le bonheur est une rose
L'espérance en est le bouton.

« Le désir ardent que j'ai de te revoir contribue beaucoup à nourrir la mienne ; quand viendra cet heureux temps? J'ai reçu les deux aimables lettres de Virieu et de Galtier ; j'ai répondu à l'une et un de ces jours je répondrai à celle de Virieu... Je te charge de tous les compliments du monde pour lui, pour Galtier, pour Laboré, Revoux, Rombeau, Labbé et Revel.

« Adieu, mon cher ami, philosophe bien, divertis-toi bien, porte toi bien. Voici les jours gras qui arrivent ; vous allez vous en donner... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Mâcon, 22 février 1808.

« ... La Faculté de Lyon m'a défendu de m'appliquer aux mathématiques de cinq ou six mois...

« Mon pli est pris et je veux décidément travailler, j'ai commencé à parler de diplomatie : on me dégoûte un peu, mais je suis fidèle au poste, *nobilis me sollicitat ambitio*. J'attends le mois d'octobre pour me lancer si je peux y parvenir. En attendant, je prépare mes armes et je fais ma devise : *virtuti et gloriæ*.

« Nous avons eu ici quinze jours de printemps pendant lesquels j'équitais beaucoup avec deux de mes amis qui ne valent pas ceux de Belley. Nous avons été du côté de l'Omus, pays qui, je crois, t'est connu et cher, si j'ai la mémoire bonne. Nous sommes replongés dans les neiges et je me chauffe.

« Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Je crains de t'ennuyer, sans quoi je ne finirais pas. Dis mille choses à Guichard, Galtier, Laboré, Revoux, ainsi qu'à tous nos autres anciens amis. Quand te reverrai-je? »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, à Belley.*

Mâcon, 13 mars 1808.

. . . . . .

« J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre de M. Debrosse, datée de Lyon. Je présume qu'il est à présent de retour à Belley et que tout y est plus calme.

. . . . . .

« J'ai passé un carnaval bien plus tranquille que vous et vous avez eu certainement plus de bruit et de plaisir que moi pendant ces jours gras.

« M. Wrintz a-t-il fait quelque beau mardi gras et toi un testament en forme bien long et bien malin ? Virieu a-t-il chanté le roi Dagobert et Revoux joué

une marche ou une bourrée et quelque nouveau Fougas n'a-t-il pas paru sur l'horizon?

« Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur ; je te charge de mille choses pour Virieu, Laboré, Galtier, Revoux, de Saint-Pulgent, etc., etc... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Mâcon, 20 avril 1808.

« J'ai appris avec plaisir que vous avez passé un carnaval très gai, et vous avez été en cela plus heureux que moi, mais le moment approche où je vais oublier mes ennuis de l'hiver. Je travaille toujours tant bien que mal, et je lis beaucoup, ce qui m'empêche de perdre mon temps, comme le fruit des lectures se retrouve toujours en son temps ; et, entre nous soit dit, j'ai grand besoin de semer un peu pour moissonner ensuite...

« Je ne me porte guère mieux qu'au collège, mais j'espère cependant toujours que la chasse, les bains, la campagne me rendront sain et gros comme toi...

« ... Dis mille choses affectueuses de ma part à M. Debrosse, M. Dumonchel, MM. Béquet et Wrintz et charge-toi de mes compliments pour Guichard, de Saint-Pulgent, Rombeau, Labbé, Revoux, Genin, Remondange et Laboré, ainsi que pour tous les autres de notre classe... »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, à Belley.*

« Mâcon, 8 juillet 1808.

« On m'a remis l'autre jour ta jolie épître ainsi que celle de Revoux et de Remondange...

« Ne me critique pas tant, mon cher ami, sur ma versatilité, sur l'inconstance de mes goûts, sur mon peu d'aptitude au bonheur. Puisque La Fontaine est ton auteur, il sera le mien; souviens-toi de la fable des *Deux Besaces* : nous te verrons, dans quatre ou cinq mois commencer à t'ennuyer peut-être en ta retraite de Bienassis, au milieu de tes livres, de tes bois, de tes prétendus plaisirs; tu regretteras dans peu la société de tes amis, les occupations et, que dis-je? peut-être même les peines du collège. Tu ris, tu te moques de moi, tu penses que je radote comme un vieillard de quatre-vingts ans. Je te laisse faire et je t'attends dans un an, pas plus tard.

« ... N'oublie pas de dire à Revoux et à Remondange combien j'ai eu de plaisir à recevoir leurs lettres. Je vais leur écrire au plus tôt. Rappelle-moi, je t'en prie, au souvenir de ces Messieurs à qui je pense tous les jours avec plus de reconnaissance : j'embrasse Laboré et mes anciens amis, tu les connais. Mande moi si M. Varlet est revenu à Belley. »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, étudiant au collège de Belley.*

« Le 26 juillet 1808.

« ... J'ai écrit ces jours passés à Revoux et à Remondange, ils ont dû recevoir mes lettres. Je vois d'après ce que tu me mandes que vous êtes dans les grandeurs, et je vous félicite de tout mon cœur. Vous allez avoir bien des compliments à faire, mais aussi bien des congés...

. . . . . .

« Tu vas, dis-tu, être tourmenté pour choisir un tat de vie et tu es résolu à n'en choisir aucun. Tu te ouves précisément dans une position absolument pposée à la mienne... De l'argent!... j'en voudrais eulement pour en jouir et le dépenser noblement, our en faire jouir mes voisins et mes amis...

« ... Où en es-tu de ta philosophie? Comment se orte M. Wrintz? Ne m'oublie pas auprès de lui...

« ... Adieu, regarde-moi toujours comme le meilleur e tes amis. Dis moi si tu as eu des nouvelles récentes le Virieu. »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, à Paris.*

« Saint-Point, 28 juillet 1808.

« Mon cher ami,

« Je suis entièrement en peine de toi; voilà près de rois mois que je n'ai eu de tes nouvelles... Est-ce que u serais capable d'oublier le plus ardent de tes amis?... 'ire-moi bien vite, je t'en prie, d'une telle inquiétude. 'u ne sais pas tout ce qu'elle a de cruel pour moi: lacé loin de toi par les circonstances, ayant tous les ours de nouvelles barrières qui s'opposent à l'exécu- on de mes projets, contrarié par la fortune dans la lupart de mes désirs, ma seule jouissance est de enser que j'ai un ami dans le monde. Que deviendrais- e si cette pensée n'était plus qu'une illusion! D'un utre côté, j'appréhende que tu n'aies pas reçu mes ettres et que tu n'aies soupçonné que je t'oubliais ussi. J'ai cependant mis exactement ton adresse, elle que tu me l'as envoyée à ton arrivée à Paris... »

Cette lettre montre qu'Aymon de Virieu ne resta pas

toute l'année 1808 au collège de Belley, en même temps qu'elle dépeint l'état d'inquiétude et de tristesse dans lequel vivait alors Lamartine.

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, en son château de Bienassis.*

« Mâcon, 20 septembre 1808.

« Virieu m'a joué un tour indigne... Mais je m'en vengerai en l'embrassant à Bienassis, si je peux l'y trouver. A propos, votre partie sera charmante et d'une gaieté et d'une cordialité indicibles. Ah ! que je voudrais pouvoir en être !... Si cela va à bon port, j'irai par Ambérieu, et mande-moi la route que je dois suivre depuis cet endroit-là...

« J'ai passé hier matin à Nuits et je fus embrasser T... Il me reçut très fraîchement, ne m'offrit pas même à m'asseoir chez lui ou à déjeûner, ne me reconduisit pas même à mon auberge. Mais fi d'une telle amitié que l'absence affaiblit ainsi ! La mienne se ranime tous les jours. Je n'ai rien de bon, d'agréable à offrir, mais, si un de mes amis venait, je partagerais mon ermitage et une table frugale ou je jeûnerais un an pour le recevoir un jour... »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, à Bienassis.*

« Milly, 29 septembre 1808.

« Encore sept ou huit jours et je t'embrasse Bienassis. Je vais donc enfin revoir mes deux meilleurs amis...

« Je ne veux aller ni chez M. de Veysseire, ni chez Mme de Beauvais, ni chez MM. de Vernat, je veux

rester à Bienassis à causer, à rire et à nous divertir comme des fous ; je n'y vais que pour vous voir tous et non pour aller faire des saluts symétriques chez les élégantes du voisinage... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« 28 octobre 1808.

« ... J'ai vu G. à Lyon, c'est-à-dire que je l'y ai rencontré. Il a pris l'air qu'il avait, quand M. Debrosse le morigénait...

« Adieu, mon cher ami, joue bien de la basse, traduis Virgile et Ovide, lis beaucoup et de bonnes choses... Sais-tu des nouvelles de L. et de T. et du collège de Belley ? On m'a dit à Lyon qu'il était entièrement détruit. M... y a passé, il logeait chez Saint-Pulgent... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Milly, 12 novembre 1808.

« As-tu vu chez toi M. Génisseau, comme tu l'espérais ? S'il y est, dis-lui mille choses de ma part. Pour moi, je n'entends pas plus parler de ces Messieurs que s'ils étaient tous morts. Je pense cependant souvent à eux. Je voudrais les voir et j'ai toujours le projet de retourner à Belley visiter notre petite salle, le dortoir où j'ai eu tant de peine à me lever à cinq heures, notre classe de rhétorique, mon banc à l'église, ma place au réfectoire et cette tribune où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais

tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis. »

. . . . . .

Que de sentiments en quelques mots; n'est-ce pas le cri du cœur? Ces lignes n'indiquent-elles pas une âme pieuse et toute pénétrée de foi? Cependant elles sont bien du Lamartine de Belley. Elles sont extraites d'une lettre datée de 1808, écrite, un an après sa sortie du collège, dans toute la franchise et tout l'abandon de l'intimité.

On conçoit l'importance de cette lettre et d'autres semblables pour notre étude et la réfutation de ceux qui mettent en doute la vérité des récits postérieurs de Lamartine et des sentiments qu'il dit avoir éprouvés dans sa jeunesse. Ces récits — déclarent-ils — ont suivi d'un trop grand nombre d'années les choses dont ils sont l'objet. Il n'est pas possible de faire le même reproche aux lettres que nous citons : elles sont contemporaines des sentiments et des faits qu'elles affirment.

On ne peut nier non plus la valeur historique du journal de Mme de Lamartine : les extraits, que nous en donnons au commencement de ce volume, contrôlent et expliquent les affirmations du poète. Les *Mémoires inédits* ne sont pas non plus sans importance au regard d'une saine et judicieuse critique.

Ce jeune homme de dix-huit ans, aux prises avec les premiers écueils de la vie, ne cesse de se reporter par la pensée vers ce collège où il n'a pu rejoindre, à la rentrée de 1807-1808, ses chers camarades et ses bons maîtres. Toutes les circonstances de sa vie de collège, tous ses souvenirs d'élève se présentent en foule à sa

mémoire. Mais les souvenirs religieux restent bien vivaces dans son cœur. Il voudrait revoir son banc à l'église, cette tribune où il « allait prier Dieu trois ou quatre fois par jour ». Il aurait « tant de plaisir à s'y remettre à genoux » tout pécheur qu'il est.

Qu'est-ce que cela signifie ? si ce n'est que Lamartine était un élève pieux. Et — vous avez bien lu — il était d'une piété telle qu'il « allait prier Dieu trois ou quatre fois par jour ». Voilà ce que disait Lamartine à une époque où il ne pouvait songer à poser pour la postérité. Ce qu'il dit, il faut le croire. Ce n'est point du Lamartine encore chaud de ses poèmes, puisqu'il n'avait alors que 18 ans. C'est la vérité toute simple, telle qu'elle se dégage dans une lettre à un ami.

M. Félix Reyssié (1) cite le passage suivant des *Confidences* que Lamartine reproduit dans son *Cours familier de littérature* et dans ses *Souvenirs et Portraits* et que nous avons donné plus haut (chap. IV) : « Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, m'échappant pendant la récréation des élèves jouant dans la cour, j'entrais par une petite porte secrète dans l'église déjà assombrie par la nuit... pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette et intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds et je m'abîmais en Dieu... » M. Reyssié y ajoute ces deux vers de Jocelyn :

> Souvent lorsque des nuits l'ombre que l'on voit croître
> De piliers en piliers s'étend le long du cloître...

---

(1) *Jeunesse de Lamartine.*

et les accompagne de cette réflexion : « Ces rêveries extatiques ne sont pas du Lamartine de Belley, elles sont du Lamartine encore tout chaud de son poème ». L'auteur de la *Jeunesse de Lamartine* a eu tort de ne pas rapprocher du passage qu'il cite et que Lamartine écrivait en 1857 la lettre du 12 décembre 1808 que nous venons de donner. Il voudrait retourner à Belley, et dit pourquoi. « J'ai toujours, le projet... de visiter notre petite salle, le dortoir et notre classe de rhétorique... mon banc à l'église... et cette tribune où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis. » Lamartine ne pouvait être plus clair, plus précis !

Les délicieux récits qu'il a faits plus tard de son éducation classique, de son état d'âme au collège de Belley, sont ainsi confirmés. Comme nous l'avons dit déjà, en citant M. E.-M. de Voguë, s'ils n'ont pas la précision mathématique du détail, ils sont d'une complète exactitude dans l'ensemble et dans l'expression des sentiments. Ils ont, il est vrai, la propriété particulière — due à l'imagination et à la sensibilité communicative du poète — de mettre en relief ce qu'il y a de beau dans chaque situation et dans chaque chose. Mais, à part quelques petites erreurs de nom et de topographie, quelques amplifications poétiques bien naturelles, les récits de Lamartine sont absolument vrais et exacts.

Nous avons tenu néanmoins à éclaircir, à préciser ce qui nous vient des œuvres du poète par tous les documents en notre pouvoir. Nous avons lu attentivement le journal où Mme de Lamartine notait jour par

our ses impressions (1) ; nous avons dépouillé toute a correspondance de Lamartine avec ses amis de collège. Eh bien ! — nous devons le dire — nous avons trouvé des dates, des noms, des explications qui nous manquaient, mais nous n'avons rien découvert qui mît Lamartine en contradiction avec sa mère ou avec lui-même. Dans ses lettres à ses grands amis, peu de propos légers comme en aime le jeune âge, mais la plupart du temps, nobles soucis d'une utile existence, de travaux littéraires à entreprendre, plaintes sur les difficultés de se faire une place dans a mêlée humaine, sur les misères que lui cause l'état précaire de sa santé. Ce qu'il cherche dans ses études, ce sont les grands écrivains et les grands poètes de toutes les nations. Il se familiarise avec les langues anciennes et les langues modernes. Il continue à étudier le grec et à lire Homère dans le texte. L'italien e charme, il trouve que c'est une langue merveilleuse et il en savoure tous les chefs-d'œuvre.

Il est si peu dissipé, si sérieux dans l'idée qu'il s'est faite de la vie et dans la poursuite de son plan de travail, qu'il écrit les lignes suivantes :

« *A Monsieur Guichard de Bienassis,*
« *Chez Monsieur Comte, à Grenoble.*

« Mâcon, 14 décembre 1808.

« ... Tu me confonds en me demandant mon sentiment sur les spectacles ; tu devrais au moins attendre que j'eusse soixante ou quatre-vingts ans, car

(1) *Manuscrit de ma mère.*

qu'est-ce que tu veux que je dise contre eux, moi qui les aime à la folie et qui trouve que c'est là le seul amusement digne d'un homme de goût et de bon sens? Cependant je ne t'engagerais pas à y aller bien souvent dans une petite ville comme Grenoble, et, fût-ce même à Paris, tant que tu n'auras pas quarante ans. C'est un peu trop chaud pour un jeune homme et surtout pour quelqu'un qui se propose de travailler et qui travaille en effet; cela dissipe un peu trop et peut entraîner à la débauche... Je veux y aller quelquefois aux meilleures pièces, une fois par semaine à peu près, mais guère davantage et souvent moins. Je te conseillerai d'en faire autant à peu près... »

Dans ses lettres, parmi les essais de compositions poétiques qu'il adresse à ses amis, on trouve des impromptus de société, amoureux ou autres. Mais les nobles et graves soucis de la tâche qu'il s'est tracée, les grandes aspirations vers le beau, le vrai, le bien reviennent bien vite et occupent la meilleure place.

A partir de 1808 jusqu'en 1811, époque de travail littéraire incessant et de fermentation douloureuse, on perçoit, il est vrai, dans la suite de ses lettres, l'existence chez le jeune Lamartine d'une crise morale et religieuse (1). Qui n'a subi ce malaise au premier contact du monde? Lamartine, d'ailleurs, n'affirme pas un scepticisme quelconque et ne va pas jusqu'à la négation. La crise, le malaise se pressentent, il les donne à entendre. Mais dès le mois de décembre 1811,

(1) V. *Revue du Siècle*, octobre 1900, article sur Lamartine, par Philippe Gonnard.

on voit que cette crise, combattue par les déceptions et la souffrance même, touche à sa fin. Dans la phase de maladie physique et morale qu'il traverse, sa foi semble sommeiller sous l'effet des distractions mondaines et littéraires, mais le nom de Dieu ne laisse pas de se présenter souvent sous sa plume. Bientôt il s'écriera (la *Foi*) :

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière !
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur,
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur !
Hélas ! je n'ai que toi !

Bientôt paraîtra le volume des *Méditations* (1820), où se retrouveront, avec les retentissements de ses angoisses et tortures morales, les réconfortantes explosions de sa foi triomphante. Depuis lors, ses lettres à ses amis, ses compositions diverses, les *Nouvelles Méditations* parues en 1823, les *Harmonies* en 1829 ne cessèrent de montrer ses progrès religieux. Cela n'est pas sans valeur pour éclairer la question qui nous occupe. En tout cas, s'il apparaît dans les lettres de Lamartine qu'il traversa, de 1808 à 1811, une période d'incertitude morale et religieuse, rien ne prouve qu'il en fut ainsi pendant son séjour au collège de Belley, de 1803 à 1807.

Vu dans l'ensemble de ses écrits et de sa correspondance, comme dans le journal de sa mère, Lamartine paraît ce qu'il était réellement, ce qu'il fut toujours, une âme religieuse et tendre, une haute raison. Et puisque la lecture de ses lettres nous y amène, nous nous arrêterons quelques instants sur l'étrange

parti que l'on peut tirer des mots, pour opposer entre eux des faits ou des idées qui ne s'excluent pas.

Dans une note que nous avons citée et qu'elle date du 25 septembre 1806, Mme de Lamartine écrit : « Ce qui me fait plus plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété. » De ce mot « maintenant » et des petites révoltes de son caractère impétueux, faut-il conclure, comme l'a fait encore M. Reyssié, que « cette inclination pieuse était de fraîche date », qu'elle « n'existait pas alors » ? Non, car rien ne nous y autorise et tout nous l'interdit. On ne peut voir là que la crainte d'une mère en face des oscillations morales de son enfant et son désir de le rendre parfaitement vertueux. En lisant non seulement la phrase que cite M. Reyssié, mais celle qui suit, on aperçoit clairement la pensée de Mme de Lamartine. Voici ces deux phrases : « Ce qui me fait plus de plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété. Que Dieu le bénisse et lui conserve ces précieux dons, seuls capables de le rendre heureux ! » Si elle prie Dieu de lui conserver le don de la piété, c'est bien qu'il l'a déjà. Du reste, après la publication de la lettre du 12 décembre 1808, il ne peut pas y avoir de doute sur ce point.

Dès le 18 septembre 1801, quand Alphonse était encore à la pension Pupier, à Lyon — pension particulière, disparue sans laisser de trace et que de grands critiques littéraires eux-mêmes confondent à tort avec le lycée de Lyon — Mme de Lamartine disait : « Il me paraît qu'il n'a rien perdu de la piété que j'avais tâché de lui communiquer, et c'était toute ma crainte. » A la date du 11 octobre 1801, on voit qu'elle lui fait lire

« tous les matins un chapitre d'un bon livre d'un prêtre allemand pour lui enseigner le sentiment religieux émané de toute la nature ». Le 2 octobre 1802, ayant laissé les *Confessions de saint Augustin*, livre qu'elle aimait beaucoup, à la portée d'Alphonse, elle a vu qu'il « l'avait ouvert et le lisait avec intérêt. » Enfin, le 24 septembre 1806, elle parle d'une lettre qu'elle a reçue de son fils et dit : « Il paraît toujours sage. » Pour Mme de Lamartine, « sage » voulait dire « régulier dans sa conduite et pieux ». Quant au mot « toujours », il nous montre que Lamartine était déjà tout cela avant cette fin d'année 1806.

Avec une sainte mère comme la sienne, avec les dispositions de son âme essentiellement religieuse, avec les prêtres distingués qui furent ses guides à Belley, comment Lamartine n'eût-il pas été l'adolescent qu'il nous dépeint? Sa mère lui reproche de n'être pas assez doux, assez patient, avec ses sœurs surtout, mais elle ne néglige rien pour l'améliorer et le rendre pieux. Comme beaucoup d'enfants et des meilleurs, il pouvait être vif, indépendant, léger même. De treize ans à dix-huit ans, c'est-à-dire de l'âge de son entrée au collège de Belley à l'âge où il le quitta, la religion ne fait qu'ébaucher son œuvre (celle-ci ne s'achève que plus tard avec l'expérience de la vie). Toutefois sa piété allait grandissant et la seule chose inexplicable, impossible, ce serait qu'il n'ait pas eu le sentiment et l'enthousiasme religieux qui apparaissent dans ses œuvres, dans sa correspondance et dans le journal de sa mère.

De contradiction entre l'ensemble des récits de Lamartine et les autres documents que nous avons

invoqués, il n'en est nulle part et à aucun point de vue. Dans la lettre qu'il écrit à son ami Guichard de Bienassis, le 8 juillet 1808, on vient de voir que Lamartine parle de La Fontaine : « Puisque La Fontaine est ton auteur, dit-il, il sera le mien ; souviens-toi de la fable des *Deux Besaces* ». Donc, en 1808, il lit La Fontaine comme autrefois, dans ses basses classes et à la maison paternelle, il en apprenait de mémoire les fables.

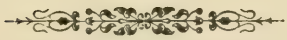
Est-ce à dire qu'il aime beaucoup ces fables et qu'il nous trompe quand plus tard il nous dépeint sa répugnance enfantine pour « la philosophie dure, froide et égoïste » qu'il y trouvait au lieu de « la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant » ? Est-ce à dire qu'il nous joue lorsque ensuite il nous fait part de l'aversion naturelle qu'il ressentait pour les vers « boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie, ni dans l'oreille, ni sur la page » ? Certainement non, et ce que Lamartine exprime à ce sujet, il a dû réellement l'éprouver. Il y avait trop de belles choses dans La Fontaine pour qu'il ne le lût pas, lui qui s'appliquait sans relâche à analyser et à étudier tour à tour tous les auteurs. Mais il y avait aussi dans son cœur trop de bonté généreuse pour comprendre la philosophie de l'égoïsme et, dans son oreille, trop d'amour de la cadence et du nombre pour goûter la versification libre des fables.

Il n'y a rien là qui soit le moins du monde contradictoire. C'est du Lamartine tout pur, du Lamartine identique à lui-même et pas autre chose. L'homme, dans sa nature essentielle, ne change pas. Lamartine étant ce qu'il est, nous comprenons qu'il dise des

fables de La Fontaine : « C'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge ». Il était tout naturel aussi qu'il préférât, lui, le roi de l'harmonie, la poésie de Racine et que « douze vers sonores, sublimes, religieux d'*Athalie* » lui fissent oublier toutes les fables qu'il avait entre les mains.

Ces observations, nous devions les faire pour montrer la valeur historique indiscutable des récits contenus dans les œuvres de Lamartine, contrôlés, complétés par les *Mémoires inédits*, sa correspondance de jeune homme et le journal de sa mère. Les lettres de Lamartine que nous citons étant, pour le plus grand nombre, de la période qui a immédiatement suivi son départ de Belley et les récits contenus dans ses œuvres ayant été composés, les uns dans son âge mûr, les autres dans sa vieillesse, il s'ensuit que, dans notre travail, nous nous appuyons sur Lamartine pris à toutes les époques de sa vie, sur Lamartine tout entier.

Nous allons continuer, en ce qui concerne ses souvenirs de Belley, l'exploration de sa correspondance et recueillir çà et là, parmi ses lettres si intéressantes, de nouveaux souvenirs, de nouveaux parfums d'amitié.



XVII

uite de la correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège; mort de Louis de Vignet, d'Aymon de Virieu et de Prosper Guichard de Bienassis.

Dans la suite de sa correspondance avec ses amis Aymon de Virieu et Prosper Guichard de ienassis, Lamartine parle des projets de ses parents elatifs à la continuation de ses études. La maladie ayant empêché de revenir à Belley au commencement e l'année 1807-1808, ce fut une année perdue. Aussi, our combler les lacunes produites par une circons- ance aussi fâcheuse, ses parents voulurent-ils lui faire onner chez eux, à Mâcon, des leçons particulières de nathématiques. Mais l'étude de l'algèbre et de la éométrie n'était pas ce qui lui souriait le plus.

Voyant que son père et ses oncles ne s'entendaient as sur le choix de la carrière qui lui convenait, amartine, nous avons eu l'occasion de le dire déjà, e fit un plan de travaux et de plaisirs littéraires qu'il 'efforça de suivre. Ses parents n'avaient voulu ni de la arrière des armes, sous Bonaparte empereur, ni de la arrière du barreau à cause de certains préjugés. On e voulait pas le laisser faire son droit à Dijon et

encore moins le laisser aller à Paris étudier selon ses goûts. Lamartine résolut alors de se faire lui-même sa carrière dans le monde des lettres. Il ne se soumit qu'en apparence à la volonté de ses parents et à l'étude des mathématiques. Il revint, malgré tout, à ses travaux et projets de travaux d'un autre ordre.

Dans la correspondance de cette époque, Lamartine parle à ses grands amis d'œuvres littéraires et poétiques, de divers concours, des jeux floraux de Toulouse, etc... Comme il travaille à former son style et, par une multitude d'essais, s'exerce avec ardeur au mécanisme des vers, il leur demande des sujets de poésie et échange avec eux des compositions. Mais on trouve peu de lettres qui ne contiennent quelque réminiscence de ses années de collège, quelque souvenir donné à ses maîtres ou à ses camarades.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Milly, 29 novembre 1808.

« Si M. Lefèvre est toujours chez toi, je te prie de lui faire mille compliments de la part d'un de ses anciens écoliers... » (1)

« *A Monsieur Guichard de Bienassis,*
chez M. Comte à Grenoble.

« Mâcon, 12 décembre 1808.

« Tout est changé, mon cher ami; voilà tous mes projets renversés, mes espérances flétries. En ache-

(1) *Correspondance de Lamartine* publiée par Mme Valentine de Lamartine.

vant avant-hier ma lettre, je fus chez mon oncle, tout tremblant qu'il ne me parlât de mathématiques. J'avais bien raison de craindre, le premier mot fut pour m'ordonner de les recommencer... Juge de mon chagrin. Je pris aussitôt la résolution de servir, pour voyager un peu, être plus libre et plus indépendant. J'avais envie d'entrer dans la garde impériale, mais ma mère dit qu'elle en mourrait de chagrin. Que faire? Je vais aujourd'hui parler d'un maître, et je prendrai des leçons en attendant que je me décide à quelque chose, mais je suis bien résolu à n'y pas travailler du tout; plus on force mon goût et mon inclination là-dessus, plus elle se porte vers autre chose... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 12 décembre 1808.

« Il me semble que tu ne remplis pas tes engagements dans toute leur étendue. Je te demande quelques sujets de poésie, mais je veux que cela soit détaillé, que je n'aie plus que l'habit à mettre. Allons, du courage! un peu moins de paresse et un peu plus de zèle : *Macte animo, generose puer*, comme disait le pauvre M. Varlet de touchante mémoire. Tu vois que je te vaux presque en citations...

. . . . . .

Bientôt il apprend que Virieu est nommé membre correspondant de l'Académie de Lyon. Il est ahuri de cette élévation subite.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 1er juin 1809.

« Qu'as-tu fait tous ces beaux jours-ci, mon cher ami? Qu'as-tu lu, qu'as-tu pensé, c'est-à-dire? Car je crois que toutes nos actions et tous nos plaisirs sont purement intellectuels et, pour parler comme le bon M. Wrintz, *in futuro contingenti*...

« Je suis tombé des nues en apprenant ton élévation subite au trône Académique. Quel pas de géant à l'ouverture de la carrière! Je te respecte et je te jalouse presque. Comment diable as-tu fait? Quel ouvrage as-tu présenté? Fais-m'en vite recevoir autant et je te ferai agréger à celles de Dijon et de Mâcon, quand j'en serai, moyennant un petit mémoire *ad libitum*. C'est un bon augure, et puis nous pourrons dire, comme disait un officier de Saint-Louis à qui on faisait compliment sur sa croix : « C'est d'autant plus flatteur que je n'ai jamais servi ». Je me fais gloire de ta gloire devant tout le monde. Je la raconte à qui veut l'entendre. A dix-huit ans! On n'en revient pas. »

Lamartine se loue de son ami Jules Jenin. M. Jenin, bien qu'un peu sceptique et misanthrope, était l'un de ses camarades dont il aimait le mieux à citer le nom. Son scepticisme n'excluait pas, chose rare, la bonhomie et les qualités du cœur. C'était du reste, en même temps qu'une nature généreuse et des plus spirituelles, un homme du monde doublé d'un fin lettré. M. Jenin, comme Lamartine, avait commencé ses études au milieu des difficultés qu'on rencontrait

à l'époque qui suivit la Révolution. Il avait trouvé néanmoins, à Belley, les maîtres indispensables et avait pu acquérir une très solide instruction. Ses premiers maîtres furent des religieuses, notamment Mme de Luyset (fondatrice de la Congrégation des Sœurs Bernadines de Belley). M. Jenin avait pour condisciples, à l'école de Mme de Luyset, les fils des plus grandes familles de la contrée, entre autres M. Alexandre d'Arloz (déjà cité comme camarade de Lamartine et de M. Jenin au collège de Belley, où ils entrèrent ensemble).

Dans la famille de M. Jenin on posséda longtemps plusieurs lettres de Lamartine. On avait même, nous assurait-on, des cahiers de philosophie de son cours. Mais, à notre grand regret et malgré le bon vouloir de ses enfants (1), il ne nous avait pas été possible de les découvrir dans la bibliothèque où ils demeuraient enfouis. Mme Louis Définod, fille de M. Jules Jenin, ne put nous procurer qu'une seule lettre. On a vu que les précieux cahiers ont été retrouvés depuis; nous les avons analysés plus haut.

Le 4 avril 1809, Lamartine, qui vient de revoir son ami Jenin à Mâcon et ailleurs, écrit à Aymon de Virieu, au Grand-Lemps :

« Mâcon, 4 août 1809.

« ... Jenin est encore mille fois meilleur garçon qu'il n'était : il n'y a qu'une voix de louange sur lui.

---

(1) M. Léon Jenin, des Prôts, ancien maire de Virieu-le-Grand, et Mlle Claire Jenin, épouse de M. Louis Définod, avocat, conseiller général de l'Ain.

Il est de la grande force sur la basse, et moi j'ai débuté l'autre jour ici dans un concert public et j'ai fait des basses de symphonie à force, mais j'aurai bientôt poussé mon maître à bout... »

Toutefois son existence oisive et sans but déterminé lui pèse de plus en plus, comme l'indique la lettre suivante :

« *A Monsieur Guichard de Bienassis,*
chez M. Comte, médecin à Grenoble.

« Mâcon, 19 août 1809.

« Il n'y a, dans ce moment-ci, qu'un peu d'espérance, votre amitié et du courage qui me fassent supporter la vie du plus sot, du plus plat, du plus ignorant *bourgeois* de petite ville. Oui, voilà sans exagération ce que je suis. O beaux rêves que nous faisions bien éveillés, à 9 heures du soir, sous les tilleuls de Belley, riches projets, riante perspective, avenir incomparable, où êtes-vous ? »

Le 1er septembre 1809, il écrit de Mâcon à M. de Virieu, au Grand-Lemps :

« J'ai repris mon vieux mal de poitrine et j'ai craché le sang pendant deux ou trois jours. Cela m'a fait une peur affreuse et je m'étais amusé à faire mon testament en vers. »

Il termine sa lettre en adressant mille respects à M. Genisseau (l'excellent Père économe qui reçut Lamartine et sa mère à leur arrivée à Belley, en 1803). Lors de la dispersion des Pères de la Foi de Belley, le Père Genisseau avait été recueilli dans la famille de Virieu, au Grand-Lemps. Voilà pourquoi son nom

revient souvent dans les lettres de Lamartine à M. de Virieu.

Dans le commencement de novembre 1809, Lamartine se disposait à se rendre au Grand-Lemps où il devait revoir ses amis de Virieu et de Bienassis. Il devait en outre, avec eux, parcourir la contrée environnante et, notamment, visiter Belley. Mais la veille ou l'avant-veille de son départ, son père fit une chute à la chasse et se cassa la main. Regrettable et douloureux contretemps.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 26 novembre 1809.

. . . . . .

« Parle-moi donc un peu, dans ta première lettre, de Guichard, de vos courses qui m'ont fait pleurer de regret, de Belley, de Grenoble, de Crémieu, et que sais-je encore?... »

Au cours de sa correspondance avec Bienassis et Virieu, il raconte qu'il a vu Ghilini, St-P., J., B., M., L., D., etc... Il cite ainsi leurs camarades de collège avec un empressement qui démontre combien il leur demeure attaché.

Le 28 mars 1810, il écrit de Lyon à Guichard, à Grenoble.

« ...Je suis de nouveau ruiné pour avoir prêté de l'argent à Dupuis, à Rivat, à mon maître d'anglais. Personne ne me rend un sol... »

Nous trouvons une lettre écrite au même et à la même adresse, de la grotte de Rousseau ou grotte des Etroits (située en face de la presqu'île de Perrache,

sur la rive droite de la Saône. Le poète y définit en vers le trio Bienassis, Virieu, Lamartine :

« Lyon, 2 mai 1810.

« ... J'y suis allé, après mon déjeuner, m'y promener tout seul, seul, tout seul, oh! que n'étais-tu là?...

Le Dieu qui prend soin de nous tous
Fit trois lots qu'entre nous partagea sa sagesse ;
Dans ton cœur, il mit la tendresse,
Ami, ton sort fut le plus doux !
Aymon des arts reçut l'heureux génie,
Et moi, moins heureux que vous,
J'eus l'amour de l'étude et la mélancolie.
Grotte charmante, inspire-moi
Des vers plus doux que le murmure
De la source tranquille et pure
Qui s'échappe tout près de toi !

. . . . . .

A Aymon de Virieu, au Grand-Lemps, il parle aussi de sa promenade à la grotte des Etroits, puis lui rappelle un camarade et une ancienne excursion :

« Lyon, 4 mai 1810.

« ... J'ai vu L... ici, il y a deux jours, toujours le même, meilleur encore si c'était possible. Nous irons peut-être ensemble passer quelques jours chez lui, à la Verpillière (1). Tu te souviens, je pense, de la Verpillière. »

---

(1) Est-ce la Verpillière, ancien château et village de l'Isère, à 25 kilomètres nord-est de Vienne, ou la Verpillière près de Saint-Symphorien-de-Lay en Beaujolais (Loire)? Ce nom est connu et porté à Lagnieu (Ain) où réside M. le marquis de la Verpillière.

A Dijon, il retrouve un de ses bons amis de collège, B., le cadet, qui fait son cours de droit. Il émet le vœu qu'un jour prochain les réunisse tous, appuyant ainsi de sa haute autorité le projet, depuis longtemps conçu et réalisé naguère, d'une association fraternelle d'anciens élèves du collège de Belley. Il se félicite de l'occasion qui lui est offerte de causer du passé. C'est avec joie qu'il annonce à M. de Virieu, à Paris, la rencontre qu'il a faite :

« Dijon, 26 juillet 1810.

« ... Je veux tâcher de l'emmener, à trois lieues de Dijon (1), chez mon oncle où je suis plus chez moi que chez mon père même. J'aurai un plaisir infini à me rappeler avec lui *nos belles années.* »

Le 12 décembre, il écrit encore à de Virieu, à Paris. De retour d'un voyage à Bienassis, qui lui a rappelé ses souvenirs de collège, il lui en rend compte et ajoute :

« Milly, 12 décembre.

. . . . . .

« Je viens d'avoir ici, pendant quelques jours, Charles de Remondange ; c'est bien toujours le brouillon de meilleur cœur que je connaisse...

« Il a beaucoup plus travaillé depuis sa sortie du collège qu'auparavant, il traduit joliment Homère ;

---

(1) Au château d'Urcy, commune d'Urcy, canton de Chevrey-Chambertin (Côte-d'Or). Le château d'Urcy appartenait à l'abbé Jean-Baptiste-François de Lamartine, oncle du poète, qu'il fit son légataire universel.

il a cependant continué seul le grec. Il doit venir beaucoup à Mâcon cet hiver et moi aller à Bourg très souvent ; c'est mon unique ressource, mais c'en est une fort bonne sous mille rapports ».

Ennuyés eux-mêmes du désœuvrement de leur fils, ses parents l'envoient en Italie. Lamartine songe qu'il va passer dans la région de Belley et qu'il pourra saluer cette ville à distance.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, à Meyrieu (Isère).*

« Mâcon, 30 mai 1811.

« La première lettre que tu recevras de moi, mon cher ami, sera datée de Florence ou de Rome, ou tout au moins de Turin. Je pars, je vais parcourir cette *Saturnia tellus* si désirée. Mes parents m'ont proposé d'eux-mêmes ce voyage auquel je ne pensais plus...

« Je vais avec une jeune femme, cousine de ma mère, et son mari. Nous quittons Lyon le 10 ou le 20 juillet ; nous allons jusqu'à Turin par la diligence ; là, nous trouvons une bonne berline qui les attend...

« J'irai voir Vignet à Chambéry, je saluerai le Grand-Lemps et Belley d'un peu plus loin... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu.*

« 8 décembre 1811.

« Tu l'as dit, nous sommes nés tous deux pour être toute notre vie persécutés et malheureux... Un jour succède à l'autre, une souffrance à une autre ; mais il vient enfin ce jour qui est le dernier, cette douleur

qui finit tout, et alors la paix ! Ne hâtons pas le moment. Mon cœur me dit de l'attendre, mon cœur me dit bien des choses qui me consolent. Que bénie soit la main d'où me viennent les maux et les consolations ! Je commence à l'entrevoir et j'aime à la sentir... »

Dans cette lettre, comme dans celles qui suivent, on voit Lamartine, fortement éprouvé par les chagrins et les ennuis de toute sorte, se retourner avec plus de vigueur, après une période de malaise physique et moral, vers la Providence, vers Dieu.

« *A Monsieur Aymon de Virieu.*

« 28 décembre 1811.

« Respectons les décrets de cette Providence inconnue, que je cherche toujours et que je crois sentir quelquefois, surtout dans le malheur... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu.*

« 27 mars 1813.

« Je suis la nuit et le jour enfoncé dans mes lugubres rêveries et mes pensées sur l'avenir et sur tout ce qu'il nous importerait tant de mieux connaître. Cette longue souffrance que j'éprouve m'y ramène avec plus de force : peut-être me sera-t-elle salutaire et heureuse, car qui sait les fins et les moyens de là-haut ?... Vivent la solitude et la tristesse et la maladie pour nous montrer enfin la vraie lumière et nous conduire au bien !... »

En 1814, Lamartine est enfin garde du corps à Beauvais. Il s'y ennuie, il trouve le pays plat, humide. Il en souffre. Il regrette les magnifiques rivages d'Italie, les brillants aspects, les sites sublimes des Alpes qu'admira son enfance. Il est chez M. Durand, épicier. L'épicière lui a donné une fort bonne chambre. Mais il faut y grimper par une échelle. Il dépeint sa nouvelle existence dans ses lettres à Virieu qui, lui aussi, est garde du corps à Versailles.

Enfin il se console en organisant, assez loin de la ville, de solitaires promenades où il se recueille. Il remercie Dieu de l'avoir doué de sensibilité et d'imagination, de telle sorte qu'il peut, emporté en des mondes invisibles, s'égarer loin du monde présent. Dans une composition de cette époque, jetée en passant à la fin d'une lettre, le poète du *Lac* apparaît déjà. Mêmes images, mêmes expressions, même retour sur la fragilité et l'inconstance du bonheur.

« *A Monsieur Aymon de Virieu,*

« GARDE DU CORPS A VERSAILLES.

« Beauvais, 3 août 1814.

« Je me console dans cet ennuyeux séjour et plus ennuyeux métier, en me promenant tous les jours cinq ou six heures dans la campagne, un livre et un crayon à la main...

Coulez, jours fortunés, coulez plus lentement,
Pressez moins votre course, heures délicieuses,
Laissez-moi savourer ce bonheur d'un moment
Il est si peu d'heures heureuses !

. . . . . .

« Adieu : mille choses à Fréminville. Je te fais une épître et je veux aussi lui en faire une. Aime-moi et aimons-nous les uns les autres, car le reste ne vaut rien ou à peu près... »

Voici la lettre que nous avons annoncée plus haut et que nous devons à l'obligeance de Mme Louis Définod, née Jenin, lettre adressée par Lamartine à son père, M. Jules Jenin. Elle est d'une écriture fine, régulière, ayant une grande ressemblance avec une écriture de femme. Elle porte, au dos, la suscription ci-après :

Monsieur,
Monsieur Jules Jenin,
A Virieu-le-Grand,
par Belley
Dépt. de l'Ain.

Cette lettre, absolument inédite, pourrait s'intituler : « *De l'utilité d'un ami.* » Lamartine a sur le cœur tous les soucis d'une situation à faire, toutes les amertumes des tentatives échouées. Les *Méditations* ne paraîtront que six mois plus tard (mars 1820). Ce n'est pas Lamartine arrivé, c'est Lamartine cherchant sa voie, se condamnant au travail ingrat des débuts, se disant que le travail ne suffit pas et qu'il faut compter encore avec ce terrible inconnu qu'on appelle le hasard. Lui qui prononce et écrit sans cesse le mot Dieu, le mot Providence, il parle à cet ami dont la conversation lui est nécessaire une fois ou deux par semaine, du hasard, froid, plein d'incertitudes, décourageant. On voit qu'il en est encore à la phase critique

qui précède ses succès, son mariage et va décider de tout son avenir.

« Milly, 31 août 1819.

« Il y a un siècle, mon cher ami, que je ne sais ce que tu deviens, et que tout rapport entre nous a été suspendu par mes courses perpétuelles et l'instabilité de mes séjours. Je viens d'arriver enfin à une résidence un peu fixe et j'en profite pour renouer avec toi une correspondance qui me sera toujours chère et que nous interrompons trop souvent.

« Que deviens-tu ? Que fais-tu ? Que penses-tu ? Que projettes-tu ? Comment te trouves-tu de la solitude de Virieu-le-Grand ? D'Arloz, ton voisin, que j'ai vu à Aix dernièrement m'a dit que tu menais une assez bonne vie philosophique, à peu près, je pense, comme celle que je mène moi-même quand je retombe ici. Pourquoi sommes-nous si loin l'un de l'autre et que ne pouvons-nous mettre notre vie et nos pensées en commun ? Voilà la seule chose qui manque à un homme dans notre position, c'est un ami, à une demi-lieue de chez soi, avec qui on renouvelle ses idées une fois ou deux par semaine, autrement les idées se pétrifient dans la cervelle. Je viens de passer deux mois à causer ainsi avec Virieu, qui était fort malade et que nous avons rétabli ; nous avons fort souvent parlé de toi et nous songions même à t'aller voir, mais nous n'avons vu que le pied du mont Colombier et nons t'avons salué de loin, à ton insu, parce qu'il était pressé d'arriver chez sa sœur et que le Rhône nous emportait vers le Dauphiné.

« Je suis depuis huit mois en voyages ou en courses, et je viens me reposer ici, avec délices, à faire de belles vendanges. Je me porte mieux que l'année dernière. C'est déjà un point de gagné dans cette sotte partie que nous jouons ici-bas avec le hasard. Et toi, où en es-tu ? Donne-moi quelquefois de tes nouvelles : quelque solitaire que l'on soit, il ne faut pas rompre tout à fait tous les fils qui nous attachaient aux hommes, il faut seulement relâcher ceux qui nous gênent. Pour moi, par ma position j'en conserve plus que je n'en voudrais, et beaucoup de ceux auxquels je tiendrais m'échappent. Je ne veux pas du moins que ce soit par ma faute. Adieu, je ne t'en écris pas long parce que je ne sais où ceci te trouvera, mais quelque part que cela t'arrive, trouves-y l'assurance d'un sincère et durable attachement que le temps et l'absence n'effacent point de mon souvenir et conserve-m'en autant, si tu peux, de ton côté.

« Alphonse DE LAMARTINE. »

Lamartine entretint, avec une régularité étonnante chez un homme aussi chargé de travail, la correspondance commencée dans sa première jeunesse avec ses amis de collège qui furent les grands amis de sa vie.

En 1820, il expose à Virieu, plus pieux que lui, les motifs qui le décident au mariage, et lui dit qu'il se mariera par religion et pour ordonner son existence selon les lois établies et le plan divin.

« Le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va : profitons de ce qui en reste, donnons-nous

un but fixe pour l'emploi de cette seconde moitié et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu. »

En février 1821, comme Mme de Lamartine vient de lui donner un fils, il sent le besoin de s'entretenir avec son confident habituel. Il ne peut se complaire dans la jouissance égoïste de son bonheur. « Ne crois pas, écrit-il à de Virieu, que je ne t'aime plus parce que j'ai une femme ; quand nous nous promenons en rêvassant tout haut dans la villa Pamfili : « Tu es mon Virieu ! » c'est tout ce que je trouve de mieux à lui dire. Je t'ai légué mon fils, si je vais *ad patres*. Elève-le bien et bonnement, fais-lui croire en Dieu, et tout le reste n'est rien ! »

Dans une lettre du 7 avril 1825, qui prouve que les vues larges du penseur et les libres envolées du poète s'alliaient aux religieuses pratiques du croyant, Lamartine dit à de Virieu : « J'ai fait mes Pâques ce matin, sans t'oublier. »

Vers la même date, 1825, après avoir consulté un célèbre praticien, il se crut condamné à mourir jeune et se consola par les fortifiants souvenirs de son éducation religieuse.

« J'étais seul, dit-il, dans une chambre d'auberge dont les fenêtres ouvraient sur la Saône, lente, terne et voilée de brumes sous la sombre colline de Fourvière, au sommet de laquelle s'élèvent les premiers temples du christianisme dans les Gaules. La religion de ma mère et de mon enfance se présentait dans ces années-là avec toutes les tendresses du berceau, avec toutes les perspectives dont elle a embelli l'autre côté de la tombe. »

C'est dans cette situation qu'il composa le *Poète Mourant :*

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine :
Ni larmes, ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la Mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés, frappe ma dernière heure !...
Faut-il gémir ? Faut-il chanter ?

Ah ! qu'il pleure celui qui, les mains décharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !
Pour moi, je n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Il va vers l'être dont l'amour entretient dans son cœur un feu que rien ne peut éteindre et qu'il communique à tous.

. . . . . .

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme,
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.

. . . . . .

Pourquoi gémirait-il ? Cette vie vaut-elle un soupir, un pleur ? Une autre, une vie immortelle nous attend.

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé les ténèbres.

. . . . . .

Il croyait qu'il allait mourir, que son chant était celui du cygne, le chant suprême.

Mais, pour employer une expression familière, les médecins heureusement ne sont pas le bon Dieu.

Celui que l'illustre praticien — le docteur Véricel sans doute — effrayait par une condamnation sans appel avait encore un demi siècle à vivre. Ses grands amis de collège disparurent longtemps avant lui. Le premier que la mort emporta fut Louis de Vignet.

Louis de Vignet, entré en 1821 dans la carrière diplomatique, était nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sardaigne en Suisse dix ans plus tard et, en la même qualité, à la cour des Deux-Siciles, en 1836. Il mourut du choléra à Naples, le 15 juillet 1837. Il était chevalier, grand'croix, décoré du grand cordon de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie et commandeur de l'ordre de François Ier des Deux-Siciles.

Homme de lettres en même temps qu'homme d'Etat, il composa plusieurs pièces de vers inédites, entre autres *Les Tombeaux d'Hautecombe*, *La Fille morte*, *Au duc de Rauzan sur la naissance de son fils*, pièces très appréciées à cette époque dans les salons de Paris. Il fit paraître aussi des articles remarqués sous le nom de baron d'Eustein.

A cause des sentiments exquis qu'elle contient et malgré son style un peu négligé, nous empruntons aux *Recueillements poétiques* quelques strophes de la poésie inspirée à Lamartine par la mort de Louis de Vignet (1) et adressée à Aymon de Virieu. C'est une improvisation pleine de mélancolie et de tristesse sur les groupements affectueux et les sépa-

(1) Ce n'est pas seulement cette poésie élégiaque qui porte le nom de *Louis de Vignet*. On lit en outre dans les *Poésies inédites*, à la date de 1817 (Milly, le 26 novembre), des stances intitulées *A ma Lampe* et dédiées au baron de Vignet.

LOUIS DE VIGNET

Communication de M. le baron de Vignet,
marquis de Vendeuil, son fils.

rations inévitables, sur les joies et les deuils de la vie. C'est l'épilogue des amitiés du poète.

A Monsieur le comte de Virieu,
après la mort d'un ami commun, le baron de Vignet,
mort à Naples, en 1838 (1).

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment ;
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement !

Aimons-nous ! notre fleuve baisse :
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié !
. . . . . .

O Naples ! sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos,
Comme au lendemain d'un voyage,
Il a sa couche au bord des flots !

Son âme, harmonieux cantique,
Son âme, où les anges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

Comme un cygne à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant, le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel,

(1) D'après les renseignements que nous avons reçus de M. d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie, et, par lui, de M. le baron Albert de Vignet, marquis de Vandeuil, fils de Louis de Vignet lui-même, celui-ci n'est pas mort en 1838, mais le 15 juillet 1837. Lamartine et ses éditeurs ont mis à tort « 1838 ».

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide
Tant que Dieu ne l'emplissait pas !

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.
. . . . . .

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie
Et les ténèbres de leur tronc !
. . . . . .

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé !

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre
Comme on pousse du pied le bord.
. . . . . .

Ames souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé !

Nous, absent de l'adieu suprême,
Nous, qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui.

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains,
De rencontres sous nos demeures
De pas perdus sur les chemins !

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'âmes dans les âmes versées,
De recueillements à l'écart !

Que de rêves éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau !

Ainsi nous mourons feuille à feuille
Nos rameaux jonchent le sentier;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence
Plus faible et plus triste à noter :
Hélas ! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

. . . . . .

Adieu les voix de notre enfance,
Adieu l'ombre de nos beaux jours ;
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours.

Louis de Vignet mort, il resta le trio Lamartine, Virieu, Bienassis.

Après avoir occupé un poste dans la diplomatie, le comte, depuis marquis Aymon de Virieu, crut devoir renoncer à toute action publique au lendemain de la Révolution de Juillet. Il refusa de suivre les avis de Lamartine et d'accepter le siège de député que lui offrait la ville de Lyon. Il possédait près de cette ville sa belle propriété de Fontaine (1), et l'Académie de Lyon, nous venons de le voir, l'avait admis dans son sein presque au sortir du collège de Belley, à moins de vingt ans. Aymon de Virieu mourut en 1841. M. le marquis de Virieu, président de la Société d'agriculture et des Courses de la Tour-du-Pin (Isère), est son petit-fils. Aymon de Virieu a eu deux fils : Jean-Aymon-Alphonse, marquis de Virieu, père du précédent, filleul du grand poète, premier secrétaire d'ambassade à Berlin sous l'Empire (il démissionna en 1865 tout jeune encore), créateur de la Société d'agriculture et des Courses de la Tour-du-Pin, décédé en 1882, dans son château de Pupetière près de Virieu-sur-Bourbre (Isère); Godefroy, comte de Virieu, mort en 1893, dans son château de Fontaine-sur-Saône, propriétaire du château de Sathonay dont il a cédé la jouissance à l'œuvre dite de Saint-Maurice, fondée par M. l'abbé Faivre et le général Courtigis pour les petites filles de soldats (2).

---

(1) Ses propriétés de Sathonay et de Cailloux-sur-Fontaine lui étaient venues de son mariage avec Mlle de Fargues, dont la mère était une Fay de Sathonay.

(2) L'œuvre des petites filles de soldats, dont le général Courtigis, commandant le camp de Sathonay, et l'abbé Faivre, aumônier militaire

Prosper Guichard de Bienassis devint maire de sa commune (1), puis juge de paix de son canton. Il finit ses jours, le 27 mai 1855, dans cette paisible demeure de Bienassis témoin de leurs confidences amicales et de leurs joyeux ébats de quinze ans. Marié à Jeanne-Antoinette Comte, sa cousine, il n'avait pas eu d'enfants : il laissa pour héritier de son château et de ses biens son petit-neveu, M. Prosper Guichard, naguère encore avoué près la Cour d'appel de Lyon.

Au début de la seconde moitié de son existence, Lamartine eut la tristesse de se voir ainsi séparé de ses plus chers et plus intimes camarades. La perte la plus sensible fut celle d'Aymon de Virieu « l'ami de tous les temps », et, comme il l'appelle, « la moitié de lui-même, *animæ dimidium* », celui pour lequel il avait une si vive affection, que, comme on l'a vu plus haut, il disait à sa femme pour lui prouver son amour : « Tu es mon Virieu ! »

Mais le ciel a ses brumes et ses nuages, il a aussi son azur et ses clartés sereines. La tristesse causée, dans l'âme du poète, par tant de coups cruels, trouva sa compensation dans le dévouement sans borne de la compagne qui fut pour lui le modèle des épouses et le meilleur des amis.

---

furent les fondateurs, a été créée quelque temps après la guerre de Crimée. Cette œuvre put être définitivement constituée grâce aux secours accordés par le maréchal de Castellane, commandant l'armée de Lyon.

Le généreux donateur du château de Sathonay, où furent installées les intéressantes pupilles de l'armée, le comte Godefroy de Virieu, était officier d'ordonnance du maréchal.

(1) Ville-Moirieu, du canton de Crémieu (Isère).

XVIII

Souvenirs laissés par Lamartine; ses retours à Belley.

Tout ou presque tout ce que l'on sait du séjour de Lamartine dans notre ville est raconté par lui-même ou par sa mère. Les palmarès des années 1805 et 1806, ses cahiers de philosophie, récemment retrouvés, les rares documents sur l'installation des Pères de la Foi que contiennent les archives de l'Hôtel de Ville de Belley et les archives du département de l'Ain, les notes du P. Guidée dans son *Histoire du P. Varin*, nous donnent bien quelques renseignements sur ses études classiques. Mais les papiers du collège lui-même nous manquent. Cela s'explique par le départ des Pères de la Foi qui durent le quitter un an environ après Lamartine et se disperser. Cette mesure fut prise tout à coup contre eux, à la suite d'une trame ourdie par Fouché, le fameux régicide et conventionnel, devenu préfet de police du premier Empire avant de l'être du gouvernement de Louis XVIII.

On rapporte qu'un général, en résidence dans la région dauphinoise, était allé saluer Napoléon à son

passage au Pont-de-Beauvoisin. L'empereur lui demanda des nouvelles de son fils. Le général répondit: « J'ai trouvé pour mon fils un excellent collège : c'est le collège dirigé à Belley par les Jésuites. J'ai beaucoup à me louer de ces religieux et de l'éducation qu'ils donnent. » Ce serait ainsi que l'attention de Fouché aurait été appelée sur les Pères de la Foi réunis au collège de Belley (1). Mais l'abandon de ce collège par ces religieux remonte à une cause plus haute, plus générale.

De 1804 à 1807, la Société de la Foi jouit en France d'un calme dont profita le supérieur général, le P. Varin, pour accroître le nombre de ses établissements et travailler à effacer les traces qu'avait laissées la tourmente révolutionnaire. La petite société sembla prendre un nouvel essor, tandis que la ferveur de ses membres augmentait et que l'union des cœurs deve-

---

(1) On a vu, chapitre III, que les Pères de la Foi n'étaient pas en réalité des Jésuites et que la compagnie de Jésus ne fut rétablie que plus tard. M. l'abbé Rochet, dans son ouvrage sur le collège de Belley, donne une autre version de l'incident qui aurait précédé le départ des Pères de la Foi. Nous tenons notre récit d'un ancien de Belley, très au courant de notre histoire locale. Voici celui de l'abbé Rochet (il le donne d'après une note d'un membre de la compagnie de Jésus, le P. Prat, note transmise par le P. Comtet) :

« Dans le courant de 1808, plusieurs personnages distingués de Belley, croyant le premier orage dissipé, vont trouver l'empereur et le supplient avec instance de permettre que les Pères de la Foi soient autorisés par un acte positif à diriger le collège de Belley ; ils ont leurs enfants dans ce collège et sont très satisfaits du genre d'instruction qu'on y donne, les maîtres n'inculquent à la jeunesse que des principes de paix, de soumission aux lois civiles comme aux lois ecclésiastiques et divines.

« Napoléon répliqua avec l'accent de la surprise : « Vous avez donc « vos enfants dans ce collège de Belley ? Eh bien ! j'y penserai. » Il y pensa, en effet, mais ce fut pour ordonner, au plus vite, la fermeture de la maison. » *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley.*

nait plus étroite. Mais des politiciens ombrageux, excités par ces succès, cherchèrent à circonvenir Fouché et Napoléon lui-même.

Un premier orage, qui mérite de nous arrêter quelques instants, fut évité, en 1804, grâce à l'appui du ministre des cultes Portalis, du ministre de l'intérieur Chaptal et du cardinal Fesch. Chaptal favorisa même les Pères de la Foi, au point de leur faire préparer, à Beauvais, conformément au vœu de la population de cette ville, un bâtiment assez vaste pour contenir trois cents pensionnaires.

L'année qui suivit l'ouverture du collège de Belley, le gouvernement avait bien conçu des craintes en voyant la manière dont le personnel scolaire s'était recruté. Un professeur fut envoyé avec le titre de commissaire spécial pour visiter la maison et examiner attentivement les principes et le mode d'éducation qu'on y appliquait. Une inspection des plus minutieuses parut le satisfaire entièrement; il fit un rapport favorable.

« Mais, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails, les ennemis de la religion, irrités du bien que faisaient les Pères de la Foi, ne se tinrent pas pour battus ; ils continuèrent d'adresser de vives réclamations au gouvernement et n'omirent rien pour lui rendre odieuse la société nouvelle. De concert avec l'ancien oratorien, le défroqué Fouché, qui venait de rentrer en grâce, ils la représentaient comme incompatible avec la tranquillité publique et en état permanent de conspiration ; ils sollicitaient donc la dissolution des maisons de l'ordre. Il ne fut pas difficile de faire partager ces idées au chef de l'Etat auprès

duquel les Pères étaient indignement calomniés. En conséquence, un décret fut rendu (mars 1804) qui supprima tous les établissements des Pères de la Foi en France... »

Ce fut une première et rude épreuve. Un tel décret semblait devoir saper par la base, d'un seul coup, toutes les entreprises des Pères de la Foi. Mais « à peine le P. Varin en fut-il instruit qu'il se rendit à Paris et rédigea, d'après le conseil de ses amis, un mémoire court et substantiel où étaient refutées en peu de mots les calomnies dont la Société était l'objet... »

« Le ministre des cultes Portalis, après quelques hésitations, se chargea de présenter le mémoire, pourvu que le cardinal Fesch consentît à l'appuyer de tout son crédit. Chaptal qui, de son côté, avait reçu une réclamation de la part des principaux habitants d'Amiens, voulut bien aussi interposer sa médiation; il alla trouver le premier consul qui l'accueillit d'abord peu favorablement; mais peu après arriva Portalis avec le mémoire du Père Varin. Le style concis, énergique et même un peu militaire du mémoire, la délicatesse et le tact avec lesquels il avait été rédigé, firent une vive impression sur l'esprit du premier consul. Le cardinal Fesch vint porter le dernier coup. Outre le désir qu'il avait d'empêcher une mesure qui devait être si funeste à la religion en France, le cardinal était particulièrement intéressé dans cette affaire. Il connaissait les heureux résultats du zèle des Pères de la Foi à Lyon et à Belley. Le cardinal voulait conserver ces avantages et les étendre même, comme il le fit peu après en formant d'au-

res collèges dans différentes villes du Lyonnais. Il laida donc la cause des Pères avec chaleur, développa le mémoire du P. Varin, rendit palpables les calomnies de leur ennemis, fit ressortir tout le profit qu'une saine politique pouvait retirer des principes professés par les Pères et de l'éducation qu'ils donnaient à la jeunesse. Des raisons si puissantes et tant de moyens réunis produisirent leur effet. » (1)

Le péril fut conjuré, le calme sembla renaître.

En 1807, l'orage, écarté pour un temps, éclata tout à fait et les visées de Fouché triomphèrent. Napoléon était alors presque à l'apogée de sa puissance : il se trouvait à Fontainebleau, environné de cette couronne de rois, dont, certains jours, il aimait à s'entourer. Tous ses ministres et les ambassadeurs des princes étrangers étaient venus rendre leurs hommages au conquérant. En face de cette imposante assemblée, le 1er novembre 1807, à neuf heures du soir, trompé par Fouché qui a représenté les Pères de la Foi comme ses ennemis, comme des hommes animés à son égard des plus noirs desseins, l'Empereur interpelle le cardinal Fesch, lui reproche la protection qu'il accorde à ces religieux, et, sans lui laisser le temps de répondre, lui dit : « Je ne veux plus souffrir ces gens-là dans les établissements qu'ils dirigent... Si, d'ici à quinze jours, ils ne sont pas rendus dans leurs diocèses respectifs, j'ordonne qu'ils soient transportés à la Guyane. (2) » Le 17 décembre, Napoléon écrivit à Fouché une lettre pressante pour l'inviter à « se con-

(1) *Vie du Père Varin*, par le P. Guidée.
(2) *Ibidem.*

certer avec le sieur Portalis sur les moyens de dissoudre toute congrégation des Pères de la Foi dans tout l'Empire (1) ».

L'ordre de dissolution fut en effet donné sur-le-champ. Le P. Varin était au collège de Largentière, lorsqu'il en reçut l'avis officiel. Il se rendit aussitôt à Lyon, puis à Belley où il arriva le 13 novembre. Dans une exhortation qu'il adressa à la communauté, il commenta les trois premières demandes de l'oraison dominicale, insistant sur la dernière, *Fiat voluntas tua*, et enfin il annonça la fatale nouvelle. Il se rendit ensuite dans quelques autres établissements.

Lorsque l'ordre fut signifié au préfet de l'Ain à Bourg, on lui dit que l'empereur supprimait la Société de la Foi, parce que ces religieux avaient perdu sa confiance : « Ils n'ont pas perdu la mienne, répondit le préfet, et je saurai le leur prouver. » En effet, il écrivit sans retard au cardinal Fesch et à d'autres amis puissants qu'il avait à Paris, pour obtenir par eux la conservation du collège de Belley. Il agit dans cette affaire avec tant de vigueur et de persévérance, il assuma sur lui la responsabilité avec tant de résolution que les Pères purent continuer plus d'un an encore leurs fonctions dans ce collège.

Dans tous ou dans presque tous les autres collèges, les préfets, comme celui de l'Ain, les maires et autres magistrats, ne se prêtèrent qu'avec répugnance à l'application des mesures prescrites par l'administration

---

(1) *Lettres inédites de Napoléon Ier*, an VIII-1815, publiées par Léon Lecestre, t. I, p. 129, et *Jésuites*, par le R. P. DU LAC, 3e édition.

supérieure. Les ordres ne furent pas exécutés aussi rigoureusement qu'on avait lieu de s'y attendre. On se contenta de faire partir quelques-uns des professeurs; on substitua un prêtre séculier ami au supérieur, qui, dépouillé de son titre, n'en conserva pas moins toute l'autorité. La plupart des établissements purent prolonger ainsi leur existence ; mais ils se ressentirent de cet état précaire et de la fausse position de ceux qui les dirigeaient. Presque tous avaient été abandonnés en 1809, époque à laquelle furent dissous les derniers, entre autres le collège de Belley.

C'est au commencement de l'année 1809 que les Pères de la Foi durent quitter Belley. Avec eux se dispersèrent les papiers du collège qui auraient pu nous fournir de nombreux détails inédits sur la jeunesse du poète, mais dont la perte a été rendue moins vive par la publication de sa *Correspondance* et par la découverte des documents d'archives ou de scolarité dont nous parlons plus haut. Nous ignorons si ces papiers, comme on le croit, sont allés en Angleterre avec ceux des Pères de la Foi qui s'y rendirent. Nous n'avons pu les retrouver : les recherches accomplies sur notre demande, soit à Lyon, soit ailleurs, n'ont pas eu de résultat.

Ce que nous pouvons dire, c'est que le départ des Pères de la Foi fut vivement ressenti par la ville de Belley et la contrée environnante (1). Leur collège

(1) Les Pères de la Foi partis, on eut mille peines à sauver l'existence du collège de Belley. Après divers essais infructueux de réorganisation et d'administration municipale, avec des maîtres laïques ou ecclésiastiques, ce collège, fondé en 1745 par un évêque de Belley, Mgr du Dousset, fut enfin complètement reconstitué en 1824 par un autre évêque de Belley, Mgr Devie. Il devint petit séminaire diocésain et, par l'excel-

était fréquenté, comme on sait, par des jeunes gens appartenant aux plus notables et aux plus anciennes familles, non seulement de la région, mais des pays voisins. C'était une véritable bonne fortune qu'un collège de ce genre en un temps où l'effort des générations nouvelles n'avait pas encore réédifié sur les ruines des vieilles organisations scolaires et où les écoles manquaient. « Il grandissait de renommée, dit Lamartine, au milieu de tous les débris d'institutions enseignantes dispersées par la Révolution (1). Il contrastait heureusement avec cette éducation au tambour des lycées impériaux où Bonaparte, empereur, voulait mettre la pensée de toute la France en uniforme et faire un peuple de soldats au lieu d'un peuple de citoyens. » Lamartine qualifie l'éducation qu'on y recevait, à la fois de « pieuse » et de « libérale ».

On se représente sans peine le mouvement que devait produire, dans une petite ville comme Belley, la présence de trois cents jeunes gens, presque tous riches. C'était, à une époque où les voyages ne s'accomplissaient que lentement et en voiture, une source énorme de revenus pour les hôtels et le commerce de la localité. Par suite, rien d'étonnant que la destruction de ce magnifique collège ait causé le plus grand émoi

---

lente composition de son corps professoral et ses succès, à maintenu jusqu'à nos jours son ancienne réputation. Voir sur les transformations successives du collège de Belley, l'important ouvrage de l'abbé Rochet, déjà plusieurs fois cité.

(1) Avant 1789, le département de l'Ain comptait 15 collèges établis dans les localités suivantes : Belley, Culoz, Saint-Rambert, Lagnieu, Bourg, Bagé, Pont-de-Vaux, Pont-de-Veyle, Saint-Trivier-de-Courtes, Nantua, Jujurieux, Trévoux, Châtillon-sur-Chalaronne, Montluel, Thoissey. V. *Statistique de l'Ain*, par Bossi et *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province*, par l'abbé Rochet.

dans le public. D'après la correspondance de Lamartine, on a pu voir que le bruit de cet évènement avait retenti jusque dans la cité lyonnaise, où l'institution tenue à Belley par les Pères de la Foi était fort appréciée.

Mais, si la dispersion de ces religieux fit perdre à notre ville les avantages moraux et matériels d'un foyer d'enseignement renommé, douze ans plus tard elle apprit avec joie qu'un grand poète s'était formé sur son sol. A la vue du nom de Belley figurant en tête de son premier volume, comme le nom de son berceau poétique, tous les souvenirs se réveillèrent. De nombreuses relations furent renouées. Jusqu'au soir de sa vie, plusieurs personnes de Belley, des anciens élèves du collège notamment, entretinrent avec Lamartine les meilleurs rapports. D'aucuns même sont allés à lui dans les heures critiques de sa détresse financière et lui furent, paraît-il, de quelque secours.

Bien que le collège de Belley ait, à plusieurs reprises, changé de maîtres et de direction, le souvenir de Lamartine n'y est pas éteint. Longtemps le regard des élèves s'arrêta sur une vieille porte que des restaurations successives ont fait disparaître et où chacun pouvait lire, tracé en gros caractères dans le bois, à coups de canif, le mot « Lamartine ». De nos jours encore on y cause de tout ce qui peut rappeler le poète. On se montre non seulement les tableaux qui contiennent l'exposé de la thèse philosophique qu'il soutint en 1807 et les *Adieux*, mais aussi la place que, d'après ses ouvrages, il devait occuper à l'angle du vaste dortoir élevé, dont la vue s'étend au loin sur les verts coteaux et la campagne.

Quant à Lamartine, inutile de répéter que, pour la ville et le collège de Belley, il eut toujours un véritable culte. Belley, d'ailleurs, c'était tout un monde de pensées et de formes littéraires revenant sans cesse à sa mémoire et dans ses écrits. *Le Lac*, cette merveilleuse peinture de l'instabilité du bonheur et des choses humaines, fournit l'une des preuves les plus curieuses de ses perpétuelles réminiscences classiques. *Le Lac* — le croirait-on? — est encore traduit de Bossuet. Il appartient à la première efflorescence du génie poétique de Lamartine, et c'est à la forte et littéraire éducation des Pères de la Foi « que la France doit sans doute — dit M. le comte Edouard Frémy (1) — le fond admirable et la forme achevée du chant le plus beau qu'ait modulé le dix-neuvième siècle ».

Ecoutons d'abord Bossuet :

« Il faut marcher, il faut courir, et les heures se précipitent. On rencontre sur le chemin des objets qui divertissent, des eaux courantes, des fleuves qui passent : on voudrait s'arrêter... Heures rapides, passez pour ceux qui pleurent! Oubliez les heureux! (2) »

Relisez maintenant ces deux strophes du *Lac :*

O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.
Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez, avec leurs jours, les soins qui les dévorent !
Oubliez les heureux !

---

(1) *Correspondant*, n° du 10 décembre 1891.
(2) Sermon sur le saint jour de Pâques, 1685.

L'emprunt est difficile à contester : il y a entre amartine et Bossuet presque identité de fond et de orme. Dans cette habile copie d'un sermon de Bossuet pparaît tout entière, avec les images du grand orateur acré, la doctrine de l'Eglise sur le néant des choses e ce monde. Il y a là une évocation de l'enseignement du collège de Belley et un retour de l'âme du oète au foyer scolaire où il lui fut donné.

Plusieurs années avant l'apparition des *Méditations*, e 3 août 1814, adressant de Beauvais, où il était garde u corps, un essai poétique à son ami de Virieu, il mettait la même pensée et employait déjà les mêmes ormes littéraires, le même langage, ainsi qu'on l'a u dans la lettre que nous avons citée plus haut chap. XVII).

Ces réminiscences de son éducation classique, les ouvenirs de Belley et de son collège — transcrits, ans ses *Confidences*, dans le *Cours familier de littérature* et les *Souvenirs et Portraits*, dans les *Mémoires* et dans la *Correspondance*, avec l'impression rofonde qu'il en avait conservée — les inclinations e sa nature elles-mêmes, le ramenèrent souvent vers e pays si cher à son cœur. Bien des fois, dans sa remière jeunesse, il traversa la région de Belley et ut revoir Belley lui-même, soit en se rendant à Aix-es-Bains, soit en allant à Bissy, chez les de Maistre, Chambéry et à Servolex, chez sa sœur Césarine, nariée, comme on se le rappelle, au frère de son mi Louis de Vignet.

Il traversa notre pays, une fois entre autres, dans ne circonstance mémorable pour lui. C'était dans la econde quinzaine du mois d'août de l'année 1817. Il

venait de faire à Paris l'essai infructueux de son premier volume de poésies. Le libraire Didot n'avait pas voulu se charger de l'imprimer à ses frais.

Lamartine était malade et il gardait au cœur le souvenir de la douce et sympathique femme dont l'année précédente, à Aix-les-Bains, il avait été l'intime confident. Il restait étrangement épris de cette Elvire, tant de fois nommée dans ses poésies et qui lui inspira les strophes si mélodieuses, si sentimentales, du *Lac*, ainsi que ses religieuses stances sur le *Crucifix* et son hymne superbe à l'*Immortalité*, tout entier résumé dans ce cri, véritable syllogisme : « J'aime, il faut que j'espère ! » — de cette Elvire que nous laisserons enveloppée du voile dont il l'a revêtue en lui donnant son charme si poétique et si nouveau.

Qui était-elle ?... Quel était l'amour de Lamartine pour l'héroïne du *Lac* ?... Que nous importe ? Ce n'est pas à nous de scruter les mystères, d'interroger des cœurs qui ne battent plus et que recouvre le marbre froid du tombeau. Nous ne mêlerons pas une note indiscrète aux célestes accents dont elle a été l'occasion peut-être plus que la cause. D'autres ont voulu savoir, d'autres ont mis un nom propre à la place du doux nom d'Elvire. A ces recherches, que peut gagner la poésie ? Par elles, du reste, que peut-on apprendre ? Qui pourra jamais se flatter de découvrir, dans l'ensemble des inspirations auxquelles a obéi le poète ou l'artiste, la part revenant à chacun des objets qui les ont fait naître ? La femme qu'aime le poète, la femme qu'il chante, n'a pas de nom. Elle est de tous les temps, de tous les pays. Elle s'immatérialise dans sa pensée et devient, de quelque manière, impersonnelle,

déale. Nous respecterons, sans le juger, le roman ui se présente sous notre plume. Nous ne le discu-erons pas.

L'imagination de Lamartine et l'extrême sensibilité e son cœur l'attiraient vers la pauvre phtisique dont a situation était si conforme à la sienne, dont les ensées répondaient si bien à ses propres pensées. on médecin de Paris lui avait, d'autre part, prescrit ne saison d'eau à Aix. Mais l'argent lui manquait et e voyage n'aurait pu s'accomplir sans l'initiative ardie et spontanée de sa mère. Voyant l'état de son ls — toutes les mères ont parfois de ces faiblesses — lle n'hésita pas une minute à faire couper, à son nsu. dans le jardin de Milly, un « bouquet d'arbres omposé de deux ou trois tilleuls, d'un chêne vert, de ept ou huit tortueuses charmilles. » La vente termi-ée, elle entraîna son fils dans la maison, ouvrit son ecrétaire, et en tirant un sac d'écus à demi rempli : Tiens, dit-elle, et pars ! Les arbres me seront assez ayés si tu reviens guéri et heureux ! (1) »

Pour prendre la route d'Aix-les-Bains, où nous accompagnerons à cause de la contrée qu'il va par-ourir, Lamartine ne prit que cent francs, déclare-t-il, ur les six cents que contenait le sac. Il laissa le reste, our le rendre à son retour « à celle qui se l'était si éroïquement arraché du cœur. » Il partit à pied, des uêtres de cuir aux jambes, son fusil sur l'épaule omme un chasseur. (2)

Il mangeait et couchait dans les plus humbles caba-

---

(1) *Raphaël*, pages de la vingtième année.
(2) *Ibidem*.

rets de village. Il suivit de la sorte les longues et pittoresques gorges du Bugey, franchit la vallée du Séran et s'avança jusqu'à Seyssel. Puis, voulant se trouver à Hautecombe le jour même où il avait donné ses soins, un an auparavant, à la malheureuse naufragée, il se mit en route dans la direction de Belley. Il traversa le Rhône au pied du rocher de Pierre-Châtel. Là, il s'arrête saisi par la beauté grandiose du site. D'un côté, la plaine lumineuse avec son fond de montagnes échelonnées dans le lointain ; de l'autre, des gorges taillées à pic (gorges de Yenne) où ne règne qu'un demi-jour. « Le fleuve encaissé lave éternellement — écrit-il — la base de ce roc d'une onde aussi rapide que la meule et aussi tranchante que le couteau, comme pour faire écrouler cette prison d'Etat qui attriste son lit de son ombre. (1) »

Il jette un dernier regard sur ces gorges, sur le Fort et ancienne Chartreuse de Pierre-Châtel, sur les rochers aux anfractuosités bizarres et sombres, sur les antiques léproseries qui couvrent de leurs ruines la pente de la montagne ou les bords du fleuve. Puis il s'éloigne, traverse la gracieuse ville de Yenne et gravit lentement le mont du Chat.

Parvenu au sommet, il aperçut dans le lointain la vallée d'Annecy, à ses pieds celles d'Aix et de Chambéry, le lac du Bourget taché « de teintes roses par les rayons flottants du soleil du soir. » Il lui sembla qu'une seule figure remplissait l'espace immense. Elle s'élevait des chalets placés en vedette aux flancs des montagnes ; « du jardin du vieux médecin » dont il

(1) *Raphaël.*

LE RHONE AU PONT DE LA BALME (PRÈS BELLEY)

Et Fort de Pierre-Châtel

Phot. Delphino.

« reconnaissait le toit pointu d'ardoises, par-dessus les fumées de la ville ; des figuiers du petit donjon de Bon-Port au fond d'une anse opposée; des châtaigniers de la colline de Tresserves; des bois de Saint-Innocent; de l'île de Châtillon ; des barques qui rentraient dans les rades; de toute cette terre, de tout cet éther, de tous ces flots. (1) »

Il se laissa tomber à genoux « devant cet horizon plein d'une ombre » et s'assit ensuite, « derrière un rocher couvert de buis ». Il resta là « en contemplation et en souvenirs » jusqu'à ce que les derniers rayons du soleil eussent doré la cime du Nivolet (2).

Il descendit alors vers l'abbaye d'Hautecombe les yeux éblouis et l'âme dans le ravissement. Arrivé « au bord de la fontaine qui coule et qui s'arrête alternativement, comme une respiration intermittente de la montagne, sur un plateau vert, au-dessus des ruines de l'abbaye », il tira « de son havre-sac un morceau de pain et un peu de fromage de chèvre » qu'il avait achetés à Seyssel. Avec ces simples aliments il soupa, le cœur bercé de mille rêves, admirant le spectacle merveilleux qui se déroulait devant lui (3) !

Mais ce voyage devait s'achever dans la tristesse... Quelques minutes plus tard un bateau abordait à Hautecombe. Le batelier apportait à Lamartine un paquet de lettres transmis de Chambéry par son ami Louis de Vignet. L'une, d'un docteur de Paris (4), contenait ces mots : « Elle m'a chargé de vous envoyer

(1) *Raphaël.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) Le docteur Allain.

ses dernières pensées ; elle a écrit jusqu'à la dernière minute où sa main s'est glacée sur votre nom... Aimez-la dans ce Christ qui nous a aimés jusqu'à la mort et vivez pour votre mère !... (1) ».

Elle n'était pas à sa dernière heure l'Elvire tant aimée. Elle ne s'éteignit à Paris qu'à la fin de l'année 1817 et Lamartine était à Milly quand lui parvint la nouvelle de sa mort ; mais, entre le 16 et le 23 septembre, la pensée de sa fin prochaine arrache déjà au poète le cri du *Lac*. Du jour où il sait que sur l'ordre des médecins elle n'a pu entreprendre le voyage, il tombe dans une douleur infinie. Il erre quelque temps à Aix et dans les environs, visite son ami Louis de Vignet, passe plusieurs jours au milieu des de Maistre. Mais son cœur est insensible à tout ce qui l'entoure... Un être manquera désormais pour Lamartine à ce panorama unique, superbe, qui commence par les prairies, les collines et les montagnes bugistes, se continue par le lac du Bourget, et se termine au loin par les blanches et gigantesques découpures des Alpes !

Un être seul vous manque et tout est dépeuplé.

La voix enchanteresse ne retentira plus sur les « flots harmonieux » !... En novembre, il adresse encore, de Milly, à la mourante (elle mourut le 18 décembre (2),

---

(1) *Raphaël.*

(2) Le 23 novembre 1817, il écrivait de Milly à Mlle de Canonge à Lyon (depuis Mme Duport) : « La position déplorable de la personne qui m'inquiétait tant vient de changer en mieux, et j'ai reçu la nouvelle d'une convalescence au moment où je n'attendais plus rien que de funeste. Mais je ne puis cependant me livrer à une joie tranquille, car les médecins, tout en m'annonçant le mieux, me laissent toute inquiétude pour l'avenir. Mon état à moi s'est ressenti de ce mieux, je souffre moins et suis plus fort... » (*Correspondance de Lamartine*).

ses beaux vers sur l'*Immortalité*. D'elle, il lui restera le crucifix qu'Aymon de Virieu recueillit à son intention sur son lit de mort.

Toutefois, ce ne fut pas le dernier voyage de Lamartine à Aix-les-Bains. Il y fut ramené par ses projets de mariage avec miss Marie-Anne-Elisa Birch, qu'il avait connue à Pugnet, au château de Caramagne, chez Mme de la Pierre — une proscrite de la Terreur — et par les déplacements nombreux que nécessita ce mariage toujours retardé par Mme Birch, à cause de ses préjugés de protestante et célébré enfin, le 6 juin 1820, par l'abbé Favre (1), curé de la paroisse de Maché, en présence de l'abbé de Thiollaz (mort évêque d'Annecy), dans la chapelle du gouverneur de Chambéry (chapelle du château des ducs de Savoie, dite Sainte-Chapelle). Les fonctions d'attaché d'ambassade et de chargé d'affaires, que Lamartine remplit à Naples, à Florence (Lucques et Parme), etc... de 1820 à 1830, lui ont d'autre part bien souvent fourni l'occasion de traverser notre pays et de saluer tout au moins la ville de Belley.

En 1830, Lamartine devait, en revenant d'Aix-les-Bains, visiter le collège et assister à l'examen des élèves de rhétorique dont le programme comprenait l'analyse des *Méditations* et des *Harmonies*. Il s'y était décidé bien que son âme ne fût pas remise du coup que lui porta la mort prématurée de sa mère (1829).

---

(1) Le nom de l'abbé Favre figure sur l'acte du mariage du poète, retrouvé en 1884. — Le comte d'Andezenné, général piémontais, gouverneur de Savoie, servit de père à la fiancée dans la rédaction du contrat. Le comte Joseph de Maistre y représenta le père de Lamartine absent. (*Cours familier de littérature*, entretien XLII).

On connaît ce douloureux évènement. Après son élection à l'Académie, Lamartine se préparait à quitter Paris pour rentrer à Mâcon. Sa chambre était encombrée de présents destinés à sa mère, à ses sœurs, à sa femme qui l'avait devancé dans sa famille, lorsqu'il apprit, de la bouche d'Aymon de Virieu, la funèbre nouvelle. Mme de Lamartine, encore pleine de santé et de cette grâce qui la faisait comparer à Mme Récamier, venait d'être victime d'un accident survenu pendant son bain à l'hospice de la Charité (27 novembre). Voulant réchauffer le bain, elle avait ouvert le conduit d'eau chaude et le « rejaillissement brûlant du liquide ayant frappé sa poitrine, sa main n'avait eu ni la force, ni le temps de refermer le cou du cygne » (1). Elle mourut le lendemain en prononçant ces mots : « Mon mari..., mes enfants, Alphonse, Marianne, Cécile, Eugénie, Sophie, que Dieu les bénisse !... Mon Alphonse ! oh ! qu'il aura du chagrin de n'avoir pas été près de moi à cette grande heure !... Dites-lui, oh ! dites-lui que je ne souffre plus !... Oh ! que je suis heureuse ! Mon Dieu, vous ne m'avez pas trompée, je suis heureuse !... »

La réception de Lamartine à l'Académie eut lieu trois mois après la mort de sa mère, le 3 avril 1830. Avant de lire, de sa voix de basse sonore, l'éloge du comte Daru, il eut un souvenir pour la pauvre femme qui avait tant désiré ce jour : ses premières paroles furent pour elle. Qu'elle aurait éprouvé de bonheur à entendre le grand savant, Cuvier, louer son fils, le grand poète !

Perdre sa mère ainsi fut un coup bien rude pour

---

(1) *Manuscrit de ma mère.*

Lamartine qu'elle aimait tant (1). Mais il n'avait autre part que succès et triomphes. Il était dans tout l'éclat de sa gloire. Il venait d'avoir l'honneur inouï d'être élu à l'Académie française sans s'y être présenté dans les formes habituelles. Par surcroît, Charles X l'avait nommé ministre plénipotentiaire en Grèce. Pendan qu'il jouissait, à Aix, avec sa femme et sa fille, de ces sourires de la fortune, au moment même où il se proposait de se rendre à Belley, pour y accomplir la visite attendue, la nouvelle de la Révolution de Juillet, qu'il avait prédite, lui arriva. Cet évènement le contraignit à renvoyer à plus tard le plaisir de revoir ce cher collège de Belley, auquel il pensait toujours. Bien que le poste de ministre à Athènes fût des plus flatteurs pour un poète, il se disposa tout de suite à partir pour la Capitale et à porter sa démission à M. Molé, ministre des affaires étrangères.

« J'irai à Paris, écrivait-il à Virieu (Aix, 29 août 1830), donner mon adhésion d'une main et ma démission de l'autre ; adhésion comme citoyen politique qui préfère tout à l'anarchie dont nous sommes menacés, et démission comme honneur qui ne permet

---

(1) La mort si imprévue, si tragique, de sa mère, causa l'émotion la plus profonde à Lamartine. Son chagrin fut tel que ses amis s'en alarmèrent. L'abbé de Lamennais lui fit parvenir les paroles de consolation suivantes :

« Faites bien comprendre à M. de Lamartine qu'il y a une vue admirable de la Providence dans ce qui lui arrive. Plus heureux selon la manière de juger du monde, combien de pensées de religion il aurait eues de moins ! Et s'il souffre tant de la privation d'un objet aimé, que serait-ce donc s'il venait à perdre le seul bien véritable, le bien infini ? Voilà ce que Dieu veut lui faire sentir. Il plante de sa main la croix dans son cœur; j'ai en lui l'espérance qu'elle y prospèrera, car ce n'est qu'à son ombre que le bonheur germe et s'élève jusque dans l'éternité.

F. DE LAMENNAIS ».

(*Lettres à Lamartine*, publiées par Mme Valentine, XXXVII).

guère de servir le lendemain un régime né des ruines d'une dynastie qu'on servait la veille. » Louis-Philippe dit en conseil : « Voici enfin une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate », (1) et, bientôt, il lui offrit le poste d'ambassadeur à Londres. Mais Lamartine refusa obstinément et ne songea plus qu'au grand voyage que, depuis de longues années, il méditait d'entreprendre en Orient.

C'est un an avant ce voyage, pendant l'année 1831, que, d'après nos informations, Lamartine fit sa visite annoncée au collège de Belley. La réception eut lieu très solennellement. Le poète fut complimenté par un élève de rhéthorique et passa en revue toutes les divisions réunies sur la grande cour. Il avait avec lui sa Julia (2) bien-aimée, alors sur ses onze ans, et une levrette, son inséparable levrette.

Le voyage en Orient s'accomplit en 1832. L'année s'était ouverte sous un jour bien sombre pour lui et sa femme. Le choléra, qui sévissait à Mâcon, avait absorbé leurs heures et leur dévouement. Leur fille Julia, d'ailleurs, les inquiétait : sa poitrine était si délicate, elle crachait le sang. On les rencontrait dans les rues, tous deux promenant leur enfant aux beaux et premiers rayons du soleil (3).

Dans son ouvrage sur Mme Alphonse de Lamartine, M. Ch. Alexandre nous dépeint sa vie intime et celle de son mari, vies données toutes au travail, à la bien-

---

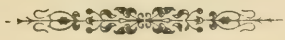
(1) La minute de cette démission, adressée à M. le comte Molé, est reproduite dans la *Correspondance* après la lettre du 29 août de Virieu.

(2) Née à Mâcon le 14 mai 1822 (Etat civil).

(3) *Souvenirs sur Lamartine*, par Ch. Alexandre.

faisance, au devoir. Rien n'est plus admirable et intéressant que l'intérieur formé par ces deux grandes âmes, ce ménage où la femme forte et chrétienne, comme un ange véritable, soutient le poète-orateur dans le dur accomplissement de sa tâche. Mais quel triste tableau, — tableau bien humain et trop souvent répété dans la vie hélas! — que cet homme et cette femme qui s'en vont comblant de leurs soins, sans pouvoir l'arracher à la mort, cette frêle et gracieuse créature dans laquelle ils ont mis leur espérance, cette portion d'eux-mêmes où semblait devoir revivre leur commun génie!

Lamartine tentait alors l'impossible pour sauver son enfant dont « les yeux brillaient de l'éclat trompeur des poitrinaires », qui devenait plus belle, plus tendre, plus adorable à mesure qu'elle approchait de sa fin, que la chaleur bienfaisante d'Orient ne put guérir et qui mourut là-bas à Beyrouth, l'année qui suivit sa visite à Belley, le 6 décembre 1832, « prodiguant sans le savoir ses derniers sourires, ses dernières caresses, échangeant avec son père et sa mère ses derniers baisers. »



XIX

Lamartine et Belley; vie publique du grand homme; hommages rendus; la poésie des Alpes.

Quelque temps avant la Révolution de Juillet, Lamartine écrivit la lettre suivante, où il se compare à son ami de collège Jenin :

« *A Monsieur le comte de Virieu*

« Monteulot, près Dijon, 22 septembre 1829.

. . . . . .

« Je n'ai pas voulu aller à Paris. Le prince de Polignac vient de m'écrire avant-hier encore, *propriâ manu*, mais en termes vagues, insignifiants, que je connais de longue main. Je persiste dans mon abstinence. De tout ceci je suis ennuyé, dégoûté, honteux : à mon âge, des troisièmes rôles! Toutes les faveurs de ce bas monde sont pour les imbéciles ou les flagorneurs. La cause des honnêtes gens repousse avec soin ce qui est honnête et habile. *Je suis, comme notre ami Jenin*,

misanthrope; mais je le serais en riant, si la chose ne touchait que moi. Malheureusement je vois en noir et très en noir tout ceci et je sais pourquoi, mais c'est trop long à écrire. Espérons dans la Providence, premier ministre de toutes nos fourmilières, et remercions-la, toi et moi, d'être indépendants et sans ambition... »

Six mois après la Révolution de Juillet, très intéressante lettre qu'il commence en citant son professeur de philosophie de Belley, le Père Vrindts (1) :

« *A Monsieur le comte de Virieu, à Lyon.*

« Monteulot, 7 février 1831.

« *Non liquet*, disait M. Wrintz. C'est ce que je dis en lisant ta lettre... » (Suit une longue épître pour combattre l'inaction et la neutralité politiques, les bons citoyens devant lutter pour les intérêts supérieurs et sacrés de la patrie, quel que soit le gouvernement).

En 1835, il écrit à son ami Guichard qu'il a reçu M. Timon (Louis-Marie de la Haye, vicomte de Cormenin dit Timon, 1788-1868, ancien député de Belley) (2).

---

(1) Dans les citations de Lamartine nous mettons Wrintz, comme ses éditeurs, mais, dans notre texte, nous continuons à écrire Vrindts qui nous semble l'orthographe vraie.

(2) M. de Cormenin avait été élu député de Belley en 1830. Candidat à Bourg et à Belley, il avait obtenu, à Bourg, 162 voix contre 313 à M. Puvis, et, dans l'arrondissement de Belley, 180 voix contre 154 à M. de Montluisant. Réélu en 1831 à Joigny, Montargis, Pont-de-Vaux, Belley, il opta pour Belley. Venu dans cette ville, le 15 juillet de cette année 1831, il y trouvait un accueil enthousiaste. . Voici le résultat du scrutin pour sa réélection à Belley, en 1831 (3 juillet) :

Amédée Girod.....	40	voix
Vicomte de Cormenin.....	90	—
Divers.....	2	—

« *A Monsieur Guichard de Bienassis,*

« 1835 (Paris).

. . . . . .

« J'ai vu et reçu en ton honneur M. Timon. Je lui i donné à dîner, et puis je ne sais ce qu'il est devenu. e l'aimais pour parler de toi, de ta retraite, de ton onheur paisible, des charmantes tourelles de Bien-ssis que je vois d'ici briller dans ma mémoire aux ayons du soleil, avec les treilles de la terrasse et les ois de la montagne. Hélas! tout cela ne se verra lus des mêmes yeux. La vie du cœur est finie ou bien vancée pour nous : tu sais mon malheur (*la mort de a fille Julia*).

« Je vis triste, mais si occupé ou plutôt si ennuyé, u'une heure ne me reste pas pour penser à moi. »

. . . . . .

En 1837, il écrit à M. de Cormenin lui-même (dé-uté de Belley, 1830-1834).

« *A Monsieur de Cormenin,*

« ... Je suis donc tout à fait de votre avis sur l'uti-ité morale, intellectuelle, politique, de cette univer-ité des masses. Il faut tourner en bas le miroir de la ivilisation, c'est l'œuvre de ces temps-ci... »

S'il aimait Cormenin et partageait son avis relati-vement à l'instruction morale, intellectuelle et poli-ique des masses populaires, il n'en était pas moins aimé et admiré de lui.

C'est notre ancien député Cormenin qui disait de Lamartine :

« Il chante lorsqu'il parle, il chante lorsqu'il écrit, il chante lorsqu'il médite, il chante lorsque la nuit tombe, il chante lorsque le jour se lève, il chante lorsque le vent gémit, il chante lorsque l'oiseau gazouille, il chante lorsqu'il chante, il chante toujours. »

Cormenin, lui, le caustique Timon, d'ordinaire si peu indulgent pour ses contemporains, écrivait :

« C'est un esprit vaste, divers, universel, mouvant comme la nature qu'il peint. »

Et encore :

« D'autres font jaillir des éclairs de l'esprit de leur glaive oratoire ; d'autres se retranchent dans la défense de leurs traitements qu'ils n'abandonnent qu'avec la vie ; d'autres plaident la cause de l'agiotage, des houilles et du tabac. Mais les causes que Lamartine préfère sont les causes de la justice et de l'humanité. J'affirme que Lamartine est le plus fleuri, le plus lyrique, le plus humanitaire de nos orateurs, le plus mélodieux de nos poètes, sans excepter Racine lui-même, le premier de nos improvisateurs, un prosateur éminent, un vaste esprit, un noble cœur (1)... »

Un ancien élève du collège de Belley et qui a dû connaître Lamartine, M. Claude-Louis Grandperret (2), lui dédia, en 1826, une épître qui eut un succès considérable (*Les Grecs*, épître à M. Alphonse de Lamar-

---

(1) *Portraits parlementaires.*

(2) Claude-Louis Grandperret, professeur, écrivain, inspecteur de l'enseignement primaire à Lyon, né à Gex, le 9 septembre 1791, décédé à Lyon, le 24 octobre 1854. Père de M. Grandperret, procureur-général et ministre de la justice sous l'empire, lequel fut nommé depuis et mourut sénateur inamovible.

ıe, broch. in-8°, Lyon. Perrin, 1826, dix-huitième ition 1844).

Un érudit et fin littérateur bressan, M. Philibert Le ıc, ex-inspecteur des forêts à Belley, a célébré, en 39, le poète-orateur, dont les succès et la gloire at-aient de plus en plus l'attention publique. De la ece de vers adressée à Lamartine par M. Le Duc et tée de Mâcon (6 décembre 1839) (*Journal de la ciété d'Emulation de l'Ain*), voici quelques courts agments :

. . . . . .
La vierge craintive,
Aux bosquets déserts.
Ecoute, attentive,
Vos chastes concerts ;
. . . . . .
Les chrétiens austères
Bénissent vos chants ;
Leurs pas solitaires,
Aux soleils couchants,
Montent la colline
Où la Croix s'incline
Aux vents des hivers,
Et souvent près d'elle
Leur bouche fidèle
Prie avec vos vers.
. . . . . .
Oh ! dans ces années,
Avant que les fleurs
Ne vissent fanées
Leurs belles couleurs,
Que de fois le livre,
Où votre âme livre
Ses ravissements,
Suivit ma paresse
Aux sentiers de Bresse
Ombreux et charmants !
. . . . . .

Vers 1847, l'une des personnalités les plus vénérables et les plus distinguées de la ville de Belley (1) eut l'occasion, pendant son séjour à Paris, de rendre visite à Lamartine. L'éminent visiteur n'eut pas la bonne fortune de le rencontrer. En revanche, il éprouva la satisfaction d'être reçu par Mme de Lamartine, cette femme « à l'âme si pieuse, à l'intelligence si haute, au si profond amour, douée de tous les dons de l'imagination, de l'esprit et du cœur » (2). Extrêmement éprise du poète, de son génie, confidente de toutes ses pensées, sa collaboratrice dans les travaux de sa vie littéraire et même politique, Mme de Lamartine parla de ses œuvres avec enthousiasme.

Elle dit combien il demeurait fidèle à ceux qu'une fois il avait aimés, avec quel soin il avait entretenu ses relations d'enfance et de collège, quel pieux souvenir il gardait à cette maison de Belley où il avait passé des heures si douces et respiré, avec l'air des montagnes, le souffle de la poésie. Elle loua son dévouement à toutes les nobles causes, sa générosité, besoin perpétuel de son cœur. Mais, en traversant son salon, elle fit une réflexion amère sur le laisser-aller que comporte le génie. Mme de Lamartine ne visait pas, dans l'expression de ses regrets, la charité sans bornes qu'il pratiquait sans cesse et qui était sa vie à elle-

(1) Le R. P. François Morcel (décédé à Belley, le 12 juin 1892, dans sa 79e année), ancien supérieur du collège de Belley, du collège de la Seyne-sur-Mer et d'autres collèges libres, ancien provincial des Maristes. L'un des fondateurs de la Société de Marie, dont il suivait, avec toute la joie de l'apôtre et du patriote, les succès, soit dans le haut enseignement, soit dans les missions océaniennes. Homme d'une grande sagesse, très recherché pour ses conseils.

(2) *Souvenirs sur Lamartine*, par Charles ALEXANDRE.

nême : elle songeait que l'amour du beau, les goûts rtistiques, l'idéal se payent. Et montrant d'un air nélancolique une statuette égyptienne : « Voyez ce ronze !... Il lui a coûté... dix mille francs ! Cependant, ses satisfactions artistiques ne sont pas les plus ésastreuses, mais les terres ! Les terres !... Si vous aviez comme il est bon ! Il a voulu racheter des siens, our améliorer leur situation, tous les domaines qui enaient de sa famille. Il plane au-dessus des petites hoses de ce monde : c'est là sa gloire et son mérite. 'en peux souffrir avec lui, mais je peux certifier que ans ses actes tout est noble et grand, tout est parfaitement pur et honnête. Dieu seul saura le bien qu'il ait !... » (1).

Mme de Lamartine se plaisait à faire l'éloge de son ari dont elle était la providence en même temps ue la coopératrice infatigable dans une foule 'œuvres sociales et philanthropiques.

---

(1) M. Charles Deton, analysant la correspondance de Lamartine avec n vieil et fidèle ami de Cluny, M. Dubois, s'exprime en ces termes : « Et de fait Lamartine menait un train de vie relativement modeste. pouvait écrire avec vérité (*Cours familier de littérature*, entretien xv) : « Tous mes mobiliers de luxe, soit disant asiatique, réunis n'égaleraient pas à beaucoup près la valeur du plus modique mobilier d'un habitué de Bourse de la rue Vivienne... »

« Des habitations héréditaires trop vastes, d'un entretien trop coûx, des propriétés dont les revenus étaient de beaucoup inférieurs à rente des hypothèques dont elles étaient grevées, des pertes causées r des faillites de négociants parisiens auxquels il vendait ses vins ceux de ses vignerons, des achats de récoltes faits avec une bonté op confiante, les exigences des prêteurs plus que léonins, une suite nnées désastreuses pour le vignoble, telles sont les principales uses qui empêchèrent Lamartine, malgré son travail acharné, d'abou- à la délivrance qu'il poursuivait. » (*Compte-rendu des fêtes du centaire de Mâcon*, 1900, discours de M. Ch. Deton.)

Le malheur pour Lamartine est venu des dispositions testamentaires ses oncles et tantes qui lui léguèrent, moyennant des soultes en gent à ses sœurs, la propriété de nombreux châteaux dont l'entren, plus que ruineux, dépassait de beaucoup les revenus.

En septembre 1846, Lamartine vint à Mâcon rehausser par sa présence la fête des fleurs et des fruits. Il avait mené, durant cette année, sa plus belle campagne de tribune. Son nom devenait de plus en plus populaire. De nombreux habitants du département de l'Ain et de Belley même, amis connus ou inconnus, se rendirent à Mâcon pour le voir et l'entendre. Ils gardèrent de cette fête un souvenir ineffaçable ; car il ravit son auditoire lorsque, l'élevant jusqu'à Dieu, il s'écria dans un superbe mouvement : « Est-il possible d'assister à ces merveilles de la végétation et de les produire soi-même par la culture, sans soulever, pour ainsi dire, le rideau du mystère de la création, sans toucher de l'œil et de la main les miracles perpétuels de la nature, qui ne cessent de nous étonner que parce qu'ils se font tous les jours et pour lesquels nous ne sommes ingrats que parce qu'elle est trop prodigue ! Est-il possible à ces jardiniers de ne pas se sentir en perpétuelle communication et en intelligence avec cette Providence, nulle part plus visible que sous la terre, qui travaille incessamment avec eux, pour eux !... »

Après les mémorables journées de 1848, pendant lesquelles il sauva la patrie par son éloquence et son attitude héroïque au milieu des balles et des baïonnettes, le nom de Lamartine était dans toutes les bouches. Succès électoraux, ovations populaires incomparables, rien ne lui manquait de ce qui peut flatter la vanité d'un homme. Mais quoi de plus éphémère qu'un triomphe ! L'oubli des services rendus, l'injustice des partis et la coalition des médiocrités jalouses changent bientôt la couronne de fleurs en couronne d'épines.

Les suppôts de la démagogie, en détournant la vie démocratique de son cours régulier, ne tardèrent pas à effrayer les masses. Les voix qui acclamaient l'honnête, le chevaleresque Lamartine, se turent. Le pays s'en remit, pour la garantie de l'ordre, à une main de fer et applaudit à un coup de force. Notre compatriote, M. Léon Malo, délégué de l'Académie de Lyon aux fêtes d'inauguration de la statue de Lamartine adolescent, a retracé en témoin fidèle et en termes exquis et imagés qui révèlent un maître, cette phase particulièrement brillante de la vie du grand homme :

« Je suis assez ancien pour avoir vu Lamartine à l'apogée de sa popularité et de sa gloire. Tout jeune étudiant, j'avais, en 1848, comme beaucoup de mes contemporains, la folie de l'indépendance reconquise, en même temps qu'une soif inextinguible de tapage et de bouleversement. Naturellement, Lamartine était notre idole, notre fétiche, l'étoile qui nous guidait sur le chemin de Bethléem, où la liberté venait de naître. Nous l'assourdissions de nos clameurs, nous étions suspendus aux balcons où il parlait ; nous buvions ses harangues entraînantes dont je n'ai, je dois le confesser, jamais entendu un mot. Nous rêvions de dételer les chevaux de sa voiture et de la traîner comme un char de triomphe ; ce bonheur nous fut d'ailleurs toujours refusé. Le jour où, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il traita le drapeau rouge comme vous savez, nous eûmes l'insigne fortune d'apercevoir de loin sa pantomime, qui laissa dans nos âmes une impression profonde, mais dont nous ne connûmes le sens que le lendemain par les

journaux du matin. Chaque soir, nous rentrions au logis ivres de patriotisme et rendus aphones par les *rivals*.

« Ce furent des jours insensés, Messieurs, mais aussi des jouissances sans mesure. Je ne puis, après cinquante ans, lorsque ma pensée y retourne, me défendre comme d'un frémissement de jeunesse, au souvenir de ces fêtes de la rue, où, sous le regard du demi-dieu, nous proclamions la liberté du monde et nous inaugurions l'ère du bonheur universel.

« Nous étions fous, cela est certain ; mais cette folie d'indépendance, ces enthousiasmes vieux jeu, ces emballements surannés, valaient peut-être mieux, après tout, que les haineuses discussions parlementaires d'aujourd'hui et les débats impertinents de la presse contemporaine.

« Lamartine dominait tout de sa haute taille, conduisait tout avec sa parole enflammée, nous ensorcelait du matin au soir par sa prestigieuse éloquence. Eloquence de poète, c'est vrai. Mais, prose ou vers, c'était toujours la même langue divine ; dans les discours qu'il prononçait à la Chambre ; dans les manifestes grandioses qu'il adressait aux puissances européennes ; dans les allocutions irrésistibles avec lesquelles il ployait les foules irritées, comme l'orage couche les blés murs.

« Un jour, ces ouragans s'apaisèrent. Je n'ai pas à rappeler ici sous quelle main. L'apothéose du tribun-poète s'éteignit. Ce fut le commencement d'une Passion de dix-huit années. Dix-huit années durant lesquelles cet étincelant génie, dont le rayonnement avait illuminé le monde, gravit son calvaire,

crasé sous sa croix, demandant à un labeur surumain la grâce de mourir sans rien devoir à personne ! » (1).

Lamartine se retira de la vie publique pauvre et igne. Délaissé, rejeté par ceux-là mêmes qui s'étaient plus servis du prestige de son nom et de la puisance de sa parole, le grand poète, le grand tribun ouva néanmoins dans la région de Belley des amis ui se souvenaient de lui.

En l'année 1855, un de nos compatriotes, M. Joeph Marion, de Coupy-Bellegarde, conseiller généal de l'Ain pour le canton de Collonges, célébra dans n poème, tout rayonnant de vers Lamartiniens et de autes pensées, le grand charmeur du siècle (2). C'est on histoire depuis l'heure solennelle où retentirent es premiers accents :

. . . . . .
On croit ouïr un ange, à la harpe sacrée,
Apportant à la terre une langue ignorée
. . . . . .
Rien ne peut t'épuiser, rien ne peut te tarir,
Au pays d'où tu viens, s'il est tant d'harmonie,
Pourquoi donc descends-tu parmi nous, ô génie ?
En ce monde imparfait pourquoi viens-tu souffrir ?
Hélas ! c'est que le ciel te devait à la terre
Dans un temps où les cœurs doutent ou n'aiment rien,
Où les fronts sont courbés vers l'inerte matière,
Où l'on cherche de l'or comme un souverain bien ;
C'est qu'on avait besoin de tes strophes brillantes
Comme le ciel des nuits d'étoiles scintillantes,

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent, à Belley 22 mai 1899), *Compte-rendu des fêtes.*

(2) *M. Alphonse de Lamartine*, poésie par Joseph Marion. Paris, mprimerie Kugelmann, 1869.

Ou comme la prairie a besoin de ses fleurs :
C'est qu'il faut à tout siècle un phare qui l'éclaire,
Et que ton cœur pour tous est un aimant polaire,
Et que ta voix qui chante apaise les douleurs.

Ta muse a la douceur de l'haleine des brises,
De l'onde qui murmure au golfe de Baïa :
C'est comme dans la nuit des notes indécises
Ou des soupirs d'amour aux bosquets d'Ischia.

. . . . . .

M. Marion suit le poète du golfe de Naples et des Alpes, jusqu'en Orient, où il nous le montre méditant « notre histoire divine », près du Sinaï, du Carmel, du Jourdain, à cette grotte de Gethsémani, à ce jardin des Oliviers qui reçut aussi ses pleurs. Puis il s'adresse à lui comme à l'universel inspirateur des âmes :

Oui, de tes sentiments la terre est inondée ;
N'es-tu pas l'atmosphère où puisent les esprits ?
Oui, tu bois le premier aux sources de l'idée ;
Ce que tu dis au siècle en Dieu seul tu l'appris.

. . . . . .

Ce poème valut à M. Marion une lettre autographe de Lamartine, lettre dont voici le commencement et la fin :

« Monsieur,

« Ces strophes sont un poème tout entier dont mon existence, toujours modeste, aujourd'hui obscure, est le sujet et dont vous êtes le poète inspiré par la seule bienveillance. Nous avons lu ces beaux vers en famille avec des sentiments que vous comprenez aisément...

« Je vis comme vous, au fond d'une vallée isolée du monde, mais l'on regrette peu le monde, quand le vent qui souffle de vos Alpes apporte d'aussi aimables retentissements.

« LAMARTINE.

« Saint-Point, 12 octobre 1855. »

Lamartine est heureux des poétiques épîtres qui lui viennent des Alpes. Les Alpes, c'est l'élément principal de son génie, la source la plus abondante des formes et des images de son style. De toutes les inspirations du chantre de la nature, les plus remarquables et les plus fécondes sont nées de la nature alpestre. M. Victor Nicolet l'a démontré, dans son discours de réception à l'Académie delphinale (séance du 4 juillet 1894) (1); discours où la sagacité de l'analyste fait miroiter à nos yeux, comme autant de perles cueillies dans le cristal des glaciers, les innombrables poésies de Lamartine, où se reconnaissent les Alpes. Dans les heures d'abattement, après les longues luttes et les déboires de la politique, quand il veut se ressaisir et reprendre son élan, c'est vers les Alpes que Lamartine reporte son esprit ou ses regards.

Mâcon, Milly, Saint-Point, c'était le pays natal avec ses mille ressouvenirs de vie champêtre, avec ses molles ondulations de terrains couvertes de vignes, de maigres pâturages, de buis ou de rochers, c'était la Saône avec sa lenteur incroyable (2), avec la « ber-

---

(1) *Lamartine et les Alpes.*

(2) *Flumen est Arar, quod per fines Eduorum et Sequanorum in Rhodanum influit incredibili lenitate, ita ut oculis, in utram partem fluat, judicari non possit.*

Jules César. — *De bello gallico, I, 12.*

ceuse rêverie ». Mais les paysages alpestres, avec leurs imposants panoramas, le Rhône impétueux, les torrents, les cascades, les forêts aux sauvages harmonies, les glaciers qui attirent la vue en haut et l'éblouissent, c'était pour le poète l'enthousiasme irrésistible, « jaillissant ».

A l'époque où Lamartine écrit à M. Marion cette lettre de remerciement pour les gracieux souvenirs que lui apporte « le vent qui souffle des Alpes », sa principale occupation est son *Cours familier de littérature*. Il entasse dans les *entretiens* si remarquables et trop peu connus qui le composent, des réflexions d'une profondeur et d'une portée d'esprit étonnantes. Le dernier nous montrera, dans les Alpes, l'un des secrets de sa poésie. Des plaines et des collines du pays natal où il a puisé la grâce et la mélancolie — car, dit-il, « telle nature, tel style » — ses regards cherchent du côté de l'aurore les montagnes du Jura et, plus loin, d'échelon en échelon, le mont Blanc. La poésie de paysage n'est pas dans la plaine fertile et agréable aux seuls yeux du laboureur, il lui faut ces aspects qui, d'ascension en ascension, spiritualisent notre pensée et nous élèvent jusqu'à Dieu (1). Il lui faut les grandioses spectacles du Bugey, du Dauphiné, de la Savoie ou de la Suisse !

M. André Theuriet, en proclamant aussi la sincé-

---

(1) La montagne est spiritualiste... De nos jours, à la suite des revers de 1870, nous avons vu renaître en France un ardent désir de grandir notre âme, d'entrer dans une vie plus virile et plus saine, et la montagne, pour la seconde fois en ce siècle, est intervenue dans la formation de l'esprit français.

Réponse de M. Marcel Reymond, président, au discours de réception de M. Victor Nicolet. — *Lamartine et les Alpes*.

rité du grand homme, le dépeint, avec la compétence qui est la sienne, comme poète du paysage : « Oui, Lamartine a eu entre tous le don de la sincérité sans lequel le poète ne remue pas profondément les entrailles humaines, et en même temps qu'il était un grand enchanteur d'âmes il a été un grand paysagiste, en nous donnant l'expression de la nature, telle qu'il l'a reçue dans le milieu où il a vécu enfant. De nos jours, on a apporté à la peinture du paysage plus de précision peut-être, plus d'exactitude dans le détail, mais cette précision minutieuse a un défaut : souvent elle dessèche ou refroidit l'émotion » (1).

Citons encore M. François Descotes qui développa, lui aussi, la même idée, avec éclat :

« Dans les Alpes... Lamartine a puisé ce sentiment de la nature affiné par les merveilleux aspects de la montagne, qui a fait de lui le premier de ses peintres et un coloriste dont Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand n'ont pas atteint la touche ailée, l'harmonie imitative, le style fait de buée, de rosée, d'éther et de zéphir, dont Rousseau n'a jamais approché : Rousseau avait l'effroi de la grande montagne, n'était-ce point parce qu'il avait peur de Dieu ?

« De Lamartine on peut dire que le Mont-Blanc a dominé, éclairé et dirigé sa vie. De Milly, ses regards d'enfant le contemplaient, immaculé et superbe, dans les lointains de l'horizon. De Belley, il le voyait de plus près encore ; il se trouvait dans son royaume, il

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent à Belley (22 mai 1899). — *Compte-rendu des fêtes.* — Discours de M. Theuriet, délégué de l'Académie française.

en devinait les splendeurs, il en abordait les satellites. L'élève des Pères de la Foi fut ici un page de celui que lord Byron a appelé le roi des montagnes; il a fait partie de sa cour et dans ce palais près duquel les splendeurs du Roi Soleil sont ce que l'homme est à Dieu, il a senti s'éveiller les amours de son cœur et les tressaillements de sa lyre ; il est resté chrétien, il est devenu homme et il s'est révélé poète...

« Lamartine appartient donc à notre Savoie comme il appartient à notre Bugey, et si, avant le bienheureux évènement de 1860, nos cœurs allaient où vont nos rivières, son cœur à lui remontait vers nous, comme si des rives de nos lacs, des versants de nos vallées et des cimes de nos montagnes, il se trouvait plus près de Dieu, mieux allégé de sa poussière humaine pour s'élancer vers l'Infini !... » (1)

A la poésie de Lamartine il fallait les Alpes ! Il fallait, le soir « les neiges violettes de leurs cimes dentelées » (2) qui se découpent « sur le firmament profond comme une mer » (3) ; l'étoile qui s'y laisse entrevoir « comme une voile émergeant sur l'Océan de l'espace infini » (4) ; les ombres qui glissent « de pente en pente sur les flancs des rochers noircis de sapins » (5) ; « le lac limpide dont l'ombre ternit déjà la moitié » (6) et qui « réfléchit dans l'autre moitié les

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent à Belley (22 mai 1899). — Discours de M. Descotes, délégué de l'Académie de Savoie.

(2) *Cours familier de littérature*, entretien IV.

(3) *Ibidem.*

(4) *Ibidem.*

(5) *Ibidem.*

(6) *Ibidem.*

neiges renversées et le soleil couchant dans son miroir » (1) — où « des milliers d'étoiles, bientôt visibles, flotteront comme des fleurs aquatiques de nénuphars bleus sur les lames » (2). Il fallait dans ce coin de terre, enfin, l'ineffable jouissance de l'âme qui la quitte, qui croit parce qu'elle voit, qui prie et adore.

En ces lieux, impossible de parler le langage vulgaire. « La poésie, dit-il, est née en vous, elle vous inonde, elle vous submerge, l'hymne ou l'extase naissent sur vos lèvres, le silence ou les vers sont seuls à la mesure de vos émotions. » (3) Voilà les souvenirs qu'éveille en lui le poème de M. Marion et la pensée des Alpes.

Voilà — donnée de nouveau par Lamartine lui-même — l'explication du caractère alpestre d'un grand nombre de ses poésies, caractère qui en fait l'un des fondateurs de l'Alpinisme contemporain en ce qu'il a de plus noble, de plus élevé. Cette explication, il la donne plus de vingt ans après la mise au jour de *Jocelyn*, dont le drame « qu'on a seul vu d'abord » est malheureusement critiquable, mais dont le cadre alpestre reste d'une sublime grandeur et n'en contient pas moins les plus merveilleuses descriptions.

A l'époque où M. Marion lui adresse son poème, le grand travailleur de la pensée n'a pas un instant de loisir. Il a refusé les offres qui lui ont été faites par le gouvernement impérial. Il n'a pas voulu combler ses déficits avec la cassette du souverain. Il vit

(1) *Cours familier de littérature*, entretien IV.
(2) *Ibidem*.
(3) *Ibidem*.

loin du bruit et des honneurs, n'ayant qu'une lourde chaîne : ses embarras financiers qui vont grandissant. Il partage son existence entre Paris où l'attire le souci de ses publications, ainsi que celui de ses créanciers, et Saint-Point où il va se recueillir pour se donner avec une énergie plus âpre encore à la rude tâche qu'il s'est imposée.

Pendant ce temps-là, des adresses et des visiteurs continuent à lui venir de notre pays ; ils lui apportent, avec la fraîcheur des souvenirs du premier âge et de précieuses sympathies, un peu de ce souffle des montagnes qui le ranimait et lui faisait tant de bien dans sa pénible adolescence.

XX

Les dernières relations de Lamartine avec Belley ; abandon et réparation.

Un grand banquet fut organisé en 1856 par les anciens élèves du Collège de Belley. La com-ission d'initiative comprenait : MM. Collet, supé-eur ; Jordan, président du tribunal ; le docteur orrot, maire de Belley ; Définod, avocat ; Bernel, ercepteur ; Vinel, notaire ; Joly, avocat ; Dulliand, rofesseur de philosophie ; Tournier, professeur de athématiques. Lamartine fut invité à ce banquet, ais ne put y venir. Il répondit par la lettre suivante ont l'original est pieusement conservé (1).

« Messieurs et chers Condisciples,

« Je reçois l'invitation un peu trop tard ; ce jour m'aurait rajeuni de quarante ans. J'en aurais fait un entretien littéraire rendu plus cordial par votre présence et par les souvenirs de nos belles années.

(1) Archives du collège.

« Mais d'impérieuses nécessités me retiennent à Paris « jusqu'au mois de septembre. Croyez à mes regrets « bien sincères et à mes vœux bien affectueux pour « des condisciples dont aucun nom ne s'est effacé de « mon cœur, et pour une ville qui fut ma patrie clas- « sique.

« Elle fut aussi la patrie de mes premières amitiés « et je les reporte à son nom.

« Vous verrez, du reste, dans un de mes prochains « Entretiens intitulé : *Comment on devient poète*, que « c'est à vos belles vallées que j'ai emprunté mes « faibles couleurs.

« Mille expressions de reconnaissance pour votre « bonne et heureuse pensée.

« LAMARTINE.

« Paris, 10 juillet 1855 » (1).

Dans cette lettre, Lamartine annonce les pages attachantes dont nous avons fait de nombreuses citations. Malgré les gros bénéfices produits par ses ouvrages et leur succès immense, malgré la haute situation politique qu'il avait occupée, les riches domaines qu'il avait possédés, le grand homme déchu était réduit à la plus grande torture morale qu'il soit possible d'imaginer. Harcelé par les créanciers, épuisé de fatigue, il était contraint de composer sans relâche, au jour le jour, aidé par son admirable compagne, et de gaspiller ainsi son talent. Il écrivait — nous l'avons dit au chapitre précédent — son *Cours familier de*

(1) L'autographe que nous avons sous les yeux porte « 1855 », mais le banquet a réellement eu lieu en 1856. Il y a là une de ces erreurs de chiffre qui échappent dans l'écriture courante.

tèrature, recueil périodique où paraissaient les *ntretiens littéraires* qui furent rassemblés depuis, partie, sous le nom de *Souvenirs et Portraits*. De besoin inéluctable de produire sans cesse sont nés plupart de ses ouvrages en prose. La preuve qu'il tribuait une grande valeur à l'éducation qu'il avait çue au collège de Belley ne réside pas seulement ns ses œuvres où il y revient avec insistance ; elle paraît éclatante dans la réponse aux organisateurs banquet de 1856 et dans ces mots : « *pour une lle qui fut ma patrie classique* ».

Ce banquet eut lieu le 20 juillet dans la grande salle collège, sous la présidence de Mgr Chalandon, êque de Belley (mort archevêque d'Aix). De nomeux anciens élèves avaient répondu à l'appel qui ur avait été adressé. Lecture fut faite des lettres excuse, de celles de Lamartine notamment et de . de Nervaux (tour à tour directeur de la Sûreté énérale, directeur de l'Assistance publique). La lete de Lamartine et celle de M. de Nervaux contenant, araît-il, la somme de dix francs, prix de la cotisaon, deux élèves, l'un de philosophie, l'autre de rhérique furent invités à s'asseoir au rang des convives. amartine fut représenté par le premier élève de nétorique, M. Anthelme Charvieux (1) et sa lettre, omme on le pense, vivement applaudie.

Parmi les convives on remarquait : M. Durand, conseiller à la Cour d'appel de Lyon ; M. Bricod, avocat Lyon (né à Aranc, canton d'Hauteville, candidat à

(1) De la Maîtrise de la Cathédrale (directeur, M. l'abbé Marin Bornex, ous-directeur, M. l'abbé Brachet).

la députation dans l'Ain en 1848) (1). Mgr Chalandon, de sa parole pénétrante, à rappelé les titres de gloire du vieux collège, sans oublier l'un des plus beaux, celui d'avoir produit Lamartine.

Après avoir payé un juste tribut d'hommage à ses prédécesseurs, Mgr du Dousset, qui a fondé le collège, et Mgr Devie qui l'a restauré, ainsi qu'aux maîtres

---

(1) Quelques mots sur le candidat Bricod seront peut-être bien accueillis. Parmi ses concurrents, nous remarquons MM. de Cormenin, Ebrard, Maissiat, Chenel, Chenal, l'abbé Baumès, Nicod, Liochon. Il y avait 82 candidats. La proclamation de Bricod a quatre pages in-folio. L'élection eut lieu le 26 avril 1848, à la même date où Lamartine était élu en Saône-et-Loire par 129.870 suffrages, maximum des voix données à un candidat dans ce département (Archives départementales de l'Ain, Bourg).

Furent élus alors dans l'Ain :

Bochard, avocat à Bourg	71.418
Regembal, tailleur de pierres, à Bourg	68.995
Charassin, maire de Bourg	55.750
Ed. Quinet	54.340
Tendret, maire de Belley	48.714
Bouvet	49.291
Champvans	39.227
Bodin	39.000
Jacques Maissiat	36.691

Viennent ensuite :

Favre-Gilly	24.666
A. Petetin	21.211

Bricod arrive dix-septième avec 9.411 voix. Bricod était un avocat de talent, connu comme tel et en outre comme le héros d'une curieuse aventure dont il fut un jour l'objet. C'était au début de la télégraphie électrique. Bricod avait envoyé un télégramme à un aubergiste d'Hauteville pour le prier de venir le prendre à Tenay avec une voiture. Il avait libellé son télégramme à peu près comme suit : « Midi 30, voiture Tenay ». L'aubergiste avait cru, comme Bricod était devenu un personnage, qu'il s'agissait de trente voitures. Il les avait recrutées avec peine dans la région et les avait conduites à Tenay pour attendre Bricod. On juge de la stupéfaction de l'avocat et du public.

Cette aventure est aussi prêtée à M. Humblot, conseiller à la Cour d'appel de Lyon, et l'aubergiste qui aurait commis cette plaisante méprise serait le propriétaire de l'hôtel le plus ancien et le plus réputé d'Hauteville (Hôtel Charvet ancien hôtel Rolland).

abiles et dévoués qui ont fait le succès et l'éclat de et établissement : « Ne sentez-vous pas, s'est-il écrié, es murs de notre collège tressaillir en quelque sorte utour de nous, comme tressaille le cœur d'une mère ui retrouve, après une longue absence, l'enfant chéri u'elle ne croyait plus revoir ? O collège de Belley, n voyant cette population nouvelle qui se presse ans ton sein, tu reconnais tes fils ! Oui, ils sont à oi ces hommes distingués qui honorent la magistrare, l'armée, le sacerdoce, l'instruction publique, administration, le barreau, la médecine, ainsi que es sciences et les arts.

« Comme le vieux Jacob s'inclinait devant son fils oseph, incline-toi avec respect devant ceux qui te oivent leur naissance intellectuelle, mais à qui tu ois ta belle réputation... Messieurs, ce collège est la loire de Belley, et la gloire du collège, c'est vousêmes ! » M. Benjamin Jujat, avoué à Belley, lut un téressant mémoire ; M. Ph. Delastre (d'Aignoz près eyzérieu), une pièce de vers ; M. le docteur Franciue Cyvoct (père du Dr Fernand et du juge Franck) rononça un discours dont M. Léon d'Allemagne, le eintre distingué, notre compatriote, a retenu ce passage typique qu'a conservé du reste la *Gazette de yon* et dont voici le texte exact :

« Les jours comme celui-ci sont rares dans la vie ; est si doux d'échapper, même pour un moment, à fatigue et aux préoccupations des affaires ; il est si oux de pouvoir, même pour quelques instants, au ouvenir de Virgile et d'Horace, se couronner d'inouciance et de fleurs. Aujourd'hui, Messieurs, grâce notre réunion, nous sommes tous heureux, tous

frères (*bravo*), tous jeunes, tous collégiens (*bravo*) par la communauté des plaisirs et des sentiments. L'esprit de fraternité nous a tous magnétisés sous le frolement de ses ailes ; son souffle vivifiant, répandu dans cette enceinte, a réchauffé jusqu'aux murailles... Le temps, ce vieux hibou, devant l'ardeur de nos âmes, a reculé en nous ôtant quinze ans !... »

Un avoué de Lyon, M. Ronjier, dit une très amusante chanson. Mais on remarqua surtout le toast éloquent du supérieur, M. l'abbé Collet, toast non moins beau par l'élévation des idées que par la pureté de la forme et la diction oratoire.

La chorale du collège exécuta une cantate, composée par un jeune ancien élève, présent au banquet, M. Joseph Vachon, commis greffier du tribunal de Belley, aujourd'hui juge de paix à Virieu-le-Grand (Ain), lauréat des jeux floraux de Toulouse. L'harmonie de l'établissement, sous l'habile direction de M. Charles Dupart (1), l'excellent professeur de musique, se fit entendre aussi. C'était l'harmonie des sons, la musique, se joignant à l'éloquence et à la poésie, pour réveiller les échos du vieil édifice et accroître encore l'harmonie des cœurs.

Le banquet fut très animé, très cordial, mais,

---

(1) Charles Dupart (fils de François), né à Belley en 1825, organiste de la cathédrale de 1843 à 1862, fondateur et directeur de la maîtrise où l'on a gardé le souvenir des belles exécutions musicales qu'il obtint. A l'âge de 34 ans, il inventa la *méthode polyphonique* pour l'enseignement simultané des instruments à vent (harmonies militaires et fanfares), ouvrage qui a été approuvé et recommandé par l'Institut, par H. Berlioz, Scudo et les grands critiques musicaux de l'époque. Par son talent, par le développement qu'il donna aux sociétés musicales du collège et de la ville, M. Dupart s'est fait vivement apprécier de la population de Belley.

Lamartine présent, le succès eût été plus grand encore et la fête plus complète. On s'apercevait qu'il manquait quelqu'un, le meilleur de tous. Il manquait Lamartine avec le charme de sa personne, les rayons de sa gloire et l'éclat de son génie. Comme il le dit dans sa lettre, « d'impérieuses nécessités » ne lui permettaient pas de prendre part à cette belle réunion et de céder à la joie de revoir, après une vie de travail et de luttes, son cher collège et ses chers camarades (1).

Un ancien du collège de Belley, élève à l'époque du banquet de 1856 et resté fidèle à tous les cultes de sa jeunesse (2), nous a communiqué le récit d'une visite qu'il fit à Lamartine, le 1er janvier 1862 :

« Il était alors étudiant en droit à Paris. Un de ses amis voulut souscrire à l'édition des œuvres complètes. Il eut l'heureuse idée de l'accompagner et de choisir, pour ce pèlerinage, le jour où les hommages de la foule vont le plus bruyamment à la fortune.

« Ils furent reçus, dans le modeste rez-de-chaussée de la rue de la Ville-L'Evêque, par une dame occupant, à un angle de vestibule, un bureau semblable aux bibliothèques des gares, et remplissant les fonctions de secrétaire ou de comptable. A peine avaient-ils indiqué l'objet de leur demande, qu'un vieillard de grande taille, portant sous son bras des épreuves d'imprimerie, sortit d'une pièce voisine. C'était *lui*. Quel contraste entre l'éclat de ce génie merveilleux

---

(1) Pour plus de détails sur la fête du 20 juillet 1856 et les discours prononcés, v. la *Gazette de Lyon*, n° du 26 juillet 1856, et *Deux siècles d'instruction publique dans une petite ville de province, Histoire du collège-séminaire de Belley*, par l'abbé Rochet.

(2) M. G. d'Orgeval-Dubouchet, avocat, ancien magistrat.

et la situation où l'ingratitude humaine et sa générosité encore plus que son insouciance l'avaient réduit ! Mais, Lamartine eût-il été contraint de prendre la besace et le bâton d'Homère, ceux qui le voyaient en ce moment étaient incapables de leur préférer la pourpre et le sceptre des Césars. — Cette minute fut pour eux inoubliable. — « Nous venons, lui dirent-« ils — autant que l'émotion leur permit de parler — « de traverser Paris en fête et de voir le Carrousel « rempli des voitures de gala des ambassadeurs et de « tous les corps de l'Etat qui vont offrir leurs vœux au « maître du jour, nous avons voulu apporter les nôtres « au roi *en exil*, au roi des poètes et des penseurs. »

« Il leur tendit la main. Au nom de Belley, sa noble tête que l'âge et tant de tourments accablaient se releva. « Ce fut pour moi, dit-il — avec cette voix « faite pour enchanter — le berceau de la muse. De « mes collines du Mâconnais je contemplais le mont « Blanc. Il a eu mes premières aspirations et c'est à « ses pieds, en Bugey et en Savoie, que j'ai cueilli « mes premières fleurs. C'est encore aujourd'hui vers « le *Lac* et les *Alpes*, comme à la patrie de mes yeux « et de mon âme, que va mon esprit en quête d'ombre « et de paix. Vous habitez ce beau pays. Parlez-moi « des environs de Belley, de tous ces lieux char-« mants si chers à ma mémoire. Le site le plus gran-« diose est bien le château de Gramont. L'excellente « famille (1) que j'y ai connue a été, autant que moi,

(1) La famille d'Arloz. On a vu que le comte Alexandre d'Arloz a été le camarade de collège de Lamartine. Le comte Alexandre d'Arloz eut pour fils, M. Louis d'Arloz, le dernier propriétaire du château de Gramont.

« atteinte par la destinée. C'est une raison de plus « pour que ma pensée ne s'en détache pas... » L'entretien se prolongea encore et, lorsque ses humbles visiteurs se retirèrent, ils se sentaient des ailes. Ils n'auraient pas échangé leur sort contre celui des courtisans chamarrés qu'ils rencontraient, dans de pompeux équipages, sortant des Tuileries. Il leur semblait qu'ils avaient apporté au poète quelque soulagement à ses peines et que, grâce à eux, Belley, illustré pour l'avoir élevé dans son collège, s'acquittait de sa dette en consolant ses derniers jours. »

Il est très regrettable que Lamartine n'ait pu assister au banquet de 1856, car l'occasion ne se retrouva pas. Absorbé par ses continuels travaux et réduit à l'isolement par la situation la plus difficile, il ne put revenir à Belley. Et quand on reparla de lui publiquement au collège, ce fut pour le pleurer, car il venait de s'éteindre dans le chalet que la ville de Paris lui avait offert, à Passy (27 février 1869).

Le grand homme venait de rendre son âme à ce Dieu dont il avait voulu faire son guide et sa lumière dans toutes ses œuvres, non seulement dans son œuvre littéraire mais dans son œuvre politique ; à ce Dieu qu'il allait prier à genoux dans une église de faubourg, lui, le chef effectif du gouvernement, le jour de Pâques 1848, qui fut aussi le jour des élections générales et que, perdu dans la foule, il remerciait de lui avoir donné la force de sauver la France (1) ; à ce Dieu devant lequel il s'était constamment incliné avec la soumission la plus admirable. Depuis plus

(1) V. *Lamartine inconnu*, par M. de Chamborant-Périssat.

d'un an, il avait voulu faire une confession générale, et lui, le vainqueur de l'émeute, lui qui, pour un instant, avait éloigné de sa patrie les guerres fratricides, il venait de s'éteindre, sous la bénédiction d'un saint prêtre, destiné à mourir victime d'une de ces guerres les plus sanglantes (1). Lamartine était mort en baisant le Crucifix qu'il avait chanté et en réalisant la pensée de ce beau vers qui résume, dans une concision sublime, son existence et notre destinée à tous :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

Et l'un de ses amis, un grand poète aussi, Victor de Laprade, a pu dire : « Lamartine est mort, Lamartine a été enseveli dans le Christ. »

Il ne pouvait quitter ce monde autrement, lui qui écrivait en 1856 :

« ... Je serais mort déjà mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Caton : mais je n'en suis pas : j'adore Dieu dans ses desseins ; je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée ! Mourir, c'est fuir ! On ne fuit pas !

« Caton se révolte, le mendiant obéit : obéir à Dieu, voilà la vraie gloire !.... » (2)

Lamartine avait obéi. Sur la fin de sa vie, au milieu de ses souffrances physiques et d'un travail presque

---

(1) Ce prêtre fut M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, tombé sous les balles des communards, le 24 mai 1871, à la Roquette, en compagnie de Mgr Darbois, archevêque de Paris. Sa famille est originaire de Lantenay, dans la Combe-du-Val, canton de Brénod (Ain).

(2) *Cours familier de littérature*, premier entretien.

surhumain, il s'était rapproché plus près encore de son Dieu, demandant à lui seul, le courage et la force nécessaires. Il avait écrit le plus beau testament qu'ait jamais laissé un écrivain et prié ses lecteurs de déchirer les pages critiquables qui, dans les agitations de la vie publique et l'entraînement du travail quotidien, auraient pu tomber de sa plume.

Depuis quelques années, écrivait le *Monde* au lendemain de sa mort, le souvenir de son éducation, qu'il conserva toujours, s'était ravivé en lui. Nous en avons pour garant la lettre que nous a fait l'honneur de nous écrire sa nièce, Mme Valentine de Cessia de Lamartine, celui qui chanta si magnifiquement *Dieu*, la *Providence*, le *Crucifix*, resta fidèle, jusqu'à son dernier souffle, aux grands enseignements de ses professeurs de Belley. La foi sucée, avec le lait des muses, à l'ombre des autels et des bosquets du collège, lui garda, malgré toutes les tempêtes,

> Sur l'océan du monde, une route assurée
> Et son espérance au tombeau.

Cette foi lui fit éprouver, dans la souffrance même, des joies qu'ignore le vulgaire. Au milieu de ses élans suprêmes, il évoquait la douce vision de sa jeunesse et des maîtres qui lui donnèrent le goût du beau et du bien. Des actes de reconnaissance et d'amour s'échappaient de ses lèvres, rappelant la dernière strophe des *Adieux :*

> A son dernier soupir, mon âme défaillante
> Bénira les mortels qui firent mon bonheur,
> On entendra redire à ma bouche mourante
> Leurs noms si chéris de mon cœur !

Mais le trépas du grand poète et du grand citoyen empruntait aux circonstances je ne sais quoi de particulièrement douloureux, d'accablant. C'était comme un deuil national. Nous n'oublierons jamais la sensation que nous éprouvâmes pendant une séance littéraire donnée en cette année 1869 par l'Académie du collège de Belley sous la paternelle et intelligente direction de M. le supérieur Dulliand (1). Mgr de Langalerie, alors évêque de Belley (depuis archevêque d'Auch), se leva et, d'une voix émue (2), annonça la mort de Lamartine qu'il venait d'apprendre. Les larmes du prélat, son émotion communicative, la pensée du grand homme décédé dans l'indigence, après avoir connu toutes les splendeurs de la richesse et de la gloire, produisirent une impression profonde. Un frisson passa dans le cœur de toutes les personnes présentes et de tous les élèves, grands et petits, qui connaissaient au moins de Lamartine les délicieux morceaux récités en classe comme modèles de poésie.

En 1874, Mgr Mermillod, le proscrit de Genève, avait reçu de Mgr Richard (devenu depuis archevêque de Paris), l'hospitalité à l'évêché de Belley. Les deux futurs cardinaux présidaient un jour, au collège, une séance littéraire de l'Académie, semblable à celle dont nous venons de parler. Après Mgr Richard,

---

(1) Cet aimable et saint prêtre est décédé chanoine titulaire de la cathédrale de Belley, le 3 novembre 1894, à l'âge de 71 ans.

(2) M. de Langalerie, personnalité très sympathique, nature très impressionnable, parlait toujours en public avec beaucoup d'émotion et cette émotion, poussée d'ordinaire jusqu'au pathétique, gagnait rapidement son auditoire.

Mgr Mermillod voulut bien prendre la parole. Nous avons retenu de sa brillante improvisation ces quelques mots, qui en donnent le sens sinon le texte exact : « Messieurs, la vue de ces Académiciens reporte ma pensée vers une autre Académie dont fit partie l'un des élèves les plus illustres de cette maison, Lamartine. Lamartine fut un grand génie. Comme poète, comme orateur, comme homme politique, il éblouit, il séduisit la foule et fut pendant quelques jours l'idole de ses contemporains.

« Il gouverna la France, il la sauva par la force de son éloquence et le prestige de sa personne. Il fut grand, surtout par la foi que lui transmit la plus pieuse des mères et par la part qu'il prit à la rénovation religieuse de son époque.

« Il naquit à la poésie dans vos belles campagnes, en face des vertes collines et des Alpes blanches, sous les vastes forêts où les vents exécutent leurs sauvages harmonies, à l'ombre de vos bosquets de charmille où gazouille le rossignol. Sa voix retentit mélodieuse et douce au milieu des autres voix du siècle. Mais cet homme qui, dans certaines circonstances, montra le courage d'un héros, ne fut pas toujours exempt de faiblesse. Plus d'une fois on put craindre qu'il n'égara sa haute raison dans un vague et aventureux sentimentalisme.

« Cependant, si l'on songe aux préjugés dont fut imbu le commencement de ce siècle, on doit reconnaître que Lamartine y sacrifia moins que d'autres. Il aima d'un amour sincère son Dieu et le peuple. Son cœur, plein de tendresse, ami de toutes les grandes choses, connut tous les enivrements et toutes les

amertumes. Oublions ses courtes défaillances : saluons le poète qui chanta l'immortalité de son âme et dont la lyre exprima, presque toujours, une prière, un soupir, un élan de la créature vers le Créateur. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Les années se sont écoulées. L'ingratitude, l'injustice, le dédain dont la vieillesse de Lamartine fut abreuvée et qui le poursuivirent jusque dans la tombe, se sont enfin évanouis. L'heure des légitimes réparations a sonné pour le poète et le citoyen.

A Mâcon, les 18, 19, 20 et 21 octobre 1890, de magnifiques solennités ont eu lieu en son honneur, sous les auspices de l'Académie française et de M. le Ministre de l'Instruction publique. Il ne nous appartient pas de donner un compte-rendu complet des discours, des poésies, des démonstrations populaires qui firent de ces solennités les fêtes du spiritualisme chrétien et du sentiment national. Disons seulement qu'un professeur du lycée de Bourg, M. L. Bertrand, dans une conférence alerte et pleine d'une fine critique, y a signalé ce que le mouvement romantique et le renouveau littéraire du commencement de ce siècle devaient à Lamartine.

D'autres ont rappelé ce que fut l'homme en général : « Ame profondément lyrique, âme religieuse, épique même par certains côtés ; orateur d'une séduction sans pareille, avec tous les dons antiques : l'abondance du verbe, la grâce, l'harmonie, la beauté austère du visage et la noblesse du geste ; homme d'Etat aussi, parfois d'une sûreté de vues et d'une pro-

fondeur singulière » (1). Lui ne veut parler que « de ce petit livre des *Méditations* qui parut, sans nom d'auteur, au commencement de l'année 1820. » Et il démontre que si les *Méditations* n'ont pas créé ce qui existait déjà dans les œuvres de Mme de Staël et de Chateaubriand, ou plutôt ce qui était dans l'air bien avant 1820, elles l'ont du moins « exprimé pour la première fois avec puissance et avec une contagion incomparable d'émotion. » On ne pouvait mieux louer Lamartine qu'en exposant cette vérité historique : M. Bertrand a eu là une très heureuse inspiration.

Ce n'est pas le lieu de dépeindre l'aspect offert par la ville de Mâcon en ces mémorables journées. Nous n'en dirons qu'un mot, emprunté au discours de clôture de M. Jules Simon : « J'ai admiré vos belles rues, dans lesquelles on passait littéralement sous les fleurs, s'écria l'élégant et sympathique Académicien ; je suis allé dans vos faubourgs et jusque dans des villages éloignés de plusieurs kilomètres. Tout le monde avait fait un jardin sur le bord de la rue, arboré un drapeau. Les plus pauvres avaient sur leur unique fenêtre un bouquet. J'en étais attendri. Je me disais : quels beaux vers aurait faits Lamartine sur une pareille fête, lui qui sentait le cœur du peuple.

« Mâcon a effacé la tache de l'ingratitude de la France. » (2) On pourrait ajouter : Mâcon était alors toute la France, car toute la France était là, entassée sous le hall immense, où retentissaient les éloges du

---

(1) *Compte rendu des fêtes du centenaire*, Mâcon 1890, « Discours de M. L. Bertrand. »

(2) *Compte rendu des fêtes du centenaire*, « Discours de M. Jules Simon. »

grand homme, où d'admirables artistes faisaient acclamer ses poésies. Toutefois, si de nombreuses délégations de Paris et des départements étaient présentes, si, comme noms de villes où résida Lamarmartine, on voyait, parmi les mâts tricolores, les sapins verts, les guirlandes : Mâcon, Milly, Saint-Point, Montceau, Ischia, Balbeck, Paris, le nom de Belley n'apparaissait nulle part. On avait oublié cette ville si chère à l'auteur des *Méditations*.

Heureusement, un poète Bugiste assistait à ces belles fêtes. Le matin de la troisième journée, il partit pour Saint-Point avec les plus distingués admirateurs du grand lyrique et, là, du milieu de la foule, il se leva pour porter la parole au nom de la ville de Belley. Son improvisation poétique a suppléé de la sorte aux hommages officiels, à l'adresse collective que devaient à Lamartine les habitants de Belley, les élèves et les anciens élèves de son collège.

XXI

La ville de Belley et les fêtes du premier centenaire de Lamartine ; hommage improvisé.

Le compte rendu des fêtes du centenaire, publié par l'Académie de Mâcon, commence ainsi :

« *Ah! quel peuple. On peut le maudire dans ses inconstances, mais il faut l'adorer pour ses fidélités et ses retours! Qu'on dise ce qu'on voudra, l'âme de cette terre est mobile, mais c'est une belle âme parmi toutes les âmes populaires de l'antiquité et du temps présent.* »

« Lorsqu'il écrivait ces lignes, Lamartine semblait avoir pressenti et décrit par avance les émotions des trois glorieuses journées du centenaire, où nous eûmes la joie de voir notre pays se lever avec tout son cœur national et tout son esprit public, pour dire à ceux qui l'accusent de somnolence ou d'oubli : « Détrompez-vous! je suis toujours la nation des grands sentiments, le peuple des grands réveils, la terre des grands sursauts de l'humanité! » (1).

---

(1) *Compte rendu des fêtes du centenaire*, Mâcon, 1890, Académie de Mâcon.

C'est pour l'Académie de Mâcon, disons-le à notre tour, un suprême honneur d'avoir provoqué ce magnifique mouvement. Mais la partie du programme qui, pour nous, offrait le plus d'intérêt, s'est accomplie en dehors de la ville natale de Lamartine, en dehors des grandes réjouissances populaires officielles.

Rien de plus solennel, rien de plus touchant que le pèlerinage qui eut lieu à Saint-Point, le lundi 20 octobre 1890, troisième journée des fêtes de Mâcon. Cette excursion rappelait le voyage funèbre qu'y fit le poète, en 1829, au milieu de la nuit et à la lueur des cierges, pour y conduire les restes vénérés de sa mère. Elle rappelait aussi le transport du petit cercueil arrivé d'Orient et contenant le corps de sa fille Julia, les funérailles de sa femme (1), de Lamartine lui-même. Que de souvenirs en quelques heures !

Saint-Point avait été choisi, comme lieu de sépulture, par la mère de Lamartine dont c'était la résidence favorite. Ce fut pour se conformer au vœu exprimé par elle que Lamartine fit édifier le tombeau de sa mère au point de contact du cimetière paroissial et du parc attenant. C'est ce tombeau qui devint aussi le sien.

Quand un voyageur gravit le chemin creux et bordé de murs, qui monte au château de Saint-Point, son regard est attiré par la vue d'un monument qu'entoure un cloître aux arcades gothiques, aux chapiteaux ornés d'emblèmes et d'oiseaux funèbres, une

(1) Morte à Paris, le 21 mai 1863, et ensevelie à Saint-Point.

chapelle à l'arceau ogival, où brille, en caractères de bronze, cette inscription radieuse :

Speravit anima mea.

Dans le clair obscur de la chapelle, un autel de pierre blanche rayonne, paré de couronnes d'immortelles suspendues aux murs et de vases de fleurs. Sur cet autel, le buste de Lamartine, au-dessus, un tableau de la Vierge et de l'Enfant Jésus. A côté, s'élance une palme d'Orient en l'honneur de ceux qui dorment là. Sous la pierre du sépulcre, de nombreux cercueils : la mère du poète, la mère de sa femme, une enfant, une femme, un grand homme, une servante, une nièce, dans l'égalité fraternelle du tombeau.

Sur un lit de pierre, au pied de l'autel, une statue de femme couchée (statue de Mme Alphonse de Lamartine, par Adam Salomon) apparaît la tête serrée dans les plis d'un voile, le corps amaigri sous une robe aux plis de linceul (1).

Nous sommes au lundi 20 octobre. C'est à ce monument funéraire, au vieux château gothique de Saint-Point, à ses ombrages chéris, que veulent se rendre les amis d'élite et les plus fervents admirateurs du poète. En dehors des fêtes de Mâcon où, pendant quatre jours, l'éloquence sacrée et l'éloquence profane ont tressé, en l'honneur de Lamartine, leurs plus brillantes couronnes, cette troisième journée doit être consacrée au recueillement, à l'admiration intime, aux souvenirs particuliers et personnels.

---

(1) V. *Souvenirs sur Lamartine*, par Ch. Alexandre.

Un train spécial, destiné à transporter les pèlerins à la station la plus proche du célèbre château, part à sept heures de Mâcon. La pluie, qui tombe persistante et menue, en a retenu plusieurs, l'heure matinale en a effrayé quelques autres. Mais ils sont là une centaine d'hommes de choix qui considèrent comme un devoir d'aller porter leurs hommages jusque sur cette terre illustrée par tant de veilles laborieuses et de tristesses.

On distingue M. le baron Lombard de Buffières, président de l'Académie de Mâcon (frère de feu M. Lombard de Buffières, sous-préfet de Belley); M. Francisque Bouillier et M. Georges Picot, membres de l'Institut; MM. Marignan, premier président, et Maillet, procureur général à la Cour d'appel de Dijon; MM. Paul et Victor de Laprade, fils du grand poète, tant aimé de celui qu'ils viennent saluer dans sa tombe; M. Morin-Pons, président de l'Académie de Lyon; M. Bulliot, président de la Société éduenne; M. le comte de Galbert, délégué de l'Académie delphinale; M. le marquis d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie; M. Villard, avocat, maître ès jeux floraux; M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon; M. Mossot, président, et les délégués de l'Académie Lamartine, dont le siège est à Menou (Nièvre); M. Chevalier, président du Tribunal civil de Mâcon; M. le baron Legoux; de nombreux représentants de la presse, et enfin notre compatriote M. Gabriel La Bâtie qui, pour tirer d'un étrange oubli le nom de la ville que le poète appelle sa *patrie classique*, s'était présenté spontanément, dès le premier jour des fêtes comme délégué de Belley.

Mais laissons M. La Bâtie faire lui-même le récit de

son voyage à Saint-Point, voyage qui fut pour lui, comme pour tous les autres admirateurs de Lamartine présents au rendez-vous, du plus vif intérêt. Nous sommes heureux que ce récit nous ait été communiqué par celui de nos compatriotes auquel son talent et une chaleureuse inspiration permirent, si à propos, de représenter la ville de Belley aux fêtes de ce premier centenaire.

LE PÈLERINAGE DE SAINT-POINT

« Talissieu, 1er septembre 1891.

« Je me souviendrai toujours du 20 octobre 1890... Il était sept heures et faisait encore nuit quand nous quittions Mâcon, par une pluie fine, accompagnée d'une brume glacée qui nous fouettait le visage... A huit heures, le train dépasse Cluny et s'arrête à la petite gare de Sainte-Cécile-de-Valouze où des voitures nous attendent.

« La pluie cesse bientôt, mais la brume continue et fait présager une de ces grises journées d'automne tout imprégnée de mélancolie. C'est la nature mise elle-même en harmonie avec la circonstance et le caractère du pieux pèlerinage. Les lourds nuages qui enveloppent les cimes des collines semblent les voiles de deuil de nos pensées... Le chemin passe au milieu de ces collines couvertes de bois. Çà et là quelques hameaux, Bourgvilain, Laroche ; enfin surgit une colline plantée de beaux arbres : sapins verts, marronniers au feuillage rouillé par l'automne. Un tournant de route nous découvre le château gothique ou plutôt roman de Saint-Point.

« A Saint-Point, nous descendons devant une auberge et sommes reçus par M. du Mesnil, délégué de la Société de publication des œuvres de Lamartine... Tout le village est en fête, les maisons sont décorées avec goût, des guirlandes de verdure et de fleurs courent le long des murs, se croisent au-dessus de nos têtes. C'est gracieux et attendrissant. Les habitants ont rivalisé de zèle et de dévouement pour célébrer de leur mieux le centenaire de leur immortel compatriote. « Nous avons bien fait tout ce que nous avons « pu », nous dit un bon paysan.

« Après avoir traversé le village, nous gravissons un petit chemin couvert de pierres brisées. Nous marchons les yeux levés vers le but de notre pèlerinage et arrivons au château. A l'entrée du parc, une émotion profonde s'empare de nous, nos cœurs battent comme à l'entrée d'un temple, toutes nos pensées sont pour l'hôte illustre qui dort à l'ombre de la devise réconfortante qu'il s'est donnée, devise dont le flamboiement éclaire toute sa vie. Dans ce cœur épris d'idéal et de Dieu, l'espérance était inséparable de l'amour.

« Nous sommes introduits dans l'habitation même du poète ! Tout y a été religieusement respecté. Voici la petite chambre, vrai sanctuaire de la poésie, où sont tombés du ciel tant de flots de lumière, tant de mélodieux accords ! Voici la table, le fauteuil, le lit de repos, à la place même où les a laissés Lamartine. Dans ce cabinet de travail aux étagères chargées de livres, un pastel et une peinture de Mme de Lamartine, représentant leur fille Julia, et, là-haut, contre la muraille, un grand crucifix de buis. Ailleurs, une char-

mante miniature de femme, portrait de la mère adorable et adorée du poète.

« Voici la chambre à coucher, tenturée d'un pompeux cuir de Cordoue neuf, avec une cheminée sur les faïences de laquelle Mme de Lamartine a peint en médaillons les grands poètes du monde. De chaque côté un portrait du père du poète et un crayon de sa fille enfant, deux adorations et deux regrets toujours présents. Trois lits de repos dans les angles, une couchette de pensionnaire, deux tables en acajou et les planchettes où, levé de grand matin, Lamartine écrivait sur ses genoux. Au-dessus d'une des tables encore un Christ, car on le retrouve partout au foyer de cet homme qui, lui aussi, a eu ses calvaires.

« Mme la comtesse Valentine de Cessia de Lamartine (1), nièce du poète, nous reçoit avec une grâce charmante. La ressemblance de son visage, un grand air de dignité rappellent absolument l'accueil de son

---

(1) Décédée à Paris, à l'âge de 73 ans, ensevelie trois jours après, à Saint-Point (21 mai 1894). Fille d'une des cinq sœurs de Lamartine (Mme de Cessia), celle qui mérite d'être appelée l'Antigone du roi de la poésie, avait pris, depuis de longues années, le nom de son oncle. Installée auprès de lui, quelque temps avant la mort de Mme de Lamartine (1863), Mme Valentine le soigna avec une tendresse et une piété sans égales. Le poète mort (27 février 1869), on put, en échange du chalet de Passy que la ville de Paris lui avait offert et où elle l'avait soutenu dans ses derniers et intrépides travaux, obtenir pour elle, mais seulement en 1879, une rente de 12.000 fr. Elle eut pour les restes de Lamartine la sollicitude qu'elle lui avait témoignée dans sa vie. Elle entretenait Saint-Point avec un culte scrupuleux et se plaisait à faire les honneurs de son musée Lamartinien. Dans son testament éclate, d'une façon particulière, son intelligente préoccupation de tout ce qui peut intéresser la gloire du poète et la conservation de son tombeau.

Le château de Saint-Point est maintenant la propriété de M. de Montherot, ancien secrétaire d'ambassade, cousin de Lamartine. Le mobilier a été vendu, moins celui de la chambre à coucher et celui du cabinet de travail. On peut, comme par le passé, visiter la célèbre demeure.

oncle, au dire de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

« M. Dubois (juge de paix de Cluny et exécuteur testamentaire de Lamartine), le fidèle, le courageux, le dévoué M. Dubois est là, vert encore sous ses 89 ans, et c'est avec la plus profonde émotion qu'il nous est donné de serrer la main de ce vieil et excellent ami du grand homme. Nous sommes heureux d'entendre de sa bouche le récit de quelques anecdotes où éclatent la délicatesse de cœur, l'élévation d'âme, la sensibilité exquise de Lamartine.

« Mais le temps presse, les pèlerins voudraient prolonger leur séjour dans cette chère demeure du poète, il faut aller s'incliner et prier sur son tombeau. Quelques marches y accèdent du côté du cimetière ; une grille en ferme l'entrée, tandis que, au-dessus, a été construit, grâce à l'exhaussement naturel du terrain, la petite chapelle gothique, où semble enseveli, dans le repos des morts, avec une famille de poètes, tout un siècle de poésie. Cette chapelle est très rapprochée de la porte du château, dans l'avenue même qui y aboutit. C'est un mausolée, à la fois simple et imposant.

« Arrivé à la grille de fer, on y suspend des couronnes : une en perles noires, de l'Académie de Mâcon ; une autre, fort belle, en violettes et églantines, avec une croix de violettes au milieu et cette inscription : « L'Académie Lamartine au poète chrétien. — Dieu, patrie, humanité » ; une troisième, en fleurs naturelles, apportée par la Société d'horticulture de Mâcon ; enfin, une large palme d'or, offerte par la rédaction de l'*Avant-Garde de Provence.* Tout le monde est découvert et se recueille...

Je m'avance et, dominant avec peine mon émotion, je lis, comme délégué de Belley, la pièce de vers que la presse a bien voulu signaler ou reproduire... Puis nous entrons dans la rustique église de Saint-Point, plusieurs fois décrite et chantée par Lamartine, vieille et modeste église « où il venait souvent dans la soli-« tude et le silence, s'agenouiller, méditer et prier » (1).

« Cette église, ce château rempli de souvenirs, ce monument funéraire, cette vallée de Saint-Point où l'âme du poète parle encore et parlera toujours à ceux qui l'aiment, tout répand une mélancolie profonde et d'une tristesse douce. Il est vrai de le dire, la poésie paraît avoir voulu survivre près de la tombe de son chantre préféré.

« Ce sentiment, je l'éprouve davantage encore, lorsque, réunis sous une tente pour une collation gracieusement offerte par l'Académie de Mâcon, nous échangeons quelques-unes de nos pensées. Je l'éprouve surtout lorsque la grande voix de l'avocat Jacquier évoque, dans une magnifique improvisation, le souvenir de Lamartine et de Berryer, lorsqu'il nous montre l'illustre poète qui fut un grand orateur et l'immortel orateur qui fut grand poète, lorsqu'il rapproche les inscriptions chrétiennes que tous deux ont réclamées pour leur tombeau : *Sperarit anima mea.* — *Credidi, propter quod locutus sum.* — J'ai espéré. — J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.

« Alors je me suis souvenu que cette espérance invincible, sœur inséparable de la foi, Lamartine

---

(1) *Compte rendu des fêtes du centenaire*, Mâcon, 1890.

l'avait prise dans le cœur de sa mère et dans l'enseignement que lui avaient donné ses professeurs au collège de Belley. Alors je me suis justifié moi-même d'être venu, comme habitant de cette ville et de cette région de Belley, si chers à Lamartine, comme ancien élève du collège qui fut aussi le sien, comme admirateur passionné du grand poète, prendre part aux fêtes célébrées en son honneur les 18, 19, 20 et 21 octobre 1890, sur l'initiative de l'Académie de Mâcon. Et aujourd'hui, si téméraire qu'ait été mon intervention, je me félicite d'avoir répondu au désir de mes compatriotes, en tenant à ce qu'une pensée tombât de Belley sur les restes du grand homme qui repose sous les arbres de Saint-Point... »

Voici l'heureuse et poétique improvisation que M. La Bâtie prononça en cette solennelle circonstance. Ces vers ont été dits d'une voix émue et vibrante. Ils ont été écoutés et lus avec plaisir, même après ceux de M. François Coppée. Leur rythme musical et l'accent du cœur qui les anime rappellent ceux du poète qu'ils célèbrent. Ils répondaient du reste aux sentiments des pèlerins et de la foule des paysans qui s'étaient joints à eux pour apporter leurs hommages et leurs prières à Celui qui les a tant aimés.

POÉSIE DE M. GABRIEL LA BATIE

A LAMARTINE

Après Coppée, après une muse divine
Formée à tes leçons et docile à ta voix,
Oserai-je, à mon tour, immortel Lamartine,
T'apporter le tribut de nos champs, de nos bois,

De nos agrestes monts, des riants paysages
Qu'enfant tu parcourus et qui gardent ton nom !
Je ne suis que l'écho du foyer des villages,
Du pâtre cheminant le soir dans le vallon...
Poète harmonieux, peintre de la nature,
Tu lui donnas la vie en lui prêtant ton cœur
Et d'en bas jusqu'à Toi s'élève un doux murmure,
Mystérieux concert de l'oiseau, de la fleur,
De la source, du lac bordé d'algues sauvages,
Des ruisseaux et du fleuve aux flots d'azur et d'or.
Ils s'unissent à nous pour t'offrir leurs hommages
Et, pleurant leur Orphée, ils le chantent encor !
Chaque fois que le soir, de sa voix argentine,
La cloche dans les airs lance ses sons pieux,
Elle semble évoquer tes beaux vers, Lamartine,
Et sur ses doux accords les porter jusqu'aux cieux.
Tout chantait dans ton âme et jamais l'harmonie
N'exerça sur nos sens plus souverain pouvoir ;
Vers le beau, l'idéal, élevant ton génie,
Tu sus rester partout l'apôtre du devoir.
Si ta parole ardente un jour sauva la France
En sauvant son drapeau, ta muse tour à tour
Fit palpiter nos cœurs, au doux nom de Laurence,
Au souffle tout puissant de l'éternel amour,
Et quand tu bondissais sous les erreurs du monde,
Tout vibrant de raison, de justice et de foi !...
Restés seuls à cette heure en une nuit profonde...
Nous cherchons le flambeau que Dieu fit luire en Toi !...
Dors Lamartine, dors à l'ombre des grands arbres
Et des grands souvenirs qui bercèrent ton cœur,
La mort n'est point l'oubli, tu revis dans les marbres,
Toute la France enfin s'incline en ton honneur.
Et, si jusques à Toi, ma faible voix s'élève,
Pardonne mon audace, écoute mes accents,
C'est un fils du Bugey, devant Toi, qui se lève,
C'est Belley, par mes mains, qui t'offre son encens.

Gabriel La Batie.

Tel fut, dans ces solennités mémorables, l'unique hommage rendu par la ville de Belley au grand

poète né dans son sein. Mais cet hommage, qui n'a rien eu d'officiel et n'était dû qu'au généreux mouvement d'un de nos compatriotes, ne devait-il être suivi d'aucun autre? Ne restait-il pas une dette à acquitter envers Lamartine qui, lui du moins, s'est toujours souvenu du collège, de la ville, du pays, où ont eu lieu la formation de son âme et l'éclosion de son génie? Ce collège, cette ville, ce pays ne devaient-ils pas un témoignage perpétuel de reconnaissance à celui qui les a chantés dans des vers admirables et dépeints dans des pages enthousiastes?

Nous ajouterons : la France ne devait-elle pas une pensée particulière au Lamartine de Belley, au poète qui devait lui rendre, après une longue période de désastres et de stérilité littéraire, le flambeau de l'idéal? Ne se trouvait-il pas assez d'âmes généreuses pour faire revivre, pour rappeler à la France, dans une nouvelle manifestation réparatrice, et ce poète, et cet idéal? Et aujourd'hui que les souvenirs s'en vont avec les personnages qui disparaissent et qu'un cercueil de plus est étendu dans le caveau de Saint-Point — celui de Mme Valentine, la vaillante nièce du poète, la noble femme qui le soutint, avec une si pieuse constance, durant le cruel drame de ses dernières années et qui montra tant de joie à recevoir les visiteurs du 20 octobre 1890 — aujourd'hui que la dernière compagne de son foyer et de ses tristesses est allée le rejoindre dans la tombe, n'avions-nous pas, nous, les fidèles, une raison de plus pour préserver nos cœurs de l'oubli?

XXII

Un souvenir nécessaire ; projets d'une statue de Lamartine adolescent ; exécution.

Le poète, dont nous venons d'étudier la jeunesse classique et de suivre les traces à travers notre pays, mérite bien notre admiration, notre culte. Nous ne l'avons pas grandi plus que de droit, par attachement excessif à notre belle patrie Bugiste, à notre cher Belley. Ses pensées seront dignes toujours de la faveur populaire.

Ce n'est pas seulement l'ancien député de Belley, le spirituel et pondéré Cormenin, qui fait son éloge.

Sous la Restauration, Royer-Collard le présentait comme « le seul homme public et honnête de l'avenir » ; Thiers vantait sa « profusion d'images, d'idées de génie » ; Arago lui décernait le titre de « premier orateur révolutionnaire qui ait paru en France ».

« Lamartine, disait M. Sainte-Beuve, agissait avec cette divination de la pensée publique qu'ont les poètes et que n'eurent jamais les doctrinaires. » Et M. E.-M. de Vogüé, appréciant son rôle dans les affaires de l'Etat, ajoute judicieusement : « Si l'on

prenait la peine de relire ses écrits politiques, ses manifestes et ses discours, on serait stupéfait d'y trouver tout l'esprit du temps présent, avec plus de largeur, avec un appui plus solide sur l'idée de Dieu comme fondement de toute justice » (1).

Il est de fait que, souverainement indépendant comme homme politique, il siégeait au plafond selon son mot célèbre et sut parfois soulever les acclamations de tous les partis; il est certain aussi que nul poète ne fit entendre un langage plus merveilleux et plus neuf, ne trouva mieux le chemin des cœurs et ne fut doué d'une plus irrésistible puissance.

C'est de ce poète que Théophile Gauthier a dépeint l'entrée sur la scène du monde avec les *Méditations*, et c'est à propos de ce livre, dont les premières pages portent le nom de Belley, qu'il a dit : « Ce fut comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes. Les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes s'enthousiasmèrent jusqu'à l'adoration. Le nom de Lamartine était sur toutes les bouches, et les Parisiens, qui pourtant ne sont pas gens poétiques, frappés de folie, comme les Abdéritains, qui répétaient sans cesse le chœur d'Euripide : « O amour! puissant amour! » s'abordaient en récitant quelques stances du *Lac*. Jamais succès n'eut de proportions pareilles...

« Quel accent profond et nouveau! quelles aspirations éthérées, quels élancements vers l'idéal, quelles pures effusions d'amour, quelles notes tendres et mé-

---

(1) *Revue des Deux-Mondes*, n° du 15 janvier 1892.

lancoliques, quels soupirs et quelles postulations de l'âme que nul poète n'avait encore fait vibrer.... » (1)

C'est ce poète que M. Brunetière définit en disant qu'il est « le plus sincère et le plus universellement vrai des grands poètes de ce siècle » ; M. Deschanel, en déclarant qu'il « spiritualise l'amour jusqu'à le diviniser », que « sa politique, c'est la grandeur d'âme », que son nom « demeurera éternellement cher et sacré »; M. Emile Faguet, en l'appelant « la poésie dans ce qu'elle a de plus pur comme essence : l'amour chaste, la religion, la philosophie, le rêve du beau, les sensations suaves et fines ».

C'est ce poète, qu'au mois d'octobre 1890, pendant les fêtes de Mâcon, le ministre Bourgeois a cité comme le modèle du bon citoyen, du républicain patriote et indépendant, comme le précurseur des jeunes générations et dont il rappela le toast célèbre « à l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie française ».

C'est de ce poète que Tony Révillon a dit « qu'il avait l'amour éclairé de la patrie, qu'il était éloquent, courageux, qu'il possédait les larges vues de l'homme d'Etat, qu'il a ouvert son esprit, comme on ouvre les voiles au vent du large, aux idées du siècle et qu'il comprenait la démocratie, qu'il abolit l'esclavage et sut opposer, à la menace de la coalition des rois contre la jeune République, l'alliance des peuples, qu'enfin il est entré riche dans la politique pour en sortir pauvre ».

---

(1) Article de M. Théophile Gautier, paru dans le *Journal officiel*. Cité par le *Journal des élèves de lettres*, n° du 1er novembre 1890.

C'est ce poète qui, d'après le discours de M. Jules Simon, pensait que l'action est un devoir, qu'il faut faire aux hommes tout le bien qu'on est capable de leur faire; c'est de lui que l'illustre orateur ajoute : « L'amour des déshérités lui emplissait le cœur et c'est ce qui le poussa vers la démocratie. Il était de ceux qui veulent sans violence, mais avec hardiesse et avec foi, tenter enfin de réaliser le beau rêve de l'égalité et de la fraternité... Il avait gouverné la France, il l'avait sauvée, il l'avait très grandement illustrée; et cependant il travaillait comme le plus humble d'entre nous... » (1).

C'est d'un tel homme qu'un rigoureux et peu indulgent pamphlétaire, M. Edouard Drumont, écrivait dernièrement : «... C'est une âme, un cœur, un esprit. Citoyen, écrivain, homme du monde, il est tout à la fois sans fatigue. Il vibre à tous les vents, il est emporté par toutes les généreuses passions, il est une des incarnations complètement belles de la race humaine » (2).

Et c'est lui qui mérita d'être appelé le juste, d'être comparé à Aristide et salué en ces termes par François Coppée :

Mais la France a besoin de toi pour son service.
Plein de l'amour du peuple et prêt au sacrifice,
Te voici, fier tribun, sur les rostres monté.
La houle des partis en bas s'agite et gronde ;
Le poète ne sert que deux causes au monde :
La Justice et la Liberté (3).

---

(1) *Compte rendu des fêtes du centenaire*, Mâcon 1890.
(2) *Figures de bronze ou statues de neige.*
(3) *Compte rendu des fêtes du centenaire*, Mâcon 1890.

Voilà ce que devint l'enfant rêveur, insoumis, indiscipliné, qu'une mère anxieuse avait amené au collège de Belley, en octobre 1803, à l'âge de treize ans. Le grand poète, le démocrate fidèle et désintéressé, le modèle des républicains, le patriote tant vanté par le ministre Bourgeois, le député Tony Révillon et le sénateur Jules Simon, avait, comme tant d'autres hommes éminents, reçu la forte et religieuse éducation qui trempe les caractères et enfante les existences vraiment utiles (1). Il déclare à plusieurs reprises qu'il doit tout à ses maîtres affectionnés et il appelle Belley « sa patrie classique », ce qui n'est pas un médiocre honneur pour elle et son collège.

Après la nature — redisons-le pour exprimer la pensée générale que renferme tout ce qu'on a lu — c'est la religion, source intarissable de poésie, qui vint jeter dans l'esprit de Lamartine ses clartés sublimes et embraser son cœur.

---

(1) Nous avons donné, à la fin du chapitre XIV, les réflexions suggérées à M. Lavisse et à un inspecteur de l'enseignement supérieur par l'état actuel de nos écoles où, selon eux, la moralité n'a pas marché de pair avec le progrès de l'instruction. Aux craintes émises par ces personnages non suspects et si autorisés, ajoutons ce nouvel extrait de M. Jules Simon (discours à l'Académie des Sciences morales et politiques, sur M. Charles Lucas) : « Une bonne éducation repose sur la morale, et la morale sur Dieu .. Oui, il faut que le patron apporte l'idée de Dieu dans l'atelier, — que le maître répète son nom chaque jour dans l'école, — que le malade trouve son image à l'hôpital, — le citoyen, dans le forum et dans le prétoire. — le soldat, dans la caserne : sur le champ de bataille, ce nom lui fera braver la mort...

« Avant tout, l'éducation, et, dans l'éducation, avant tout la crainte de Dieu.

« C'est un triste spectacle de voir une société acharnée à sa perte qui ôte, de sa poésie, ce qui est la source de toute poésie ; de sa philosophie, le principe de sa morale, l'éternité ; qui arrache le symbole de la divinité du chevet des malades et du prétoire de la justice ; qui ne les met pas sous les yeux des enfants et sur le cœur des mourants. »

Qu'ils s'en souviennent ceux qui, pour faire la lumière — épouvantable inconséquence — veulent voiler le ciel aux yeux du peuple et, dans l'enseignement, se passer de Dieu ! C'est la religion *(religare)* qui lui donna ses ailes, ses harmonies célestes. C'est la religion qui l'a rendu poète. En cela se réduit la conclusion dernière de tous ses écrits et en particulier du portrait qu'il a tracé lui-même du grand poète tel qu'il le comprenait, portrait qu'il appliquait à un autre génie, mais qui s'adapte parfaitement au sien :

« Le grand poète, dit-il, ne doit pas être doué seulement d'une mémoire vaste, d'une imagination riche, d'une sensibilité vive, d'un jugement sûr, d'une expression forte, d'un sens musical aussi harmonieux que cadencé ; il faut qu'il soit un suprême philosophe... ; il faut qu'il soit législateur... ; il doit avoir le cœur d'un héros... ; il doit être historien... ; il doit être éloquent... ; il doit avoir l'âme naïve comme celle des enfants, tendre, compatissante... comme celle des femmes, ferme et impassible comme celle des vieillards... Enfin, il doit être un homme pieux et rempli de la présence et du culte de la Providence, car il parle du ciel autant que de la terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose même muette, et de remplir toutes les émotions, qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur, de je ne sais quel pressentiment immortel et infini, qui est l'atmosphère et comme l'élément invisible de la Divinité. »

Tel est le poète parfait, d'après Lamartine. C'est

avant tout un homme pieux, un homme qui converse d'un côté avec la nature, avec l'humanité, de l'autre avec Dieu, un homme qui regarde en haut, un homme qui dit à son âme : « Va, parcours les mondes, élève-toi toujours plus haut. » Or, c'est à Belley que s'opéra, pour l'auteur des *Méditations* et le chantre des *Harmonies*, l'ascension divine accomplie par l'éducation religieuse dans l'âme de l'enfant qu'elle élève jusqu'à l'Infini. Son âme poétique s'est formée presque tout entière sur le sol de notre cité. Mâcon et Milly peuvent se glorifier, avec un légitime orgueil, d'avoir produit l'une des plus généreuses natures qui fût jamais, de lui avoir fourni sa première chaleur, ses premiers rayons, les charmes, toujours existants et attachants toujours, du foyer paternel et des collines du pays natal. Belley a le droit d'être fier de lui avoir donné la culture intellectuelle et morale, l'aliment religieux et les premières inspirations alpestres de ses pensées, d'en avoir fait un poète et d'avoir été nommé par lui *sa patrie classique*.

Mâcon s'est distingué, en 1890, par des fêtes auxquelles la France entière a pris part. Lamartine avait l'esprit supérieur d'un Washington ou d'un Franklin et il a eu le privilège de grouper tous les partis autour de sa statue et de son tombeau, durant ces magnifiques journées, comme à la Chambre, quand il parlait, autour de sa personne. Le *Journal des Débats* l'a dit, au lendemain de la grande manifestation réparatrice : « La fusion des partis et des classes était complète. »

Puisse la France entière s'unir de même un jour

pour faire graver sur un monument national, au bas de sa Constitution, ces paroles qu'il prononça, le 19 décembre 1848, à Mâcon, devant une immense assemblée populaire réunie sur la place d'Armes :

« Peuple, Dieu seul est souverain, parce que seul il est infaillible, seul juste, seul bon, seul parfait. .

. . . . . .

« Elevons nos pensées aussi haut que Dieu lui-même, pour qu'il inspire de plus en plus ce peuple ; pour qu'il donne l'ordre spirituel à la terre comme il a donné l'ordre matériel aux astres là-haut.

« Qu'il bénisse la Constitution !

« Qu'elle commence et qu'elle finisse par son nom !

« Qu'elle soit pleine de lui !

« Qu'elle multiplie, qu'elle pacifie, qu'elle sanctifie le peuple français. »

Mais si Mâcon, si la France entière doit célébrer la gloire de Lamartine, nous aussi nous avions, habitants de Belley, à le fêter par un souvenir spécial. On avait parlé tout d'abord de faire l'achat d'un buste. On avait émis le projet de donner son nom à la plus belle rue de la ville. Tout cela pouvait, grâce à de favorables circonstances, recevoir une exécution prochaine et la première édition de ce volume en exprimait la pensée dans les lignes suivantes :

« Bientôt s'élèvera, sur la cour d'honneur du collège, la statue d'un autre ancien élève qui paya de sa vie son zèle à porter au loin la civilisation chrétienne avec le nom de la France. Le buste de Lamartine et celui du bon et savant docteur Récamier — tous deux issus du même foyer scolaire — seraient bien placés auprès du héros en soutane, de

l'humble et sublime Chanel (1). Parmi les intrépides missionnaires qui s'élancent chaque jour à la conquête pacifique du monde, Chanel a le premier teint de son sang les terres d'Océanie. Chanel, Lamartine, Récamier, ce furent, en des genres différents, trois illustrations nationales, trois apôtres infatigables, trois grands serviteurs de l'humanité.

« La statue de Chanel au milieu de la cour, les bustes de Lamartine et de Récamier, de chaque côté de la grande porte qui conduit au jardin et aux bosquets de charmilles, quel tableau que ce groupement : au milieu, un prêtre, un saint, un martyr qui représente Dieu lui-même, la vérité immuable, le sacrifice ; à sa droite, le poète-orateur, personnifiant l'action politique d'un peuple et répandant sur lui, comme une rosée bienfaisante, les paroles de vie, de justice et d'amour qu'il a reçues du prêtre ; à sa gauche, le docte praticien puisant, au feu sacré de sa foi, la force de secourir ses semblables, en premier lieu les pauvres, et donnant à tous la guérison souvent, l'espérance toujours ! Verra-t-on se réaliser, sur la cour d'honneur du collège illustré par Lamartine, cette trilogie de la statuaire et de l'idéal ? Oui, nous en avons la certitude. Le culte des vrais grands hommes vit toujours dans l'âme du peuple et nos compatriotes tiendront, tôt ou tard, à faire œuvre de gratitude, de justice et de goût.

« Mais pourquoi n'inscrirait-on pas tout de suite,

---

(1) L'un des premiers membres de la Société de Marie, fondée à Belley, en 1818. Massacré à Futuna, le 28 avril 1841, et proclamé Bienheureux le 17 novembre 1889.

sur une plaque de marbre, à l'entrée de la chapelle du collège (entrée intérieure) et près de la porte où passent les élèves, la strophe suivante, qui serait d'un haut enseignement pour les générations successives :

> Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
> S'écroulerait sur moi... temple que je chéris,
> Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
> J'embrasserais encor ta dernière colonne,
> Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris.
>
> *(Hymne au Christ.)* »

Ce furent là les premiers projets. En ce qui concerne Lamartine, ils sont aujourd'hui dépassés. L'idée qui n'était qu'un simple vœu a pris des proportions grandioses. En dehors de cette inscription qui figure maintenant au-dessus de la porte intérieure de la chapelle, on a voulu faire plus qu'un buste pour le jeune poète de Belley. Il a été question d'une statue. Faire revivre, dans une œuvre digne de lui, le bel adolescent, personnification de la poésie et de la renaissance littéraire du commencement de ce siècle, le représenter en face des Alpes qui l'inspiraient et dans le site merveilleux où retentirent ses premiers accents, ce n'était pas une entreprise banale. Sa beauté, son opportunité à notre époque, où tant d'âmes ont besoin qu'on leur répète le *sursum corda*, les encouragements venus d'un peu partout, dès la première heure, permirent d'espérer que le comité d'initiative pourrait la mener à bien et compléter bientôt, avec éclat, les manifestations réparatrices dues à la mémoire de Lamartine.

TROISIEME ET DERNIÈRE MAQUETTE
DE G. DELORME

Projet adopté par le comité.

Paris lui a élevé une statue assise ; accablé sous le poids de sa laborieuse vieillesse, l'homme de lettres se repose dans un fauteuil ; le poète médite, son chien fidèle est couché à ses pieds. Mâcon l'a fait représenter debout, dans un bronze majestueux haut de 3 mètres, à l'âge de l'orateur parlementaire ou de l'homme d'Etat. Il appartenait à Belley de le montrer dans la splendeur de son adolescence, alors qu'il éprouve ses premières émotions de poète, alors que naît dans son âme, spontanément éprise de la nature et de Dieu, le mystérieux langage qui bientôt va réveiller dans le fond des cœurs, avec la partie divine et immortelle de l'humanité, l'espoir et la foi.

Placé sur les hauteurs de la ville de Belley, non loin des bosquets de verdure qu'il aimait tant, dans ce pays qu'il appelait « avant-scène des Alpes » ou encore « patrie de ses yeux et de son âme », le poète apparaîtrait dans le cadre qui est le sien. A le voir, on comprendrait qu'il y a quelque chose au-dessus de ces lambeaux de matière que se disputent les hommes, ce quelque chose que l'on voit briller au front de l'apôtre et du patriote, de l'artiste et du savant, ce quelque chose qui constitue la plus belle part du patrimoine national et la vie même des peuples. Comme le jeune homme que se représente M. Claretie, dans un discours rappelé au cours de ce volume, il dirait : « Regarde en haut ! ton chant de combat, c'est le beau et c'est le bien. » Ce serait l'apothéose du beau et du bien plus que celle d'un homme, et l'on verrait Lamartine mort accomplir une fois de plus sur son nom

ce qu'il réalisait, avec une si rare puissance, de son vivant : l'union de tous les hommes de cœur, de tous les Français.

Telles sont les idées que nous exprimions dans la première circulaire adressée au nom du comité d'initiative, à la presse, aux représentants du monde des lettres et des arts. « Nulle part, disions-nous, on n'a fait revivre le Lamartine adolescent, le jeune poète, dont la grande âme s'éveille avec le siècle, partage ses aspirations généreuses et naturellement se met à chanter,

Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

« Nulle part on ne peut contempler, dans la splendeur de ses dix-huit ans, avec son front nimbé d'idéal, celui dont « la fraîche poésie va monter comme un lys du sein des décombres et de la désolation. » En lui élevant une statue, nous l'éleverons à la poésie elle-même, à la merveilleuse éloquence du grand honnête homme, aux grandes causes qu'il a servies, à la pensée dont il fut le représentant au cours de sa carrière si pleine et si brillante.

« A toutes les époques, les peuples se sont appliqués à conserver le souvenir des grands hommes. De nos jours, dans la phase de transition où se trouve le monde, il semble que pas une heure du passé ne soit inutile à rappeler. Les œuvres de la plume et de la statuaire surgissent de tous côtés comme une évocation unanime de l'histoire, comme des flambeaux, pour éclairer des pas incertains et guider dans sa

marche l'esprit public ». Lamartine est l'un de ces grands citoyens, l'un de ces génies illustres dont l'on doive le plus rappeler le souvenir. Et son apparition sur la scène du monde au commencement de ce siècle est l'un des faits les plus remarquables de notre époque.

Et nous le représentions dans l'état où nous l'avons dépeint plus haut (chap. xv), alors qu'il s'éloigne à pied de Belley, à la fin de ses études, et comme il se dépeint lui même dans sa lettre du 24 septembre 1807 à son ami Guichard, joyeux, enthousiaste, chantant quelque romance, en composant même le long de la route. Nous le représentions « le regard tourné vers le Mont-Blanc et l'aurore, le bras levé dans un geste d'admiration et d'adieu », ses lèvres commençant à murmurer « les sublimes harmonies qui, dans un tressaillement universel et la même aspiration vers l'idéal, confondirent tous les cœurs ».

Une telle statue, un tel monument nous semblait devoir rallier les adhésions de tous nos concitoyens. Son édification nous apparaissait une œuvre publique, large, grandiose, moralisante à laquelle tous devaient être conviés. « Il faudrait, ajoutions-nous, que la beauté d'une telle manifestation fût comprise, avec son caractère national, sur tous les points du pays. Il faudrait que partout, nous trouvions des collaborateurs résolus à la faire connaître : parmi les hommes qui savent apprécier le génie suréminent de Lamartine et se vivifient encore à son souffle; parmi les femmes dont il a divinisé l'amour et qui peuvent revendiquer comme leur création l'enfant qu'accompagnait à Belley la plus tendre des

mères ; parmi la jeunesse, espérance de la patrie, car la jeunesse est bien faite pour partager les saints enthousiasmes « du plus vrai, du plus sincère des poètes. »

Notre appel fut entendu. Les hommes de lettres, les artistes les plus éminents et les plus illustres, s'empressèrent de s'associer à notre projet. La première des insignes et solennelles adhésions qui nous parvint, fut celle de notre éminent compatriote, M. Ferraz, ancien professeur de philosophie à l'Université de Lyon, correspondant de l'Institut. Il expliquait ainsi son acquiescement :

« Il est naturel à tous les groupes d'hommes formés par la communauté des sentiments et des souvenirs de vouloir glorifier ceux de leurs membres qui ont réalisé leur idéal avec le plus d'éclat et dans lesquels ils se sentent vivre d'une vie plus noble et plus intense. Or, Lamartine est incontestablement, pour la Société des Anciens Elèves du collège de Belley, un de ces êtres privilégiés. Nourri des doctrines morales et religieuses dont ils ont eux-mêmes été imbus plus tard, il les a exprimées dans ses écrits et dans sa vie avec une grâce et une puissance qui ont charmé et subjugué tous les esprits. Sous son inspiration, la poésie vieillotte du XVIIIe siècle, avec ses interminables descriptions des phénomènes de la matière et des choses de l'heure présente, a fait place à une poésie nouvelle toute palpitante du sentiment du divin et de la préoccupation de l'au-delà. Sous son influence, la politique étroite d'autrefois, uniquement soucieuse des intérêts de quelques-uns, a cédé le pas à une politique plus

large, qui prend pour terme de ses aspirations le bonheur de tous.

« Sans doute, ce beau génie, qui a presque toujours plané dans les hauteurs et qui n'est descendu sur la place publique que pour y épancher les sentiments d'amour et de fraternité dont il était rempli, a déjà reçu de Mâcon, qui l'a vu naître, et de Paris, qui l'a vu mourir, les honneurs qu'il mérite. Mais ce n'est pas une raison pour que Belley, qui l'a élevé et qu'il a lui-même appelé sa patrie classique, mette son nom en oubli. Si sept villes se sont disputé la gloire d'Homère, ce n'est pas trop de trois villes pour revendiquer celle de Lamartine. D'ailleurs, la statue que nous lui érigerons aura un caractère spécial et se distinguera avantageusement de toutes les autres. Ce ne sera pas la statue d'un Lamartine chargé d'années et abreuvé d'amertumes ; ce sera celle d'un Lamartine adolescent et le front rayonnant d'espérance. Elle apparaîtra comme l'effigie d'un éphèbe gracieux, d'un poète naissant, destiné à devenir le dieu même de la poésie. Tous les anciens élèves du collège de Belley, même ceux qui ont été, comme moi, emportés plus ou moins loin de leur point de départ par le mouvement de ce siècle agité, tiendront à fraterniser dans le culte de Lamartine, parce qu'il est simplement celui de l'amour qui unit les hommes et de la liberté qui les ennoblit.

« D'autres se joindront à nous, espérons-le, venus de Paris, de Lyon, de toutes les villes lettrées et savantes, qui élargiront notre petite chapelle jusqu'aux proportions d'une grande église, et qui nous permettront, en nous apportant leur obole, de

fêter dignement le noble cœur, le génie sympathique qui tient une si belle place dans l'histoire du XIXe siècle. »

« Annecy, 14 décembre 1893.

(Lettre de M. Ferraz, correspondant de l'Institut, président d'honneur du Comité, à M. Claudius Bouvier, curé de Ceyzérieu, l'un des secrétaires.)

Voici des extraits de quelques-unes des très honorables lettres d'adhésions qui suivirent celle de M. Ferraz :

« C'est une heureuse idée qu'une statue au jeune Lamartine.

« Ses premières Méditations, les anonymes, sont les meilleures. Il était fait pour être jeune.

« Jules SIMON.

« Paris, 7 mai 1894. »

(Lettre à M. Francisque Rive, président du Comité d'initiative.)

« Je m'associe de tout cœur à la pensée d'élever une statue à Lamartine adolescent, dans la ville où germa son génie poétique... C'est une généreuse et patriotique entreprise.

« SULLY-PRUD'HOMME.

« Paris, 27 novembre 1894. »

(Lettre à M. Marius Déjey, secrétaire général du Comité.)

« C'est une idée poétique et juste. Tous ceux dont la jeunesse fut charmée, comme la mienne, par les

premiers chants de l'incomparable poète, vous remercient d'avoir songé à glorifier son adolescence.

« Ernest LAVISSE.

« Paris, 27 novembre 1894. »

(*Lettre* au même.)

« Je vous envoie bien volontiers mon adhésion au projet très heureux d'élever une statue à Lamartine adolescent. N'est-il pas en effet singulier qu'on s'obstine à représenter, sous des traits séniles, des génies qui ont rayonné en pleine jeunesse, comme, par exemple, Lamartine et Hugo! Votre idée de glorifier le poète, au moment où sa grande âme ouvrait ses ailes vers le Beau, dans votre collège de Belley, est originale autant que poétique. Pour moi, du reste, Lamartine, en dehors de son envergure universelle, fut un poète national...

« Je m'unis donc, de tout mon cœur et de toute ma gratitude, à votre noble initiative.

« F. MISTRAL.

« Maillane, 11 décembre 1894. »

(*Lettre* au même.)

« Je m'associe de tout mon cœur à votre idée, belle et charmante, d'élever au regard des Alpes une statue de Lamartine adolescent.

« Anatole FRANCE.

« Paris, 3 juin 1896. »

(*Lettre* au même).

Le comité d'initiative eut bientôt l'honneur d'ouvrir sa campagne de souscription sous les auspices et le patronage des plus hautes personnalités de l'Institut et du monde des lettres. Outre les noms ci-dessus, les circulaires portent en tête ceux de Mgr Luçon, évêque de Belley ; de M. François Coppée, de l'Académie française; du cardinal Perraud, de l'Académie française; de MM. Emile Ollivier, successeur du poète à l'Académie, président de la Société de publication de ses œuvres; de Vogüé, député, de l'Académie française; Sully-Prud'homme, de l'Académie française; Jules Lemaître, de l'Académie française; Emile Deschanel, professeur au Collège de France; Emile Faguet (aujourd'hui de l'Académie française), etc. L'Académie de Mâcon, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, l'Académie de Savoie (Chambéry), la Société d'émulation et la Société de géographie de l'Ain, plusieurs établissements publics d'enseignement ne tardèrent pas de prêter un concours effectif et encourageant à l'œuvre que les premières éditions de ce livre ont inspirée.

Les offrandes particulières vinrent ensuite, non sans quelque peine, il est vrai, mais assez nombreuses et assez fortes pour qu'avec l'important appoint de l'Association amicale des Anciens Elèves du collège de Belley on pût songer à l'exécution. Les artistes ne manquèrent pas non plus, ni les maquettes les plus variées. Le comité n'eut, c'est le cas de le dire, que l'embarras du choix.

Il se prononça pour l'œuvre qui se rapprochait le plus du but poursuivi et de la conception de Lamartine à dix-huit ans tel qu'il se montre à nous

dans le présent volume. M. G. Delorme, sculpteur à Mâcon, fut désigné. C'est son travail qu'on admire aujourd'hui, dans le bronze gracieux et si bien enlevé qui, sur les hauteurs de la ville de Belley, aux abords du vieux collège, a fait revivre l'adolescent poète. (1)

Si toute notre ambition n'a pas été atteinte soit sous le rapport des fêtes d'inauguration que nous aurions désiré plus générales encore et nationales, soit en ce qui concerne la place du monument que nous aurions voulu voir établir à quelques centaines de mètres plus haut, pour qu'il dominât mieux la ville et que le panorama de Belley, avec son cirque de montagnes imposant, fût visible des marches du piédestal, l'œuvre elle-même néanmoins, il faut le reconnaître, a été réalisée avec toute l'expression et toute la perfection désirables. Elle a été inaugurée le 22 mai 1899, très solennellement, sous les auspices de l'Académie française et des Sociétés savantes de la région, brillamment représentées.

Il nous reste à décrire succinctement ces belles fêtes où l'éloquence et la poésie s'étaient donné rendez-vous pour célébrer, à l'âge de sa formation et des premières éclosions de son génie, le grand chrétien, le grand Français qui devait être le plus grand poète, l'homme d'Etat le plus généreux et l'un des plus grands orateurs du siècle.

---

(1) Le piédestal, très élégant et très bien proportionné à la statue, a été construit sous la direction d'un jeune architecte de Bourg, M. Abel Rochet.

XXIII

Inauguration de la statue ; les fêtes du 22 mai 1899 à Belley.

Le ciel est pur, radieux. Le soleil se lève derrière les Alpes blanches dans toute son imposante majesté. Belley s'apprête à recevoir ses hôtes. « Des drapeaux ornent la rue qui monte au vieux collège, et devant sa porte, comme pour prendre part, lui aussi, à la fête, le printemps a mis aux marronniers des gerbes blanches et rouges, aux sureaux des panaches odorants qui forment à la statue du poète le plus poétique des cadres (1). » Sur les cours, les bâtiments, à l'entrée et sur la place du collège, partout flottent des drapeaux, des oriflammes aux couleurs nationales, partout des guirlandes de fleurs et de verdure.

La statue s'élève aux abords de l'établissement célébré par Lamartine, adossée à « un bosquet touffu où chante encore le rossignol qui lui inspirait

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes*, par Alfred Villefranche.

ses premiers vers (1). » Nous sommes à l'endroit même « où s'arrêtait, le 22 octobre 1803, le jeune enfant dont la place devait être si large en ce siècle (2). » C'est là que sa mère lui dit, en lui montrant la grande cour, pleine de bruits joyeux : « Voici tes futurs amis, demain je te présenterai à eux (3). » Tout à côté, la chapelle à la porte architecturale, où, quelques minutes après, Mme de Lamartine le « fit mettre à genoux à côté d'elle et pria avec componction », remerciant « Dieu de l'avoir conduite à cet asile de salut pour son fils » (4).

Il est donc venu le jour que nous avions appelé de nos vœux. Le Lamartine qui nous était apparu personnifiant le réveil de la pensée littéraire et poétique, la résurrection d'un peuple et du monde après d'extraordinaires désastres, ce Lamartine revivait donc parmi nous. Un artiste, né dans le même pays que lui et comprenant toute la grandeur de sa tâche, l'avait rendu à la vie. C'était bien le jeune poète, le poète adolescent que nous allions revoir, beau, svelte, transporté d'enthousiasme et le front rayonnant d'espoir et de foi, la bouche entr'ouverte pour redire à tous le *Sursum corda!* C'était la vie de la gloire et de l'art succédant à la vie de la nature.

Et pour que l'hommage soit aussi complet que possible, pour que la France soit représentée aux fêtes du grand homme adolescent, pour qu'il soit

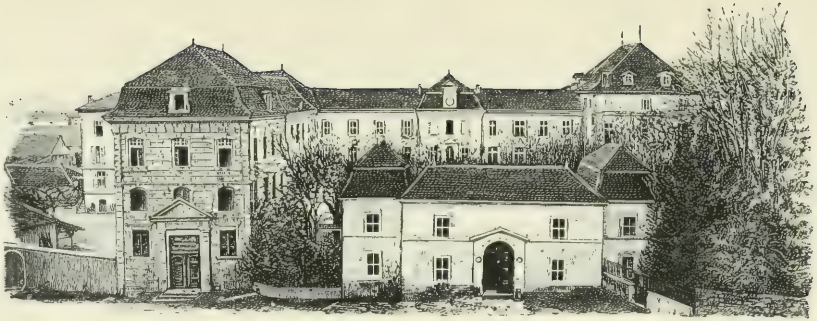
---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes*, par Alfred VILLEFRANCHE.

(2) *Ibidem.*

(3) V. plus haut chap. II.

(4) *Ibidem.*



VUE EXTERIEURE DU COLLEGE DE BELLEY

comprenant en façade la porte d'entrée de la chapelle et plus loin le bosquet où a été élevée la statue

D'après une photographie de M. l'abbé L.-F. Creval,
prise avant l'erection du monument.

contemplé tout au moins par son élite à la première efflorescence de son génie, la plus illustre corporation du monde des lettres et des arts, l'Académie française y figurera. Cette heureuse nouvelle nous était apportée quelques jours auparavant par la lettre suivante de son éminent secrétaire perpétuel, M. Gaston Boissier.

A M. Marius Dejey, secrétaire général du Comité d'initiative pour l'érection d'une statue à Lamartine adolescent.

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

Paris, le 27 avril 1899.

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Monsieur,

L'Académie française, dans sa séance d'aujourd'hui, a décidé qu'elle prendrait part aux fêtes célébrées à Belley en l'honneur de Lamartine et à l'inauguration de la statue qui lui est élevée.

Elle a délégué, pour la représenter, l'un de ses membres, M. André Theuriet.

Vous aurez l'obligeance de lui communiquer le programme des fêtes quand il aura été définitivement arrêté.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

G. Boissier.

Le 22 mai, à l'heure dite, tous les préparatifs taient terminés, tout était prêt pour la grande olennité littéraire et artistique. Le soleil lui-même, omme il est rapporté ci-dessus, ouvrit les fêtes et y

prit sa part en répandant sur le panorama de Belley les douces et bienfaisantes clartés qu'il réserve à cette époque de renaissance de la nature et au mois des fleurs. Comme pour le centenaire de Mâcon, la religion ne devait pas rester absente non plus de ces fêtes qui continuaient l'ère des légitimes réparations si longtemps attendue.

A neuf heures et demie, une messe réunit à la chapelle les personnes qui ont pu y trouver place : il faudrait en effet la cathédrale, avec ses larges nefs, pour recueillir la foule qui se presse dans les cours et au devant du collège. Sur des fauteuils réservés M. André Theuriet, de l'Académie française, et les principaux représentants des sociétés savantes, de la famille du poète et du comité d'initiative. Mgr Luçon évêque de Belley, a subi, il y a quelques jours, par suite d'une angine, une opération douloureuse. Il est là néanmoins et rend à la mémoire de l'ancien élève du collège, que l'on est venu célébrer de tous les points du pays, le premier tribut d'éloquence et non le moindre.

Avec le talent de parole et l'accent du cœur qui le distinguent, Mgr Luçon fait ressortir le caractère divin de la poésie, les origines religieuses de la puissance littéraire et oratoire de Lamartine. Il résume en phrases imagées et avec éclat, les constatations qui se dégagent à ce sujet de l'humble volume que nous rééditons aujourd'hui, puis, s'adressant aux élèves groupés sous ses yeux, il leur dit :

« Vous habitez, chers élèves, le beau pays dont la splendeur charma Lamartine et lui révéla sa vocation de poète de la nature, et vous grandissez dans la

même maison qui abrita son adolescence; vous priez dans le même sanctuaire où il éprouva en présence de l'Eternel, de ces extases auxquelles rien, disait-il, ne peut être comparé sur la terre et que mille ans ne lui auraient pas fait oublier...

« Comme lui, demandez à votre foi chrétienne l'idéal de votre vie, la règle de vos pensées et de vos affections, de vos paroles et de vos actes; et, fidèles à cet idéal, ayez le courage de l'affirmer et de le défendre.

« Et que, dans un accord toujours parfait du cœur, des lèvres et des actes, votre vie ne soit qu'un hymne incessant :

« Au seul digne, au seul saint, au seul grand, au seul bon (1). »

Il est onze heures un quart. La foule est grande au dehors, le cortège se rend en face de la statue. A droite, deux tribunes, l'une pour les orateurs, l'autre pour les invités. Sur cette dernière estrade, M. André Theuriet, délégué de l'Académie française, MM. Léon Malo et Dubreuil, délégués de l'Académie de Lyon, M. Félix Reyssié, délégué de l'Académie de Mâcon, MM. le général Borson et François Descostes, délégués de l'Académie de Savoie, M. Auger, de la Société d'émulation de l'Ain, les descendants de la famille de Lamartine, le comte de Montherot, secrétaire d'ambassade, propriétaire du château de Saint-Point, le vicomte de Vaux Saint-

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes.*

Cyr, etc., M. le général de division Collet-Meygret, président d'honneur du banquet annuel de l'Association amicale des anciens élèves du collège, M. Paul-Victor de Laprade, M. le marquis de Vandeuil-Vignet, fils de Louis de Vignet, le grand ami de Lamartine, M. de Virieu, représentant M. le marquis de Virieu, petit-fils d'Aymon, M. Bégérard, maire de Belley et plusieurs membres de son conseil, M. l'intendant militaire Perret, MM. les vicaires généraux Valansio et Juvanon, les RR. PP. Foujols et Bremond de la Société de Jésus, M. G. d'Orgeval-Dubouchet, président du comité Lamartine, (élu en remplacemement de M. Francisque Rive, décédé), M. Tony Rive, président de l'Association des anciens élèves, M. le lieutenant-colonel G. Goudot du 133e, M. le docteur Brillat-Savarin, etc.

C'est M. Tony Rive qui ouvre la série des discours. Le geste large, d'une voix sûre et qui porte jusqu'au fond de l'immense auditoire, il énumère le but élevé de l'Association amicale des anciens élèves du collège de Belley et son œuvre. A côté de la sainteté, de la vertu éminente, à côté de la statue du Père Chanel, qui, le flambeau de la foi à la main et sans crainte de la mort réservée à son glorieux apostolat, montait un jour sur un navire, « abordait aux plages lointaines, portant avec lui le bon renom de la France, sa civilisation, faisait flotter le drapeau tricolore sur les cases et les huttes sauvages », il fallait un monument pour rappeler aux générations le merveilleux et bienfaisant génie de Lamartine. M. Rive rappelle le souvenir de Julia, la fille du poète, qui l'accompagnait à la dernière visite qu'il fit au

collège de Belley (1831) et dont la mort lui inspira ces touchantes strophes :

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errants une éternelle fête ;
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil...

. . . . . .

Mainténant tout est mort dans ma maison aride,
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi ;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi ;
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur ;
La prière en mon sein avec l'espoir est morte.
Mais c'est Dieu qui t'écrase, ô mon âme, sois forte,
Baise sa main sous la douleur...

M. Rive s'écrie ensuite au milieu de l'émotion générale des auditeurs attentifs :

« Lamartine, poète divin, apparais radieux, émergeant des voiles qui t'enveloppent encore : cette foule recueillie et admiratrice, la France que tu as sauvée en un jour de péril, le monde entier dont tu as fait palpiter les cœurs et souvent couler les larmes, te saluent, te couronnent de fleurs et consacrent de nouveau ton immortalité. » (1)

A ce moment le voile qui recouvrait la statue s'entrouve et tombe ; elle apparaît encadrée de sa parure de fête, ayant pour fond les arbres du bos-

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes.*

quet dont la couleur sombre rehausse le ton du bronze doré par le soleil. Derrière, ce frais et charmant bocage ; devant, la ville de Belley, les Alpes, le Mont-Blanc ; à côté, le collège. L'endroit, dit-on de toutes parts, est bien choisi pour l'œuvre nouvelle ; à sa vue les applaudissements éclatent et tous les assistants se félicitent de sa parfaite exécution.

M. G. d'Orgeval-Dubouchet, président du comité Lamartine, prend la parole. Il rappelle, lui aussi, le but que l'on s'est proposé en élevant une statue à Lamartine adolescent, fait la rapide histoire de cette entreprise, exprime ses regrets à l'égard des deux premiers présidents du Comité, M. Ferraz et M. Francisque Rive, ravis par la mort impitoyable à la veille de nos fêtes, où ils eussent été si dignes de se faire entendre et de parler du grand homme dont l'existence « n'a été qu'un hymne à Dieu et à la patrie. » Lamartine en effet a mérité de celui de ses discliples qui s'en est le plus approché, de Victor de Laprade, la glorieuse appréciation suivante : « C'est une des plus belles âmes qui soient sorties des mains de Dieu, une âme qui a traversé la vie sans une heure de haine.

« Sa politique, c'est sa poésie en action. »

« Cette fête, ajoute M. d'Orgeval, est celle de l'harmonie et de la paix. Qu'il soit béni pour avoir, avec la vue prophétique des poètes, tracé ce programme des gouvernements de l'avenir. « Nous ne voulons de despotisme, ni en haut, ni en bas, ni au milieu. Le droit partout, la liberté pour tous, voilà notre démocratie... »

« Sa grande âme est avec nous. Elle protégera la

maison de son enfance. Elle la fera prospérer au soleil de la liberté... Lui, qui a repoussé le drapeau rouge, ne laissera pas ses doctrines renverser les murs qu'il aimait ! Lui qui a aboli l'esclavage, ne laissera pas révoquer l'édit de Nantes du XIXe siècle !... »

L'orateur termine en lisant une admirable lettre de M. François Coppée. Le poète s'excuse et regrette de n'avoir pu, pour raison de santé, répondre à l'invitation qui lui a été transmise. Il aurait été « si heureux de saluer l'image de Lamartine... dans sa fleur de jeunesse, dans son charme de printemps et d'aurore. » Si parfois un écolier rêve du poète et de sa radieuse destinée. « Ah ! qu'il ne lui envie ni son génie, ni sa gloire, car il les a durement expiés.

« Mais... qu'il entreprenne le voyage de la vie seulement pour atteindre le but éternel qui est Dieu, et que son âme reconnaissante dans la joie, résignée dans l'épreuve, s'exhale souvent en prières ! Qu'il soit enfin largement et tendrement fraternel pour l'humanité, mais en gardant inaltérable dans son cœur l'amour de la patrie et, comme Lamartine sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, qu'il soit prêt à exposer sa vie, plutôt que de supporter une insulte au drapeau ! » (1)

M. Bégérard, maire de Belley, prend la parole après M. d'Orgeval. Il remercie l'Association des anciens élèves du collège et le Comité Lamartine d'avoir doté la ville de cette œuvre d'art vraiment remarquable. En quelques paroles choisies, il se félicite d'avoir vu s'élever la statue du poète « en face du

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899), *Compte rendu des fêtes.*

majestueux horizon qui se perd dans les neiges éternelles de la Savoie », près du collège où l'enseignement et la sollicitude de ses maîtres contribuèrent avec tant de bonheur à sa formation morale et au développement de son génie, le préparant de la sorte à l'exercice de sa grande et féconde mission d'homme public.

C'est maintenant la parole élégante et fine, délicate et suggestive de M. André Theuriet qui retentit, parole attendue et qu'accueille un mouvement de vive sympathie. M. Theuriet éprouve une véritable joie à représenter l'Académie française à ces fêtes, nouvel hommage rendu à un poète qui fut un de ses membres les plus illustres. « En venant saluer à Belley la statue de Lamartine, j'acquitte personnellement, dit-il, une dette de reconnaissance, car c'est lui qui m'a initié à l'amour des beaux vers. Je revois encore l'obscure salle d'étude où, pour la première fois, à seize ans, j'ai lu — avec quelle délicieuse émotion ! — les *Méditations*, les *Harmonies* et *Jocelyn*. Au sortir d'une maussade classe de mathématiques, je croyais alors entendre le frais et harmonieux bouillonnement des eaux sacrées de la fontaine Castalide. — Pardonnez-moi d'invoquer ce lointain souvenir d'un vieux collège de province, qui ressemblait par certains côtés à celui de Belley. — Mon collège ne possédait d'autre mérite que d'avoir été bâti au XVIe siècle par Gilles de Trèves, tandis que le vôtre peut revendiquer à juste titre la gloire d'avoir formé le génie poétique de Lamartine. »

M. Theuriet nous fait l'honneur de citer et d'analyser notre volume. En des phrases exquises, en un discours plein de charmes où se reconnaît le maître et

son merveilleux talent de peintre de la nature, il suit lui-même, pas à pas, moment par moment, la « mystérieuse éclosion des facultés poétiques de Lamartine pendant ses années de collège », dans ses premiers essais de composition littéraire, dans ses rêveries à la haute fenêtre du dortoir où il écoute « amoureusement, les gémissements du vent, les chants du rossignol, le bruissement des feuillages, le murmure lointain et répercuté des chutes d'eau... », dans ses méditations pieuses, dans ses excursions à travers les forêts et les montagnes prochaines. Puis il nous le montre, à la fin de ses études, altéré d'indépendance, effectuant son retour au pays natal, pressé « d'essayer le vol de ses ailes impatientes ». « C'était, déclare l'illustre académicien, un adolescent à la fois ardent et grave, beau, svelte, plein d'une noble impétuosité — pareil enfin à cette statue que nous inaugurons... »

Après avoir célébré, dans le Lamartine adolescent qui quitte le collège de Belley en 1807, les germes en fermentation et les premiers mouvements de son génie, M. Theuriet esquisse la brillante carrière du poète, de l'écrivain et de l'homme d'Etat. Il nous rappelle les amertumes que lui réserva sa vie politique si féconde cependant et si pleine d'éclat. Puis il compare aux gloires bruyantes de la politique la douce et permanente gloire de l'homme de lettres.

« La gloire que donnent les Lettres, au contraire, ressemble à ces plantes rares et belles qui naissent sur les hauts sommets. Chaque retour de l'été les voit s'épanouir près de la neige. Le temps s'écoule comme l'eau d'un fleuve, des générations se succèdent, des invasions et des révolutions changent les conditions

des peuples et les constitutions des Etats..., là-haut la divine plante refleurit obstinément ; d'année en année, on la retrouve aux mêmes places, toujours jeune, toujours parée des mêmes merveilleuses couleurs. Cette fleur idéale de la poésie, vous en avez, Messieurs, entretenu pieusement le culte dans les jardins de ce collège de Belley, où se forma le génie de Lamartine.

« Au nom de l'Académie française, je remercie le Comité d'initiative et l'Association des anciens élèves d'avoir cueilli aujourd'hui les tiges de cette plante divine pour tresser une fraîche et nouvelle couronne à la mémoire du grand poète des *Méditations* (1). »

Le discours de M. Theuriet s'achève au milieu des applaudissements répétés.

Après le délégué de l'Académie française, le délégué de l'Académie de Savoie, M. le général Borson. Le général Borson manie aussi bien la parole que l'épée. Sa harangue restera comme une brillante page d'histoire locale, de l'histoire du Bugey et de la Savoie, les deux provinces sœurs, comme un morceau insigne de haute et patriotique éloquence. Après avoir rappelé le passage du poète au collège de Belley, où il reçut les bienfaits d'une éducation classique supérieure, où il forma ses grandes amitiés avec Aymon de Virieu, Louis de Vignet et Guichard de Bienassis, il définit la fête qui l'amène dans la capitale du Bugey, et loue, comme MM. Coppée et d'Orgeval, le caractère éminemment pacifique de Lamartine :

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes*, et à la fin de ce volume.

« La solennité de ce jour présente, Messieurs, ce caractère particulier de l'unanimité des sentiments. Ce n'est pas que celui qui en est l'objet n'ait pas eu d'adversaires, mais il n'a pas excité ces hostilités implacables que le temps ne désarme pas. Dans la période d'un demi-siècle écoulée de 1815 à 1862, la France a traversé bien des agitations et des changements de régime; Lamartine, tout en suivant la fortune de partis politiques divers, n'a jamais fait appel à des sentiments bas, ni visé des ambitions vulgaires; il n'a jamais nourri de haine au cœur. Permettez-moi, Messieurs, de relever un autre trait distinctif de cette fête. C'est un acte de vie locale qui évoque les traditions du passé, les souvenirs communs de cette portion de terre natale qui nous est particulièrement chère et qu'on nomme la province. La vie de Lamartine est un livre qui appartient à la France; mais la page que vous écrivez aujourd'hui est celle du Bugey. Le Bugey! cette région pittoresque aux aspects variés, formée de collines, de montagnes aux parois escarpées, de vignobles, de pentes boisées, de hauts plateaux gazonnés, ce pays aux sites tour à tour sévères et riants, coupé de défilés, de ravins, de gorges sauvages, sillonné de crêtes rocheuses aux profils heurtés, ou aux lignes fuyantes, tient le milieu entre les beautés grandioses des Alpes et les gais paysages de la plaine verdoyante de la Bresse et des bords de l'Ain. »

Par des citations de Lamartine, le général rappelle aussi ses rapports avec les de Maistre et tous les liens qui l'attachaient à la Savoie. C'est en Savoie qu'il avait connu et épousé la compagne admirable de

sa vie. C'est là, dans le cimetière de Chambéry, que sa sœur, la belle Césarine, mariée au frère de son ami de Vignet, fut prématurément ensevelie.

J'habitai comme toi ces fortunés rivages
. . . . . .
Où j'ai trouvé plus tard cet unique trésor,
Plus rare que l'encens, plus précieux que l'or.
Charme, ornement, repos, colonne de ma vie,
Enfin où d'une sœur, dort la cendre chérie,
Où mes neveux un jour, de ta gloire héritiers,
Trouveront nos deux noms unis dans leurs quartiers ;
Voilà, voilà mes droits, plus chers que les tiens même :
On est toujours, crois-moi, du pays que l'on aime.

Le général Borson s'émeut au souvenir du fils laissé par cette sœur. Le poète se plaisait à voir en lui un rejeton de deux illustres familles, Lamartine et de Maistre. Ce rejeton était en 1870 le commandant du génie Xavier de Vignet.

« 1870 nous trouva tous deux à notre place de combat. Xavier de Vignet était à la triste retraite de l'armée de l'Est qui s'effectua au cœur de l'hiver, au milieu des neiges, à travers les gorges du Jura. Epuisé par les fatigues et les privations de toute sorte, la frontière de la Suisse franchie, il vint s'affaisser sur les marches de l'Hôtel de Ville de Neufchâtel. Il ne se releva que pour expirer deux jours après. S'il n'avait pas eu la chance de mourir d'une balle ennemie combattant à la tête de ses sapeurs, il n'en avait pas moins payé sa dette à sa nouvelle patrie et donné sa vie pour son pays.

« Il était tombé sous le drapeau aux trois couleurs, glorieux malgré le crêpe de deuil qui le voile et qui,

aujourd'hui, comme aux jours de l'invasion, réunit sous ses plis flottants tous les bons Français. »

Cette mort rappelle au général l'acte héroïque accompli par Lamartine, devenu membre du gouvernement, dans l'une des plus critiques journées de 1848.

« Le 28 février 1848, la horde était montée à l'assaut de l'Hôtel de Ville de Paris, aux cris de : Vive le drapeau rouge ! A bas le drapeau tricolore ! Elle fait irruption dans la chambre du Conseil. Lamartine lui fait tête, s'offre à ses coups et lui jette ce courageux défi : Jamais ma main ne signera ce décret. Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang. Le drapeau rouge n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars... Le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire, la liberté de la patrie... »

« Le poète avait fait place au citoyen. Les sentiments qu'il avait proclamés si haut dans sa langue inspirée, étaient puisés à la vraie source, celle qui, au moment venu, commande le sacrifice de la vie. L'adolescent avait tenu ses promesses et sur le front radieux de ce bronze la gloire peut poser la double couronne de la poésie et du patriotisme... » (1)

M. Félix Reyssié, délégué de l'Académie de Mâcon, succède à M. le général Borson.

Avec la compétence qui est la sienne et son talent habituel, il montre tout ce que Lamartine a retiré de la religion et des Pères de l'Eglise et retrace le

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899) *Compte rendu des fêtes.*

tableau de sa formation morale, intellectuelle et poétique : tableau dont nous avons donné de larges extraits au cours de ce volume.

« Nous nous sommes rendus à votre gracieux appel, nous les compatriotes du poète, nous les membres de l'Académie de Mâcon dont il fut le président, et dont il est la gloire. Nous savons ce qu'il vous doit et nous nous plaisons à vous le dire, à nous associer à cette manifestation, à féliciter le comité d'initiative et d'organisation de ces belles fêtes...

« Vous avez donc bien fait de revendiquer les quatre années de l'adolescence, années fécondes, décisives pour la formation de son génie poétique.

« Vous avez bien fait d'ériger cette statue, œuvre d'un sculpteur mâconnais associé de notre Académie, statue charmante d'élégance où l'adolescent, dans le feu de l'inspiration, fait jaillir de son cerveau et semble jeter d'une main largement ouverte ses poésies qui s'envolent et gagnent les sommets, premières fleurs d'une gerbe qui va grossir, et, de jour en jour, plus riche, plus opulente, va devenir moisson d'or. (1) »

M. Léon Malo se présente au nom de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. L'un des maîtres de la plume les plus goûtés de la région lyonnaise, M. Malo était parfaitement qualifié pour la mission qu'il avait à remplir. Il regrette cependant que M. Henri Morin-Pons qui représenta si bien l'Académie de Lyon aux fêtes du centenaire de Mâcon

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes.*

n'ait pu s'acquitter de la même tâche aux fêtes de Belley.

M. Malo a toujours beaucoup goûté l'œuvre du poète. Et ses souvenirs relatifs aux premières jouissances littéraires qu'il en a reçues se mêlent dans son esprit à ceux de 1848. A cette époque il a pu voir de ses yeux « sa belle figure encadrée dans les tumultes ». L'impression qu'il a gardée de cette scène grandiose a été profonde et c'est à ce titre qu'il ose prendre la parole.

M. Malo félicite le comité de son idée vraiment belle et originale, de représenter, ainsi qu'on l'a fait, le jeune poète ; il rappelle à son tour, mais en évoquant ses souvenirs personnels, le rôle sauveur de Lamartine, et le dépeint, en une page remarquable que nous avons donnée plus haut, tel qu'il lui apparut alors du haut du balcon de l'Hôtel de Ville (1).

Après les orateurs, les poètes se pressent au pied de la statue pour rendre hommage en leur langue, à l'immortel auteur des *Méditations*, au maître de la poésie. C'est d'abord M. Gabriel La Bâtie qui déclame une ode enthousiaste ; après avoir salué Lamartine au nom de Belley à l'occasion des fêtes du centenaire, dans son pays natal, dans la solitaire demeure de Saint-Point, théâtre de ses grands travaux, c'est à Belley, dans sa *patrie classique*, qu'il lui adresse aujourd'hui ses souvenirs et les strophes de sa lyre reconnaissante (2). C'est ensuite un vieillard, M. Philibert Delastre qui essaye de se frayer un passage jusqu'à la tribune,

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes.*

(2) *Ibidem*, et à la fin de ce volume.

vieillard plus qu'octogénaire, élève du collège de Belley en 1831, et témoin de la réception triomphale qu'y reçut Lamartine; il s'avance tenant à la main un acrostiche (1) que nous donnerons en appendice avec la poésie de M. La Bâtie. D'autres poèmes sont parvenus au comité de divers points de la France; il en est de toutes jeunes filles. Le souffle de Lamartine n'est pas éteint dans les âmes, il inspire et fait vibrer encore bien des poitrines.

Pendant cette partie de la fête (la cérémonie d'inauguration proprement dite), des salves d'artillerie, des chœurs d'élèves placés sous le bosquet qui sert de fond à la statue, plusieurs morceaux donnés par la musique du 133e se font entendre et séparent les discours. Toutes les ressources du génie humain sont mises en œuvre et s'unissent pour célébrer la mémoire du grand poète national. L'émotion des assistants est grande, mais elle s'accroît encore pour ceux qui vont s'asseoir au majestueux banquet qui suit. Comment en dépeindre la belle ordonnance, son agréable installation sous de larges velums verts, à quelques pas des charmilles ombreuses. L'économe de la maison (2) a su prévoir les moindres détails et tout se passe à la satisfaction de tous.

Le cadre de cet ouvrage ne nous permet que de signaler, en passant, les nombreux et éloquents toasts-discours prononcés au dessert, ceux de M. le général de division Collet-Meygret; de M. le chanoine Antoinat, supérieur; de M. Tony-Rive; de

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes*, et à la fin de ce volume.

(2) M. l'abbé Rochet.

M. François Descostes, avocat à la cour de Chambéry, délégué de l'Académie de Savoie ; de M. Dubreuil, avocat, délégué de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon ; de M. d'Orgeval-Dubouchet ; de M. César Caire, avocat à la cour de Paris et aujourd'hui conseiller municipal de la Capitale. Soulevés par l'éloquence de M. Descostes et de M. Caire, les convives se sont à la fin pressés vers le centre et là, debout, frémissants, ils acclament les orateurs.

M. Descostes s'incline avec un profond respect devant M. le général Collet-Meygret, qui préside le banquet, « vieux guerrier demeuré un jeune orateur. » Puis se tournant vers le général Borson, il le félicite du discours qu'il a prononcé le matin au nom « du pays des sommets », au nom de l'Académie de Savoie. « Vous me permettrez bien de vous le dire, mon général... à moi qui ne suis ici que votre aide-de-camp — et dussiez-vous m'infliger pour ce manquement à la discipline trente jours de silence de rigueur — vous venez d'ajouter une page glorieuse à tant d'autres que vous avez écrites, les unes avec votre épée, les autres avec votre plume... Oui, vous nous avez prouvé que cette armée que nous aimons, que nous défendons comme l'image auguste et sainte de la patrie elle-même, a tous les héroïsmes ; mais qu'elle a aussi tous les talents et qu'elle excelle dans l'art de bien dire comme dans celui de charger l'ennemi, d'où qu'il vienne et quel qu'il soit !... » *(Tonnerre d'applaudissements.* — Cris de *Vive l'armée !* (1)

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899). *Compte rendu des fêtes* et à la fin de ce volume.

Il nous est impossible d'analyser la merveilleuse allocution de M. Descostes, de le suivre dans sa description des influences alpestres visibles en Lamartine et de chercher à dépeindre sa puissance oratoire.

M. César Caire, dès le premier mot, empoigne aussi ses auditeurs. Il les élève, au milieu de leurs applaudissements et de leurs bravos, sur les hauteurs de la grande philosophie sociale que le Christ a apportée au monde et qui était celle de Lamartine.

« M. Taine a pu proclamer que « le vieil Evangile est encore le meilleur auxiliaire de l'instinct social. »

« Ici, dans ce collège, sorte de prolongement de la maison familiale, Lamartine apprit que la morale est supérieure aux caprices des législations humaines, qu'elle est l'œuvre d'un Législateur suprême qui n'a besoin ni d'un Parlement, ni d'un journal officiel pour élaborer et publier ses lois ; que l'homme ne crée pas plus la morale que la loi positive ne crée le droit, que la loi sans le droit n'est qu'un décret de la force, insupportable et odieux, comme tout ce qui vient de la force quand elle n'est pas au service du droit...

« Comme le grand homme d'Etat le disait dans sa brochure sur la *Politique rationnelle*, parue en 1831. « La politique dont les anciens ont fait un mystère, dont les modernes ont fait un art, n'est ni l'un ni l'autre ; la politique, c'est de la morale, de la raison et de la vertu... » (1)

Au milieu des flots pressés d'une telle éloquence et

---

(1) Inauguration de la statue de Lamartine adolescent (22 mai 1899), *Compte rendu des fêtes*.

LA STATUE LE JOUR DE L'INAUGURATION

Œuvre de G. Delorme, de Mâcon.

des émotions qu'elle suscite, les heures s'écoulent rapidement. On s'étonne en constatant qu'il est cinq heures. La foule se retire. Le plus grand nombre se répand sous les charmilles ou dans les jardins du collège. M. André Theuriet et plusieurs des personnages présents nous ont fait l'honneur de nous apporter leurs félicitations, une cruelle maladie nous ayant interdit au dernier moment de nous joindre à l'assistance.

Le soir, des illuminations et un feu d'artifice embrasèrent le collège et la colline de Brailles qui domine la ville et où passait, on s'en souvient, la route que Lamartine suivit à son arrivée à Belley ou, autre moment sensationnel et mémorable, à son départ définitif pour Mâcon lorsqu'il s'en alla, un petit sac sur son dos, à pied, chantant comme un troubadour. Après un concert donné par la musique du 133e, aux abords de la statue, une retraite aux flambeaux porta dans toutes les rues de Belley les derniers retentissements de ces magnifiques fêtes.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Et maintenant que cette nouvelle manifestation littéraire et réparatrice a eu lieu, maintenant que le bel adolescent poète a revécu sous le ciseau de l'artiste, qu'il est debout sur son piédestal le regard tourné vers les monts d'où nous vient la lumière, alors peut-être apparaîtra le nouveau génie que la patrie réclame et que, dans quelque coin obscur, la Providence a préparé pour nous. Peut-être, par ces incessantes manifestations de l'esprit national, dans ce qu'il a de

plus noble et de plus élevé, hâterons-nous le généreux mouvement qui nous tirera de l'abjection où nous plongent nos luttes intestines, nous délivrera du péril — péril du dedans et, hélas! aussi du dehors — et nous rendra, avec l'unité et la paix, inséparables de la liberté et du respect de tous les droits, la pleine possession de nous-mêmes et la force dont nous avons tant besoin.

En attendant, émerveillé des rencontres délicieuses que nous avons faites, le long de la route, où nous avons suivi le généreux élève des Pères de la Foi, heureux des résultats produits à la suite de notre humble initiative, nous demandons la permission d'emprunter, pour clore ce volume, le langage du cardinal Perraud. C'est l'illustre évêque d'Autun qui va conclure pour nous en s'écriant, de sa voix autorisée, au nom de tous ceux que font agir les mêmes angoisses et les mêmes espérances :

« Grand poète! dans ce cachot où ils se vantent d'avoir enfermé l'âme d'une nation spiritualiste et chrétienne, faites rentrer l'air et la lumière !

« Redites-nous, pour que, à notre tour, nous puissions les répéter à cette chère France, pour laquelle nous partageons vos patriotiques désirs, redites-nous quelques-unes des paroles que vous adressiez aux foules dans les circonstances solennelles où vous saviez si bien leur apprendre à quelles conditions un peuple se montre digne de la liberté politique et capable du progrès social. »

APPENDICE

DISCOURS DE M. ANDRÉ THEURIET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESDAMES,
MESSIEURS,

L'Académie française, ayant à cœur de s'associer au nouvel hommage rendu à un grand poète qui fut un de ses membres les plus illustres, a bien voulu me déléguer pour la représenter à vos fêtes. C'est pour moi un honneur et une joie. En venant saluer à Belley la statue de Lamartine, j'acquitte personnellement une dette de reconnaissance, car c'est lui qui m'a initié à l'amour des beaux vers. Je revois encore l'obscure salle d'étude où, pour la première fois, à seize ans, j'ai lu — avec quelle délicieuse émotion ! — les *Méditations*, les *Harmonies* et *Jocelyn*. Au sortir d'une maussade classe de mathématiques, je croyais alors entendre le frais et harmonieux bouillonnement des eaux sacrées de la fontaine Castalide. — Pardonnez-moi d'évoquer ce lointain souvenir d'un vieux collège de province, qui ressemblait par certains côtés à celui de Belley. — Mon collège ne possédait d'autre mérite que d'avoir été bâti au XVIe siècle par Gilles de Trèves, tandis que le vôtre peut revendiquer à juste titre la gloire d'avoir formé le génie poétique de Lamartine. « Le collège de Belley, dit le poète dans ses *Confidences*, était alors en grande renommée, non seulement en France, mais encore en Italie, en Allemagne et en Suisse ; ma mère m'y conduisit. » Ailleurs, il décrit la situation de cette studieuse retraite où il passa

quatre années fécondes : « Bâti sur la pente de la colline qui conduit à Belley, il est la première maison du faubourg. De toutes ses fenêtres, le regard tombe, ou sur des jardins plantés de charmilles, ou sur un coteau où les vignes hautes d'Italie sont entrecoupées de larges sillons de cultures et d'arbres fruitiers : amandiers, pêchers aux fleurs précoces, aux feuilles sans ombre, ou sur de vertes prairies fuyantes à l'horizon... Nous pouvions nous croire dans la liberté des champs et des demeures paternelles. Les Pères de la Foi, qui gouvernaient cette maison d'éducation, n'épargnaient rien pour donner à leur enseignement et à leur discipline l'agrément et même la grâce du foyer tant regretté où l'enfant avait laissé sa mère, ses sœurs, ses vergers, ses horizons du premier âge. »

Heureux les poètes dont l'âme adolescente grandit dans un pareil milieu ! L'atmosphère religieuse, la paternelle discipline du dedans inclinent leur esprit à la méditation et à l'étude : au dehors, les merveilles du paysage enchantent leur regard et les mettent en communication constante avec la nature toujours diverse et toujours belle. Leur génie s'y développe silencieusement, comme la fleur dans le bouton, et attend sans impatience l'heure marquée où, le calice vert s'entr'ouvrant peu à peu, la corolle s'épanouira dans la magnificence de ses couleurs et de son parfum.

Un de vos distingués compatriotes, M. Marius Déjey, dans son intéressant livre sur le *Séjour de Lamartine à Belley*, a suivi moment par moment cette mystérieuse éclosion des facultés poétiques de Lamartine, pendant ses années de collège. Il le montre s'exerçant à sa première composition littéraire : « Description du printemps à la campagne » — ou bien s'accoudant nuitamment à l'appui de la haute fenêtre du dortoir qui donnait sur une vallée couronnée d'un bois de hêtres, et là, écoutant amoureusement « les gémissements du vent, les chants du rossignol, le bruissement des feuillages, le murmure lointain et répercuté des chutes d'eau... ; » — ou bien encore se glissant au soir dans la chapelle solitaire, s'y plongeant dans une muette adoration et y éprouvant un pieux enthousiasme, dont nous retrouvons l'écho dans *Jocelyn :*

Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute...
Alors mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
Les yeux sont éblouis de mille éclats de flamme,
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute, et l'entends voix à voix, cœur à cœur...

M. Déjey suit également Lamartine, pas à pas, dans ces excursions à travers les montagnes prochaines, qu'on lui permettait pour raison de santé et qu'il faisait en compagnie d'un de ses professeurs, le père Varlet. Le père Varlet, tout absorbé par des lectures pieuses, gardait son élève « comme le chevrier garde le chevreau qu'on lui a confié et qu'il doit ramener au bercail ». Tandis qu'il s'arrêtait au coin d'un bois pour respirer entre deux psaumes, le futur poète s'égarait à travers les prés et les clairières pour cueillir des muguets « qui embaumaient le printemps », il écoutait les murmures de la forêt, le susurrement des feuilles et des sources, et concevait « une sourde et fervente passion de la nature ». Il emmagasinait ainsi presque inconsciemment ces impressions de la montagne altière, des cascades écumantes, des lacs endormis sous bois, des larges horizons bleus, qui plus tard se changeront dans son œuvre en lyriques descriptions, en effusions d'une poésie inoubliable.

Néanmoins, tout en se livrant dans la verdoyante retraite de Belley à la lecture des classiques, tout en y récoltant de nombreuses couronnes, Lamartine supportait mal la claustration du collège. Il aspirait à terminer ses humanités « pour rentrer dans la maison paternelle et dans la liberté de la vie des champs ». Amoureux d'indépendance, il était partagé entre la reconnaissance qu'il éprouvait pour les soins de ses excellents maîtres et le désir de secouer un joug qui pourtant pesait si doucement sur ses épaules. Dès qu'il eut passé sa thèse de philosophie, après de touchants *adieux* au collège où son âme s'était vivifiée, où son intelligence s'était épanouie, il lui tardait d'essayer le vol de ses ailes impatientes. Il quitta Belley en septembre 1807. C'était alors un adolescent à la fois ardent et grave, beau, svelte, plein d'une noble impétuosité — pareil enfin à cette statue que vous inaugurez aujourd'hui, et où un artiste heureusement inspiré nous fait voir le poète futur, emporté par l'enthousiaste élan de la dix-septième année.

A cette aube de la jeunesse, la vie où nous entrons nous produit l'émerveillement d'une prairie au mois de mai : tant de tiges et d'aigrettes frissonnant au soleil, tant de floraisons aux nuances diverses, tant d'odeurs capiteuses!... Nous sommes surpris par l'éclat des couleurs, suffoqués par les parfums, et notre éblouissement est tel que nous ne savons même plus choisir les fleurs qui composeront notre gerbe. Pendant les premières années de liberté à Milly ou à Mâcon, on constate chez Lamartine les mêmes étonnements et les mêmes incertitudes. Sa correspondance avec ses deux amis de collège, Aymon de Virieu et Guichard de Bienassis, contient à chaque

page la confidence de cette fièvre et de ces douloureux tâtonnements. Les loisirs de la vie campagnarde l'enchantent, et en même temps, son oisiveté lui pèse. Le démon des vers le tourmente et il cherche péniblement sa voie. Tantôt épris d'Ossian, tantôt séduit par les poésies légères de Parny, de Gresset et de Bertin, il les imite tour à tour, sans avoir encore une note personnelle. Chose singulière, dans les essais poétiques qu'il envoie à ses deux amis, on ne trouve pas trace de cet amour de la nature ni de ce sentiment religieux dont Lamartine s'était imprégné pendant ses années de collège. Tout cela dormait en apparence : mais, à son insu, un sourd travail de cristallisation s'opérait en lui, et tout-à-coup, à la flamme d'un fervent amour suivi d'une cruelle souffrance, son génie éclata. La femme qu'il avait adorée et qu'il a chantée sous le nom d'Elvire, venait de mourir à Paris. Ce deuil provoqua une crise violente et salutaire. Les impressions de nature, les sentiments religieux qui sommeillaient depuis Belley s'éveillèrent soudain au cœur de Lamartine, et un poète inattendu, un poète vraiment original sortit de cette grande douleur.

L'immortelle plainte du *Lac*, les stances poignantes du *Crucifix*, le poème des *Novissima Verba*, firent entendre alors au monde un chant nouveau. Ce chant, comme l'a très justement caractérisé l'historien de la *Jeunesse de Lamartine*, M. Félix Reyssié, ce chant d'une douceur, d'une tristesse infinie, mouillé des larmes des choses mêlées aux larmes humaines « donnait à la poésie française des accents lyriques, une envolée vers l'idéal, une rêveuse tendresse qu'elle avait jusqu'alors ignorés.

« Lamartine, a dit excellemment M. Ferdinand Brunetière, est chez nous le poète de la nature et il l'est pour n'avoir pas appris à décrire la nature, mais pour avoir commencé par la sentir. C'est la sincérité de ses impressions qui en fait non seulement la profondeur ou l'intimité, mais encore, dans notre poésie, la presque unique originalité. »

Oui, Lamartine a eu entre tous le don de la sincérité sans lequel le poète ne remue pas profondément les entrailles humaines ; et en même temps qu'il était un grand enchanteur d'âmes il a été un grand paysagiste, en nous donnant l'impression de la nature telle qu'il l'a reçue dans le milieu où il a vécu enfant. De nos jours, on a apporté à la peinture du paysage plus de précision peut-être, plus d'exactitude dans le détail, mais cette précision minutieuse a un défaut : souvent elle dessèche ou refroidit l'émotion.

Rien de pareil chez Lamartine. Comme Virgile, avec un heureux

choix de mots, il sait faire revivre à nos yeux, dans sa couleur, sa grandeur ou son intimité, tout un paysage. Il touche nos cœurs en réveillant magiquement les impressions que nous avions inconsciemment reçues nous-mêmes. Ainsi, par exemple, en lisant ces quatre vers :

Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence;
On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux...

Ne revoyez-vous pas dans sa sérénité le paysage du lac endormi, avec ses montagnes noyées d'ombre et ce grand silence apaisant, que rompent à peine le saut d'un poisson à la surface de l'eau ou la chute rythmée des rames d'une barque invisible? N'avez-vous pas immédiatement la sensation du recueillement, de la profonde quiétude qui planent sur cette mystérieuse nappe liquide, enfermée dans les hautes cimes alpestres?....

Et lorsque, dans *Jocelyn*, le poète nous dit :

Tout ce que l'air touchait s'éveillait pour verdir;
La feuille du matin sous l'œil semblait grandir.
Comme s'il n'avait eu pour été qu'une aurore,
Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore,
Et les herbes, les fleurs, les lianes des bois
S'étendaient en tapis, s'arrondissaient en toits...

N'avez-vous pas l'illusion d'assister à la brusque explosion du printemps dans la montagne?...

Ce furent cette sincérité de l'émotion, cet élan de la pensée allant de la nature à l'idéal, cette magie de la description, qui assurèrent l'universel succès des *Méditations*, des *Harmonies* et de *Jocelyn*. Lamartine était alors en possession d'une haute et pure renommée, due uniquement à son génie poétique. Il aurait pu se reposer dans sa gloire et se contenter de rester un grand poète.

Mais d'autres sommets le tentaient. Historien, orateur, la popularité qui s'attache aux hommes politiques l'attirait. Après avoir touché l'âme des lettrés par sa poésie, il voulut conquérir l'âme des foules par son éloquence, et il y réussit. Il connut les ivresses et les triomphes de la vie publique: hélas! il en connut trop vite aussi l'amertume et les dégoûts. Acclamé comme un roi, au commencement de 1848 « l'année à peine avait fini sa carrière » qu'il expéri-

mentait cruellement l'ingratitude et l'oubli des masses populaires. Après le coup d'État de décembre 1851, il se retira complètement des affaires publiques, et s'en alla vivre seul, pauvre et digne, dans un modeste appartement de la rue de la Ville-l'Evêque, où lui arrivaient encore parfois, comme un souffle rafraichissant venu des montagnes, le fidèle et sympathique souvenir des habitants de cette ville de Belley qu'il avait nommée « sa patrie classique ».

Ce fut, m'a-t-on raconté, dans ce solitaire et froid rez-de-chaussée de la rue de la Ville-l'Evêque, qu'il reçut un jour d'hiver la visite de Prévost-Paradol, alors candidat à un fauteuil académique.

L'illustre poète, enveloppé dans une couverture de voyage, se réchauffait à un maigre feu. Il accueillit le journaliste avec sa courtoisie habituelle, puis après s'être excusé de ne pouvoir lui accorder sa voix, il ajouta mélancoliquement : « Je vous ai lu, Monsieur : vous êtes un lettré, vous avez un beau talent... Croyez-moi, ne faites pas de politique ! » Ah ! Messieurs, ce conseil donné par un grand homme, désabusé de la politique, à un écrivain qui devait en mourir, on devrait le répéter à tous les poètes !

La politique apporte parfois à ses élus une popularité bruyante et un éclat éblouissant, mais cette popularité et cet éclat s'éteignent vite dans l'oubli. A peine la foule a-t-elle élevé un piédestal à ses idoles, qu'elle se hâte de les renverser dans la boue. Elle se venge de ses adorations en changeant du jour au lendemain ses acclamations en huées.

Et voilà le néant des gloires qu'on récolte dans la vie politique !

La gloire que donnent les Lettres, au contraire, ressemble à ces plantes rares et belles qui naissent sur les hauts sommets. Chaque retour de l'été les voit s'épanouir près de la neige. Le temps s'écoule comme l'eau d'un fleuve, des générations se succèdent, des invasions et des révolutions changent les conditions des peuples et les constitutions des Etats..., là-haut, la divine plante refleurit obstinément : d'année en année, on la retrouve aux mêmes places, toujours jeune, toujours parée des mêmes merveilleuses couleurs. Cette fleur idéale de la poésie, vous en avez, Messieurs, entretenu pieusement le culte dans les jardins de ce Collège de Belley, où se forma le génie de Lamartine.

Au nom de l'Académie française, je remercie le Comité d'initiative et l'Association des Anciens Elèves d'avoir cueilli aujourd'hui les tiges de cette plante divine pour tresser une fraiche et nouvelle couronne à la mémoire du grand poète des *Méditations*.

DISCOURS DE M. FRANÇOIS DESCOSTES

AVOCAT

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DE SAVOIE

MESSIEURS,

Je viens, à mon tour, saluer cette grande et belle journée dont je voudrais avoir la puissance d'arrêter les heures trop fugitives : mais dont, à coup sûr, les cœurs reconnaissants de vos hôtes garderont le précieux et ineffaçable souvenir.

Votre vieille cité de Belley, l'une des doyennes de nos villes de France, s'est transformée en un moderne jardin d'Académus, où la poésie le dispute à l'éloquence... Le Palais-Mazarin y a élu domicile en la personne d'un de ses maîtres les plus éminents, celui que j'entendais appeler si justement tout à l'heure « le peintre virgilien de la nature alpestre... » Nous marchons de surprises en surprises, d'émotions en émotions, d'enchantements en enchantements. Oh ! oui, Messieurs, tout nous le rappelle, — depuis les magnifiques cérémonies de ce matin jusqu'à ce somptueux banquet, présidé par un « vieux guerrier » demeuré un jeune orateur, banquet qui est, en plein jour, comme le bouquet d'un radieux feu d'artifice, — nous sommes bien ici dans un coin privilégié de notre vieille France, — terre à la foi vive, ne craignant pas de placer sous l'invocation de Dieu l'hommage rendu au poète qui fut marqué au front de l'étincelle divine : — terre au génie éminemment gaulois, patrie de Brillat-Savarin, demeurée celle du goût, du bon goût, de l'humour, de l'esprit vif, de la chère exquise et d'une hospitalité qui l'est davantage encore.

Vous avez, Messieurs, un autre titre de gloire : votre Belley est « la patrie classique » de Lamartine ; mais, si vous relevez ce titre avec un légitime orgueil, vous ne vous drapez pas dans l'exclusivisme de la fatuité et vous avez eu la délicate pensée d'associer à l'hommage rendu au plus grand poète des temps modernes cette petite province de Savoie à laquelle tant de liens l'unissaient et qui fut, pour ainsi dire, sa « patrie poétique », le champ d'élection de sa lyre, le trépied sacré sur lequel, dans cette puissante et gracieuse envolée coulée en bronze par l'admirable ciseau de son statuaire, le chantre d'Elvire a modulé ses plus belles inspirations.

Ce matin, Messieurs, à l'heure où cette incarnation charmante de Lamartine adolescent apparaissait hors de ses voiles à nos yeux ravis, une voix, bien digne à tous égards de se faire entendre en un tel jour et dans un pareil milieu, s'est rendue l'interprète de ce pays des sommets qui est à la fois la frontière invulnérable de la patrie et le symbole granitique de la domination, de la magistrature que, suivant le mot si beau de Joseph de Maistre, elle exerce par l'esprit, par le cœur et par la langue sur l'univers entier... Vous me permettrez bien de vous le dire, mon général *(l'orateur s'adresse ici au général Borson)*, à moi qui ne suis ici que votre aide-de-camp — et dussiez-vous m'infliger pour ce manquement à la discipline trente jours de silence de rigueur — vous venez d'ajouter une page glorieuse à tant d'autres que vous avez écrites, les unes avec votre épée, les autres avec votre plume... Oui, vous nous avez prouvé que cette armée que nous aimons, que nous vénérons, que nous admirons, que nous défendons comme l'image auguste et sainte de la patrie elle-même, a tous les héroïsmes ; mais qu'elle a a aussi tous les talents et qu'elle excelle dans l'art de bien dire comme dans celui de charger l'ennemi, d'où qu'il vienne et quel qu'il soit !... *(Tonnerre d'applaudissements.* — Cris de *Vive l'armée !)*

Oh ! oui, *Vive l'armée !* car crier *Vive l'armée !* c'est crier *Vive la France !* et devant ce cri superbe par lequel vous venez d'acclamer cette sublime endosmose, cette identification de l'une avec l'autre, sous les plis de ce drapeau tricolore que Lamartine a porté triomphant devant l'anarchie, je devrais, je voudrais me taire ; mais, puisque votre bienveillance exquise m'a valu l'honneur d'être l'objet d'une invitation personnelle et celui d'avoir été désiré de vous pour apporter ma note à ce concert, — je ne veux point me dérober et, dussé-je imposer une déception à vos trop flatteuses espérances, oui ! je serai auprès de vous le messager modeste, mais vibrant et convaincu de vos amis de Savoie qui, en ce beau jour, du haut de

leurs montagnes, applaudissent à votre œuvre et saluent la gloire, rayonnante de jeunesse, du chantre inspiré du sommet de nos Alpes et des sommets de l'âme humaine !

Lamartine, en effet, Messieurs, appartient à l'humanité comme tous ces grands poètes, sortes d'émanations, de reflets, d'éclairs de la Suprême Beauté. Tels Homère, Virgile, Dante, Milton, Shakespeare, Corneille, Racine, Gœthe, Alfred de Musset, Victor Hugo. Ils sont unités, — ceux-là : ils ne sont pas légion.

On les compte, ceux qui de siècle en siècle — surgissant soudain comme des étoiles tombées d'un ciel dont nous avons le sens imprécis, sans en pouvoir sonder encore les radieuses perspectives — nous font entendre un chant, une plainte, une prière, un hymne, dans lesquels l'âme humaine retrouve un rayon de la perfection divine et comme l'écho, emmagasiné dans un harmonieux phonographe, de ses amours et de ses haines, de ses joies et de ses douleurs, de ses enthousiasmes et de ses colères, de ses mélancolies et de ses réveils.

Le poète — n'est-il pas celui qui a su condenser en une formule rythmique le langage que l'âme se parle à elle-même, mais dont les ondes sonores lui échappaient, insaisissables et fugitives, jusqu'au jour où le messager de Dieu, où le *vates* les a captées et fait jaillir en quelque cri génial, de ceux après lesquels l'âme, à la fois victorieuse et vaincue, s'écrie : Enfin, j'ai trouvé ! Tel est le cri que je cherchais, celui qui seul assouvit ma soif et traduit mes tempêtes intérieures. Le chant du vrai poète, c'est le téléphone entre la terre et les cieux !

Lamartine fut, de tous peut-être, le poète qui sut parler à l'âme humaine le propre langage de l'âme humaine, celui qui en sonda le plus intimément les replis, qui en traduisit le plus harmonieusement les élans passionnés, les détentes maladives, les désespérances passagères, les aspirations inquiètes et le perpétuel inassouvissement : mais nul mieux que lui, non plus, sur ces ruines amoncelées, sur cette route bordée de cyprès et arrosée de larmes, sur cet amas de feuilles mortes et de fleurs desséchées, nul mieux que lui n'a su pousser le *sursum corda* de nos vieilles croyances et panser dans les sublimes extases des visions de l'au-delà les blessures du vaincu de la vie et de l'amour. Le *Lac* et le *Crucifix* sortent de la même lyre : les deux chefs-d'œuvre se complètent et, dans le chantre d'Elvire prêt à ensevelir son rêve étoilé au fond des eaux sombres, au pied des rochers muets, il y a le chrétien consolé qui, à genoux devant le Divin Crucifié, retrouve l'espérance et jette un regard vers

le port où les réunions seront éternelles et où l'âme trouvera la sérénité, le repos et la pleine satisfaction de ses immenses désirs...

L'homme est un Dieu déchu qui se souvient des cieux...

Tel, à coup sûr, Dieu avait créé Lamartine en le prédestinant à apporter aux générations troublées et perverties par le souffle de l'incrédulité du XVIIIe siècle l'hymne du réveil et de la résurrection : mais il n'en faut pas moins au génie un milieu, une culture, des influences ambiantes et, elles aussi, providentielles, qui lui donnent l'essor et impriment à son vol une direction, une allure et un but sans lesquels il resterait impuissant.

Or, à ce point de vue, Messieurs, on peut dire que Lamartine a été à la fois *l'enfant de sa mère, l'enfant du collège de Belley* et *le fils des Alpes de Savoie*.

Sur les genoux de sa mère, qui, comme la « sublime mère » de Joseph de Maistre, berçait son fils des harmonies de Racine, au sein de cette famille admirable qui n'a pas dégénéré, dont j'aperçois ici les nobles représentants, et qui a raison de préférer pour les restes du poète du *Crucifix* la sérénité chrétienne du tombeau de Saint-Point à la froide immortalité du Panthéon *(Applaudissements)*, le chérubin de Milly a puisé cette foi confiante et robuste qui, dans son âme tourmentée, cette âme « toute d'expansion, de sincérité et d'amour », a survécu à tous les orages.

Au Collège de Belley, dans ce séjour dont Marius Déjey, ce travailleur modeste, méritant et patriote entre tous, qui manque à cette fête et auquel j'adresse, sur son lit de souffrance, nos regrets et mon salut confraternel, *(Applaudissements)*, dans ce séjour dont Marius Déjey a écrit la touchante histoire, Lamartine a puisé cette éducation littéraire, forte et solide, comme savaient et comme savent encore la donner les Jésuites, ces maîtres éducateurs qui, quelque trente ans auparavant, à Chambéry, avaient compté Joseph et Xavier de Maistre au nombre de leurs élèves.

Dans les Alpes enfin, et comme l'a si bien mis en lumière un de nos amis du Dauphiné, Victor Nicolet, Lamartine a puisé ce sentiment de la nature affiné par les merveilleux aspects de la montagne, qui a fait de lui le premier de ses peintres et un coloriste dont Bernardin de Saint-Pierre et Châteaubriand n'ont pas atteint la touche ailée, l'harmonie imitative, le style fait de buée, de rosée, d'éther et de zéphyr ; dont Jean-Jacques Rousseau, lui, n'a jamais approché :

il avait l'effroi de la grande montagne, n'était-ce point parce qu'il avait peur de Dieu ?

De Lamartine on peut dire que le Mont-Blanc a dominé, éclairé et dirigé sa vie. De Milly, ses regards d'enfant le contemplaient, immaculé et superbe, dans les lointains de l'horizon. De Belley, il le voyait de plus près encore ; il se trouvait dans son royaume, il en devinait les splendeurs, il en abordait les satellites. L'élève des Pères de la Foi fut ici un page de celui que lord Byron a appelé le roi des montagnes; il a fait partie de sa cour et, dans ce palais près duquel les splendeurs du Roi-Soleil sont ce que l'homme est à Dieu, il a senti s'éveiller les amours de son cœur et les tressaillements de sa lyre : il est resté chrétien, il est devenu homme et il s'est révélé poète.

Que de liens, en effet, Messieurs, l'attachèrent dès lors à la Savoie par ce trait d'union qui fut votre cité, un *Pont de bon voisin*, avant l'heure où, déjà Français par le cœur, par l'esprit, par les aspirations, par les intérêts et par la langue, nous le sommes devenus par nos suffrages, proclamant irrévocablement notre véritable nationalité, avant l'heure où nous avons payé notre droit d'entrée au foyer de la mère-patrie avec le sang de ces braves dont, hier même, on célébrait sur la frontière le sacrifice héroïque et la glorieuse mémoire *(Applaudissements prolongés)*.

A Belley, Lamartine rencontre des Savoyards et il ne s'étonne pas de les entendre parler comme lui. Jacques-Marie Revel, de Cluses, est son camarade et son émule en philosophie. Louis de Vignet, de Chambéry, le neveu des de Maistre, s'y lie avec lui d'une amitié que la mort seule viendra briser.

> Les pins sonores de Savoie,
> Avaient secoué sur son front
> Leur murmure, sa triste joie,
> Et les ténèbres de leur tronc. .

Et, au pied de ces pins sonores, Raphaël, à vingt ans, rencontrera l'amour, l'amitié, la solitude, la rêverie ; il aura, lui aussi, ses levers et ses couchers de soleil, ses heures d'ivresse et de désespérance, ses matins baignés de lumière et ses soirs noyés de mélancolie. Bissy, Châtillon, Hautecombe seront autant de stations immortalisées par sa lyre, et sa méditation du Lac restera son chef-d'œuvre ; de telle sorte que, à l'aurore et au déclin du siècle qui va, lui aussi, se coucher comme un beau soir sur un lit de nuages, nos deux lacs de

Savoie auront eu leur poète : le lac du Bourget dans le chantre d'Elvire et le lac d'Annecy dans le romancier qui en a décrit d'un pinceau si savoureux les gracieux aspects, la ceinture neigeuse et les bords semés de cyclamens et de rhododendrons *(Vifs applaudissements).*

Lamartine appartient donc à notre Savoie comme il appartient à votre Bugey, et si, avant le bienheureux évènement de 1860, nos cœurs allaient où vont nos rivières, son cœur à lui remontait vers nous, comme si des rives de nos lacs, des versants de nos vallons et des cimes de nos montagnes, il se trouvait plus près de Dieu, mieux allégé de sa poussière humaine pour s'élancer vers l'infini !

Aussi bien, Messieurs, la Savoie qui, comme vous, sait se souvenir, s'apprête-t-elle, à votre exemple, à rendre à son poète l'hommage que Belley rend aujourd'hui à son enfant classique. Bientôt, sur les bords du lac du Bourget, une statue s'élèvera : puisse-t-elle être aussi bien venue, aussi digne de lui que celle dont nous célébrons aujourd'hui l'inauguration !

Lamartine revivra donc sur ces trois terres de France, ses petites patries dans la grande : à Mâcon, près de son berceau : à Belley, près du berceau de son âme : à Aix-les-Bains, près du berceau de sa lyre. L'adolescent, le jeune homme, le grand citoyen, l'orateur du drapeau tricolore, le chef d'Etat républicain à la politique large, généreuse, humanitaire et vraiment libérale, auront ainsi reçu de la postérité l'hommage dû à l'homme qui fut l'une des plus brillantes incarnations de la France, qui chanta tout ce qu'elle a aimé et vénéré, tout ce qu'elle aime et tout ce qu'elle vénère encore et toujours : Dieu, l'idéal, la Patrie, la justice et la liberté ! *(Acclamations prolongées).*

Et c'est pour cela, Messieurs, que vous me permettrez, au nom du pays tout entier, de saluer ces deux comités qui se sont tendu la main pour accomplir une œuvre véritablement française : l'un présidé par un homme qui nous a prouvé que le grand cœur et la flamme oratoire de Francisque Rive ne s'étaient pas éteints avec lui : l'autre, ayant à sa tête un magistrat, glorieusement tombé de son siège, dont le nom, le caractère et le talent honorent notre pays... Oui, vous avez fait à la fois, Messieurs, une œuvre nationale et une œuvre de décentralisation, une œuvre régionale et provinciale, dans laquelle nos terres de Bourgogne, du Bugey et de la Savoie peuvent s'unir et se donner l'accolade de la fraternité des sentiments, des souvenirs et des patriotiques espérances !

En saluant la mémoire de Lamartine, laissez-moi donc, au nom

de la Savoie, toute à cette noble terre du Bugey, sœur de la nôtre, qui eut avec elle des siècles d'histoire commune, qui vécut longtemps auprès d'elle sous la domination paternelle de la maison de Savoie et qui, par le traité de Lyon, fut en quelque sorte son avant-garde sur la route de l'unité nationale!

Au Bugey qui est comme une Savoie plus gracieuse, moins âpre, moins sévère, comme un coin de Normandie entre les Alpes et le Jura et qui fait concurrence à notre château de Ripaille par sa plantureuse hospitalité!

Au Bugey, dans lequel Joseph de Maistre venait souvent, où il avait des amis, tels que M. de Rubat, le châtelain de Saint-Rambert, où il possédait la terre de Champdor, que lui avait léguée son oncle, l'abbé Demot!

A ce département de l'Ain, qui donna le jour au commandant Marchand, le héros dont la France s'apprête à célébrer le retour triomphal et dont l'un des collaborateurs, dans son œuvre de pénétration et de conquête du continent noir, fut un Savoyard, comme lui un ancien élève d'un établissement libre, le capitaine Baud! (*Vifs applaudissements.*)

A Belley, le siège épiscopal qui, parmi les prédécesseurs de l'éminent prélat, dont nous entendions ce matin la parole à la fois si littéraire et si véritablement épiscopale, a compté Mgr Camus, le disciple et l'ami de notre saint François de Sales!

A Belley, la patrie du docteur Récamier et de Brillat-Savarin, l'auteur d'un de ces petits chefs-d'œuvre, la *Physiologie du goût*, qui, à l'instar du *Voyage autour de ma chambre*, est un de ces livres rares, inaccessibles à l'oubli, où il y a tant de saveur, tant d'humour, tant de sel gaulois, tant de recettes précieuses et des méditations qui, pour ne pas ressembler à celles de Lamartine, n'en sont pas moins une manifestation de cette « douceur de vivre » qui, à Belley, est et sera de tous les siècles!

La « douceur de vivre! », vous nous la faites sentir aujourd'hui, Messieurs, dans cette journée qui est comme une halte reposante, d'une infinie douceur, au milieu des angoisses qui nous étreignent et des questions qui nous divisent. Puissions-nous en rencontrer fréquemment sur notre route! Celle-ci doit avoir son lendemain :

Dans quelques semaines d'ici, Chambéry célébrera l'inauguration du monument que la Savoie a élevé à la mémoire de Joseph et de Xavier de Maistre. Nous vous y attendons, Messieurs, et nous y donnons rendez-vous aux glorificateurs de la mémoire de Lamartine.

Joseph et Xavier de Maistre, « l'aigle et le papillon », sont, eux

aussi, des gloires nationales. S'ils n'ont pas été Français par leur naissance; si, pour rester fidèles à leur prince et à leur drapeau, ils ont imposé silence à leurs inclinations secrètes, ils ont pensé, ils ont senti, ils ont écrit en français et leurs œuvres les ont sacrés grands écrivains français. Oui, sur les rives de la Leysse comme auprès des bords du Furan, ce sera toujours la sainte image de la patrie que nous vénérerons ensemble dans le génie de ceux qui furent les enfants de notre sol, de notre air, de notre sang gaulois et qui donnèrent à la France une réserve de gloire, grâce à laquelle la grande mutilée peut traverser toutes les épreuves, supporter toutes les éclipses et attendre tous les réveils! (*Applaudissements prolongés.*)

LETTRE DE M. FRANÇOIS COPPEE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A M. G. D'ORGEVAL-DUBOUCHET

Paris, 6 avril 1899.

Mon cher Ami,

J'ai reçu la très flatteuse invitation du Comité que tu présides, qui me priait d'assister à l'inauguration de la statue de Lamartine adolescent. Mais tu connais les misères de ma santé : elles me rendent tout voyage un peu long très difficile et malgré le déplaisir que j'en éprouve, je ne pourrai pas aller à Belley.

Dis donc bien à ces Messieurs du Comité et aussi à Mgr l'Evêque de Belley, puisqu'il me fait l'honneur de désirer me connaître, combien mes regrets sont vifs et sincères.

J'aurais été si heureux de saluer l'image de Lamartine telle qu'elle se dressera devant vous, c'est-à-dire, dans sa fleur de jeunesse, dans son charme de printemps et d'aurore.

L'immortel poète doit à votre Bugey une double reconnaissance. Devant vos sublimes paysages de montagne, il a empli sa mémoire de sensations et d'images et sous le toit de cette pieuse maison dont il fut l'élève, il a grandi dans la foi chrétienne qu'il devait confesser en d'impérissables accents.

Le Lamartine qui triomphe en airain, à Mâcon et à Paris, c'est l'homme de génie et le grand citoyen : c'est le poète, un des plus admirables de tous les siècles et c'est le Français qui dans une heure de crise redoutable a dompté l'émeute. Il faut toujours le répéter quand on parle de lui. Il fut un bienfaiteur de la pensée humaine et un jour il a sauvé sa patrie.

Plus modeste et d'un caractère intime, le monument de Belley est dû à une pensée touchante dont je vous félicite, tes amis et toi.

On prétend que les poètes ont le privilège de conserver dans l'âme, une éternelle jeunesse.

C'est peut-être vrai pour ceux qui ont du génie : mais je sais par expérience, hélas! que l'illusion va s'éteignant chez les *poetæ minores* et il me semble bien que Lamartine lui-même a connu autant et plus qu'un autre les mélancolies et les amertumes du déclin. Dans tous les cas, la vieillesse est aussi impitoyable pour les poètes que pour le commun des mortels et nous n'avons d'eux presque toujours qu'une effigie marquée par les flétrissures de l'âge.

Or — et c'est cela que je trouve charmant — le Lamartine de Belley sera jeune. Il sera l'enfant qui vécut ici jadis, l'écolier d'une douce et chaste beauté, au cerveau déjà plein de confuses harmonies, ouvrant des yeux ravis devant la nature et laissant s'épanouir son cœur à toutes les nobles et saintes émotions.

C'est aussi par un délicat sentiment que vous avez placé cette statue de Lamartine près du vieux collège où il fut élevé.

Sa pure et religieuse adolescence mérite en effet d'être donnée en exemple.

Parfois un écolier de cette maison, accoudé devant sa page interrompue, rêvera du poète et de sa radieuse destinée. Ah! qu'il ne lui envie ni son génie, ni sa gloire, car il les a durement expiés.

Mais que ce jeune homme prenne pour modèle le caractère de Lamartine.

Comme lui, qu'il vive selon l'idéal et selon l'honneur; qu'il s'enthousiasme et se passionne pour les hautes pensées, pour les généreux sentiments et que tous les grands devoirs lui soient sacrés!

Qu'il entreprenne le voyage de la vie seulement pour atteindre le but éternel qui est Dieu, et que son âme reconnaissante dans la joie, résignée dans l'épreuve, s'exhale souvent en prières! Qu'il soit enfin largement et tendrement fraternel pour l'humanité, mais en gardant inaltérable dans son cœur l'amour de la patrie et comme Lamartine sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, qu'il soit prêt à exposer sa vie.. plutôt que de supporter une insulte au drapeau!

A toi de cœur, mon cher ami.

LETTRE DE M. FRÉDÉRIC MISTRAL

A M. G. D'ORGEVAL-DUBOUCHET

Maillane (Bouches-du-Rhône), 7 mai 1899.

... De loin et de toute mon âme, je prendrai part à cette charmante commémoration du grand homme qui fut mon maître et mon ami. C'est le génie en prime fleur que va glorifier Belley et à très juste titre, car Lamartine, qui fut un poète divinement naturel, s'imprégna comme un jeune arbre de toutes les sèves du sol et fut l'écho des harmonies et le miroir des horizons qui entourèrent sa jeunesse.

Je m'unis donc avec vous tous à l'hommage touchant que le pays de Bourgogne va rendre à son fils immortel et je vous félicite d'avoir choisi André Theuriet pour coryphée et musagète. Nul ne pouvait parler plus intuitivement de l'adolescent de Belley...

LETTRES DE M. L'ABBÉ DE LIGONÈS

SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE MENDE

Neveu de Lamartine.

M. G. d'Orgeval-Dubouchet a reçu, avant les fêtes, une lettre de M. l'abbé de Ligonès, dans laquelle il s'excuse de n'avoir pu répondre, par sa présence, à l'appel adressé par le comité, et exprime à celui-ci sa vive gratitude pour ce que l'on a fait en mémoire de Lamartine. Nous avons reçu nous-même ensuite le petit mot suivant : auquel nous avons été très sensible :

A Monsieur Marius DÉJEY,
avocat, à Belley.

Mende, 2 juin 1900.

MONSIEUR

Je ne saurais assez vous remercier de votre œuvre et du très intéressant compte-rendu que vous avez bien voulu m'envoyer.

L'honneur que vous avez fait à mon oncle me touche beaucoup, mais je suis plus reconnaissant encore de ce que vous avez fait pour élever les pensées et le caractère de ceux qui se sont unis à vous.

Je demande au Divin Maître de vous récompenser, etc...

POÉSIE DE M. GABRIEL LA BATIE (1)

A LAMARTINE

Quel trouble devant toi s'empare de mon âme !
Je voulais te chanter et vois mourir ma flamme...
Devant toi je reste ébloui !
L'humble disciple tremble en saluant le maître,
Et cet élan sacré qu'en moi je sentais naître,
S'est tout-à-coup évanoui.

Trop d'autres avant moi, princes du beau langage,
Poète, ont à tes pieds déposé leur hommage !
Et je n'ai, moi, que mon amour
Pour dire la grandeur de ton œuvre splendide,
Ce jardin merveilleux où nul serpent perfide
Sous les fleurs ne se cache au jour.

Tu fus comme un soleil brillant à son aurore,
Eclatant au zénith, à son penchant encore
Resplendissant de mille feux.
Tu fus la poésie et tu fus l'éloquence,
Tu fus le cri sacré du cœur — de notre France
Repoussant un drapeau hideux.

---

(1) M. La Bâtie a composé une délicate et fort belle poésie sur ce sujet « Lamartine au Colombier ». Il y dépeint Lamartine transporté par le sublime spectacle des Alpes. Ce morceau a paru dans l'Annuaire de l'Association amicale des anciens élèves du collège de Belley.

Tu défendais alors l'honneur de notre mère,
L'emblème, notre orgueil, que de sa flamme éclaire
La gloire si chère à nos cœurs !
Tu fus le grand Français, le fils vraiment superbe
A nos regards charmés tu parus, nouveau Verbe,
En brandissant les trois couleurs !

Que notre route alors était large et féconde !....
Notre rayonnement s'étendait sur le monde
Séduit, Poète, par tes vers,
Où l'âme retrouvait la douceur infinie
D'un rhythme merveilleux dicté par le génie
Et que répétait l'Univers !

Quoi !... j'allais transporté d'une ardeur familière
Embrasser d'un regard une telle carrière,
Evoquer de telles splendeurs !
Pour un si grand effort je sens mon impuissance
Et j'aurais dû venir humblement, en silence,
Devant toi déposer des fleurs.

Pourtant je me rassure et reprends quelque audace :
C'est qu'ici je te vois à cette même place
D'où la muse prit son essor.
Je t'y vois presque enfant, sentant vibrer ta lyre,
Essayant une voix qui doucement soupire,
La belle voix au timbre d'or.

Cette voix, c'est la voix de l'âme universelle,
De la terre, des mers, de la voûte éternelle
Où dans les champs bleus et vermeils,
De même qu'un semeur à main forte et légère
Lançant en éventail le bon grain à la terre,
Dieu sema mondes et soleils.

C'est la majestueuse et sublime harmonie
De la création au Créateur unie
Dans un chant d'amour immortel,
C'est la voix du bonheur, la voix de la souffrance ;
Celle du désespoir, celle de l'espérance
Voix de la terre et voix du ciel.

Et c'est ici, d'abord, qu'elle se fit entendre,
Aux clartés du printemps, sous le feuillage tendre,
De la charmille aux grands arceaux...
Permets que t'empruntant tes strophes les plus belles
Je puisse jusqu'à toi m'élever avec elles
Et les redire à nos échos :

« O lac, rochers muets, grotte, forêt obscure
« Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
« Gardez de ce grand nom, gardez belle nature
« L'immortel Souvenir !

« Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
« Que le parfum léger de cet air embaumé,
« Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire
« Tout dise : Il est aimé ! »

ACROSTICHE DE M. PHILIBERT DELASTRE

A toi lyre idéale, enivrante et divine;
A toi l'immortel que la gloire illumine,
L 'astre de l'harmonie et des plus doux accords;
P oète des sommets où plane ton génie,
H éros devant lequel s'inclina l'anarchie
O uvre pour nous tes bras, à toi tous nos transports!

N ul n'eut eu un plus beau vol aux cimes du Parnasse;
S uivant dans leur ciel pur et Pindare et le Tasse;
E tincelant ensemble, éclairant l'Hélicon,
L amartine, en ces lieux où ta muse naissante
A dmirant leurs splendeurs, s'élevait rayonnante,
M élodieuse ainsi que la voix d'Apollon,

A ccepte de nos cœurs l'enthousiasme immense
R endant à ton grand nom si cher à notre France
T out éclat qu'en ce monde il a su conquérir.
I mmortelle est ta gloire; et puisse ton génie
N ous inspirer toujours, embellir notre vie,
E n illustrant Belley fier de ton souvenir.

ENVOIS DIVERS

Parmi les nombreuses poésies qui ont été envoyées au comité, citons celle d'une jeune fille, plus jeune de 70 ans que M. Delastre. Celle-ci, presque une enfant, a trouvé des accents rares à son âge pour évoquer l'âme du Poète et tracer la tâche de ses successeurs :

Et lorsque vous viendrez rêver dans les nuits claires,
Faites vibrer les cœurs de nos jeunes Français,
Donnez-leur l'enthousiasme et les ardeurs guerrières,
Le grand et simple honneur ne reculant jamais.

Donnez-leur la vertu, l'amour du sacrifice,
Le culte de leur mère et du cher souvenir,
L'âme sans vanité, le cœur sans artifice,
La force de bien vivre et de savoir mourir...

Extrait de *Lamartine inconnu*, par le baron de CHAMBORANT DE PÉRISSAT (Plon et Nourrit, 1891) :

« On ne peut se faire qu'une opinion incomplète sur Lamartine, si on ne connaît pas les *Entretiens littéraires*, qui forment vingt-huit volumes.

« On peut juger le poète, l'historien, l'orateur, par les innombrables productions où son génie éclate dans une merveilleuse fécondité. On peut juger l'homme d'Etat par ses Mémoires, écrits avec autant d'élévation que de sincérité ; on peut même, si l'on médite avec bonne foi les critiques que Lamartine lui-même a portées sur certains actes de sa vie politique et sur certaines de ses œuvres, se faire une idée de l'exceptionnelle grandeur du caractère de l'homme : mais, pour trouver exposées d'une manière nette et décisive ses opinions vraies, définitives, sur les grandes idées du siècle ou les grands événements de son époque, comme sur le beau et le vrai de tous les temps, il faut lire le *Cours de littérature*.

« Là, dans des *Entretiens* d'un intérêt inégal, je l'accorde, mais tous très intéressants et très instructifs, au milieu de citations peut-être trop fréquentes, trop longues et tenant trop de place, mais fort belles néanmoins, Lamartine aborde les plus hauts sujets religieux, philosophiques, politiques, et, à ce propos, ouvrant les trésors de son âme et de son esprit, il laisse tomber de sa conscience et de sa raison des enseignements merveilleux. Le plus grand nombre donne un éclatant démenti aux accusations passionnées de l'esprit de parti : accusations anciennes, nées dans des jours d'implacable ressentiment politique, mais qui, malgré les tendances salutaires de l'esprit public vers plus de justice, agissent encore sur les jugements de l'élite des citoyens, parce que cette élite même ne sait pas. Un des phénomènes singuliers, quoique bien fréquents, de notre pauvre humanité, c'est l'ignorance si grande dans laquelle nous sommes généralement et nous restons à propos des choses dont nous parlons le plus, sur lesquelles nous jugeons et nous tranchons avec le plus

d'assurance. Au lieu d'étudier, pour se faire une opinion sérieuse, on répète, du journal au salon, du salon au cercle, du cercle à l'histoire, et cela de générations en générations, d'iniques faussetés qui demeurent la chose la plus difficile à déraciner, c'est-à-dire un préjugé. Comme la vérité religieuse derrière la superstition, la vérité historique disparaît derrière le préjugé. C'est ce qui est arrivé pour Lamartine.

« En relisant le *Cours de littérature*, j'ai été frappé d'admiration et d'étonnement : d'admiration pour les trésors de saine philosophie, de moralité chrétienne et de bon sens politique qui s'y trouvent accumulés ; d'étonnement que de pareils trésors demeurent dans un pareil oubli.

« Hommes de foi et de bon sens, avez-vous lu le *Cours de littérature?* Vous croyez aux vérités du catéchisme, avez-vous lu le troisième *Entretien*, où, avant de prouver que la perfectibilité humaine n'est pas indéfinie, Lamartine appelle l'homme le prêtre de la création, c'est-à-dire un être qui, pour fonctions principales — tout le reste étant secondaire — a celles de croire, d'adorer, et de prier?

« Vous pratiquez la doctrine de la soumission à Dieu, avez-vous lu l'*Entretien* sur Job, où Lamartine termine des pages admirables, en proclamant que la philosophie du monde tient dans trois mots qui ont été la philosophie du désert, mots que Job a dits avant nous et que nous devons redire après lui, parce que nous ne pouvons pas trouver mieux : « je m'humilie, je me repens et j'espère »?

« Vous voulez, enfin, le triomphe de la morale et du droit de Dieu dans l'humanité, avez-vous lu les *Entretiens* sur J.-J. Rousseau, où, après avoir rendu hommage au style incomparable des *Confessions*, il en flétrit avec dégoût les turpitudes, où, en réfutant les absurdités de l'*Emile* et les sophismes du *Contrat social*, il oppose, à ce faux contrat appuyé sur les droits de l'homme, le vrai *Contrat social* basé sur les droits de Dieu?

« En politique extérieure, évidemment, vous êtes pour que notre diplomatie soit conduite, selon les traditions françaises, dans l'intérêt français, par des hommes ne se laissant pas duper par le premier venu et ayant quelque prévision de l'avenir, et vous reprochez à Lamartine, à ce propos, de n'être qu'un rêveur et un poète.

« Mais, avez-vous lu l'*Entretien* où il raconte ses conversations politiques de 1848, avec les ambassadeurs des puissances étrangères paralysées par son admirable manifeste à l'Europe?

« Avez-vous lu ceux dont nous avons parlé sur Machiavel et sur Talleyrand, sur l'Amérique?

« Vous vous préoccupez enfin, à juste titre, de résoudre pacifiquement et religieusement cette question sociale, qui existe si bien qu'elle est la question capitale du présent et de l'avenir, et cette préoccupation sera votre justification, votre gloire dans ce siècle.

« Avez-vous lu, plus fréquemment peut-être dans les *Entretiens* que partout ailleurs, cette pensée constante de Dieu, non pas seulement comme un nom qu'il prononce pour ainsi dire malgré lui à chaque parole et à chaque ligne, mais comme une explication à tous les mystères et une solution à tous les problèmes, de telle sorte que, comme vous et avant vous, non seulement il a reconnu les droits du peuple, du travail, de la misère et de l'ignorance, et le devoir pour nous de les satisfaire dans la mesure du possible, selon la loi de Dieu, mais que sans employer les mêmes formules et proposer les mêmes systèmes d'application que tels ou tels chefs de nos écoles sociales les plus généreuses, il a le même principe, le même but, et proclame le même moyen théorique, qui est de calmer dans la justice les haines antisociales, en opposant à la doctrine fatale des droits antagonistes la doctrine chrétienne des devoirs réciproques ?

« Avez-vous lu tout cela ?

« Si vous ne l'avez pas lu, je déclare en mon âme et conscience que vous ne pouvez pas bien connaître Lamartine et que vous n'êtes pas en mesure de le juger. »

LAMARTINE

POÈTE-PHILOSOPHE

PAR

M. FERRAZ

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A L'UNIVERSITÉ DE LYON,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Etude adressée à M. Marius DÉJEY, secrétaire de l'*Association amicale des anciens élèves du Collège de Belley*, pour être lue aux membres de cette Association (1).

MESSIEURS ET CHERS CAMARADES,

L'HONORABLE secrétaire de notre Association m'a prié de vous entretenir quelques instants, verbalement ou par écrit, de Lamartine considéré comme poète-philosophe. L'état de ma santé ne me permettant pas d'assister à votre réunion, je vous adresse quelques pages sur ce sujet, non pour vous

---

(1) Nous regardons comme une véritable bonne fortune de pouvoir donner tout entière, ici, cette œuvre inédite que nous avons plusieurs fois citée dans notre travail. Elle a été lue en réunion annuelle de l'Association amicale des anciens élèves du collège de Belley, le 14 mai 1894, par M. Anthelme Bégérard, maire de Belley, président.

apprendre ce que vous savez aussi bien que moi, mais pour vous donner une marque de bonne confraternité et pour vous confirmer dans le dessein d'ériger une statue à notre illustre condisciple.

On veut que je vous parle de Lamartine poète-philosophe. Mais y a-t-il des poètes-philosophes et la poésie et la philosophie ne sont-elles pas séparées par une ligne de démarcation infranchissable ? Elles diffèrent, en effet, par leur objet ; car la première vise au beau et la seconde au vrai ; elles diffèrent aussi par leurs procédés, puisque l'une est, avant tout, une affaire de sentiment et d'imagination, et l'autre une affaire d'analyse et de réflexion. Cependant, il est des circonstances où elles tendent à se rapprocher, à s'unir, presque à se confondre. C'est quand le même objet, qui sollicite la réflexion, remue le cœur et ébranle l'imagination. Le langage des philosophes eux-mêmes prend alors une élévation inaccoutumée et s'empreint d'un caractère presque poétique. C'est ce qui arrive, par exemple, à Pascal, quand il s'interroge sur la destinée de l'homme, quand il se le représente perdu, comme un atome, dans les espaces effroyables de l'univers, et se demande ce qu'il est, d'où il vient, où il va et pourquoi il a été jeté dans ce canton détourné de la nature. Si le problème de la destinée émeut si profondément un philosophe, quel ébranlement ne produira-t-il pas sur un poète doué de quelque esprit philosophique ! Il fera jaillir de son cœur une poésie, à côté de laquelle la poésie ordinaire paraîtra une poésie d'enfants, qui se joue à la surface de l'âme, tandis que la première pénètre jusqu'à ses dernières profondeurs : « La vraie poésie,

en effet, dit un philosophe moderne, n'exprime qu'une chose : les tourments de l'âme humaine devant sa destinée. C'est là de quoi parle la véritable lyre, celle qui vibre avec une monotonie si mélancolique dans les poésies de Byron, dans les vers de Lamartine. » (1)

I

Parmi les pièces de Lamartine auxquelles la préoccupation de notre destinée imprime un caractère philosophique, je vous citerais d'abord, Messieurs, deux pièces bien connues des *Méditations : le Désespoir* et la *Providence à l'homme*. Elles roulent toutes deux sur cette émouvante question du mal, qui, après avoir agité dans l'antiquité le sombre génie de Lucrèce, a reparu de nos jours dans les écrits amers de Léopardi et de Schopenhauer. Dans la première, l'auteur retrace, sous les plus noires couleurs, le mal physique et le mal moral dont le monde est le théâtre, puis il part de là pour nier, non pas l'existence de Dieu, mais sa bonté et pour le traiter de persécuteur. Ce point de vue auquel s'est également placée, de nos jours, Mme Ackermann, dans ses célèbres *Blasphèmes*, me semble moins naturel que celui de Lucrèce ; car je répugne moins à admettre un monde sans Dieu qu'un monde créé et gouverné par un génie malfaisant par essence. Cette réserve faite, *le Désespoir* me paraît une pièce splendide. Elle offre

(1) V. Jouffroy, *Mélanges* et aussi *Mon Spiritualisme*, p. 329.

une série de strophes lancées avec une incroyable vigueur et qui vont toujours renchérissant les unes sur les autres, jusqu'à la strophe finale :

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur ;
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur.

Mais Lamartine répugne au pessimisme. Aussi se hâte-t-il de revenir à l'optimisme, qui est le fond de sa nature. C'est ce qu'il fait dans la pièce suivante, où l'on peut également relever quelques belles strophes. La Providence dit à l'homme qui vient de la nier :

Tu n'étais pas encor, créature insensée,
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein ;
Déjà comme son fruit l'éternelle pensée
Te portait dans son sein.

Vous reconnaissez dans ces derniers vers une réminiscence de la théorie des idées, telle qu'on la trouve dans Platon et dans saint Augustin tout ensemble.

Et plus loin :

« Non, tu n'es qu'un grand problème
Que le sort offre à la raison ;
Si ce monde était ton emblème,
Ce monde serait juste et bon. »
Arrête, orgueilleuse pensée !
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ta loi ?
Connais leur différence auguste :
Tu n'as qu'un jour pour être juste :
J'ai l'éternité devant moi.

II

Mais ce Dieu dont notre poète vient de justifier le gouvernement, qu'est-il en lui-même, Messieurs, et comment faut-il le concevoir ? A cette question, Bossuet et Fénelon avaient répondu, on sait avec quelle magnificence, l'un dans ses *Elèvations sur les Mystères*, l'autre dans son *Traité de l'Existence de Dieu*, seulement aucun poète n'avait osé les suivre sur ce terrain. Ce que nul d'entre eux n'avait fait, Lamartine le fit, tantôt avec une rigoureuse exactitude, tantôt avec un emportement lyrique qui dépasse quelquefois le but, mais pour y revenir aussitôt. La philosophie la plus scrupuleuse a-t-elle rien à reprendre dans cette conception de l'Etre divin que j'emprunte à la *Méditation* sur Dieu, adressée à Lammenais :

Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi ;
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.

Est-il rien de plus grandiose, mais qui sente plus le panthéisme, que le passage suivant de la *Chute d'un Ange* :

Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords, qui contient tout en elle,
Foyer, dont chaque vie est la pâle étincelle,
Bloc dont chaque existence est une humble parcelle !

Mais l'auteur se corrige bien vite en ajoutant :

> Qu'il vive sa vie éternelle,
> Complète, immense, universelle,
> *Avant la nature, après elle !*

et ailleurs :

> Je suis celui qui suis.
> Par moi seul enfanté, par moi-même je vis,
> Tout nom qui m'est donné me voile et me profane ;
> Mais pour me révéler le monde est diaphane,
> Rien ne m'explique et seul j'explique l'univers ;
> On croit me voir dedans, on me voit à travers.
> Ce grand miroir brisé, j'éclaterais encore.

Comparez, Messieurs, cette conception de Dieu, si noble et si haute et qui produit en nous comme un frémissement sacré, à la conception du *Dieu des bonnes Gens*, éclose dans le cerveau d'un chansonnier célèbre, et dites laquelle des deux offre le plus de poésie.

III

Lamartine ne se borne pas à chanter Dieu, notre commun principe, il célèbre l'homme et sa dernière fin. Un des derniers représentants du XVIIIe siècle, Saint-Lambert, dont le *Catéchisme* fit tant de bruit vers 1806 et fut même couronné par l'Institut d'alors, avait défini l'homme : une masse organisée et sensible, qui reçoit son esprit de ses besoins et des objets qui l'environnent. Un de nos contemporains, M. Taine,

déclare de son côté que l'homme, à part quelques moments exceptionnels, est un pur animal : « C'est un animal, dit-il ; sauf quelques minutes singulières, ses nerfs, son sang, ses instincts le mènent. La routine vient s'appliquer par-dessus, la nécessité fouette et la bête avance. »

Lamartine conçoit l'homme bien autrement. Ecoutez ces beaux vers de la seconde *Méditation :*

> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

C'est là une conception chrétienne et aussi platonicienne, comme les belles pages du *Phèdre* en font foi. Le poète continue :

> Soit que déshérité de son antique gloire,
> De ses destins perdus il garde la mémoire,
> Soit que de ses désirs l'immense profondeur
> Lui présage de loin sa future grandeur.

Ces deux derniers vers expriment, comme vous savez, une idée chère à Théodore Jouffroy et sur laquelle il se fonde pour établir l'immortalité de l'âme.

Lamartine cherche également à l'établir soit dans la *Mort de Socrate*, où il reproduit les arguments du *Phèdon*, soit dans la cinquième *Méditation*, où il réfute les objections des matérialistes :

> Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
> Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
> Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
> Parcourir au hasard les cieux épouvantés...

..... Seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi :
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Sans doute, il y a là moins de raisonnements que de sentiments et d'images : mais le propre des poètes est moins de raisonner que d'imaginer et de sentir.

IV

La philosophie ne se préoccupe pas seulement de la destinée des individus, mais encore de celle de l'humanité tout entière. Elle se demande en particulier si les peuples sont faits pour se combattre éternellement ou pour vivre en paix les uns avec les autres. Un auteur bien connu, Joseph de Maistre, se prononça pour la première alternative; Lamartine pour la seconde. Vous connaissez. Messieurs, les pages enflammées dans lesquelles le philosophe savoisien non seulement amnistie, mais encore glorifie la guerre. Il proclame, avant Darwin, qu'une loi inflexible veut que tous les êtres vivants s'exterminent les uns les autres : « Mais, se demande-t-il, cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les extermine tous ? Lui : c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme... C'est la guerre qui accomplira le décret. N'entendez-vous pas la terre qui crie et demande du sang. Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables

versé par le glaive des lois. » Il lui faut, suivant de Maistre, le sang des peuples eux-mêmes, surtout des peuples corrompus, pour les purifier et leur rendre le courage, le dévouement, toutes les vertus viriles.

Que la guerre soit une loi du monde et doive, à ce titre, être tenue pour divine, j'ai de la peine à l'admettre; car ce serait admettre que le monde moral n'est qu'un simple département du monde physique et qu'il doit être régi par la même loi. Or, il en est parfaitement distinct et il a pour lui, non la force et la violence, mais la justice et l'humanité. Aussi, à mesure que le genre humain s'éloigne de l'animalité et subordonne en lui la vie physique à la vie morale, il étend dans son sein le règne de la justice et restreint celui de la force brutale ; il sent que la justice convient à l'homme, comme le disait déjà Cicéron, et la force brutale à la brute. (1)

C'est aussi dans ce dernier sens que Lamartine se prononce. Seulement, au lieu de tenir compte de ce qui est actuellement possible, comme il le fait quand il parle, non en poète, mais en homme politique (2), il se place d'emblée au sein de l'absolu et voit déjà

---

(1) V. *Mon Traditionalisme*, p. 46 (chez Perrin).

(2) Lamartine, homme politique, avait en effet sur ce point des vues très justes. Comme exemple de sa clairvoyance et de son pressentiment des guerres futures, rendues inévitables par les fautes commises, on peut citer la réflexion suivante, parue en 1860 dans son *Cours familier de littérature*.

« L'unité de l'Allemagne serait la crise incessante et le danger de mort perpétuel de la France. »

On y lit encore cette prédiction atrocement réalisée :

« L'Angleterre espère dans la maison de Savoie un allié que nous avons fait redoutable... pour y appuyer son levier anglais et antifran-

en espérance le jour où des peuples séparés par des haines séculaires, où les habitants des deux rives du Rhin, au lieu de se combattre, ne demanderont qu'à s'embrasser, et il s'écrie, en s'adressant au grand fleuve :

Il ne tachera plus le cristal de ton onde
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain ;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main !
Les bombes et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords ;
L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles,
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts.

Quelle voix de poète, Messieurs ! Quelle langue divine et comme on comprend bien, en lisant de tels vers, qu'on ait appelé la poésie le langage des dieux ! Mais aussi quel démenti infligé au rêve du poète que

---

çais au pied des Alpes ; la France pourrait regretter son sang versé... Une Prusse du Midi ! c'était assez d'une !... »

On peut voir d'autre part la lettre qu'il écrivait à son ami Dargand, le 9 janvier 1861 :

« Vous savez ma pensée sur l'unité italienne, prélude de l'*unité* allemande, deux stupidités et deux trahisons en une par des Français ! Jamais le *dementat quos vult pedere* n'a été aussi évident... »

Ces extraits montrent bien que l'âme si haute et si chrétienne de Lamartine savait mêler aux généreuses envolées de la poésie le froid discernement de l'homme d'État. Lorsqu'en 1839 il composa la *Marseillaise de la Paix :*

Roule libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin ! Nil de l'Occident ! Coupe des nations !
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions.....

la paix du monde lui apparaissait comme le résultat de l'amélioration morale des peuples et de la conscience universelle qui se forme par leur rapprochement. Mais, si le poète, remplissant alors le rôle naturel de la poésie, montrait aux nations ce généreux idéal à atteindre, l'homme politique ne perdait pas de vue les difficultés de son application. — Note de l'auteur du *Séjour de Lamartine à Belley*. — M. D.

cette guerre, dont il avait prédit la fin, inondant de sang, quelques années après, non plus le fleuve qui bordait nos frontières, mais le cœur même de nos provinces en faisant vibrer partout la *Marseillaise* des combats, au lieu de cette *Marseillaise* de la paix qu'il avait chantée ! Il n'en reste pas moins vrai que cette dernière lui avait été inspirée par le plus noble des sentiments, par l'amour de l'espèce humaine.

V

Vous voyez, Messieurs et chers camarades, par les passages que je vous ai cités sur le gouvernement de l'univers, sur l'Etre infini, sur l'avenir de l'homme et sur celui des sociétés humaines, que Lamartine a été un poète-philosophe et du plus haut vol, et que, si sa poésie n'est pas toujours faite de raisonnements en forme, elle est toujours animée d'un sentiment profond et revêtue d'images éclatantes. Sans doute d'autres auteurs français ont introduit, comme lui, la philosophie dans la poésie : Voltaire dans ses *Discours sur l'homme* et dans sa *Loi naturelle ;* Vigny dans ses *Destinées* et dans d'autres pièces de moins longue haleine. Mais le premier exprime une philosophie assez commune dans des vers sans mouvement et sans couleur dont les plus beaux ressemblent encore à de la prose : ni le cœur n'en est ému, ni l'imagination n'en est charmée. Quant au second, il a le sentiment profond des problèmes philosophiques ; mais il aboutit à un pessimisme désespéré et il

manque d'abondance et d'ampleur. On regrette, en le lisant, les débordements de tendresse de Lamartine, ses grands coups d'aile et ses envolées dans l'azur.

VI

Rechercherons-nous maintenant, Messieurs, pourquoi Lamartine a été un poète-philosophe? Non, le temps ne nous le permet pas et vous avez hâte de vous livrer à des entretiens moins sévères. Disons seulement, en deux mots, que les trois catégories de la *race*, du *moment* et du *milieu*, dont un écrivain célèbre se sert pour expliquer tous les faits historiques, nous donneront peut-être une explication approximative de celui qui nous occupe. La noblesse des aspirations de notre poète et sa préoccupation des choses élevées, s'expliqueraient ainsi en partie par l'atavisme, c'est-à-dire par un héritage de nobles sentiments, transmis par une longue suite d'aïeux : c'est la *race*. Elles s'expliqueraient mieux encore et plus sûrement, par l'époque de son avènement a la vie intellectuelle, qui était l'époque de renaissance religieuse, accomplie avec tant d'éclat, sous les auspices de Chateaubriand : c'est le *moment*. Elles s'expliqueraient, enfin, par l'influence des personnes parmi lesquelles Lamartine vécut, celle de ses parents d'abord, celle de ses maîtres ensuite : c'est le milieu. Ce n'est pas que j'attribue au bon Père Wrintz, son

maître de philosophie, qu'il ne donne nulle part pour un homme supérieur, une action bien sensible sur son esprit. Mais enfin cette action ne dut pas être absolument nulle. La philosophie latine qu'il enseignait comprenait, en effet, la morale et la métaphysique. Elle pouvait, par conséquent, donner au jeune homme le sentiment des problèmes moraux et religieux bien mieux que les cours des écoles centrales, qui avaient partout remplacé les collèges et où l'on enseignait, pour toute philosophie, la grammaire générale d'après Condillac et Destutt de Tracy.

Mais ce qui contribua le plus à faire de Lamartine le poète-philosophe que nous admirons, c'est, je n'hésite pas à le reconnaître, l'influence de la religion, dont il fut de bonne heure profondément pénétré, comme vous pouvez vous en convaincre en lisant le livre si intéressant de notre camarade et secrétaire, M. Déjey (1). Elle l'habitua à dédaigner les choses périssables et à regarder de haut les petites compétitions de nos fourmilières humaines, en lui ouvrant journellement la perspective de l'au-delà. A la différence des religions antiques, la religion chrétienne met, en effet, la vie future sur le premier plan, et rejette la vie présente sur le second; elle fait de la destinée humaine, le principal et presque l'unique souci des âmes, et crée pour ainsi dire en elles un nouveau sens, le sens de l'infini. C'est donc à elle surtout que nous devons le chantre des destinées humaines, le poète-philosophe que fut

---

(1) *Le séjour de Lamartine à Belley*, ch. IV.

Lamartine, et, c'est ici, dans ce cher collège et dans cette charmante ville de Belley, qu'il s'est formé et développé. C'est, je crois, une raison, Messieurs et chers camarades, pour nous, anciens élèves de cet établissement, habitants ou voisins de cette ville, de conserver le culte de cette grande mémoire et de ne rien négliger pour qu'elle soit entourée des honneurs qui lui sont dus.

ERRATA

Page 81. — Au lieu de « sur ce petit *carré* du Mâconnais », lire : « sur ce petit *coin* du Mâconnais. »

Page 138. — Au lieu de « pendant les *examens* », il fallait « pendant les *vacances* ».

Page 168. — Le passage mis entre *guillemets* est de l'auteur. Il ne devrait pas y avoir de *guillemets*.

Page 200. — Au lieu de « dans cette *lettre* », lire : « dans cette *note* ».

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

NOTRE TROISIÈME ÉDITION V

NOS SOURCES ET OUVRAGES CITÉS IX

QUELQUES MOTS D'AVERTISSEMENT 1

LETTRE DE M. FERRAZ, ancien professeur de philosophie à la Faculté de Lyon, membre correspondant de l'Institut 7

INTRODUCTION 9

I. — Première enfance du Poète; il est envoyé au Collège de Belley 29

II. — De Mâcon à Belley; pittoresque et intéressant voyage; arrivée à Belley 43

III. — Physionomie de Lamartine enfant; historique du Collège de Belley; les premiers jours dans cette Maison 55

IV. — La Nature et la Religion, sources de la Poésie 71

V. — Vie scolaire de Lamartine; Professeurs et Camarades. 87

VI. — Formation et développement de la pensée chez Lamartine; ses vues sur l'éducation littéraire; les études classiques 101

VII. — Première composition littéraire 123

VIII. — Premiers Essais poétiques 135

IX. — Les Vacances de Lamartine; le château de Bienassis. 143

X. — La deuxième année (1804-1805) : Aymon de Virieu, Louis de Vignet et Guichard de Bienassis 149

XI. — Etat maladif de Lamartine; promenades avec le Père Varlet 161

XII. — Cantique sur le torrent de Thoys; émotions littéraires de Lamartine 171

PAGES

XIII. — Une classe intéressante : une lecture de Chateaubriand ; lecture de Xavier de Maistre dans une excursion au Colombier ; une excursion au Colombier ; retour à Mâcon en 1806..... 181

XIV. — La dernière année scolaire de Lamartine (1806-1807) : ses études et son cours de philosophie ; son départ du collège de Belley..... 203

XV. — Lamartine à son départ de Belley ; le nouveau poète et sa poésie..... 233

XVI. — Correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège ; valeur historique des récits de ses ouvrages contrôlés par sa correspondance et le journal de sa mère..... 251

XVII. — Suite de la correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège ; mort de Louis de Vignet, d'Aymon de Virieu et de Prosper Guichard de Bienassis..... 273

XVIII. — Souvenirs laissés par Lamartine ; ses retours à Belley..... 297

XIX. — Lamartine et Belley : vie publique du grand homme : hommages rendus ; la poésie des Alpes..... 319

XX. — Les dernières relations de Lamartine avec Belley ; abandon et réparation..... 337

XXI. — La ville de Belley et les fêtes du premier centenaire de Lamartine ; hommage improvisé..... 353

XXII. — Un souvenir nécessaire ; projets d'une statue de Lamartine adolescent ; exécution..... 365

XXIII. — Inauguration de la statue ; les fêtes du 22 mai 1899 à Belley..... 385

APPENDICE. — Discours de M. André Theuriet ; discours de M. François Descotes ; lettre de M. François Coppée ; lettre de Frédéric Mistral ; lettres de M. l'abbé de Ligonès ; Poésie de M. La Bâtie ; acrostiche de M. Delastre, etc... Extrait de *Lamartine inconnu*, par le baron de Chamborant de Périssat..... 407

LAMARTINE POÈTE-PHILOSOPHE, par M. Ferraz..... 433

Lyon. — Imp. Emm. VITTE, rue de la Quarantaine, 18.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
1299 485

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 17 1971

06 11 72

23 10 73

OCT 23 '78

OCT 22 '79

FEB 15 '82

FEB 02 '82

a39003 002440252b

CE PQ 2326
.D4 1901
COO DEJEY, MARIU ENFANCE ET J
ACC# 1224559